



Emma

Céline Mancellon

BAD ROMANCE



CHEZ EMMA, VOUS AIMEREZ AUSSI...



Et vous, auriez-vous osé répondre à la petite annonce... ?

« Homme généreux cherche jeune femme libre pour résider à domicile. Belle, intéressante, cultivée, entre 24 et 28 ans, ouverte aux jeux coquins... »

C'est une petite annonce bien surprenante sur laquelle Victoria Morel tombe ce jour-là, tandis qu'elle parcourt le journal à la recherche des offres d'emploi. Victoria le sait bien, elle n'a rien en commun avec les femmes qui doivent répondre habituellement à ces demandes. Pourtant, quelque chose la pousse, sur un coup de tête, à envoyer sa candidature. Le besoin d'argent, le frisson de l'interdit... ? Elle en est néanmoins persuadée, elle ne sera pas rappelée.

Pourtant, ce CV qui diffère de tous les autres ne peut au contraire qu'attirer le séduisant et intrigant Lukas Martinez, curieux de voir ce qui a pu pousser une telle jeune femme à lui écrire. Victoria, qui regrette déjà cruellement son geste, va-t-elle se laisser prendre au jeu ?

— *Dites-moi la vérité, Victoria. Vous vous attendiez à quoi ? À un monstre ? plaisanta-t-il à demi. Elle haussa les épaules en laissant un rire nerveux filtrer de sa bouche :*

— *Je n'en sais trop rien. À un homme plus âgé, probablement. Quelqu'un de moins sûr de lui, qui aurait eu besoin de... comment dire ? Reprendre confiance en lui ?*

Il afficha un sourire ravageur qui ne masqua pas une certaine ironie :

— *Je suis navré de vous décevoir.*

Même si elle se refusait à le lui avouer de vive voix, elle était tout sauf déçue. La preuve, c'était que cet emploi lui paraissait plutôt intéressant, désormais. À plusieurs reprises, elle avait laissé son regard s'attarder sur la bouche ou les mains de Lukas. L'embrasser lui paraissait tout sauf désagréable.



Une histoire d'amour, de musique et de rédemption. Touchant et irrésistible.

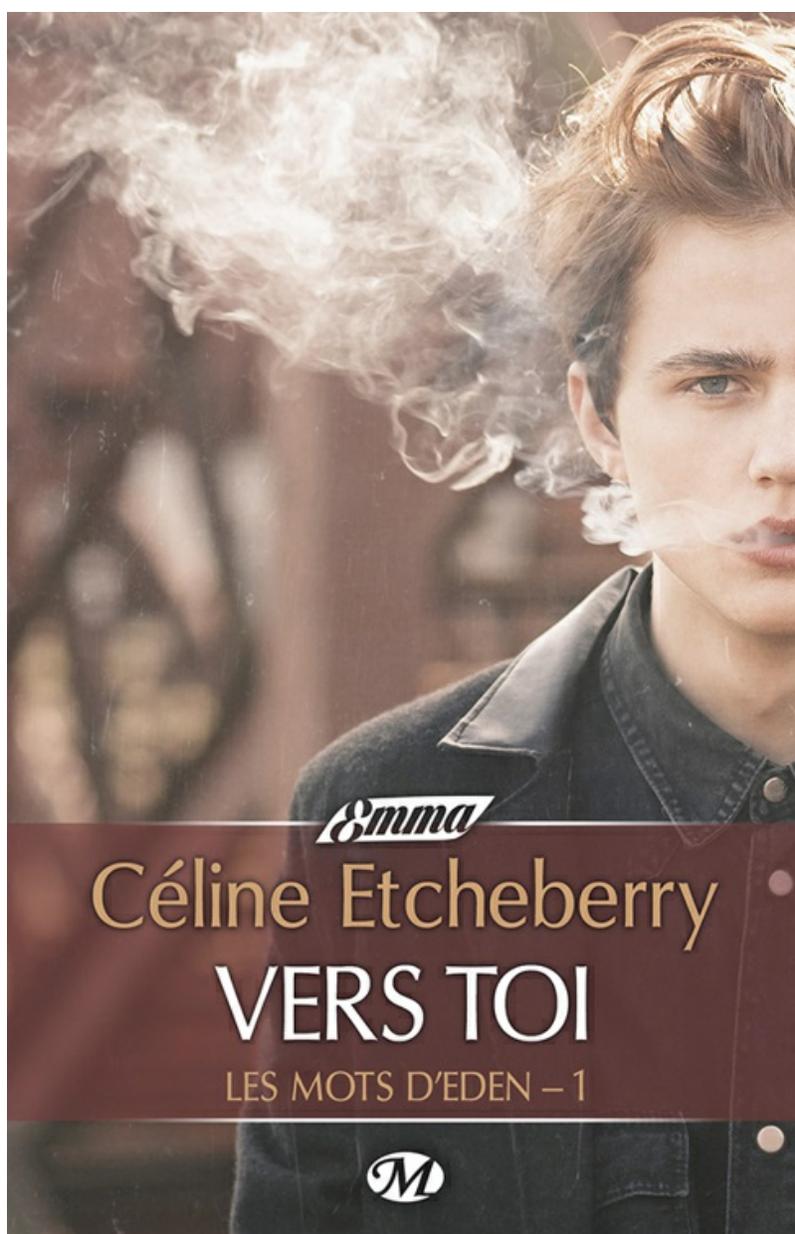
— *T'as perdu ta crête, remarqua-t-elle d'un ton un brin boudeur.
Ce fut à ce moment exact qu'il tomba amoureux d'elle.*

Alice l'a rencontré ce soir-là, à un de ses concerts, son appareil photo dont elle ne se sépare jamais en bandoulière – c'est sa façon à elle de regarder le monde.

Lui, il chantait sur scène, avec sa crête iroquoise bleue, sa béquille, son bras et sa jambe dans le plâtre. Alice a pensé que c'était un miracle qu'il tienne debout – et elle ne savait pas encore à quel point elle avait raison.

Après ça... Les amis, les errances, les toits de Londres, les montages photo, les chansons, la fenêtre d'Alice. Une histoire comme une autre, peut-être – sauf que c'était la leur. Et ce qui devait arriver arriva : Alice est devenue le miracle de Thomas, son petit miracle rien qu'à lui...

Chloé Bertrand, une nouvelle voix renversante de fraîcheur et de spontanéité.



Le chemin parsemé d'embûches d'un adolescent gay vers l'acceptation de soi

C'est la dernière année de lycée pour Eden – le point final à son adolescence orageuse dans une petite ville des États-Unis, coincé entre une mère fantasque et un père aussi richissime qu'absent. La suite de sa vie, il compte l'écrire ailleurs, loin de cet univers étriqué.

Un univers soudain mis sens dessus dessous par la mort d'un autre élève, et par la détresse de son frère, qui bouleverse Eden. Mais comment pourrait-il s'y prendre pour approcher ce jeune homme, dans un milieu aussi réfractaire à toute forme de différence... ?

La très belle plume de Céline Etcheberry nous livre ici une histoire d'amour poignante qui sonne terriblement juste.

J'avais voulu le suivre pour le remercier et continuer notre discussion. Les vapeurs de l'alcool me rendaient un peu trop affectueux et chassaient ma timidité malade. En entrouvrant la porte d'une des chambres, je l'avais découvert, embrassant avidement l'un des garçons maquillés qui l'avaient escorté à la soirée. J'étais resté un long moment à les regarder. Leurs souffles rauques et

leurs corps pressés l'un contre l'autre emplissaient la pièce d'une tension palpable et électrisante. Je me sentais voyeur mais aussi étrangement privilégié. Peut-être même jaloux un instant, devant cette envie réciproque et l'intensité de leur baiser. Lorsque la main de Nathan avait glissé sur la ceinture de son compagnon pour la défaire dans un cliquetis prometteur, j'avais refermé la porte et fui dans les étages, les joues encore rouges d'avoir été témoin de ce désir fiévreux.

Céline Mancellon

Bad Romance

Emma

Chris

C'est en titubant et en tâtonnant que je cherche la tente que je partage avec Jo. Je ne sais pas pourquoi la bande a voulu passer la soirée dans ce camping pourri.

Ah, si... pour « pêcher ».

Ces crétins étaient tellement déchirés dès l'aube qu'ils n'avaient même pas foutu un *putain* d'appât sur leur *putain* d'hameçon !

Un poisson, c'est con, mais pas à ce point-là.

N'empêche que, à cause de leur idée complètement débile, je me retrouve comme une grosse andouille... une grosse andouille avec plus d'alcool que de sang dans les veines. Une grosse andouille qui essaie désespérément de mettre la main sur la bonne cabane en toile. Un exploit d'y parvenir sur un terrain de cette taille, surtout envahi de tentes absolument identiques !

Une fichue aiguille dans une meule de foin, ouais !

— Fait chier, je marmonne.

Je tire sur la toile d'une tente que j'ai réussi à agripper malgré mon équilibre d'ivrogne, puis sourit. En grognant, j'ôte mes godasses pesant une tonne pour ensuite défaire la fermeture Éclair de l'entrée et ce, sans me vautrer lamentablement.

Lorsque je tombe sur un tissu moelleux qui ne pue pas, je suis surpris mais trop saoul pour comprendre que c'est justement là *le* signe qu'un truc ne tourne pas rond. L'idée même que Jo soit un fan de lessive me déclenche un stupide gloussement. Non sans mal, j'enlève mon jean, suivi de très près par mon T-shirt, et soupire d'aise.

— Sacrée teuf, hein, Jo, je murmure.

J'ai probablement un air niais sur la figure, celui qu'affichent tous les mecs défoncez ayant glorieusement baisé comme des dingues.

Deux frangines suédoises. Des bombes.

Soudain...

— KAATEE ! hurle une voix fluette complètement terrorisée, hystérique même.

J'ouvre aussitôt les yeux et me fige. J'ai trop bu pour que mon cerveau arrive à évaluer la situation dans l'immédiat. Je ne suis sûr que d'une chose : Jo ne gueule pas de cette façon, donc, ce n'est pas Jo dans cette tente merdique.

Si c'est pas Jo, putain... mais c'est qui ? !

Plusieurs choses se déroulent en simultané : la fermeture Éclair de la tente s'ouvre, un faisceau de lumière m'aveugle, et, en pur réflexe conditionné par de nombreux premiers contacts similaires avec les forces de l'ordre, je lève les mains en l'air :

— Hé oh ! je m'époumone.

— Vous êtes qui ? crache une voix féminine.

— Et toi ? !

Je plisse les yeux en grimaçant, les mains toujours sagement levées vers le haut afin de prouver ma bonne volonté à coopérer.

— C'est plutôt à moi de poser la question, je vous signale ! Qu'est-ce que vous faites dans la tente de ma sœur ? Sale obsédé ! Sortez de là !

La nana, qui qu'elle soit, a littéralement aboyé son ordre et je n'ai pas la moindre idée de ce qu'elle tient d'autre dans sa main à part sa lampe torche. Je prie juste pour que ce ne soit pas un flingue : je suis bien trop déchiré pour apprécier d'être tiré comme un lapin le jour de l'ouverture de la chasse.

— Ça va, ça va, pas besoin de s'exciter ! je grommelle.

J'obtempère et sors de la petite tente en arrachant plusieurs piquets pour finalement me prendre les pieds dans la doublure.

Une fois à l'extérieur, j'essaie d'esquiver la saleté de loupote, mais la gonzesse se fait un devoir de suivre chacun de mes mouvements avec. Et ça, c'est bien chiant. Rien de tel pour me hérissier les nerfs.

— Tu peux éteindre ta putain de lampe ?

— Non.

— Tu braques quoi sur moi, là ?

— Un fusil harpon.

— Charmant. Écoute, c'est une erreur. Je me suis planté de tente et...

Un rire sarcastique m'interrompt.

— Vous pensez sérieusement que je vais gober ça ? Vous n'êtes pas le premier taré qui en a après ma sœur !

OK. OK, on reste calme. Comment me sortir de là ? Je suis quasi à poil et une cinglée me tient en joue avec un fusil harpon. Je ne peux rien faire comme tout le monde ? Pas même une cuite dans un putain de camping de merde ? !

— Je ne savais pas qu'il y avait ta sœur dans cette satanée tente ! je m'exclame en ricanant.

Ma voix possède une tonalité plus aiguë que d'habitude, mais c'est seulement pour souligner l'aspect ridicule de sa supposition.

Là, elle braque le faisceau sur mon boxer, puis remonte rapidement vers mon visage. Le geste de sa lampe est plus qu'éloquent : pas besoin qu'elle me fasse un dessin expliquant le cheminement de ses pensées.

— Désolé, chérie... mais je ne pionce jamais habillé. Fais-moi plaisir : empêche ton cerveau de galoper dans les plaines à cause de ce détail.

— Appelez-moi encore « chérie », et je joue aux fléchettes avec votre estomac pour cible. Juliette ? Juliette... ça va ?

Un petit couinement apeuré lui répond par l'affirmative pendant que je passe une main lasse sur mon visage, geste qui me vaut de nouveau de me prendre la petite lumière blanchâtre dans les yeux. J'éructe un juron.

Je commence à m'énerver : j'ai sommeil, plus de whisky que de plasma dans le sang, l'air est saturé d'humidité et je me les gèle.

— Écoute, je n'ai pas besoin d'abuser d'une meuf pour baiser. J'ai qu'un seul principe et c'est celui-là, pigé ? Maintenant tu te calmes, t'arrêtes de me foutre ta *putain* de lampe dans la tronche et

de me braquer ton fusil à poiscaïlle dessus. Je vais récupérer sagement mes fringues et me tirer. *OK ?*

Elle semble hésiter. Les secondes durant lesquelles elle tergiverse me paraissent interminables, ce qui, forcément, aggrave ma mauvaise humeur.

Finalement, elle baisse sa fichue loupiote et je soupire.

— Sans déconner... C'est pas trop tôt ! je marmonne entre mes dents.

Je m'incline et récupère mes vêtements sans un regard pour la forme pétrifiée, celle qui se tasse dans un coin de la tente.

— C'est quoi, ce bordel ! râle une voix que je reconnais tout de suite.

— C'est rien ! Je me suis gouré de tente ! je réplique d'une voix forte à Jo.

— Sérieux ? s'esclaffe-t-il en retour.

Il a vraiment l'air de trouver ça marrant. Bizarre : moi, pas du tout. Me faire sortir à coup de fusil harpon alors que je me tiens une cuite de classe internationale, ça ne me fait pas rire... pas même un peu.

Pendant que je le rejoins sur l'emplacement jouxtant celui des deux hystériques, je perçois le regard de la folle furieuse peser sur moi. Je n'y peux rien, mais l'idée qu'elle me garde à l'œil jusqu'à la dernière seconde me dessine un sourire grimaçant sur les lèvres.

Oui, moi aussi je me surveillerais si je tombais sur moi-même.

Lorsque je m'affale enfin sur le bon duvet, celui-ci sent largement moins la lessive et davantage la chaussette sale. Je soupire.

— Sérieux ? Tu es entré dans la tente de la grenouille de bénitier d'à côté ? pouffe-t-il encore.

Il ne le voit pas, mais je hausse un sourcil, allongé sur le dos, les bras croisés sous la nuque, à fixer les ombres des branches des mûriers qui s'agitent au-dessus de nos têtes.

— « Grenouille de bénitier »... ?

— Carrément. Genre je vais à l'église et je fais du catéchisme. Quoique, la frangine a l'air plus d'une bourrine à grande gueule.

Je souris.

Pour me tenir en joue avec un fusil harpon, pour sûr, faut être légèrement bourrine sur les bords et... totalement inconsciente.

— Je préfère la grenouille de bénitier, précise-t-il.

— Elle est bonne ?

Je suis certain qu'il hoche la tête avec enthousiasme.

— Blondinette bien roulée, avec une dégaine de bonne sœur.

— Et l'autre ?

Là aussi je ne peux rien y faire : moi, une meuf qui me braque dessus un flingue en pleine nuit sans sourciller, ça m'intrigue et... ça m'excite aussi un brin, je dois l'avouer.

D'habitude, rien n'arrive à me sortir de ce néant dans lequel je m'embourbe chaque fichue journée qui passe, du moins, rien qui ne réussisse à réveiller mon intérêt. Je m'interroge parfois sur ce qui parviendrait à me tirer de cette perpétuelle sensation de vide que j'éprouve continuellement. J'ai des parades éphémères : la baise, l'alcool et le *shit*. Du moins, jusqu'à cette nuit. Peut-être que...

— Je ne sais pas. Elle portait un grand sweat à capuche et un jean large. Va savoir à quoi elle ressemble, et puis j'étais pressé d'aller descendre quelques bières sur la plage... je l'ai pas réellement matée.

— Ouais, un *tomboy*, quoi ! je grommelle tout en fermant les yeux.

— Peut-être, ouais.

Nous nous endormons sur ce dernier échange, pour ronfler comme les ivrognes que nous sommes.

J'ai tellement mal au crâne que j'ai l'impression qu'à tout moment, mes yeux vont sortir de leurs orbites pour saluer la foule. La soirée de la veille est floue dans ma mémoire et je ne me souviens nettement que de deux choses : les deux Suédoises et la cinglée au fusil harpon.

C'est en tanguant pitoyablement que je m'extrais de la foutue tente trop étroite pour un mec de mon gabarit. *Sérieux, ce truc-là, c'est pratique pour les gosses qui font un mètre dix les bras levés, pas pour moi.*

Je me frotte machinalement le crâne puis m'étire. J'aime la sensation de mes cheveux coupés très courts sous ma paume, ce tic m'apaise ; il me rappelle mon père lorsqu'il faisait de même. Ça n'a rien à voir avec le style, ou la mode, mais plutôt avec les flics : ils ne peuvent pas vous choper par la crinière lorsqu'ils vous arrêtent. C'est le genre de détails auxquels on prête attention quand on emprunte la « voie professionnelle » que j'ai choisie.

Un bruit de couvert provenant d'à côté m'interpelle. Je fronce les sourcils puis me tourne pour repérer la tarée au fusil harpon.

Effectivement, sa silhouette est perdue dans un sweat noir informe pendant que la capuche de l'habit lui couvre pratiquement tout le visage. Mes yeux descendent plus bas. C'est un réflexe de base : un mec jauge une fille à son cul... et là, à moins d'avoir les yeux rayons laser de Superman, impossible de voir quoique ce soit : le sien nage quelque part dans ce pantalon deux fois trop grand pour elle.

Comme si elle avait senti mon regard, elle pivote le haut du corps dans ma direction. J'imagine qu'elle me détaille aussi, alors je fais rouler chaque muscle comme si c'était normal, l'air de rien. Je me demande ce qu'elle pense de mes tatouages. Ils n'ont pas d'autre fonction que d'impressionner et annoncer la couleur : je ne suis pas quelqu'un de bien. Ce sont avant tout des peintures de guerre, de rites de passages, des marques qui me rappellent qui je suis. Même si nombreux ont une signification, l'intégralité du puzzle n'a rien de mystique. Ils sont un avertissement silencieux, comme l'aileron d'un requin qui fend la surface de l'eau.

Lorsque ma voisine de camping m'adresse un doigt d'honneur, ma salive part dans le mauvais chemin puis je ricane, sincèrement amusé par l'audace.

Elle a des couilles, faut lui reconnaître ça.

Vu ma gueule de gangster, à sa place, un mec y aurait réfléchi à deux fois avant d'exécuter un tel geste provocateur. Parce qu'elle a l'air d'une mioche, de plus, une mioche courageuse, je décide de laisser courir et me contente de secouer la tête en réponse.

J'enfile mon jean usé jusqu'à la corde pour m'asseoir en tailleur sur l'herbe à moitié desséchée de notre campement. Mes potes sont tous en train de cuver leur bibine, je n'ai, pour l'instant, rien de mieux à faire qu'observer la folle au harpon. Après avoir chopé un des paquets de cigarettes traînant par terre parmi les cadavres de bouteilles, je m'en allume une, aspirant une longue bouffée sans cesser de l'épier.

Mon intérêt s'éveille encore. On pourrait le comparer à un gros chat paresseux se délectant de dormir durant des heures, perpétuellement plongé dans une sorte de coma éthylique. C'est étrange. Vraiment bizarre qu'en présence de cette gamine, il réagisse autant. Le vide s'efface... un peu.

Je l'observe préparer religieusement leur petit déjeuner sur une table pliante rouge. Quelque chose dans sa posture m'intrigue : elle est tellement raide ! À croire qu'elle sait pertinemment que mon regard suit chacun de ses mouvements. La mettre mal à l'aise me plaît. J'aime bien l'idée qu'elle soit réactive de cette façon.

Quand une agréable odeur de café me chatouille les narines, je fronce immédiatement les sourcils. Je jette un rapide coup d'œil autour de moi : rien de notre côté qui ressemble de près ou de loin à de la bouffe. Merde. Je me frotte aussitôt l'estomac. Le simple fait d'avoir constaté l'absence de nourriture me donne faim. C'est automatique.

— Hey ! je l'interpelle en me grattant nonchalamment le ventre, le mégot coincé entre les lèvres. Hey ! La folle au fusil harpon !

En entendant les derniers mots, elle se tourne enfin – malgré cela, impossible de voir son visage à cause de cette saleté de capuche.

— J'pourrais avoir un peu de ton café ?

Elle ne répond pas, se détourne pour carrément me snober.

Hein ?

— Hé, oh ! J'te demande pas un miracle ! Une tasse de café, merde ! Tu sais – mes mains font des moulinets dans les airs le temps que je trouve le mot qui m'échappe – ces conneries de trucs de bon voisinage ? Ben, j'suis ton voisin, donc tu ne devrais pas être gentille, ou une chose dans le genre ?

Cette fois-ci, elle regarde franchement dans ma direction tout en serrant très fort, dans son minuscule petit poing, un inoffensif couteau à tartiner. Le message subliminal me fait hausser un sourcil moqueur tandis que j'aspire la dernière bouffée de ma cigarette.

— Et la moindre des politesses, du genre « s'il te plaît », tu ne connais pas ?

Elle a sifflé sa phrase entre ses dents. Le son produit me rappelle un serpent, celui qu'il émet avant d'attaquer. J'hésite entre rire et m'énerver.

Cette gamine, elle me tue !

— Si j'accepte de te filer une tasse de café, tu me lâches ? Et surtout, toi et tes potes, vous foutez la paix à ma sœur ?

Voilà la connerie qu'il ne faut pas essayer sur moi : me filer un deal. Parce que forcément, je vais vouloir faire exactement l'inverse, juste par esprit de contradiction.

Quoique... c'est pas forcément la petite nonne que j'ai envie de taquiner.

Un large sourire aux lèvres, les yeux grands ouverts, imitant à la perfection une belle innocence, je hoche la tête.

Elle me jauge durant un long moment, puis finit par remplir un gobelet et venir me l'offrir. Je prends mon temps pour l'attraper, les yeux rivés à son visage... enfin, à ce que je peux en voir, c'est-à-dire pas grand-chose. Lorsqu'elle se penche en marmonnant face à mon évidente mauvaise volonté, ses yeux rencontrent les miens. Je suis soudain cloué par leur couleur inhabituelle : un bleu translucide, presque inexistant. Elle détourne trop vite la tête pour que je puisse mieux noter d'autres détails. N'empêche qu'une teinte aussi bizarre, je n'ai vu ça que chez certains gothiques qui mettent des lentilles de contact et elle, étant donné sa dégaine actuelle, elle n'a pas l'air du genre à accessoriser son look.

Maintenant, j'attends avec curiosité de mater sa petite frangine. Une soi-disant grenouille de bénitier et une pseudo-rebelle ; y'a de quoi m'occuper jusqu'à ce que les gars émergent de leur sommeil d'alcooliques.

— *Thanks*, je la remercie en articulant avec exagération.

Je goûte le café en manquant tout recracher illico : c'est du soluble et c'est infect.

— Comment t'arrives à boire une telle merde ? !

Je l'entends ricaner, et j'ai beau la fixer, elle s'obstine à ne me montrer que son dos.

— Kate ! J'aimerais prendre ma douche.

Kate ? C'est son prénom ? Elle n'est pas du genre à s'appeler Kate.

Tout en me faisant cette réflexion, j'examine attentivement la gamine sortant de la tente, précisément celle dans laquelle je me suis aventuré quelques heures plus tôt. Elle doit avoir seize ans à tout casser mais Jo a raison : c'est une petite bombe sur pattes malgré cette curieuse robe bleu ciel. Le style de vêtement que les nanas portaient sûrement dans le temps ; les filles ne sortant de la piaule familiale que pour se confesser. Le petit col boutonné jusqu'au menton suffit à lui seul pour vous donner envie de savoir ce qui se trouve dessous. Un serre-tête blanc retient la nappe soyeuse de ses longs cheveux blond pâle, ce qui renforce mon désir de connaître la teinte capillaire de sa frangine. Je jette un coup d'œil au basique...

Beau petit cul, Jo a l'œil.

Mes yeux changent naturellement de cible et je découvre que sa grande sœur a les siens verrouillés sur moi. Si j'en juge à sa posture rigide, le fait que je mate sa frangine ne lui plaît pas des masses.

Quelle idée de venir ici sans mecs... surtout si tu ne veux pas que des types reniflent les jupes de ta sœurette !

Soudain, elle pivote et lui prend ses affaires de toilette des mains.

— On y va, accepte-t-elle d'une voix si douce que je m'étrangle avec le reste du jus de chaussette qu'elle m'a filé.

Je les suis du regard tandis qu'elles s'éloignent vers les sanitaires. De frustration que la folle au harpon disparaisse de mon champ de vision, j'ai brutalement envie de me défouler. Réaliser des trucs complètement débiles semble être une bonne option. Fouiller leurs tentes pour en découvrir un peu plus sur cet hallucinant duo ? Les filer afin d'essayer de voir à quoi « Kate » ressemble sans ce maudit pull ? Ou réveiller mes potes en leur vidant des bouteilles d'eau sur la gueule ?

Je me marre silencieusement de ces idées stupides, et jette le gobelet en plastique vide dans un sachet vert prévu pour ça. Après m'être remis plutôt adroitement debout, je frotte énergiquement mon jean pour faire tomber les brins d'herbe sèche. Cette tâche effectuée, je m'approche ensuite de l'une de nos tentes, lui donne un vilain coup de pied, sans oublier d'offrir le même traitement aux deux autres.

— Ho ! Je ne vais pas passer ma journée à vous attendre, bande de crevards !

Des grognements mécontents me répondent, ce qui me provoque l'ébauche d'un sourire satisfait. Je réitère les secousses. Ils répliquent sur-le-champ par de furieux poings déformant le fin tissu.

Devant leur manque de motivation à sortir leurs culs de là, je décide de céder à la tentation de prendre la route des sanitaires. Dès que je me plante devant l'entrée, je remarque qu'ils sont séparés par sexe. Ma grimace de sale racaille vient aussitôt fendre mon visage en deux : j'opte sans hésiter pour celui des femmes.

J'ai juste le temps de repérer une crinière cuivrée qu'une capuche la recouvre. La petite folle au harpon s'adosse à une porte en croisant les bras sur sa poitrine, la tête penchée vers le bas, comme si elle admirait ses godasses.

Je m'approche, savourant d'avance de la mettre en rogne. Je ne comprends absolument pas pourquoi, mais le fait est que je trouve ça aussi bon qu'une sucrerie.

— Salut voisine ! Dis-moi, t'as du shampoing, ou n'importe quel truc qui mousse ? je chantonne en m'arrêtant près d'elle.

Je kiffe son parfum.

Ça ne loupe pas ; elle me jette une brève œillade assassine :

— Tu ne devais pas me lâcher ? persifle-t-elle.

J'entends des cris étouffés derrière moi, alors je jette instinctivement un regard par-dessus mon épaule : des femmes se sont rendues compte de ma présence dans leur lieu saint et mes tatouages ainsi que ma carrure font leur office... elles exécutent direct un rapide demi-tour. Y'a des meufs que ça excite, et d'autres que ça effraie. Seule la première catégorie m'intéresse.

Je me reconcentre sur la Rambo des océans.

— Ouais, mais là j'ai besoin de me laver et à qui veux-tu que je demande ? Remarque, je peux toujours voir si ta frangine...

Une nouvelle fois, ses prunelles translucides cherchent à me transpercer pour, un quart de seconde après, se soustraire aux miennes. D'un geste transpirant de colère, elle me colle une bouteille de shampoing dans les mains puis me fait un signe de tête m'invitant clairement à dégager.

Là encore, son cran me tue. Je pose lentement mon avant-bras sur l'encadrement de la porte, juste au-dessus de sa tête ; mes muscles roulent, tendus, sous ma peau.

— T'en as marre de la vie ?

J'ai parlé d'un ton doux, presque gentil. Je crois que c'est cela qui l'a fait sursauter, bien plus que le sens de mes paroles.

— C'est l'impression que je donne ?

Je secoue lentement la tête de droite à gauche, sans la quitter des yeux. Je suis sérieux.

— C'est suicidaire, ton comportement. Perso, je ne frappe pas les meufs, mais la bravoure est un appel au crime quand on fait ta taille, le nain de jardin.

— Les types comme toi... j'en ai déjà fréquenté. Tu ne me fais pas peur.

— Tu as vraiment de la chance. Je suis un enfoiré... mais pas *ce* genre d'enfoiré. D'autres t'auraient défoncé la gueule avant de simplement te baiser, juste pour te rappeler où se trouve ta place.

Elle se dresse tel le cobra prêt à frapper et enfin je découvre son visage : de minuscules taches de rousseurs habillent ses joues et son nez retroussé. Pas une seule trace de maquillage, ce qui, d'un certain côté, lui donne un air très jeune, mais ce qu'expriment ses yeux est trop usé pour qu'elle n'ait rien vécu.

— C'est quoi, ça ? Un avertissement ? Une menace ?

Sa voix frôle les aigus. J'ai dû toucher un point sensible et, tel le prédateur qui hume l'odeur du sang, je plisse les paupières en continuant de l'observer.

— Une piquûre de rappel. Tu dis avoir fréquenté des mecs comme moi... alors tu devrais savoir à quoi t'en tenir, et te fondre dans le paysage quand il le faut pour sauver ton cul. Je n'ai pas l'impression que c'est le cas, vu comment tu essaies de me chercher.

— C'est toi qui me cherches, en l'occurrence.

Je sais qu'elle a raison. Aucune idée sur ce qui me pousse à la provoquer depuis ce matin et franchement, m'auto-psychanalyser n'étant pas un de mes loisirs préférés, je passe au-dessus.

— J’essayais de me montrer aimable, là.

— Une réussite, ironise-t-elle.

Je m’éloigne en soupirant.

Les meufs têtues, c’est trop chiant.

Je secoue la bouteille de shampoing puis entre dans la cabine de douche jouxtant probablement celle de sa frangine.

— Tu sais, un de ces quatre, tu vas avoir des problèmes. C’est pas du courage... mais de la stupidité.

Je ne suis pas le genre de gars à me soucier des autres habituellement, ni à me montrer assez sympa pour leur refourguer des conseils, aussi tordus soient-ils, pourtant cette meuf... elle a quand même un sacré truc dans le regard. Un truc qui me rappelle celui de David.

David...

Ma mâchoire se contracte. Je décide instantanément de m’occuper de mes oignons.

Lorsque je reviens à notre campement, je remarque que la souris et sa folle de sœur sont en train d’emballer leurs affaires. Ce n’est pas que j’y accorde de l’importance mais je ne peux empêcher ma curiosité d’être titillée : comment sont-elles venues ? Comment vont-elles repartir de là ?

Je n’ai vu aucune bagnole près des nôtres.

Mon attention se dirige vers les trois gaillards de notre « bande » et je vais m’asseoir à la gauche de Jo. Ce dernier porte des lunettes de soleil et sa tignasse blonde est cachée par une casquette aussi noire que le reste de sa tenue.

— Bon, on bouge de là ?

— Ouais, me confirme-t-il. Benny attend un coup de fil de Ronan, et après on part pêcher.

Je me tourne un peu plus vers lui.

— Pêcher ? ! Encore ? Non mais tu te fous de ma gueule ?

Il me dédie un demi-sourire sans changer de position.

— Paraît que ça détend, tu devrais essayer.

— J’ai ma propre technique pour me détendre et ce n’est sûrement pas mater un bout de bois avec un hameçon pendant des plombes.

Il approuve en riant et on cogne nos poings l’un contre l’autre.

— Vas-y, raconte-moi les deux Suédoises d’hier soir, m’encourage-t-il en laissant son regard errer sur Benny et Erik.

Le premier fixe son portable en se rongant les ongles tandis que l’autre se roule un joint.

— Douées.

J’ai lâché l’info, un rien arrogant. Jo ricane.

— Sacré queutard.

Je roule comiquement des épaules pour enchaîner avec un mouvement suggestif des hanches, ce qui amplifie ses gloussements.

— Arrête, sœur Blondie-joli-cul va nous faire une apoplexie, rigole Jo en me désignant du menton l’emplacement de nos voisins.

Je fronce les sourcils en tournant la tête dans la direction indiquée. La petite sœur de la folle furieuse nous fixe les yeux ronds, rouge comme une tomate mûre : ça teinte même ses oreilles légèrement décollées.

J'émetts un rire étouffé avant de lui adresser un clin d'œil coquin. Aussitôt, la dénommée Kate se place entre nous, le regard noir. Je feins de lui proposer une cigarette alors que je viens d'en coincer une entre mes lèvres. En réponse, elle m'offre un autre doigt d'honneur. Bizarre, au lieu de m'énerver, j'en ris doucement.

— Elle a l'air d'être une sacrée casse-couilles, la frangine.

J'acquiesce à la remarque de Jo.

— Elle me fait penser à David.

Je ne sais pas pourquoi je lui ai dit ça. Ce n'est pas faux, mais il n'y a aucune raison de mettre le sujet sur le tapis.

— Ah ouais ? marmonne Jo en se redressant légèrement, comme pour mieux examiner Kate. Clair, y'a un truc. Les yeux peut-être ? J'sais pas trop. Trop flippant, cette couleur.

— Ouais, hein ?

J'opine une nouvelle fois, avec un sourire un peu trop joyeux. Jo m'imité dans la seconde avec une expression similaire. Je le connais depuis toujours, c'est en quelque sorte mon meilleur pote. Le seul, en fait. Je respecte beaucoup Benny, je supporte également Erik mais Jo... Jo c'est mon frère, en quelque sorte.

— Arrête ça tout de suite : quand t'es content, t'es encore plus effrayant que d'habitude. Elle t'a tapé dans l'œil, ou quoi ? T'as la tête d'un môme qui tombe sur une chouette bicyclette et qui voudrait bien faire un tour dessus.

J'ai les poils qui se hérissent sous l'insinuation. Une putain de chair de poule.

— T'es malade ! Je la trouve marrante, c'tout.

Cet enfoiré s'esclaffe puis me file une grande claque dans le dos.

— Comment tu es devenu tout pâle ! Tu m'as tué, mec !

Je grogne.

— Fous-toi encore de ma gueule et je te file la raclée de ta vie.

N'empêche que, à cette réflexion, mon regard se porte sur la folle au harpon toujours en train de terminer de ranger leurs affaires. Elle plie leurs deux tentes tandis que sa sœur attend sagement assise sur un énorme sac à dos, les mains posées sur les genoux.

Une petite 2 CV arrive en cahotant pour s'arrêter au niveau de leur emplacement et ce qui en sort m'achève : un grand type vêtu comme un prêtre. Il a toute la panoplie ; pantalon noir et chemise de même teinte avec le fameux col blanc. En le scrutant pendant qu'il se dirige vers les filles, je lui donne, à vue de nez, la petite trentaine.

Un cureton. Un vrai de vrai. Il est de leur famille, ou un truc du genre ?

J'entends bien le juron que souffle Jo mais je suis trop occupé à étudier la réaction des deux sœurs. Kate ne sourit pas ; elle se contente de hocher la tête en guise de salutation, par contre sa cadette est carrément en transe face au bonhomme.

— Tout s'explique ! s'exclame Jo, hilare.

Le prêtre attrape les bagages pour les placer dans le minuscule coffre.

— Juliette ? l'interpelle doucement Kate pour la sortir de sa rêverie.

Cette dernière sursaute, lui dédie un éclatant sourire et s'installe dans le véhicule.

Elle lui parle comme si la gamine était en sucre.

Pourquoi suis-je autant intrigué par ces deux morveuses, enfin, surtout la grande ? J'en sais fichtre rien.

Au moment où j'ai cette pensée, la folle au harpon croise mon regard et, une fois de plus, cette couleur d'yeux atypique m'envoie dans les cordes, aussi essoufflé que si je venais de piquer un sprint de malade. Combien de temps on reste là, à se fixer dans le blanc de l'œil ? Aucune idée.

Je lui destine une grimace moqueuse à la laquelle elle réplique par ce petit geste qu'elle semble affectionner. Ce qui me fait rire. C'est vraiment con de rigoler pour un truc aussi insultant.

— Je l'ai eu. Je connais le plan de ce soir.

C'est Benny. Mes yeux abandonnent à regret la petite Kate au majeur dressé pour glisser sur Erik qui s'agite. Dans ses prunelles brille une certaine excitation. Je me doute illico de la teneur du « plan » de ce soir. Il n'y a qu'une chose qui stimule plus Erik qu'une bonne partie de jambes en l'air, c'est un casse. Sans pouvoir m'en empêcher, je jette tout de même un ultime coup d'œil à la ridicule bagnole vert pomme embarquant nos anciennes voisines.

Je ne la verrai sûrement plus.

Cette étrange pensée me déprime, et j'en suis le premier étonné.

Si Kate regarde résolument droit devant elle, sa petite sœur Juliette, elle, me dévisage, un brin perplexe. J'examine la plaque d'immatriculation sans réellement la voir, juste avant que l'antique voiture ne démarre pour s'avancer avec difficulté sur le petit chemin envahi d'herbes et de cailloux.

Lorsqu'elle a totalement disparu, je sens de nouveau ce vide me grignoter de l'intérieur. La récréation est terminée et je soupire en me disant que cet interlude était bien distrayant. La seconde suivante, je secoue doucement la tête pour me remettre les idées en place.

J'écoute d'une oreille distraite les explications du « plan », et le joint que me propose Erik, déjà déchiré, va m'être vachement utile.

Katherina

Quelques semaines plus tard

Ce boulot va me tuer. C'est vraiment ce que je me dis en ajustant l'ignoble petit badge sur ma chemise blanche. Seulement, je suis obligée d'en passer par là si je désire mettre de l'argent de côté. Prendre un appartement, acheter une voiture, payer mes frais scolaires : toutefois, ce n'est pas en servant des cafés que je pourrai réussir à obtenir la petite fortune que ça réclame.

J'ai dix-huit ans dans deux semaines. Après... après, je pourrai essayer un vrai job. Rien ne m'empêchera d'avoir mon diplôme en candidat libre si je ne peux pas la jouer autrement.

Cette pensée me reconforte tandis que je noue mes cheveux en une queue-de-cheval faite à la va-vite. La petite clochette tinte et je m'oblige à ne pas jeter un regard haineux aux malheureux clients dont je vais devoir m'occuper. Je déteste la foule, et encore plus ce genre de travail où sourire à tout bout de champ, même aux gros pervers libidineux, fait partie du cahier des charges. Le père Stefan a été plus que sympa de m'aider à trouver ce boulot d'appoint : pas moyen de lui faire faux bond. Surtout pour ensuite subir les foudres de Juliette durant des semaines.

Des rires masculins fusent, me hérissant le poil, et je jette aussitôt un coup d'œil vers le groupe d'étudiants qui s'installent. Lys, ma supérieure hiérarchique à peine plus âgée que moi, n'arrive que dans une demi-heure, d'ici là, je vais devoir m'accrocher.

Ils portent tous des tenues BCBG, celles qu'arborent tous les gosses de riches. Je m'arme d'un broc de café et m'avance vers eux sans en regarder un en particulier, notant mentalement que la clochette – je vais vite la détester, cette saleté, c'est sûr – tinte encore et plusieurs fois.

Génial... plusieurs troupes en même temps, ça va être la fête ce soir.

— Qu'est-ce que je vous sers ? je leur demande aussi poliment qu'il m'est possible de le faire, en posant le broc sur leur table.

Plutôt me mettre la tête dans un four allumé à deux cent cinquante degrés que m'obliger à grimacer un fichu sourire tout mielleux.

Ils me débitent leur commande chacun à leur tour tout en ricanant comme des idiots. Je me contente d'opiner sans lever le nez de mon calepin. Je me suis à peine tournée pour me diriger vers les cuisines que je sens une brève tape sur mes fesses.

Je me fige pendant que mon sang déserte mon visage.

Je le savais. Cet uniforme obligatoire... il aura ma peau.

Une chemise blanche et une jupe rouge. Cette dernière a beau tomber jusqu'aux genoux et ne pas être provocante, il n'en faut pas plus à certains animaux en rut pour s'exciter.

Je me tourne vivement et assassine du regard le groupe, ce qui alourdit considérablement l'atmosphère :

— Qui ? je crache entre mes dents.

Ils échangent de fugitives œillades tout en riant comme des hyènes s'apprêtant à festoyer.

— Quoi ? fait l'un d'eux, bravache.

C'est un brun aux yeux noirs et au sourire mauvais. Je concentre toute mon attention sur lui.

— Qui s'est permis *ce* geste ?

— On ne voit pas de quoi tu parles, mademoiselle la serveuse !

La dénomination déclenche une nouvelle salve de petits rires niais.

— Hey ! s'écrie une voix masculine, derrière moi. On voudrait bien bouffer, nous aussi ! Il y a un problème ?

Avec la ferme intention de passer mes nerfs sur l'autre groupe de clients, je pivote dans leur direction, mais un détail inattendu me coupe dans mon élan : je reconnais celui qui vient de parler. Un tel sourire amusé, de tels yeux gris, froids et affûtés comme les lames d'un couteau, je les ai déjà rencontrés. Au camping où je me rends chaque année avec ma sœur, pour être précise.

Sur le moment, il ne semble pas me reconnaître, du moins, jusqu'à ce que nos regards s'accrochent, et là je sais qu'il me « remet », malgré le changement de tenue. Ses prunelles vont de moi aux étudiants derrière, plusieurs fois d'affilée. Son sourire rieur se transforme en une grimace plus marquée. Je n'ai aucune idée de qui va trinquer : eux ou moi ?

Au camping, il n'a pas eu besoin de me sortir son CV, c'était écrit partout sur lui : « je suis un truand, un vrai ». Il y a ceux qui jouent les durs rebelles pour se donner un genre, et il y a les autres, ceux qui vivent et respirent dans le sang. Cette dernière catégorie... ils sont comme les gros prédateurs, si vous avez le malheur de leur dévoiler votre peur, ils vous sautent à la gorge, laissant « pitié » au rayon des surgelés pour vous présenter en tant que menu du jour.

J'inspire un grand coup sans baisser les yeux sous son regard perçant.

— Pas de problème. Je vais prendre votre commande.

Il hausse un sourcil et le sourire narquois refait son apparition. Ma subite coopération doit le surprendre.

— Nous étions là avant ! s'énerve l'un des bourgeois.

— Je n'ai pas dit le contraire, je rétorque sans pour autant me tourner vers leur table.

Mais qu'est-ce qu'ils sont cons, ces riches !

Quand j'observe l'inconnu tatoué se lever lentement de sa chaise, mon cœur triple son rythme de croisière.

— Il a un souci, le morveux ? s'enquiert-il d'un ton presque aimable. Ça l'ennuie qu'on soit servis avant lui ?

Il nous rejoint d'une démarche souple puis s'arrête à mon niveau. Là, du coin de l'œil, je le vois baisser légèrement la tête dans ma direction et je suis sûre qu'il contemple ma coiffure plus qu'approximative. Il fixe ensuite la tablée d'étudiants.

— Mec, ça t'emmerde vraiment le fait qu'elle prenne notre commande ? insiste-t-il.

— Chris ! Laisse tomber ! Je veux juste me remplir l'estomac ! râle un de ses potes, un blond échevelé avec des lunettes de soleil sur le nez.

— Justement, moi aussi, mais si cette bande de trous du cul empêche la gosse de faire son boulot... on n'est pas près de bouffer, explique-t-il à son ami sans quitter le groupe des yeux.

Je lui lance une œillade irritée. Il ne doit pas être beaucoup plus âgé que moi, mais il m'appelle la « gosse ».

— C'est bon, capitule le brun.

Nul besoin de vérifier pour savoir qu'ils tremblent tous comme des feuilles dans leurs vêtements hors de prix.

Chris, donc. Il n'a pas une tête à s'appeler Chris.

Comme s'il devinait que je pensais à lui, il se penche une nouvelle fois dans ma direction avec un sourire satisfait :

— Tu vois, la folle au harpon...

Je comprends parfaitement où il veut en venir. Sa petite leçon de morale faite dans les sanitaires du camping. Je pince durement les lèvres et me dirige vers la table assiégée par sa bande.

— Je prends votre commande ?

Mon ton sec ne semble pas les déranger. Le blond hirsute grimace un sourire, le brun à la peau mate ne lâche pas son téléphone, quant au dernier... le plus maigre et le plus petit d'entre eux, il dort carrément, la nuque posée sur le bord du dossier de son siège.

Mon corps réagit à la présence prédatrice de Chris. Ce dernier se tient juste derrière moi, et chacun de mes muscles se raidit au point où je dois serrer les dents parce que c'est physiquement douloureux de le sentir ainsi, guettant mes faits et gestes tel un fauve à l'affût. Je suis certaine que tout cela l'amuse : mon énervement, mes épaules crispées dans une position qui n'a rien de naturel. J'ai le sentiment qu'un tigre m'épie et ce n'est pas franchement agréable. Je note consciencieusement leur commande : c'est simple, ils prennent tous la même chose. Idem pour celui qui se rendort aussitôt après avoir prononcé le nom de son menu.

J'opine et, au moment de partir vers les cuisines, me cogne le nez contre le torse du présumé fauve. J'exécute aussitôt un pas sur la droite, il m'imité ; un sourire railleur flotte sur ses lèvres dévorées par une barbe naissante. Je pince les miennes et tente une esquivé de l'autre côté mais là encore il m'empêche de passer. Quand mon regard furieux croise le sien, assurément réjoui, j'y réponds par une œillade que j'espère suffisamment assassine.

En définitive, sans que nous ayons échangé un seul mot, il s'écarte pour enfin libérer le passage puis rit franchement lorsque je m'éloigne.

Mario, le cuistot, me remercie d'un très joyeux « *gracias* » et je retourne officier au comptoir, m'attelant à des tâches ingrates comme refaire du café, parce que je refuse d'aller récupérer le broc qui refroidit sur la table de ces crétins de bourgeois.

Je *le* sens arriver sans avoir besoin de vérifier.

— Je peux t'aider ?

Mon ton est grinçant et mon regard demeure rivé à la machine.

— Depuis quand tu bosses ici ?

— Qu'est-ce que ça peut bien te faire ?

— À moi ? Rien. C'est juste que je mange souvent ici avec les potes et je ne t'avais jamais vue auparavant. J'en déduis que c'est tout récent.

Je ferme brièvement les yeux.

— Ce soir. Depuis ce soir.

— Tu as l'air jeune. Tu taffes ici genre après les cours ?

— Oui, monsieur-je-veux-tout-savoir.

Je l'affronte, les mains sur les hanches.

— C'est bon ? L'interrogatoire est terminé ?

Il me dédie un large sourire avant de poser ses avant-bras tatoués sur la surface du comptoir et de s'asseoir sur le tabouret, menton appuyé sur ses poignets. Je supplie mentalement Mario d'enclencher la vitesse supérieure afin que tous bouffent leurs hamburgers-frites et se cassent le plus rapidement possible.

— T'as quel âge ?

Je vaque à mes occupations en feignant de les ignorer, lui et sa question. Ma tâche actuelle consiste à récurer une grille sans savoir à quel appareil elle peut bien appartenir.

Si je lui dis dix-sept ans... ça pourrait refroidir ses ardeurs. Mais impossible d'en être sûre.

— Dix-huit ans. Dans deux semaines, je précise, après une courte pause.

Il reste silencieux, alors je lui jette un petit coup d'œil. Un grand sourire amusé étire toujours ses lèvres.

— Et toi ? je me renseigne, m'étonnant de ma propre curiosité.

— Vingt-deux... dans deux semaines.

Je m'arrête de frotter la plaque graisseuse avec l'éponge pour planter mon regard dans le sien. Ses prunelles métalliques me semblent d'une teinte plus claire qu'un peu plus tôt.

— Tu te fous de moi ?

Il secoue doucement la tête de droite à gauche tandis que son sourire s'élargit imperceptiblement.

— Tu parles d'une coïncidence ! je grommelle en retournant à ma besogne.

Ma réflexion lui arrache un rire. Oh pas l'énorme éclat franc, non, un son discret comme s'il ne s'apercevait pas que ça venait de lui.

— Chris ! s'exclame soudain une voix féminine, non loin de nous.

Elle m'est vaguement familière, mais je préfère ne pas y prêter attention : la grille noire de crasse le mérite davantage.

Néanmoins, lorsqu'un bruit écœurant de bouches qui se collent résonne bien trop proche de moi, je ne peux rien y faire : je les épie fugitivement et là le spectacle me scie en deux.

Cette nana, pendue au cou de Chris et qui lui dévore allègrement les amygdales... ce n'est pas possible ! Cela ne peut pas être elle ! Pourquoi le destin s'acharne-t-il autant sur la pitoyable créature que je suis ? !

— Mel ?

J'ai involontairement murmuré son prénom et après cela, l'oxygène décide de désertier d'un seul coup mes poumons, m'anesthésiant les neurones au point que j'en oublie comment on doit procéder pour les réalimenter.

En entendant ma voix, la délicieuse créature blonde se tourne avec une expression à la fois surprise et intriguée mais lorsqu'elle prend le temps de réellement me dévisager, son teint devient livide.

— Katherina ? chuchote-t-elle à son tour. Qu'est-ce que... tu fous ici ?

— Katherina ? répète Chris sans repousser la jeune femme à la tenue provocante pressée contre lui.

Je sens son regard perplexe naviguer de ma sœur à moi.

— C'est plutôt ma ligne, ça ! je gronde. T'étais où ? Bordel, Mel ! T'étais où !

Elle s'éloigne du voyou tatoué, visiblement tout à coup mal à l'aise dans son top décolleté et sa jupe tout aussi révélatrice de sa plastique avantageuse. Elle tire dessus, comme si elle pouvait rallonger le vêtement.

— Pas assez loin... apparemment !

Son rire sonne faux et ma colère grandit pour méchamment se déverser dans chaque atome de mon être.

— Mel, tu connais cette môme ?

Je tique en entendant le dernier mot qu'il a prononcé.

Elle ricane encore.

— C'est ma petite sœur... Katherina. Katherina, je te présente mon petit copain : Christopher Farwink.

Son... petit copain ? !

Par réflexe, je le regarde et mes yeux harponnent ceux dudit « petit copain » en question, celui-là même qui se vantait, au camping, de s'être roulé dans la luxure avec deux Suédoises.

Peut-être n'étaient-ils pas ensemble à ce moment-là ?

Mais au fond de moi, je sais que ce n'est pas le cas.

Chris

Sa frangine ! Sérieusement ?

L'information me tue. Il n'y a plus qu'un grand vide intersidéral dans ma tête.

Mel est la grande sœur de Kate... Katherina ?

C'est idiot, mais un long frisson me secoue l'échine en prononçant mentalement son prénom complet.

C'est classe, ce genre de prénom. Ça fait princesse russe.

Je sens bien la chaleur de la proximité du corps de Mel mais mes yeux sont irrémédiablement attirés par la sauvageonne dont les cheveux étincellent sous la lumière artificielle des lampes, autant que son regard pâle empli de fureur.

Et dire que...

Je secoue la tête, puis mon regard se pose sur celle qui m'étreint de nouveau. Je sais que je devrais les laisser discuter seules, mais ma curiosité fait voler en éclats mon maigre pourcentage d'éducation.

— Tu te rends compte de la situation dans laquelle on est ? persifle Kate, en se penchant légèrement en avant. Maman est morte il y a trois mois et Juliette veut devenir bonne sœur !

J'observe Mel qui est désormais plus blanche que de la craie.

— Maman... morte ? couine-t-elle.

— Salope ! crache Kate.

L'insulte me fait sursauter. Plus parce qu'elle semble étrangement déplacée dans sa bouche, que pour la forme. Quant à sa frangine, elle se tasse sur elle-même dans mes bras.

— Hey, la folle au harpon... tu pourrais y aller mollo avec ta sœur ? dis-je, parce qu'à ce moment-là, et si je ne connais pas toute l'histoire, Mélanie me fait pitié.

Il faut dire que Kate a l'air d'un barracuda ayant trouvé son petit déj'.

— Ta gueule, le queutard tatoué !

Elle a grogné ces paroles. J'aurais presque pu jurer la voir me montrer les dents. Un rire me secoue entièrement parce que vraiment, cette gamine, c'est une bombe à retardement ! La colère que je sens parfois chez elle n'a rien à envier à celle qui m'habite continuellement.

Je libère Mel puis me lève, les mains en l'air :

— OK, la môme. Toi et moi... dehors. Cinq minutes.

— Va te faire fou..., commence-t-elle, mais je lui lance mon regard du mec qui ne laissera pas passer une autre insulte gratuite.

Ses yeux s'unissent aux miens ; elle comprend et ferme aussitôt la bouche sans terminer sa phrase. Je hoche la tête, satisfait de la voir obtempérer.

Une fois à l'extérieur, je cherche mon paquet de cigarettes écrasé dans la poche de mon jean, lui

en propose machinalement une... qu'elle décline d'une œillade noire de rage. Cela me fait sourire avant d'allumer ma clope pour en tirer une bouffée que je souffle par les narines, tout en la scrutant.

— Donc, t'es la frangine de Mel. Vous ne vous ressemblez pas.

J'ai encore droit à un regard mauvais de sa part.

— Oh, mais qu'est-ce qu'il est perspicace ! se moque-t-elle.

Avant qu'elle n'ait le temps de seulement imaginer mon geste, je la plaque contre le mur d'une main sur son épaule. Je sais par expérience que c'est un angle mort et que personne à l'intérieur du restaurant ne peut nous voir.

— Écoute, Katherina...

Frisson.

— ... faut que tu arrêtes de me parler comme tu le fais. Crois-moi que, d'habitude, je ne suis pas du tout, mais alors pas du tout, un mec patient... avec personne, tu m'entends ? Tu ne me connais pas, alors je vais te le dire clairement, la mioche : avec toi, depuis que je t'ai rencontrée, je suis une saloperie de Bouddha ! Alors tu te démerdes comme tu veux, mais lorsque tu me causes, montre-moi du respect bordel, même si ça te file la gerbe. Compris ?

Je la vois enfin. Je la discerne nettement dans son regard clair dont les pupilles se dilatent : la peur. Je n'en suis pas heureux pour autant, mais... cette sale merdeuse inconsciente, avec sa grande gueule, pourrait s'attirer de sacrés problèmes juste en l'ouvrant. Et là, tout de suite, je suis scié que ce soit cette pensée qui me rende dingue, et non le fait qu'elle m'insulte.

J'ôte mes doigts d'elle comme si je venais de me brûler, pour reculer de deux pas. Je la contemple respirer plus vite avant que mes yeux ne bifurquent, malgré eux, sur sa poitrine qui se soulève rapidement.

— Compris.

J'acquiesce.

— Bien. Maintenant, pourquoi t'en veux autant à Mel ?

— Depuis quand c'est ta copine ? me demande-t-elle du tac au tac.

Je sens mes lèvres s'étirer en un sourire taquin.

— En quoi ce sont tes oignons ?

— Je peux te retourner la question.

Je secoue la tête en riant silencieusement.

— On est... disons, que... quand on a envie de se fréquenter, on se fréquente.

Elle opine. Elle a saisi le concept et ne paraît pas en être choquée.

— Tu sais où elle habite ? enchaîne-t-elle.

— Oui.

— Tu peux me le dire ?

— Ça dépend.

— De quoi ?

— De toi. Pourquoi est-ce que tu veux le savoir ? J'ai quoi à y gagner, en te filant l'info ?

Kate ricane, détourne les yeux pour les plonger de nouveau dans les miens la seconde suivante.

— Faire une bonne action dans ta vie... purifier ton karma... *Bouddha*.

C'est à mon tour de rire.

— Je m'en fous. Si je n'ai rien à y gagner, sincèrement, je m'en branle.

— J'te dis ce que tu veux savoir, tu me rends la politesse, n'est-ce pas suffisant ?

Nos regards se nouent. Lorsqu'on se fixe ainsi mutuellement, je ressens quelque chose d'étrange au fond de moi. C'est trop flou pour que je lui colle une étiquette, n'empêche que c'est là, et que ça remue dans mon ventre pareil à un enfoiré d'alien.

Sans mettre fin à ce contact visuel, je tire comme un malade sur mon mégot pour recracher une énorme volute de fumée bleutée.

— Tu crois que je suis aussi curieux que ça ? je lui lance, en découpant chaque syllabe.

Elle ne répond pas tout de suite.

— Ouais, fait-elle encore plus lentement que moi, mimétisme qui me dessine encore un sourire sur les lèvres.

— Chez moi.

— Quoi, « chez toi » ?

— Ta frangine... c'est chez moi qu'elle crèche.

Son silence est plus éloquent que n'importe quel mot.

— Quand elle a débarqué en ville, elle n'avait aucun endroit où dormir. On partage le loyer, ce genre de conneries.

Je n'ai pas la moindre idée ce qui me pousse à expliquer tout ça, mais je le fais.

— Oh. Vous êtes coloc' et copains de baise. Pratique.

Je ne relève pas le sarcasme, parce que si je m'y amuse... je vais faire un truc encore plus stupide que simplement lui gueuler dessus : comme l'embrasser afin qu'elle la boucle. Technique qui a fait ses preuves pour mettre une nana en mode silencieux.

— Alors, explique l'embrouille avec Mel.

— Ma mère avait un cancer qu'on ne pouvait pas opérer, un truc dont elle ne pouvait pas guérir. Ça faisait des mois qu'elle était alitée à l'hosto mais Mel en a eu marre de nous aider et s'est cassée. Je la cite : « Je ne vais pas me tuer à la tâche alors que je n'ai que vingt ans ! Je veux une vie ! Pas toute cette merde ! » et ça a été ses dernières paroles jusqu'à ce que je tombe sur elle y'a un quart d'heure.

— Qui vous a aidées ? Après son départ ?

— Personne. Je cumulais plusieurs petits boulots et j'ai séché l'école jusqu'au décès de maman. Juliette a sympathisé avec un prêtre sur un forum à la con et en apprenant notre situation, il nous a proposé de nous héberger au foyer de la paroisse. Comme ça, les assistantes sociales nous ont fichu la paix et ne nous ont pas séparées.

— Tu cumules toujours des petits boulots.

Même si son visage n'est éclairé que par la lumière faiblarde du lampadaire, je remarque la subite rougeur de ses joues.

— Ça va, je gère. Je ne lui en veux pas d'avoir désiré une vraie vie, je lui en veux de nous avoir plantées là sans nous laisser un numéro de téléphone ! Avec ce que je gagnais, nous aurions pu rester à Landern et habiter ensemble au lieu de nous retrouver seules à nous battre contre l'administration. Tout l'argent que j'avais mis de côté est passé dans l'enterrement ! C'était les ponts qui nous attendaient, s'il n'y avait pas eu le père Stefan ! Parce que je suis mineure ! termine-t-elle, la voix tremblante de fureur.

Je comprends mieux sa colère. La vie, cela fait un moment que je sais qu'elle est merdique.

Kate a les poings serrés et je ne vois d'elle que son profil. Elle me fait penser à un chaton élevé à la dure dans la rue. Crachant, se hérissant dès qu'on l'approche : nous sommes tous de potentiels

ennemis pour elle et je connais parfaitement ce sentiment.

— Tu veux venir habiter avec nous ?

Je suis con ou quoi ? Pourquoi je lui propose un truc pareil ?

— Non. Juliette ne voudra jamais quitter ce satané foyer avec des croix dans chaque pièce, explique-t-elle avec de l'amertume dans la voix.

— Ben... laisse-la là-bas.

Je ne vois pas ce que j'ai dit de mal mais à son regard assassin, je devine que j'ai fait une boulette.

— C'est ma sœur. Je ne peux pas la « laisser » derrière moi.

Je hausse les épaules.

— Si elle est heureuse dans ce foyer de nonnes, il est où le problème ?

Elle se mord la lèvre et j'imagine qu'elle doit réfléchir à ma suggestion. Moi, je suis plutôt concentré sur ce geste qu'elle fait avec ses dents. Parce que, à cette seconde précise où mes paupières paraissent oublier de cligner, je me demande quel effet ça fait de mordre ce petit morceau de chair tendre qu'elle martyrise. Lorsque son regard plonge de nouveau dans le mien, je détourne aussitôt mes yeux comme si le lampadaire exerçait sur moi une inimaginable attraction.

Je dois être sacrément crevé pour avoir ce genre d'idée débile.

— Je vais y penser. Mais c'est... sympa de le proposer.

— Je ne suis pas sympa. J'aime juste le concept ne pas en foutre une chez moi en ce qui concerne le ménage et les corvées de ce genre. Pour ça, deux meufs valent mieux qu'une.

Elle ricane et je poursuis d'un débit rapide qui ne me ressemble pas :

— J'en discuterai avec ta frangine, mais elle doit probablement s'en vouloir à mort, alors je ne crois pas qu'elle dira non. Passe-moi ton portable.

Kate me lance un regard suspicieux.

— Pourquoi faire ?

— Pour te le voler.

— Ah, ah, ah. T'as plutôt la tête du gars qui se sert directement dans le camion, que celui qui demande au proprio.

— Eh ben, en réalité, tu es moins bête que tu en as l'air. File-moi ton putain de téléphone, que je puisse t'appeler et t'indiquer mon adresse au cas où tu acceptes.

Ses épaules se décrispent enfin et j'expire longuement comme si, moi aussi, je relâchais la pression.

Elle le sort de la poche de son petit tablier pour me le tendre. Je mets deux secondes de trop à le prendre parce que, du coup, mon débile de cerveau focalise sur sa taille et calcule dans la foulée que je peux probablement en faire le tour avec mes mains.

Voilà à quoi elle ressemble dans des fringues de fille.

Agacé par ma propre réaction, je le lui arrache un peu abruptement des doigts.

Je pensais qu'elle avait un Smartphone mais je découvre avec ahurissement un téléphone qui a facile cinq ou six ans de vie au compteur. Je le tourne dans tous les sens avec précaution, comme si c'était une véritable antiquité.

Cette merde n'a sûrement pas la fonction Bluetooth.

En soupirant, j'entre dans son répertoire pour n'y voir que trois noms. Je fronce les sourcils. Il y a « Juliette », « Père Ste. » et un dénommé « Zach ».

C'est qui, ça ? Son petit copain ?

Je lui lance un bref coup d'œil pour ne discerner que son profil car elle le regard qui erre sur le parking, perdue dans ses pensées. J'essaie de la visualiser avec un type, sans succès.

Je ne l'imagine pas avec un mec. Peut-être juste un pote ?

Je hausse les épaules, tape mon prénom puis insère mon numéro dans la case en dessous, avant de sortir mon propre téléphone.

— Ton numéro ? je l'interroge, sans lever le nez.

Elle me le donne sans réfléchir et je souris en l'inscrivant sous le nom de « Folle au harpon ».

— Putain, Chris ! La bouffe est là et j'vais pas passer ma nuit ici, hein ! s'écrie une voix depuis le seuil du restaurant.

C'est Jo.

— Fais emballer ma part ! Je mangerai en chemin ! je gueule en retour.

Je redresse la tête pour lui rendre son bien et rencontre un sourire goguenard sur ses lèvres. Je hausse un sourcil.

— Un truc marrant ?

— Bye... *Christopher*, susurre-t-elle.

— Y'a un souci avec mon prénom... *Katherina* ?

Je ne peux pas m'empêcher de ressentir encore cet étrange frisson en prononçant le sien et, clairement, ça me fait chier d'être réactif de cette façon. Elle rougit en m'entendant et détourne aussitôt les yeux.

— T'as pas une tête à t'appeler « Christopher ». Butch, Dan... mais pas un truc comme « Christopher », bafouille Kate.

Elle avait sûrement voulu s'adresser à moi d'un ton rogue, mais le résultat n'a pas été celui escompté ; je grimace méchamment.

— « Zach » ? je lui suggère d'une voix mielleuse.

Elle sursaute et j'enchaîne non sans une certaine cruauté :

— T'as pas non plus la tronche d'un mannequin russe, j'te signale !

Je suis vexé sans en comprendre la raison, ce qui m'énerve d'autant plus.

Sans même la saluer, je retourne à l'intérieur pour rejoindre mes potes et décoller pour la petite sauterie à la Cité Universitaire.

Je suis complètement déchiré, avachi sur un canapé si usé que des espèces de ressorts traversent le tissu en velours marron s'émiettant carrément. J'appuie régulièrement de l'index sur l'un d'eux et j'en déduis être sérieusement défoncé pour trouver ce petit jeu captivant.

— Chris...

Cette voix sensuelle appartient à Mel qui s'installe sur mes genoux et glisse ses bras autour de mon cou. Je lui dédie un sourire idiot embrumé d'alcool tandis que mes doigts se placent naturellement au bas de ses reins.

— Salut, toi... Ça va ?

Ma voix rauque la fait frissonner, accentuant ma grimace d'ivrogne. Ses fesses se pressent davantage contre mon entrejambe, frottement qui me tire légèrement de mon coma.

— T'es contente d'avoir retrouvé ta petite frangine ?

La question franchit le seuil de mes lèvres engourdies sans que mon cerveau lui en ait donné

l'ordre. Mel fait la moue.

— Mouais.

Je rigole.

— La vache ! Cache ton enthousiasme, chérie.

Mélanie secoue doucement sa crinière blonde, me faisant inhaler son parfum sucré avec ce geste très féminin.

— C'est pas ça... Je l'aime, c'est ma sœur. C'est juste que...

— Que quoi ? C'est une chieuse ?

Ouais. Une putain de chieuse aux yeux transparents.

Mel sourit à son tour, et, l'espace d'une nanoseconde, mes yeux imaginent tout un tas de trucs salaces avec ses lèvres peintes en rouge.

— En quelque sorte. Katherina a un sens aigu des responsabilités pour son âge et ça, c'est grave pénible. C'était comme si, depuis la maladie de maman, elle avait décidé que c'était elle le chef de famille et qu'il ne nous restait, à Juliette et à moi, qu'à obéir. Tu vois ?

Je fronce les sourcils.

— Sans adulte dans la piaule, faut bien que quelqu'un s'y colle, nan ? Je te vois mal cumuler plusieurs boulots pour payer les factures.

Mélanie a un mouvement de recul, stupéfaite :

— Je délire ou tu la défends, là ? Sans blague ! Cinq minutes avec elle et toi aussi tu la considères comme une fichue sainte !

Je m'arrête au « toi aussi ». Avec une nonchalance feinte, je porte le goulot de ma bouteille de bière à ma bouche, en bois une gorgée pour ensuite grimacer, mais mon intérêt est aiguisé.

— « Toi aussi » ? je répète assez fort pour couvrir le bruit infernal de la musique, les sourcils arqués et en évitant de croiser son regard.

— Ouais. Zach n'a que des compliments pour elle, c'est vraiment chiant, à la fin !

— Je ne connais pas de Zach, je tente avec humour.

Ça fonctionne puisqu'elle se met à glousser et m'explique, après avoir évité un couple ivre lui fonçant dedans :

— Mon ex. On est sortis ensemble un an, avant que je me casse. Il la considère comme une petite sœur, mais j'en avais ma claque de l'entendre dire : « Tu devrais être plus comme Kate », ou, « Kate ceci, Kate cela ».

Je ne sais pas pourquoi, mais je suis soulagé d'apprendre que le fameux « Zach » est juste l'ex de Mel et non l'actuel de la petite folle au harpon. Et je ne m'appesantis pas sur la question.

— Pour une fois, tu devrais laisser ton ego de merde de côté et soutenir ta frangine.

Hein ?

Mel me fixe, interloquée.

— Depuis quand tu te mêles de mes oignons ?

Je hausse les épaules. J'ai le cerveau en gelée et ma putain de langue est plus rapide que lui.

— C'est juste une idée, je marmonne, contrarié. Elle a assuré toute seule l'enterrement de ta mère, je crois qu'elle en a bavé. Montre aux gens une autre facette de toi que la meuf qui écarte les cuisses aussi vite que tire Lucky Luke.

Elle me file une bourrade, pour aussitôt bondir loin de mes cuisses, manquant de peu de renverser une pauvre étudiante avec des antennes lumineuses.

— Hey ! je proteste, en cherchant à l’attraper par la taille.

Mélanie s’écarte et j’ai vraiment trop bu pour réussir à la ramener sur mes genoux.

— Sale connard ! Tu viens de perdre une occasion de t’envoyer en l’air ! crache-t-elle, furieuse.

Quelque chose dans ses yeux verts m’indique que j’ai fait mouche. Elle n’a pas un mauvais fond, c’est seulement le genre femme-enfant trop centrée sur elle-même pour capter qu’il y a autre chose que son nombril en ce monde.

Je la regarde s’éloigner tout en vidant ma bière lorsque je sens que le canapé s’affaisse à côté de moi.

— Salut, murmure une voix chaude.

Mon sourire ne tarde pas à revenir étirer mes lèvres. Je tourne la tête pour découvrir une jolie brunette au T-shirt tendu sous la pression d’une volumineuse poitrine.

— Salut, je réponds en lui décochant une œillade cajoleuse.

J’adore ces soirées d’étudiants.

Il ne nous faut pas longtemps pour sympathiser et rapidement trouver un endroit plus tranquille. Je passe l’heure suivante à lui apprendre à épeler mon prénom sans se tromper pendant que je lui offre plusieurs orgasmes. Je ne sais pas comment une telle idée m’est venue, mais ça fait un bien fou.

Katherina

J'en peux plus... là, je n'en peux vraiment plus !

Je contemple le père Stefan qui me sourit avec une compassion agaçante, tout en prenant de longues inspirations que j'expulse discrètement par le nez afin de calmer mes nerfs.

Il vient de me suggérer pour la énième fois d'aller me confesser et, là, tout de suite, j'ai envie de lui casser un truc sur la tête.

— Pas intéressée.

C'est mon ton le plus poli et respectueux, l'ultime gramme de self-control qu'il me reste après cette épuisante et stérile conversation que nous venons d'avoir tous les deux.

Son expression s'adoucit encore et là je m'accroche carrément aux bras du fauteuil sur lequel je suis assise.

Qu'il serve sa daube verbale à Juliette, soit, elle veut entrer dans les ordres. Mais putain, qu'il arrête de vouloir me convertir à sa doctrine de merde !

Il se met à répéter son long discours sur le fait que parler de mes fautes soulagerait mon cœur et mon âme, que nous avons tous besoin de pardon, « bla bla bla » et je frise l'apnée.

Je me dresse d'un bond.

— Excusez-moi, mais je dois vraiment y aller. Je dois postuler pour un emploi.

Ses sourcils forment immédiatement un accent circonflexe.

— Un second ? me dit-il sur un ton de reproche. Tu sais très bien que si tu le souhaitais, tu pourrais rester ici même après avoir atteint la majorité, et poursuivre normalement tes études.

Et crever d'une anémie neuronale ? Merci bien !

Je lui offre un sourire hypocrite.

— Je gère.

Il me retourne une moue dubitative alors je répète, les dents serrées :

— Je gère.

Dix minutes plus tard, je suis enfin libre. Je sors machinalement mon portable de la poche de mon sweat à capuche et repense à la proposition de Chris.

Vivre avec lui et Mel... ça m'assurerait une certaine liberté de mouvement et je ne me taperais plus les sermons du père Stefan. Juliette s'entend avec toutes les filles du dortoir et les bonnes sœurs l'adorent... Je peux m'éloigner un peu d'elle le temps de trouver un appartement, une bagnole, et de mettre de l'argent de côté.

Vivre avec le voyou tatoué... un frisson me parcourt l'échine. Je n'aime pas des masses ce foutu misogyne, mais à cheval donné, on ne regarde pas les dents.

J'appuie sur la touche « Appel » et ferme les yeux en écoutant la sonnerie. Une voix rauque ensommeillée me répond au bout de la cinquième :

— Ouais.

— C'est Kate.

— Qui ? Oh... ouais.

Enfoiré.

— Ça tient toujours ?

J'ai l'estomac qui se tord rien qu'à l'idée d'avoir besoin de son aide.

— Quoi donc ?

Sur le moment je doute et crois sérieusement qu'il a oublié, mais un petit quelque chose d'amusé dans son inflexion m'alerte et me mets directement sur les nerfs.

— M'héberger..., je marmonne en me retenant de justesse d'ajouter « du con ».

Je l'écoute pousser une sorte de grognement ; du genre de ce que l'on fait lorsqu'on s'étire.

— Ouaip. T'as besoin que je vienne te chercher... enfin, tes affaires, tout ça, ou tu te démerdes ?

J'ai envie de lui dire que je vais me débrouiller, mais porter mes cartons dans le bus ne m'attire pas des masses et je ne veux rien demander au père Stefan.

— Si cela ne t'ennuie pas.

Je continue à serrer les dents en songeant que je vais finir par les retrouver enfoncées dans mes gencives.

Il rit doucement, ce qui aggrave ma mauvaise humeur.

— J'ai pas entendu le mot magique ! ose-t-il plaisanter.

— *S'il te plaît.*

Je vais vomir.

— Si ça me plaît ? Voyons voir... OK. Envoie-moi l'adresse par texto, j'arrive.

Je m'exécute après avoir raccroché. Mon objectif suivant consiste à préparer mes maigres effets personnels.

Lorsque des cris horrifiés essaient de bousiller mes tympanes, quelque part, au fond de moi, j'en devine immédiatement l'origine.

Chris Farwink passe le seuil de la pièce et les quelques jeunes filles présentes se serrent comiquement les unes contre les autres. Comment a-t-il réussi à entrer et à trouver le chemin du dortoir ? Ça c'est un sacré mystère.

Il porte un débardeur noir juste ce qu'il faut de moult pour souligner chaque muscle de son torse, dévoilant allègrement les nombreux tatouages sur ses bras. Sur son jean usé tombe une ceinture en cuir clouté agrémentée de chaînes et les talons de ses boots de motard claquent sur le carrelage. Il enfonce nonchalamment les mains dans ses poches tandis qu'un demi-sourire charmeur étire ses lèvres. Avant d'arriver à mon niveau, il feint d'approcher l'une des adolescentes et cette dernière recule illico avec une exclamation apeurée. Forcément, une telle réaction lui tire un grand éclat de rire.

Je ne peux pas nier qu'il est séduisant dans son genre. Certaines nanas doivent même le trouver canon.

Lorsque, enfin, il s'arrête devant mon hideux petit lit, il sort l'une de ses mains afin de baisser de l'index ses lunettes sur son nez et m'offrir son regard gris.

— T'as pas fini d'emballer tes trucs ? s'enquiert-il pour la forme.

Je désigne d'un pouce dirigé vers l'arrière ma valise posée sur le matelas, puis annonce :

— Dans une minute.

Il se laisse lourdement tomber sur le lit qui exprime bruyamment son mécontentement.

Du coin de l'œil, tout en finissant de ranger mes affaires dans l'un des cartons, je l'observe jeter un regard circulaire sur ce qui l'entoure. Il frappe ses paumes l'une sur l'autre, les avant-bras appuyés sur ses cuisses écartées.

— Tu m'étonnes que tu aies envie de te casser d'ici, murmure-t-il.

Sa réflexion me fait un peu sourire.

Puis, comme s'il songeait brusquement à quelque chose de précis, il se fige et demande :

— Qu'est-ce qui t'as décidée, au fait ?

— Le père Stefan et son obsession pour la confession.

Sur le moment il ne pipe mot, mais la seconde suivante, il s'esclaffe à gorge déployée.

— Ah ! La vache ! Tu viens de me tuer ! dit-il en se tenant les côtes. Merde, alors ! Ça existe toujours ce truc-là ?

J'opine, toujours en souriant.

— Qu'a dit ma sœur quand tu lui as annoncé que je venais habiter chez vous ?

— J'ai pas encore eu le temps d'en parler avec elle.

Il vient de me répondre d'un ton parfaitement indifférent et moi j'étouffe un juron.

— Elle ne va pas apprécier, je grommelle en me relevant.

— Elle n'a pas à l'apprécier. Je suis chez moi, j'fais ce que j'veux. De toute façon, je sais comment la détendre.

Il termine sa phrase sur un sourire suffisant qui ne laisse aucun doute quant à la nature de la méthode employée. Je secoue machinalement la tête.

— Serial queutard, je plaisante en chuchotant.

Je me fige en sentant son haleine tiède sur mon oreille :

— Ouais, souffle-t-il. Et je suis doué, *Katherina*.

— Tu m'en diras tant.

Il se tient juste derrière moi, légèrement sur ma gauche car il porte l'un de mes deux cartons.

— Tu veux que je te le prouve ? insiste-t-il.

Je perçois son sourire jusque dans l'inflexion de sa voix et me raidis.

— Non, merci.

La mienne possède un détestable accent aigre qui lui déclenche un petit rire viril.

— T'es vraiment trop jeune, de toute façon.

Je ne sais pas s'il a dit ça pour lui ou pour moi, mais j'ignore volontairement la note de regret que je crois déceler dans ces mots.

— À la bonne heure ! Manquerait plus que tu sois un satyre pervers avec une préférence pour les lolitas par-dessus le marché ! dis-je avec humeur.

— T'as rien d'une lolita, commente Chris en prenant le second carton. Un putain de Rambo miniature, ouais !

Je m'arrête de marcher en direction de la porte pour me tourner vers lui en haussant un sourcil :

— J'ai la même gueule que Stallone ?

Il libère une main puis me saisit le menton afin de faire pivoter mon visage et le scruter attentivement.

— Y'a un truc, de profil.

— Sale con ! j'éructe en me libérant d'une bourrade pour reprendre le chemin de la sortie.

Il éclate de rire.

Une fois dehors, je suis sincèrement soulagée de n'avoir rencontré ni le père Stefan, ni l'une des sœurs du dortoir. *J'appellerai Juliette à la fin de ses cours pour l'avertir, mais filer en douce est de loin le meilleur moyen que tout se passe au poil.*

La voiture de Chris est à son image :

— Une Pontiac GTO Judge de 1969... Pourquoi ça ne m'étonne pas ?

Il me lance un regard surpris.

— Tu t'y connais en bagnoles ?

Je hausse les épaules en admirant la teinte orangée typique de ce véhicule de grande classe pendant que son propriétaire dépose mes affaires dans le coffre, à l'arrière.

— Allez monte, petite fan de Pontiac ! sourit-il en s'installant lui-même au volant du sublime engin.

J'obéis avec enthousiasme. Il semble le remarquer et la commissure de ses lèvres s'incurve en une moue amusée alors qu'il fait vrombir le moteur.

— Et ton paternel dans tout ce foutoir... Il n'a rien assumé ?

Sa question abrupte me gèle un bref instant.

— Je ne sais même pas qui c'est.

J'ai essayé de parler d'un ton neutre, comme si ce détail n'avait aucune importance et, sincèrement, j'adorerais que ce soit le cas.

Chris hoche plusieurs fois la tête. Il n'y a rien de choquant pour lui là-dedans. Qu'il prenne le fait que je sois née de père inconnu comme un simple détail me décrispe légèrement.

— J'n'ai pas le même géniteur que Mel et Juliette.

Ma précision dessine de nouveau cette mimique à la fois cool et charmeuse sur sa bouche.

— Deux blondes aux yeux verts... pour une rouquine aux mirettes transparentes. Ouais, c'est assez évident.

— J'aurais pu ressembler à ma mère, je rétorque en l'étudiant.

Il penche la tête sur le côté, sans relâcher sa concentration sur la circulation dans laquelle nous sommes pris.

— Cela signifie que ce n'est pas le cas.

Je m'abstiens de commenter et me contente de le scruter pendant qu'il conduit sa superbe Pontiac. Sa mâchoire carrée est dévorée par une barbe de quelques jours, ce qui enfonce le clou de son allure de mauvais garçon. Ses tatouages remontent jusque sous son oreille ; c'est une série d'arabesques tribales, alors que ceux de ses bras dévoilent plutôt des femmes nues ou des symboles comme des têtes de morts de pirates et des croix celtiques. Il a même un revolver à l'intérieur du bras qui m'est le moins accessible visuellement.

— Tu tombes amoureuse ? fait-il en arquant un sourcil par-dessus ses lunettes de soleil.

J'émetts un grognement qui ressemble fort à un ricanement étouffé.

— Y'a pas de risques.

Un long sourire se dessine avec lenteur sur sa bouche.

— Vaut mieux pour toi.

— T'es pas mon genre.

C'est puéril de ma part, j'en suis consciente, mais l'arrogance de ce type m'agace.

— Parce que tu as un « genre » ? rit-il.

— Ouais, et tu représentes l'opposé.

Son sourire s'élargit.

— Vas-y, épate-moi.

Je refuse de mordre à l'hameçon et croise les bras sur ma poitrine avant de pratiquement coller mon nez à la vitre.

— Allez... je suis curieux. Attends, je vais essayer de deviner... le genre rappeur qui écoute du hip-hop, j'ai raison ?

Il se met à rire comme si l'idée en elle-même était une blague. Je m'enfonce dans le siège confortable, de plus en plus boudeuse.

— Je mettrais ma main au feu que t'as jamais eu ne serait-ce qu'un petit copain !

L'entendre s'esclaffer en se foutant de moi me hérissé.

— Bien sûr que si ! je siffle entre mes dents pour me tourner brusquement dans sa direction.

Chris ôte ses lunettes pour coincer l'une des branches entre ses dents puis m'octroie une brève œillade moqueuse.

— À la maternelle ? suggère-t-il, au bord du fou rire.

— Non ! Il y a deux ans, quand j'étais encore au bahut.

Je ne sais pas quelle obscure raison me pousse à lui avouer ça pour lui rabattre le caquet... mais il a bel et bien réussi à me faire sortir de mes gonds.

— Un pari... sans doute.

— Connard !

Il éclate de nouveau de rire.

— Je plaisantais... Allez fais pas la gueule, tente-t-il de m'amadouer pour ensuite me chatouiller les côtes d'une main alors que l'autre tient le volant.

Je m'agite furieusement puis lui adresse un doigt d'honneur. Il soupire.

— Tu boudes ?

Je garde le nez rivé à la vitre de ma portière.

— La petite folle au harpon... ? Hé, oh !

— Arrête de m'appeler comme ça, c'est chiant. J'ai un prénom, je grogne.

— *Katherina*...

Il le prononce d'une telle façon que le rouge me monte aux joues et je remercie le ciel qu'il ne puisse pas le voir.

— Kate, je rectifie aussitôt.

— *Kathe... rina*.

— Kate ! KATE ! Bon sang, t'es sourd, ou quoi ?

Ce foutu rire de mec qui séduit à tour de bras sort encore de sa gorge et j'ai l'impression d'être une cocotte-minute prête à exploser.

— T'es trop marrante, surtout quand tu es en pétard.

— Distraire ta morne existence me ravit, je lance, sarcastique à souhait.

— Non. (Il secoue la tête.) Ma vie est cool. Je l'aime bien. Boire, baiser, déconner. Un bon tiercé.

Je lève les yeux au ciel.

— Carpe diem.

Il me renvoie un coup d'œil perplexe :

— Car...pe, quoi ?

Là, c'est moi qui tombe des nues.

— Carpe diem. Ça veut dire, en gros, vivre au jour le jour sans se soucier du lendemain. On t'a jamais appris ça, à l'école ?

Chris ne paraît pas se vexer le moins du monde. Il se contente de hausser les épaules dans un geste fataliste, pour ensuite remettre ses lunettes sur son nez.

— J'ai même pas fini le collège. Les bouquins, tout ça, c'est pas trop mon truc.

Je ne réponds pas, mon esprit s'interroge sur le genre d'enfance qu'il a dû avoir. Il prend mon silence pour une invitation à s'expliquer davantage :

— J'aimais pas l'école, tu vois ? Et puis, ce que tu as besoin de savoir pour survivre dans notre milieu... tu ne le trouves pas dans les livres, ou auprès des profs qui ne veulent qu'une chose : des mômes entrant sagement dans le rang. Enfin... je m'en fous un peu, de leur bordel.

Quelque chose me touche dans sa manière de me le dire.

Il me jette un bref regard, puis réitère plusieurs fois d'affilée, brusquement mal à l'aise.

— Quoi ? J'ai dit un truc bizarre ?

— Pas vraiment. Je suis même plutôt d'accord avec toi.

Un « vrai » sourire apparaît sur ses lèvres et il hoche la tête.

— On y est ! chantonne-t-il ensuite.

Son appartement est gigantesque et possède tous les gadgets high tech dernier cri. De la télé à la console... ou devrais-je dire « aux » consoles. Lorsque nos yeux se croisent, il sourit en devinant la question silencieuse qui me démange.

— Il en tombe des choses, d'un camion.

— C'est fou le nombre croissant de conducteurs maladroits, je réplique.

Sa mimique s'élargit et ses yeux gris pétillent.

— T'as pas idée.

Je ravale un rire et m'agite sur place, n'osant même pas me déplacer. Je suis dans ce qui ressemble à une immense salle à manger dont les meubles sont envahis par un indescriptible désordre.

— Je comprends mieux ton invitation... Ma sœur et le ménage, pas franchement un de ses talents cachés.

Il rit de nouveau.

— Ouais, c'est sûr que ses talents se situent ailleurs, approuve-t-il.

Je soupire.

— Épargne-moi les détails. Bon... où est-ce que je crèche ?

— Dans mon lit.

J'ai un blanc alors qu'un véritable fou rire le secoue de la tête aux pieds.

— Putain ! Tu verrais ta tronche ! T'es trop, j'te jure !

Je lui jette un regard assassin puis pince fortement les lèvres. Lui s'essuie le coin des yeux sans pouvoir s'empêcher de s'esclaffer toutes les deux secondes, par intermittence, jusqu'à que son fou rire disparaisse enfin pour de bon.

— J'y suis jamais dans mon pieu, petite vierge. La plupart du temps, quand je dors ici, je squatte le canapé parce que je suis trop bourré pour retrouver ma chambre sans un foutu GPS. Ta nouvelle

plaque jouxte celle de Mel.

Super. Les chambres sont l'une à côté de l'autre. Va falloir que je me tape les bruits écœurants de leurs coïts.

— D'ailleurs, elle est où, Mel ? je demande.

Chris hausse les épaules puis s'avance jusqu'à une porte qu'il pousse du pied. L'intérieur est un véritable capharnaüm où s'empile linge sale et propre – ou juste linge sale – piles de CD sous blister. Je regarde les murs où sont punaisés sans ordre de préférence femmes nues dans des poses suggestives et voitures américaines des années soixante.

— Quel charmant cocon douillet..., je maugrée.

— Ta frangine peut rentrer dans cinq minutes comme dans cinq jours, alors te bile pas trop et vis comme tu l'entends.

Je hoche la tête, pas le moins du monde surprise.

— Y'a des règles ? je m'enquiers en bougeant un jean noir du bout de ma Converse, pour voir au moins la couleur du sol.

Il se tourne vers moi en fronçant les sourcils, juste après avoir déposé mes cartons sur le lit défait qui ne semble pas avoir été réarrangé depuis des lustres.

— Comment ça, des « règles » ?

— Couvre-feu, ce genre de truc.

Chris me fait signe que non, signifiant qu'il n'a rien de semblable en stock.

— Drogue, alcool, sexe ? j'insiste en me disant qu'il doit bien exister un interdit à respecter pour éviter tout problème avec lui.

Mais non, il continue à me contempler fixement, à la fois amusé et perplexe.

Je lève les bras au ciel, excédée :

— Putain ! Je peux même organiser une fichue orgie sans que cela ne te dérange ? !

— Si tu m'invites, je ne vois pas où est le souci.

J'ouvre la bouche, m'apprêtant à l'invectiver de tous les noms d'oiseaux de mon répertoire, quand je remarque la lueur joyeuse illuminant ses prunelles grises et me ravise : il se fout encore de moi.

— Je pense que je peux te faire largement confiance pour savoir ce qui est bon ou non pour toi. Je ne suis pas ton père, ni ton frangin. T'es une grande fille qui a mené sa barque jusqu'à présent sans atterrir dans une maison de redressement... alors, j'dois vraiment t'inventer des foutues règles pour que tu respires tranquille ?

Je rougis sur le champ. Ça ressemble à un compliment dans sa bouche et non à une insulte... Super déstabilisant.

— C'est bon, je grommelle. Je suppose que je peux payer un loyer raisonnable si je me charge du ménage et de la bouffe ?

J'essaie de ne pas trop laisser percer l'espoir dans mon ton, et son silence m'incite à l'affronter une fois de plus du regard. Il a encore ce stupide sourire du mec qui s'éclate juste en m'écoutant débiter des conneries – ou plutôt ce qu'il estime être des conneries.

— Je pense que ça fera l'affaire, marché conclu.

— En réalité, t'es un mec sympa, tu le caches juste trop bien ! je tente avec humour.

Son sourire s'efface dans la seconde.

— Putain, non. Ne va surtout pas imaginer ça. C'est juste que...

— ... que... ?

— Que..., répète-t-il machinalement, sans savoir visiblement comment il souhaite finir sa phrase, toute sa superbe envolée. Bref, tu peux ranger le bordel, comme convenu, ouais.

Et il s'enfuit soudainement de la pièce comme si le père Stefan lui avait, à lui aussi, suggéré de passer par la case confession.

Chris

Je ferme rapidement la porte de ma chambre, main sur la poignée, pour rester planté là durant quelques secondes. *Putain... c'est vrai, quoi. J'ai besoin d'une raison pour me montrer sympa ? Je peux l'être si j'veux, c'est tout. Tout comme je peux être un gros con si l'envie m'en prend. Voilà.* Je jette un dernier coup d'œil au battant et réalise brutalement qu'il y a une mineure qui va dormir dans mon lit ce soir.

Je lâche aussitôt la poignée comme si elle était devenue brûlante puis frotte machinalement mes paumes moites sur mon jean. *J'ai besoin d'un verre... ou d'évacuer mon trop-plein d'énergie en baisant.*

Soudain, mon téléphone sonne : c'est Jo.

— Tu branles quoi, mon poulet ?

Le visage de Kate apparaît subitement dans mon esprit. *Branler Kate ?* J'ai les neurones qui crament sous l'indécence de l'idée.

— Hein ? !

La tessiture aiguë inhabituelle de ma propre voix m'écorche l'oreille, mais également celle de mon pote vu grognement qu'il me sert depuis l'autre bout du fil.

— Tu mates un porno pour avoir l'air aussi coupable ? se marre mon futur *ancien* meilleur ami.

Je me racle la gorge avant de lui répondre, question de ne pas avoir l'impression de muer une seconde fois.

— Non... non. J'ai juste une nouvelle coloc'.

— Oh ? fait-il, visiblement intéressé.

— La petite sœur de Mel.

— Oh.

Il semble l'être beaucoup moins. Ce qui me fait automatiquement rire.

— Elles ne se ressemblent pas vraiment.

— Ah ?

Regain d'intérêt. Jo ne supporte pas Mélanie et cette aversion est totalement réciproque.

— Dix-sept ans, presque dix-huit, je lâche en souriant.

— Ben mon vieux !

Je ronronne presque sous le compliment. Je perçois de l'envie derrière ses mots et, évidemment, j'en jubile.

— Ouais, bah garde tes idées salaces pour tes soirées en solitaire. Pas touche à la gosse. C'est une... enfin, elle est... bref, c'est pas un joujou sexuel, abruti.

— Venant de toi, j'ai envie dire que c'est l'hôpital qui se fout de la charité.

— Trop jeune.

— C'est avide d'apprendre, à c'te âge-là.

Je sais qu'il ne fait que plaisanter mais ses insinuations trouvent un peu trop écho avec une partie de moi, et ce n'est pas franchement la plus sympa. Je m'assois brusquement sur le bord du canapé, étrangement nerveux.

— Arrête tes conneries. C'est une gamine qui veut s'en sortir.

J'essaie de le sermonner alors que dans mon esprit, je reste bloqué sur un éventuel poste d'enseignant avec une élève potentiellement talentueuse, sur une matière un peu particulière.

Jo se fout désormais nettement de ma gueule : il est mort de rire.

— Je ne suis pas un putain de satyre pervers avec une préférence pour les lolitas !

J'ai quasiment repris mot pour mot la réplique de la petite folle au harpon et quand Jo la reconnaîtra... Il me charriera jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Je frotte mon crâne de ma main libre en me disant que mon trouble va passer, que c'est temporaire et que c'est juste la nouveauté de la situation qui m'excite un brin.

Lorsque la « nouveauté » en question émerge de ma piaule, je sursaute malgré moi.

— Tu as un aspirateur ?

— Hein ?

Elle me lance un regard impatient depuis le seuil de ma chambre, les bras croisés sous ses petits seins.

— Un balai ? insiste-t-elle.

— Ça existe encore, ce machin ?

— Tu te fous de moi ?

— Non.

La stupeur s'affiche aussitôt sur son visage.

— Des sacs-poubelles ?

— J'sais pas... peut-être. Mais ne me demande pas où.

— Tu rigoles ?

— Non. Et pour info et pour t'éviter de gaspiller ta salive inutilement : je ne sais pas non plus où sont les éponges, les produits ménagers – si par le plus grand des hasards j'en ai – et tout ce qui ressemble de près ou de loin à un truc pour récurer la baraque.

— Des films porno, t'en as ?

Je manque me casser la gueule du canapé en entendant ce mot dans sa bouche.

— Oui... oui ça j'en ai plein. Des disques durs entiers. Tu as une préférence pour le thème ?

Je fais le malin, mais quelque chose pulse trop rapidement dans ma cage thoracique et je parierais vingt billets que mes pupilles sont dilatées.

Elle m'adresse un sourire ironique :

— Ah ça... les produits d'hygiène intime, t'en as !

— C'est important, l'hygiène intime.

— Je suis certaine que tu n'oublies pas de « la » brosser trois fois par jour, elle susurre, railleuse.

— C'est parfois pas évident, mais je fais ce que je peux pour m'y tenir, oui.

En temps normal, j'aurais gueulé pour qu'elle me lâche. Ce que je fais habituellement avec les nanas quand elles commencent à me saouler un tantinet. Mais avec les idées pas nettes que je viens d'avoir à cause de Jo...

Putain, Jo !

Là je réalise avec horreur que j'étais encore au téléphone avec lui et qu'il n'a pas dû louper une seule miette de notre échange. J'approche doucement le portable de mon oreille :

— Jo ?

— Ouiii ?

Cet enfoiré a tout entendu !

— Je te rappelle plus tard, là, je suis... je suis occupé.

— Ouiii, c'est ce que j'ai cru comprendre, mon petit poulet. Les lolitas, les films porno, tout ça, tout ça... ça occupe, c'est sûr, qu'il lâche d'une voix sirupeuse.

Je raccroche sans même lui répondre parce que je sais qu'il est écroulé de rire, puis je passe une main lasse sur mon visage contrarié pour je ne sais quelle raison. *Ah, si. Je ne suis pas un putain de pervers.*

— Je vais aller au supermarché. C'est une porcherie ta piaule, alors, à moins de laver les draps au gel douche... et d'habitude, je ne suis pas contre le système « D », sauf que là : pas moyen.

— C'est quoi, un supermarché ?

Kate me pulvérise de ses prunelles pâles et je lève aussitôt les mains en l'air en riant :

— C'est bon, j'déconne ! Je t'emmène si tu veux.

Elle fait la moue et je hausse un sourcil.

— Il est si loin de chez toi ? se renseigne Kate.

— Quelle partie tu préfères dans « supermarché » : « super » ou « marcher » ?

— Nombre de kilomètres ?

— Plus de dix.

Je l'observe se dégonfler de façon visible, et me relève du sofa.

— Les Pontiac, c'est cool, murmure-t-elle.

Réflexion qui me déclenche encore un petit rire. C'est complètement dingue ! Ou bien je n'ai jamais pris le temps de discuter sérieusement avec les meufs que je baisais, et j'ai loupé des conversations poilantes, ou bien celle qui se trouve en face de moi est un spécimen rare capable de me filer des maux de ventre, non pas à cause de ses jérémiades incessantes, mais parce que je n'arrête pas de me marrer.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, nous sommes sur le parking du supermarché en question et je gare mon joli bébé sur une place me semblant relativement sûre question risque de rayure. Je la cajole une dernière fois avant de partir, sous le regard goguenard de Kate.

— Ne t'inquiète pas, bébé ! Papa revient tout de suite.

— J'te préviens : tu lui roules une pelle... je te laisse ici.

Je ne peux rien y faire, sa vanne me fait sourire. Et ce qui aggrave mon cas, c'est qu'elle est probablement le seul être humain, avec Jo, à oser me parler de cette façon. Décontractée et caustique, sans craindre de se prendre un pain.

— T'es jalouse ? Toi aussi tu veux un câlin ?

— Je ne suis pas en manque d'affection à ce point-là.

Je la prends une fois de plus en flagrant délit : ses joues se sont légèrement teintées de rouge. Ce lutin des bois avec sa crinière cuivrée et ses yeux si pâles, ce gnome pourvu d'une langue trop bien pendue... est cent pour cent innocent. On ne la fait pas à un vieux singe comme moi : les nanas troublées, je les hume à des kilomètres.

Je profite du fait d'avoir mis mes lunettes de soleil pour la détailler. Elle porte encore ce sweat trop grand pour elle et ce jean baggy dont la braguette menace à tout instant de saluer ses chevilles. Aucun mec n'arriverait à savoir à quoi son corps ressemble, avec une telle dégaine !

Je secoue la tête de frustration. Si seulement sa frangine l'aidait un peu à s'épanouir de ce côté-là...

Elle s'arme d'un panier en plastique tandis que je la suis, les mains dans les poches. Je pose mon regard un peu partout, chope un truc au hasard dans le rayon pour le reposer plus loin, après y avoir jeté un coup d'œil.

— T'as des allergies alimentaires ?

Sa question me prend au dépourvu.

— Quoi ?

— Y'a des trucs que tu ne dois pas bouffer ?

— Je ne crois pas... j'en sais rien.

— Tu manges beaucoup ou pas ?

Putain, mais c'est quoi cet interrogatoire ?

— Ben... euh, ça dépend.

Elle hoche plusieurs fois la tête, l'air sérieux, puis continue à écumer les rayons tout en remplissant son panier bleu, moi sur ses talons. Soudain, elle pile encore et me demande :

— T'aimes le chocolat ?

Je cligne des paupières, largué.

— Ouais... enfin, j'en mange sans être fan. Mais... mais pourquoi ?

Elle lève les yeux au ciel en signe d'exaspération.

— Parce que j'aimerais cuisiner un moelleux au chocolat, alors autant savoir si tu en manges ou non.

Ma bouche forme la syllabe avant que je ne la prononce :

— Oh.

C'est franchement bizarre, comme situation. Moi, avec une fille, dans un supermarché. Une fille qui n'est ni un membre de ma bande, ni une meuf que j'ai baisée. Une quasi inconnue qui habite désormais dans mon appartement et qui me demande si j'aime le chocolat pour me cuisiner un gâteau, au lieu de m'interroger pour savoir si j'ai une capote aromatisée à cette saveur.

Kate me regarde avec impatience et je reviens illico à l'instant présent pour continuer à la suivre à travers les rayons, sans pouvoir m'empêcher d'être mal à l'aise. *Elle est trop différente de Mel, ça doit être ça qui me perturbe.*

Soudain, une boîte de détergent tombe de son panier qui déborde et elle s'accroupit afin de mieux organiser le contenu pour que plus rien ne s'en échappe. Cette position a le malheur de dévoiler son sous-vêtement. Attention, des petites culottes, j'en ai vu passer depuis le temps, alors il m'est difficile de comprendre pour quelle raison un bout de coton rose m'hypnotise à ce point. D'ailleurs, je ne suis pas le seul et je repère un mioche dans mon champ de vision, quatorze ans à tout casser, en train de loucher lui aussi.

— Tu veux que je t'aide, gamin ? je gronde, mais assez bas pour qu'il soit le seul à l'entendre.

Il sursaute pour me fixer, les yeux arrondis de surprise, puis esquisse un sourire narquois.

— Parce que tu n'étais pas, toi aussi, en train de te demander quel genre de culotte c'était, p't'être ?

Là, ça devient n'importe quoi. Où est passée mon aura de tueur, si les marmots se mettent à me défier sans sourciller ?

J'agite mon petit doigt.

— T'as le temps de te poser ce genre de questions. Pour le moment, laisse-les à ceux dont le matos est arrivé à maturité.

L'adolescent pince fortement les lèvres tandis que ses yeux jettent des éclairs.

— Si c'était toi qui portais son panier, elle n'aurait pas eu à se baisser et aucun de nous deux n'aurait ce genre de questions en tête.

P'tit con !

— Jamie, l'appelle la femme qui l'accompagne, avec une certaine impatience.

— J'arrive m'man, lance-t-il avant de m'adresser un clin d'œil machiavélique.

Je le contemple se diriger vers Kate, incapable de bouger tellement je suis estomaqué par son culot et son manque de crainte à mon égard. Il s'agenouille, ramasse un paquet de biscuits, le lui tend, tout en arborant un resplendissant sourire au charme enfantin. J'en ai la mâchoire qui se décroche, surtout quand elle lui rend son sourire, sans oublier de le remercier. De nouveau, le sale même se tourne vers moi, une lueur victorieuse illuminant ses prunelles brunes.

— Ça, ça me troue le cul ! je murmure pour moi-même en le regardant s'éloigner en direction de sa mère.

Je rejoins Kate au pas de course, lui arrache pratiquement le panier des mains pour ensuite sentir le poids de son regard pâle, probablement ahuri, sur moi.

— C'est quoi le prochain rayon ? je demande les dents serrées, fixant un point quelconque droit devant moi, toujours furieux de m'être fait remettre à ma place par un gosse venant probablement de découvrir pour la première fois qu'il a du duvet autour de sa bouche.

— Je pense que tu peux déjà te rendre à la caisse, me dit-elle en détournant le visage.

— Non, ça va.

— Ce n'est pas la peine, j'te dis.

— Et moi j'te dis que je viens.

Et si jamais le gosse pervers traîne encore dans les parages ? Pas moyen.

On se défie mutuellement au milieu des chips. Kate a les mains posées sur les hanches et me fusille de ses yeux transparents.

— Je dois m'acheter des serviettes hygiéniques, crétin. Tu souhaites peut-être m'aider à choisir la marque ?

Ah. La boulette.

Je me dandine, soudain pas très sûr de l'attitude à adopter. Fuir ? Faire l'imbécile ?

— C'est pas...

Ma main libre fait des moulinets dans les airs pendant que Kate arque un sourcil de manière sarcastique.

— C'est pas... j'peux très bien le faire.

J'ai choisi de jouer au con, forcément.

— Vraiment ? susurre-t-elle, mauvaise comme la peste noire.

Je grimace tout en secouant doucement la tête. J'ai la terrible envie de me défilier mais je peux être aussi têtu qu'un âne bête, le genre de mec qui refuse de perdre la face alors qu'il crève d'envie de partir en courant, sens opposé du rayon hygiène intime des meufs.

— Vrai... ment, je lâche lentement.

Ce mot vient d'arracher la totalité de mes organes internes avant d'être expulsé par ma bouche. Kate semble abasourdie par ma stupide obstination. Elle ne paraît pas comprendre d'où ça sort, et à vrai dire, moi non plus. Jamais je n'aurais pensé me retrouver un jour à choisir ses tampons à une nana juste pour sauver la face.

Une fois dans ledit rayon, mes doigts se crispent sur la poignée du panier et j'ai envie de tout lâcher pour me tirer. Vider une bière dans le premier bar sur ma route ressemblera au paradis après cet enfer.

Mais qu'est-ce que je fous, putain ? !

Lorsque Kate se plante devant moi avec, justement, deux boîtes de tampons, une grosse et petite, et un sourire diabolique aux lèvres, je me sens devenir très pâle.

— Avec ou sans applicateurs ? m'interroge-t-elle en prenant un air innocent tout ce qu'il y a de plus ironique.

— Un... appli-quoi ? je m'étrangle.

— Un applicateur. En fait ça t'aide à insérer correctement le tampon, tu le mets...

Je lève une main pour la stopper direct.

— Je vois très bien où ça se met.

Il y a des limites à ce que je peux endurer. Je viens de trouver la mienne avec cette fichue gamine. L'imaginer en train de... d'insérer... *OK*. On arrête les frais.

— Rejoins-moi à la caisse, je lâche, sûrement aussi blanc que le carrelage sous nos pieds.

Mais alors que mes jambes m'emmènent déjà vers la sortie, je l'entends s'esclaffer bruyamment dans mon dos et je pile net, le corps tendu comme un arc. Je reviens immédiatement sur mes pas pour ne m'arrêter que lorsque je peux la dominer de toute ma hauteur, ne lui laissant que quelques misérables millimètres d'espace entre nous.

Je dois avoir l'air sacrément furieux parce qu'elle hoquette, la situation lui échappant totalement. Je penche seulement la tête alors que le reste de ma personne demeure droit et raide. Mon nez frôle presque le sien, mes yeux la brûlent. Je parie qu'elle ne respire qu'une fois sur deux. Et ça me plaît. Ça me plaît même beaucoup, cette tension étouffante électrique qui nous entoure, malgré le lieu où nous sommes.

— Provoque-moi.

— Hein ?

Sa voix n'est plus qu'un murmure.

— Provoque-moi. Vas-y.

La mienne n'est qu'un grondement sourd. Ses yeux s'écarquillent, me laissant deviner qu'elle ne sait plus quoi penser de ce retournement de situation. En réponse, sa tête esquisse lentement un « non » silencieux.

— Non ? j'insiste d'un ton encore plus bas.

Elle réitère le mouvement.

Je me penche encore. En réaction, elle entrouvre légèrement les lèvres, faisant basculer ma fureur telle une balance cédant sous la surcharge de poids posé sur un seul de ses plateaux, celui qui t'échange le mode furax contre le mode stimulation sexuelle.

— Tu l'insères où, ton truc ? Dis-moi. Explique. Je suis un mec vachement curieux de nature.

Ses lèvres ne cessent de s'ouvrir pour se fermer, sans que l'ébauche d'un mot n'en franchisse leur

barrière.

— *Katherina...*

Elle détourne le regard et rougit.

Je te tiens.

— ... n'oublie jamais ça : même si on déconne bien ensemble, je suis pas vraiment un mec bien. Ce que tu viens de faire, c'est d'atteindre ma limite. Ma limite avec toi. Ne passe jamais de l'autre côté de la ligne, parce qu'après... Il ne faudra pas venir te plaindre de ce qui pourrait... de ce qui arrivera forcément. Pigé ?

Kate opine immédiatement. Elle a eu peur, je le sais, j'en suis parfaitement conscient. Elle a probablement cru que j'allais me montrer violent, alors que ce que j'allais faire était vraiment d'une tout autre nature. Néanmoins, je ne la détromperai pas, parce qu'il faut qu'elle se rentre dans la tête, une bonne fois pour toutes, que les mecs comme moi, ça peut se révéler de véritables ordures d'une seconde à l'autre.

Katherina

Le chemin du retour se déroule dans un silence de mort. Je jette encore une fois un bref regard à la dérobée à Chris qui n'a pas desserré les dents depuis notre confrontation.

Je ne suis pas une trouillardes, loin de là, cependant... quand il s'est avancé jusqu'à ce que son corps frôle le mien, avec cette lueur noire dans les yeux, j'ai pensé que ma dernière heure venait d'arriver. Une impressionnante tempête assombrissait ses prunelles métalliques et elle paraissait vouloir m'engloutir entièrement dans ses ténèbres. J'étais complètement tétanisée face à ce qui se dégageait de lui à cet instant – la force brute, la colère, et quelque chose d'autre, d'indéfinissable.

Je venais de comprendre que mes multiples provocations avaient eu raison de sa patience. Il m'avait pourtant avertie un nombre incalculable de fois...

Quelle conne !

Ce n'était pas comme si je ne connaissais pas ce genre d'énergumènes. Cette mauvaise catégorie de mecs soupe au lait, des bombes à retardement prêtes à exploser au moindre titillement de l'ego. Ils ont tous le même type de regard avant de tout dévaster.

Où avais-je la tête ?

Je l'observe déverrouiller la porte d'entrée : il porte deux sacs, et moi un seul, avec le balai tout neuf dans l'autre main.

Lorsque nous étions à la caisse, il a payé les achats et même mes fichues serviettes hygiéniques ! Parce qu'en vérité, je n'utilise pas de tampons. J'ai essayé de protester, toutefois, un seul regard de sa part a suffi à me dissuader d'insister.

Dès que je franchis le seuil, je n'ai plus qu'une idée en tête : tout nettoyer et préparer un repas décent pour faire amende honorable. Moi-même, je n'aurais pas apprécié qu'on se foute autant de ma gueule.

Du coin de l'œil, je l'observe se poser sur le canapé et démarrer une partie d'un jeu en ligne sur sa console. Apparemment, l'objectif est de débusquer l'adversaire puis de l'éliminer. Il semble complètement absorbé par sa mission virtuelle, un casque-micro sur les oreilles.

Je viens à bout du phénoménal désordre présent dans sa chambre. Je découvre même une machine à laver le linge dans la salle de bains, bien trop neuve pour avoir déjà servi. J'en lance une après avoir enfourné les draps dans le tambour, me demandant comment il arrive à vivre dans une telle porcherie.

Je m'attaque ensuite à la cuisine, ce qui me prend deux bonnes heures, mais je peux désormais préparer le repas. Une bonne lutte avec le four est nécessaire pour comprendre son fonctionnement. Bientôt une agréable odeur flotte dans l'air et je souris, satisfaite.

Mine de rien, nous avons sauté le déjeuner, il est presque 18 heures. Je préfère appeler Juliette avant de me jeter sous la douche. Mon portable en main, je cherche son prénom dans le répertoire et

lance la communication. Elle répond à la seconde sonnerie, comme d'habitude.

— Juliette ? C'est moi.

— Kate ? Où es-tu ? me demande-t-elle, surprise et inquiète.

— Je suis partie du dortoir.

— Comment ? !

Elle semble complètement affolée. Je ferme un bref instant les yeux en soupirant.

— Ne t'inquiète pas pour moi, je...

Non. Je ne peux pas lui annoncer avoir déménagé chez une racaille tatouée, alors j'opte pour la version la plus optimiste :

— ... j'habite chez Mel.

— Mel est revenue ?

Là, Juliette est carrément sous le choc.

— Oui et non. Je suis tombée sur elle par hasard à mon boulot, et... je lui ai dit pour... enfin, tu sais.

— Qu'est-ce qu'elle a répondu ?

Au ton de sa voix, je l'imagine très bien cramponnée à son téléphone portable.

— C'est... c'est Mel, après tout.

— Je vois.

Ça, j'en suis certaine, je songe avec amertume.

Nous connaissons parfaitement notre sœur aînée. Cette dernière n'a jamais brillé par sa compassion ou son empathie.

— Ça va aller ? s'inquiète Juliette, pour immédiatement enchaîner : Pourquoi est-ce que tu es partie ? Tu t'es disputée avec le père Stefan ?

— Pas vraiment, c'est juste que... j'ai besoin de garder le contrôle et... il est gentil, hein, c'est pas la question, mais voilà, il ne me laisse pas beaucoup de marge de manœuvre. Mais oui, ça va aller, comme toujours.

— Ah. Bon. Je comprends... Tant mieux, alors. Prends soin de toi, Kate. Ne laisse pas Mel te...

Juliette ne termine pas sa phrase et je l'en remercie silencieusement. Nous savons toutes deux l'effet qu'a Mel sur mon caractère déjà pas très facile. Je suis un énorme bidon d'essence et elle, une allumette craquée. Le résultat de la rencontre de ces deux éléments est plutôt aisé à deviner.

— Sois sage.

Cette requête de ma part est parfaitement ridicule : Juliette est tout le temps « sage ». Seulement, je déteste dire au revoir. D'ailleurs, elle en rit.

— Toi aussi.

Je mets fin à notre conversation, et, lorsque je lève la tête, mes yeux croisent deux prunelles grises : Chris n'est pas du tout à son jeu vidéo et semble avoir écouté ma discussion avec Juliette. Je ne supporte pas son regard intense alors je détourne le mien, en notant du coin de l'œil qu'il en fait autant de son côté.

Je me rends ensuite dans ma « nouvelle » chambre, choisis un T-shirt et un bas de jogging propres avant de me rendre à la salle de bains fraîchement récurée du sol au plafond par mes soins.

Lorsque je baisse la main pour verrouiller la porte, je constate avec horreur qu'il n'y a pas de verrou, ni même un loquet... mais l'emplacement vide d'une clef aux abonnées absentes. J'appuie mon front contre le pan de bois dont la peinture s'écaille, grimace comme une gosse de trois ans : je

vais devoir demander à Chris où elle se trouve.

La mort dans l'âme, je retourne au salon pour me planter derrière le canapé. Mes yeux vont de l'écran, où une grosse mitraille virtuelle envoie des salves de balles, à l'arrière d'un crâne aux cheveux très courts. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est plus fort que moi : je contemple sa nuque. Il y a un grain de beauté au centre qui me donne la subite envie de poser le doigt dessus. Je me racle la gorge afin de signaler ma présence. Sans succès. Je réitère, plus fort. Pas plus efficace, finalement, et je finis par tirer sur son casque :

— Youhou !

Il sursaute puis pivote vivement le haut du corps dans ma direction, l'air surpris et un peu contrarié.

— J'ai un problème.

Je n'ai droit qu'à un haussement de sourcil interrogateur.

— Je voudrais prendre une douche.

Même expression sur son visage, mais désormais, une lueur pétillante dans ses prunelles grises.

— Je ne peux pas fermer la porte, parce que la clef a disparu. Tu sais où elle se trouve ?

Tandis qu'un sourire en coin déforme sa bouche, il se frotte doucement son menton légèrement ombré d'une barbe naissante.

— Pour quoi faire ?

— La fermer. La porte. Fermer la porte avec la clef.

J'ai l'étrange sentiment de parler à un enfant de deux ans. Très agaçant.

— Je disais, donc : pour quoi faire ? T'as peur que je te mate pendant que tu te laves ?

— J'ai besoin d'un minimum d'intimité.

Son sourire s'élargit pour devenir un étrange rictus ne me disant rien qui vaille.

— Je vois. Nous souffrons tous de nos besoins primaires, hein ? Promis, je frapperai avant d'entrer.

J'ai besoin de plusieurs secondes avant que le sous-entendu ne me saute à la figure, et une fois mon esprit éclairé, j'ai les joues en feu.

— Crétin ! Je... je ne voulais pas... ce n'est pas... je ne suis pas un animal contrôlé par ses... ses hormones ! je bégaie.

Ce qui me donne l'air misérablement coupable, alors qu'il n'y a pas de raison, en plus. Je lui lance une œillade assassine.

— Tu pètes les plombs à cause d'une mauvaise blague sur les tampons, pour ensuite suggérer que je... que je... !

Sa mimique égrillarde s'efface illico au profit d'une expression gênée et il se gratte l'arrière du crâne.

— Désolé pour ça. Je ne sais pas pour quelle raison j'ai disjoncté. En fait, si, mais ce n'était pas une bonne raison. Tu ne voulais sûrement pas me rabaisser, ou me « chercher »... juste plaisanter. Seulement... bon, voilà. Je peux me montrer très con parfois et c'est pas une nouveauté.

Son explication brouillonne n'en étant pas vraiment une, je décide de passer au-dessus. Nous sommes tous susceptibles à divers degrés, selon le moment.

— Excuses acceptées.

Il lève soudainement le visage pour nouer ses yeux aux miens.

— J'espère bien ! Ce n'est pas tous les jours que ça arrive, alors note-le sur ton calendrier !

J'opine, une moue amusée sur les lèvres.

— Alors ?

— Alors, quoi ?

— Cette clef ?

Ce à quoi il répond par un haussement d'épaules signifiant clairement qu'il n'en sait pas davantage que moi sur la question. Je soupire, vaincue.

— Je m'annoncerai, juré ! clame-t-il, en feignant une innocence à laquelle je ne crois pas une seconde.

— Tu n'entres pas du tout, point !

— Et si j'ai envie de pisser ?

— Tu te retiens ! je lance en marchant vers la salle de bains.

Il me faut moins de dix minutes pour en ressortir, une serviette enroulée autour de la tête, et me précipiter dans la cuisine afin d'éteindre le four. Chris s'y trouve déjà, le postérieur à peine appuyé contre le rebord de l'évier tandis qu'il boit une bière. Lorsque je passe devant lui, je l'entends recracher bruyamment sa boisson. Je lui accorde un rapide coup d'œil tout en sortant précautionneusement le moelleux au chocolat.

— Putain !

Je pose délicatement le gâteau sur la table en formica, très fière de son allure.

— Quoi ? je demande machinalement, sans le regarder.

— Mais putain ! réitère Chris, un peu moins fort que la première fois, néanmoins.

Je me décide à l'affronter et je suis étonnée de le voir arborer des yeux de merlan frit.

— C'est quoi le problème ?

— Rien, lâche-t-il en se retenant visiblement de sourire.

Je fronce les sourcils.

— Crache le morceau ! Sinon, tu peux faire une croix sur le repas de ce soir ! je le menace, en désignant le moelleux de l'index.

Il grimace. Le chantage lui offre apparemment un pénible dilemme et il pousse finalement un soupir de condamné :

— Tant pis, je mourrai de faim. Si je te le dis, ça n'arrivera plus jamais, murmure-t-il, sans cacher son sourire idiot, cette fois-ci.

Il s'éloigne, brusquement pressé de mettre de la distance entre nous. À peine a-t-il quitté la cuisine qu'il réapparaît soudain, penchant uniquement la tête par l'ouverture. Son regard se pose bien en dessous du mien. Il réussit à boire une autre gorgée de sa bière, puis sourit encore bêtement avant de se retirer pour de bon dans l'autre pièce.

Je contemple, durant quelques secondes, l'endroit où se trouvait sa figure à l'expression extatique, puis je cherche sur moi ce qui a bien pu provoquer une telle réaction. Lorsque mes yeux effleurent ma poitrine dépourvue de soutien-gorge, mon visage me brûle littéralement. La fraîcheur régnant dans l'appartement a entraîné une réaction normale. L'extrémité durcie de mes seins est atrocement visible à travers le fin tissu de mon T-shirt jaune.

— Pervers ! je m'exclame, morte de honte.

Son rire fait écho à mon insulte.

Vingt minutes plus tard, j'ai enfilé un sweat ample, et, sans oser le regarder en face, je lui annonce que le repas est prêt ; il se lève du canapé en s'étirant paresseusement pour aller éteindre la

console. Soudain, son téléphone sonne.

— Ouais ?

Petit silence.

— Quoi ? Maintenant ? Non...

Chris jette un bref regard dans ma direction.

— J'suis crevé, là... putain, Jo ! J'te dis que je suis naze !

Il me tourne subitement le dos pendant que je feins de ranger deux bricoles alors que je ne fais qu'épier sa conversation.

— Tu sais où tu peux te la carrer, ta curiosité ? gronde-t-il à voix basse, comme pour éviter que je ne l'entende.

Silence plus long que la première fois et finalement, il soupire, excédé.

— De toute façon tu n'en feras qu'à ta tête... quoi ? Mel est avec Ronan ? Non. Je ne veux pas de Ronan ici, vous vous démerdez... ouais, mais là, ce n'est pas comme d'habitude... Putain ! Ne me fais pas chier ! Oui, je sais qui c'est, hein ! C'est ma piaule, je décide qui y entre ou non !

Il raccroche puis pivote sur lui-même, l'air sérieux :

— Petite femme ? Tu crois qu'on peut arriver à bouffer en moins d'un quart d'heure ?

Petite femme ? !

— Pourq...

— Laisse tomber. C'est juste que s'ils voient de la nourriture qui ne provient pas d'un fast-food, ils vont nous la jouer nuée de sauterelles affamées dévastant tout sur leur passage. Et ça m'emmerde qu'ils mangent *ma* nourriture.

Je hausse un sourcil sans pouvoir m'empêcher de sourire.

— *Ta* nourriture ?

Chris me lance une œillade agacée.

— Ouais. C'est pour moi que t'as cuisiné, pas pour leurs satanés estomacs.

Là, j'éclate vraiment de rire.

— On peut toujours essayer ! je propose, entre deux hoquets.

Il me dédie aussitôt une moue carnassière et nous nous précipitons comme un seul homme dans la cuisine. Chris se jette sur le gratin où j'ai mélangé du blanc de poulet épicé au curry avec des macaronis : il ne prend même pas la peine de s'asseoir et, armé d'une cuillère à soupe, la plonge directement dans le plat. Je le contemple, abasourdie, en devinant qu'il doit être en train de se brûler la langue et le palais. Surtout vu la façon qu'il a de ne pas avaler immédiatement la bouchée, et de faire entrer de l'air dans sa bouche, afin de la refroidir. Cela ne semble pas le rebuter pour autant, il enchaîne les cuillerées, le haut du corps penché au-dessus de la table.

Puis, comme s'il avait réalisé que je ne mangeais pas, il me lance un regard interrogateur :

— Tu n'as pas faim ? demande-t-il, entre deux bouchées.

Je sursaute.

— Si... si. Tu ne veux pas une assiette ?

Chris secoue négativement la tête, tout en continuant d'enfourner la nourriture à une vitesse phénoménale.

— Pas le temps, explique-t-il succinctement.

— C'est ce que je constate... tu vas finir par t'étouffer, à ce rythme.

Il me fait encore signe que non, puis m'adresse un clin d'œil, un sourire en coin aux lèvres.

En fait, il est... vraiment beau.

Cette pensée a surgi dans mon esprit sans que je ne m'y attende, là, en le dévisageant alors qu'il engloutit le gratin. Dans son débardeur, avec ses tatouages sous lesquels roule chacun de ses muscles dès qu'il effectue même le plus insignifiant des mouvements. Même ses cheveux sombres coupés très courts, limite rasés, accentuent son côté sexy.

Je dois me gifler mentalement pour revenir à moi.

Ne te laisse pas avoir ! Il n'y a rien de sexy chez les mauvais garçons de son genre ! Ce sont des problèmes sur deux pattes.

Lorsque je m'incline pour manger, nos têtes se retrouvent dangereusement proches. Cette proximité me rend bizarrement nerveuse, mais j'essaie d'agir comme si de rien n'était.

D'abord, c'est quoi ce surnom « petite femme » ? Être la femme d'un voyou comme lui ? Certainement pas.

Chris s'arrête brusquement, le couvert au-dessus du plat en Pyrex, sans pour autant se redresser. Je me doute qu'il me fixe et, à cette idée, mon estomac se resserre et je ne suis plus du tout certaine d'arriver à avaler les pâtes que je mâchonne consciencieusement.

Une drôle de tension nous enveloppe tandis que j'affronte son regard – il me scrute réellement, sans s'en cacher.

— C'est très bon, commente-t-il subitement, d'une voix légèrement sourde.

Je hausse les épaules, singeant une décontraction que je suis très loin d'éprouver.

— C'est juste un gratin de pâtes au poulet.

— Peut-être, mais je trouve ça très bon. Personne ne cuisine pour moi, et je ne suis pas du genre à m'emmerder à faire autre chose qu'ouvrir une boîte de conserve, petite femme.

Je plante ma fourchette dans un macaroni, le porte à ma bouche sans pour autant lever le nez du plat.

— C'est quoi ce nouveau surnom ? je l'interroge en m'efforçant de garder mon attitude cool.

— Parce que t'es comme une femme pour moi. T'habites ici, tu as fait le ménage, la bouffe, lavé le linge...

Je grimace.

— Sale macho. Je ne me farcis ces tâches qu'en échange d'un loyer modéré, j'te signale !

Mais mon cœur, cet extraterrestre, s'emballe curieusement chaque fois qu'il utilise ce surnom.

Il approche davantage son visage du mien, et je sens son souffle sur ma joue ainsi que sur ma bouche. Jamais je n'aurais dû adopter la même position que lui pour manger.

— Tu as raison. Il manque un truc pour que tu le sois vraiment.

Sa voix est atrocement rauque, ce qui est franchement sexy, allant jusqu'à me donner une série de frissons le long de ma colonne vertébrale.

— Je ne crois pas avoir postulé pour cette fonction, alors je ne risque pas de finir dans ton lit, je réplique, tendue.

— Tu rougis, ma petite femme. Quant à mon pieu... tu vas déjà y dormir ce soir.

— Va te faire voir ! Ce n'est pas la même chose ! Et non, je ne rougis pas !

— Dis ce que tu veux, mais là, tu rougis. Tu es troublée, je le sais, termine-t-il avec une certaine arrogance.

Je lui jette un regard assassin.

— C'est la sauce : elle est trop épicée.

Il s'écarte enfin, éclate de rire puis m'accorde un terrible coup d'œil séducteur qui réussit à me couper le souffle.

Putain... c'est donc ça, son mode dragueur !

Il a une façon de me regarder, comme s'il était en train de me toucher de partout, comme si ses yeux étaient devenus des doigts éthérés. Un sourire suffisant déforme le pli naturel de sa bouche :

— Tu es troublée.

Un long silence s'instaure entre nous et je n'ai pas la moindre idée de comment faire pour le rompre le plus rapidement possible. C'est lui qui s'y colle en détournant le regard :

— Bon. Le gâteau au chocolat, maintenant.

Que s'est-il passé à l'instant ? C'était... nous étions en train de... flirter ?

Chris

J'ai envie de l'embrasser.

Je suis incapable de m'éloigner d'elle. Je reconnais facilement cette délicieuse tension électrique qui parcourt l'aine, et c'est un *putain* de mauvais signe !

C'est seulement lorsque je décrypte l'expression troublée de son visage que je parviens à mettre de la distance. Je me connais trop bien : je flirte et là, je suis en mode chasseur qui traque sa proie.

— Bon. Le gâteau au chocolat, maintenant.

Si je ne la mate pas comme un foutu chien affamé reluque un os, ça va aller.

Fort de cette idée, je me focalise sur le couteau pendant qu'elle coupe des parts égales.

Cependant, à chacun de ses gestes, ses cheveux, son corps, ou ses vêtements dégagent un parfum doux et féminin. J'ai les narines qui frémissent et mes pupilles ont probablement la taille d'un terrain de football, désormais.

Quand elle lève la tête, après avoir déposé un morceau de gâteau sur une assiette, nos regards se croisent et je retiens illico le sien. J'accepte ce qu'elle me tend, en oubliant de la libérer du lien que nous venons de créer.

Je vais l'embrasser.

Cette pensée occulte tout le reste dans mon esprit. Parce qu'elle sent encore meilleur que la pâtisserie qu'elle a préparée, parce que je devine ce que ce pull informe dissimule : des seins tenant probablement dans mes paumes. Parce que ses cheveux libres sur ses épaules paraissent soyeux, surtout maintenant qu'ils sont secs, et que leur couleur chaude capte toute mon attention.

Je m'approche. Un pas. Elle en recule machinalement d'un, sans me quitter des yeux. Sur mes lèvres se dessine un sourire à la fois canaille et tentateur. *T'es un putain d'animal !* me souffle une partie de moi, celle qui ne l'ouvre pas souvent : ma conscience.

Un prédateur ayant dans son viseur une nouvelle proie, et qui se lèche déjà les babines à l'idée d'en goûter la saveur. Mes yeux caressent longuement son visage jusqu'à presque pouvoir en compter mentalement chaque petite tache de rousseur. Sa mâchoire volontaire, que je voudrais mordiller, son menton, sa bouche. Elle est naturellement rose, une teinte délicate qu'aucun rouge à lèvres ne pourrait imiter.

Par réflexe, je m'humecte les lèvres en contemplant les siennes, tel un gourmet affamé face à un plat qu'il désire goûter. Sous la poussée de désir physique que j'éprouve, mon corps se tend. C'est douloureux, mais une douleur bizarrement agréable.

Je plonge de nouveau mon regard dans le sien pour y découvrir une émotion proche de celle qui se déverse dans mes veines. Mon cœur se met à battre comme un fou.

La sonnette retentit, pulvérisant sans une once de pitié cette intensité entre nous.

— Jo.

Je viens de grogner le prénom de mon ami, irrité de cette interruption. Kate cligne plusieurs fois des paupières, comme si elle peinait à revenir d'un rêve éveillé.

Après une longue inspiration, je sors de la cuisine pour aller déverrouiller la porte d'entrée.

M'apparaît Jo dans toute sa splendeur : complètement déchiré. Il porte ses lunettes au-dessus de son front et ses yeux sont injectés de sang. Il s'adosse au chambranle puis lève sa bouteille de whisky bien entamée en guise de salutation :

— Où qu'elle est Lolita ? chantonne-t-il de sa voix d'ivrogne.

— Tu touches un cheveu de sa tête et tu ne pourras plus jamais pisser debout.

J'écarquille les yeux, surpris par la menace et le grondement de ma propre voix, mais mon pote est trop saoul pour y prêter attention ; il me pousse d'une bourrade bancale.

— Ouais, ouais ! marmonne-t-il en souriant bêtement.

Après lui apparaît Benny, suivi de Erik. Je ferme brièvement les yeux.

Putain... ils sont tous là.

Je referme la porte, à des années-lumière d'être aussi content qu'en temps normal.

Lorsque j'entends un bruit sourd accompagné d'un rire tonitruant, je sais que Jo a reconnu Katherina et s'est probablement vautré sous le choc. Avec l'enthousiasme d'un condamné à mort, je me dirige vers la cuisine, où mes potes se trouvent déjà avec la ferme intention de vider le contenu de mon frigo.

Je m'arrête net sur le seuil, baisse les yeux sur Jo allongé au sol, secoué de rire. Quand je les relève, Benny a le nez dans le gratin et Erik mange le gâteau au chocolat. Je termine mon évaluation des dégâts par la vision de ma colocataire qui a les bras croisés sous sa poitrine et une expression goguenarde sur le visage.

— Ah ! Bordel ! Je vais mourir ! pleurniche Jo, sans arriver à se remettre debout à cause de son hilarité.

Il me tend une main avec certainement l'espoir que je l'aide à se redresser sur ses pieds, mais je la repousse d'une pichenette :

— Crève.

— J'en étais sûr ! dit-il entre deux crises. Putain ! J'en étais sûr !

Je m'approche de Benny pour lui arracher le plat des mains. Il m'adresse une moue digne d'un chiot s'appêtant à hurler à la mort, et je réplique par un regard noir. Benny lève les mains en l'air en signe de reddition. Ensuite, de mes doigts libres, j'essaie de retirer le gâteau des mains d'Erik qui s'y accroche jusqu'à ce que je le frappe du pied dans le tibia : il a la bouche tellement pleine qu'il ressemble à un hamster ; il se frotte le membre endolori, boudeur.

— Chacal ! C'est à moi ! je grogne.

Sous leurs protestations, je range le tout dans le réfrigérateur. Quand je me retourne, Jo s'est remis debout, mais semble plus ou moins stable. Il est surtout beaucoup trop près de ma « petite femme ». Deux enjambées suffisent pour me placer entre les deux.

— Qu'est-ce qu'il a ? me chuchote Kate, juste derrière moi.

Je crache, mauvais comme la peste :

— Rien. Il souffre d'une grosse déficience mentale depuis que sa mère l'a balancé contre le mur quand il était bébé.

Les autres s'étranglent de rire, Jo le premier.

— Espèce d'enfoiré ! s'écrie-t-il avant de s'affaler sur l'une des chaises. T'as des bières ?

Je le regarde de travers en guise d'avertissement et lui aussi, tout comme Benny, lève les mains en l'air. En soupirant, je retourne au frigo et en sors un pack de bières mais lorsque je pivote pour revenir sur mes pas, je vois qu'il est de nouveau sur Katherina, l'obligeant à se presser contre l'évier pour éviter de le toucher, et la dévorant des yeux. Je lâche un juron pour lui octroyer un violent coup de pied au cul. Il pousse un cri de douleur puis s'écarte illico, en pleurant de rire.

— Tu la lâches, OK ? je le menace en agitant un index furieux sous son nez.

Il suit le doigt des yeux, un large sourire aux lèvres.

— Tu ne disais pas « tout ce qui est à moi, est à toi » ?

— Pas Katherina. C'est ma petite femme ! Personne n'y touche !

Il hausse un sourcil.

— T'es un rapide.

Je me racle la gorge :

— C'n'est pas ce que tu crois. C'est ma petite femme... mais pas de cette façon.

Je l'énonce un ton plus fort que de nécessaire, surtout parce que je sens le regard de Kate peser sur moi. D'ailleurs, y'a pas que le sien : ils me dévisagent tous de la même façon.

Après un silence interminable, Benny murmure :

— C'est trop bizarre... pourquoi tu l'appelles ta femme, alors ?

Je lui montre les dents :

— Petite femme. C'est ma *petite* femme. Parce que c'est comme ça et puis c'est tout !

En réaction, leurs têtes se tournent simultanément vers Kate qui rougit. Elle hausse les épaules d'un air faussement indifférent.

— Juste un deal de ménage et de bouffe.

— Oh, s'exclament-ils en chœur, comme si cela expliquait tout.

Les uns après les autres, ils regagnent le salon sous mon regard courroucé.

Katherina

Je m'éclipse discrètement dans « ma » chambre afin de me préparer pour postuler à mon troisième emploi... Je sais que cela va me manger un quart supplémentaire de mes cours, mais ce n'est pas comme si j'avais le choix.

Serveuse dans un restaurant et maintenant dans une boîte de nuit.

Je contemple, légèrement déprimée, le coin de la penderie que j'occupe et mes vêtements absolument pas adaptés à ce genre de milieu, avant de marmonner :

— Je vais devoir piocher dans l'armoire de Mel.

Cette solution ne m'enchant guère, mais ai-je le choix ?

Lorsque j'ouvre la porte, je suis accueillie par des rires : Chris et ses potes jouent à la console en se marrant comme des baleines. Je secoue la tête. De vrais gamins. Sans qu'ils ne s'aperçoivent de ma présence, je pénètre en catimini dans la chambre de ma sœur.

J'y dégotte un pantalon en simili cuir, le genre moulant, assez brillant pour me filer la nausée. Mon moral descend encore d'un cran. Question T-shirt, étant donné la différence de poitrine, je manque de jeter l'éponge. Seul un top dos nu lamé or me va.

— Dans cette tenue, fous-moi sur le trottoir et je me fonds illico dans le paysage !

Cela m'énerve parce que bosser là-bas va me rapporter énormément d'argent, bien plus que mes deux autres boulots réunis. Je retourne dans ma chambre pour me changer et enfile aussitôt un énorme sweat par-dessus le haut microscopique.

Sur la pointe des pieds, j'investis ensuite la salle de bains. Mel a eu la bonne idée de laisser du maquillage traîner un peu de partout, autant qu'il serve pour la bonne cause.

— Brave fille ! je souffle en prenant un fard à paupières noir.

Voilà bien la seule chose que je sais réaliser sans trop me rater : le fameux regard charbonneux. Cela me permet de faire l'impasse sur le rouge à lèvres pour me contenter d'un peu de baume protecteur. Rien de tel pour les assouplir et éviter de ressembler à un zombie déshydraté.

Je m'ingénie à raidir ma crinière à l'aide du sèche-cheveux et d'une grosse brosse ronde – encore merci, Mel – puis observe mon reflet dans le miroir ébréché d'un œil critique.

Ça me change, c'est évident. Par contre, je ne saurais dire si ça vaut le coup. Je rabats illico la capuche sur ma tête : je ne veux absolument pas que les garçons éméchés dans le salon notent le changement... surtout Chris, en réalité. Je ne suis pas d'humeur à essuyer ses commentaires corrosifs à propos de ma tenue.

Mon sac à dos sur l'épaule, je trace rapidement jusqu'à la porte d'entrée et une fois juste devant, je lâche en marmonnant :

— Je vais à mon entretien d'embauche.

Je n'ai le temps que de poser les doigts sur le battant que d'autres m'enserrent le bras. Je grimace

tout en fermant brièvement les yeux.

— Minute, papillon.

Chris.

— C'est quoi, ce pantalon ? enchaîne-t-il.

Je me racle la gorge, sans pour autant l'affronter directement.

— C'est pour mon job...

Je ne sais pas pourquoi ma voix s'est sentie obligée de monter dans les aigus, mais ma phrase sonne plus comme une question qu'une affirmation, du coup.

— Quel genre de job réclame que tu portes ce... cette... ce truc ! s'étrangle-t-il, toujours posté dans mon dos.

Je pousse un soupir, vaincue, puis me tourne. Nos regards se rivent immédiatement l'un à l'autre et le sien s'écarquille en remarquant mon maquillage. Ses prunelles grises prennent une curieuse teinte sombre tandis qu'elles descendent en essayant de traverser le tissu de mon pull. Finalement, elles remontent s'accrocher aux miennes.

— C'est un travail de serveuse, je tente d'expliquer.

— Enlève ton sweat. Il n'est pas franchement coordonné avec ce machin qui te moule de partout. Tu caches quoi en dessous ?

Il semble soudainement avoir une espèce d'illumination, me saisit la main et grommelle entre ses dents :

— Non. Attends, j'ai trop peur de ce qu'ils pourraient voir... On va dans la chambre.

Une fois qu'il a refermé la porte, il s'y adosse pour croiser les bras sur son torse, l'air furieux.

— Le sweat, me rappelle-t-il.

J'imité sa posture.

— Non. Tu n'es ni mon père, ni mon frère. Je m'habille comme cela me chante.

— Je suis ton petit mari.

L'entendre prononcer cette phrase avec une telle assurance me hérisse.

— Chris ! Tu n'es pas mon « mari » ! Et je ne suis pas ta « petite femme » ! Arrête avec ça ! T'es mon colocataire... mon proprio, ou assimilé, mais c'est tout ! C'est carrément malsain ton délire, là !

Il secoue lentement la tête et à la lueur taquine qui habite désormais ses yeux, je comprends qu'il prend plaisir à me rendre folle.

— Aucun mariage n'est parfait, ma petite femme.

Je lève les bras au ciel, excédée.

— T'es complètement fou, ma parole !

— Le sweat, tu l'enlèves seule ou tu veux que je te donne un coup de main ?

Je lui lance un regard meurtrier :

— Essaie un peu, pour voir.

Il hausse un sourcil.

— Tu crois que tu pourrais m'en empêcher ?

— Tente donc, on sera vite fixés.

— T'es combien dans ton pantalon en cuir ? Tu as mis ton fusil harpon dans ton soutif ?

— Sale con ! C'est pour le boulot ! C'est déjà assez humiliant de devoir porter ça, alors, s'il te plaît, n'en rajoute pas une couche !

— Je ne te laisserai pas sortir sans avoir vu.

Je serre les poings puis pose mes doigts sur ma capuche et lâche un petit cri frustré. Nous nous défions du regard pendant quelques secondes mais je finis par capituler, d'une certaine manière :

— Si je te montre, tu me laisses aller à mon entretien ?

Il ouvre la bouche puis la referme. En définitive, il lâche :

— Montre-moi ça, d'abord.

— Christopher !

— Katherina ! me singe-t-il, un demi-sourire aux lèvres.

Avec des gestes rageurs, j'ôte mon pull pour le jeter en boule sur le lit et l'affronte de nouveau, à deux doigts d'exploser. L'expression qu'il affiche dissout dans la seconde ma colère : il a la mâchoire qui se décroche, une mimique similaire à celle d'un poisson hors de son bocal, cherchant désespérément de l'oxygène. Je rougis face à une telle réaction, indubitablement admirative.

— Putain de bordel de merde ! souffle-t-il, tout en dépliant doucement les bras.

Il m'ordonne d'un mouvement de l'index de tourner sur moi-même. J'obtempère de mauvaise grâce. Quand il découvre mon dos nu, il pousse une espèce de cri rauque.

— Petite femme, tu rêves si tu crois que je vais te laisser sortir à cette heure dans cette tenue. Il ne va pas falloir trois minutes pour que tu t'attires de sérieux problèmes et *adios* ta précieuse virginité.

Je récupère mon pull, l'agite afin de lui faire comprendre que je ne suis pas assez débile pour courir les rues et le métro sans.

— Ton pantalon à lui seul est un chiffon rouge pour n'importe quel mâle normalement constitué.

Là, il pointe son pouce vers l'arrière, désignant la porte de la chambre et le salon derrière.

— Les gars avaient les yeux qui leur sortaient de la tête même avec ton sweat.

J'esquisse une moue à la fois moqueuse et dubitative.

— Il ne leur en faut pas beaucoup.

Chris me retourne un regard ahuri :

— Dis donc, tu t'es matée dans un miroir, récemment ? Je veux dire, sans un jean où même moi je peux entrer deux fois dedans ? Les mecs sont (il se reprend) *nous* sommes des putains d'animaux quand il s'agit de cul.

Je rougis franchement, cette fois.

— Arrête tes conneries, je bougonne en détournant les yeux.

Il garde le silence pendant quelques secondes, puis prend une longue et bruyante inspiration :

— OK. Je ne veux pas t'empêcher de gagner du blé, mais là, je vais t'accompagner à ton taf puis t'attendre sur le parking. Si tu obtiens le boulot, je jouerai le plus possible au chauffeur.

Je suis prise au dépourvu par sa proposition et cela doit se voir. Il lève les yeux au ciel.

— Tu me rembourseras l'essence, si tu veux. C'est mieux ?

— Je ne sais pas... ta bagnole est du genre à consommer beaucoup.

J'ai répondu machinalement, l'esprit ailleurs, et ne refixe mon attention sur lui qu'en l'entendant éclater d'un rire franc.

Il s'accroupit pour presser ses poings contre ses lèvres, le regard brillant d'humour, et ne les baisse, coudes appuyés sur ses cuisses, que pour demander :

— Tu ne veux pas encore faire un tour sur toi-même ?

Je réplique par un majeur fièrement dressé.

Quand Chris a annoncé à ses potes qu'il m'accompagnait, ils se sont tous levés en même temps, avec un large sourire : pas de doute, ils avaient entendu une bonne partie de notre conversation et mouraient désormais de curiosité.

Ils ont tous grimpé dans la voiture de celui qui s'appelle Jo, me laissant seule passagère dans celle de Chris. Je trouve que son blouson en cuir de type perfecto, celui avec une tête de mort tatouée sur le cuir dans le dos, renforce son aura de voyou.

— C'est quelle boîte ?

— *Le Pandémonium.*

Il a freiné si brutalement en entendant ce nom que j'imagine aisément Jo l'insulter copieusement dans le véhicule derrière. Chris se tourne vers moi :

— Tu te fous de moi ? éructe-t-il.

— Non.

Après avoir manipulé le levier de vitesse, il glisse une main sur le dossier de mon siège, la tête tournée, et entame une marche arrière.

— Mais... qu'est-ce que tu fabriques ? ! je m'exclame, abasourdie.

— Pas question que tu bosses là-bas. Je connais l'endroit parce que c'est notre repère, et il n'y a que des salauds en rut.

Je lui donne un coup dans les côtes.

— Merde ! Chris ! J'ai besoin de ce job ! Arrête de jouer au papa poule, sinon je déménage de chez toi !

Il me jette un regard glacial.

— Une vierge là-bas... non, mais c'est criminel.

— Qui te dis que je suis vierge, d'abord !

Chris freine de nouveau, et tout aussi brusquement que la première fois.

C'est sûr, Jo va péter les plombs.

— C'est comme si tu l'avais écrit en néon lumineux sur le front ! rugit-il.

Je détache ma ceinture et sors rapidement de la Pontiac.

S'il ne veut pas m'y emmener, j'irai à pied.

J'entends nettement une portière claquer, puis plusieurs autres. Probablement ses potes qui viennent aux nouvelles.

— Katherina !

Il a crié mon prénom si fort que je suis certaine qu'il a dû se faire mal aux cordes vocales ; je pile puis me tourne dans sa direction. Chris fonce vers moi à grandes enjambées, l'air furieux.

— Tu ne peux pas bosser, là-bas, espèce d'inconsciente !

— Des tarés pervers, y'en a partout !

— Ouais, mais au moins, ailleurs, je ne les verrai pas essayer de te tripoter sans arrêt ! beugle-t-il en levant les mains.

C'était donc ça...

Je reste un long moment interdite, à le contempler. Après une profonde inspiration durant laquelle je compte jusqu'à cinq, je m'adresse à lui d'une voix calme :

— Chris... on ne se connaît pas assez pour que cela justifie une telle possessivité de ta part. C'est n'importe quoi, tu t'en rends compte, au moins ?

Malgré la pénombre de la route déserte où nous sommes, je parviens à noter sa pâleur subite.

— C'est pas ça... j'ai l'impression que laisser une vierge là-bas, c'est commelâcher un chaton dans un chenil rempli de molosses teigneux.

Il bredouille puis frotte machinalement ses cheveux courts d'une main tremblante.

— Mais tu as raison, admet-il. Je n'ai pas à me mêler de tes affaires. Je suis désolé. Je ne sais pas ce qui me prend... Vraiment, d'habitude, je m'en fous des chatons. Peut-être que c'est parce que tu ressembles à David, d'une certaine manière... ouais, c'est probablement ça.

— Qui est David ?

Chris sursaute puis cligne plusieurs fois des paupières, comme hébété.

— Hein ? fait-il d'une voix incertaine.

— Y'a un problème ?

C'est Jo. Ses yeux naviguent de Chris à moi.

— Kate va travailler au *Pandémonium*, l'informe son ami en lui accordant un bref regard.

— Oh. D'accord... je comprends mieux.

Jo hoche lentement la tête.

— Y'a que des salauds en rut, ajoute-t-il, comme si cela expliquait sa réaction.

Son ami lui tapote gentiment l'épaule tout en esquissant une moue amusée :

— Tu en fais partie, j'te signale.

Chris réplique par une œillade assassine à son encontre. Ce à quoi Jo rit franchement avant de retourner vers son propre véhicule, près duquel attendent sagement Benny et Erik.

Quant à moi, j'observe mon chauffeur marcher de long en large, sans but précis, comme s'il tentait de se calmer avant de reprendre le volant. Je n'ai pas la moindre idée de qui est ce David et je mettrais mes deux mains à couper qu'il a lâché l'information sans réellement le vouloir, alors je décide de ne pas insister : ce ne sont pas mes oignons.

— Ça va mieux ?

Il s'arrête, m'adresse un rapide coup d'œil avant de ne me présenter que son dos décoré de la tête de mort. Cette dernière me fixe de son sourire grimaçant dont les dents tiennent une sorte de sabre.

— Ouais. Va dans la voiture... Laisse-moi une minute.

J'obtempère et, une fois assise sur mon siège, je boucle ma ceinture de sécurité. Il se tient la tête, la secoue plusieurs fois comme pour en chasser les pensées, puis revient s'installer derrière le volant.

Nous n'échangeons pas un mot durant le trajet ; ni après s'être garé sur le parking du *Pandémonium*. Un diable en néon nous accueille au-dessus de l'entrée. Je dois avouer qu'il annonce la couleur.

Je soupire, retire mon sweat et sors de la Pontiac. Lorsque j'affronte le froid mordant extérieur, j'étouffe un juron.

Des sifflements enthousiastes attirent mon attention. Benny, Erik et Jo, évidemment. Mon regard glisse vers Chris qui ne dit rien. Il se contente de me fixer, les mains enfoncées dans les poches de son jean.

Comme ce sont des habitués, ils s'avancent les premiers vers l'entrée et on les laisse passer sans même les intercepter. J'ai droit à une brève évaluation appréciatrice de la part du videur... à laquelle je réponds d'un sourire poli, juste au cas où il deviendrait un collègue de travail.

L'endroit est enfumé, rempli d'hommes, mais aussi de femmes, à la même allure que Chris et sa

bande. D'ailleurs, ils en saluent virilement plusieurs spécimens dont certains ont une longueur de barbes inversement proportionnelle à celle de leurs crânes rasés.

Une blonde au short presque invisible et au top ultra-échancré se jette au cou de Chris pour l'embrasser goulûment. Ce dernier accepte le baiser comme si c'était absolument normal, mais me jette un regard vif juste après. Je me suis concentrée à garder un air indifférent, mais mon cœur se pince étrangement dans ma poitrine. Ce qui est idiot. J'en conclus que mon organe cardiaque est un sombre crétin.

— Sybil ne peut pas s'empêcher de le tripoter dès qu'elle le voit... c'est vraiment pathétique, s'amuse une voix féminine derrière moi.

Je me retourne aussitôt, pour éprouver un choc intense en découvrant la femme qui vient de parler : elle ressemble énormément à Chris, même question tatouages, bien en évidence grâce à son débardeur noir. Je lui donne plus de trente ans à cause des pattes d'oie aux coins de ses yeux qu'elle plisse en me souriant. Sa longue chevelure brune est nouée en une longue tresse lui tombant sur la poitrine. C'est vraiment une belle femme. Soudain, elle me tend une main :

— Salut, je suis Patricia Farwink. La mère de ce play-boy jouant aux gros durs... tu peux m'appeler Pat.

Je lui serre gentiment la main en retour, l'œil écarquillé d'étonnement car Chris ne m'avait pas prévenu que sa mère serait là. Je me reprends puis souris :

— Katherina Bell. Mais vous pouvez m'appeler Kate. Je suis ici pour le poste de serveuse.

Elle opine sans se départir de son agréable air chaleureux.

— Enchantée, Kate. À la manière dont mon fils se tord le cou pour nous regarder, j'imagine que lui et toi, vous vous connaissez ?

J'ébauche une grimace amusée.

— Oui. C'est mon logeur... Il m'héberge le temps que je gagne assez d'argent pour me prendre un appartement décent.

La surprise écarquille momentanément les yeux gris de mon interlocutrice.

— En plus de Mel ?

Je me racle la gorge :

— Je suis la sœur de Mélanie... en fait.

— Ouais mais c'est le jour et la nuit, les deux frangines, intervient Chris dont je devine la présence derrière moi. Katherina sait tenir une maison et m'a préparé un chouette repas ce soir.

Je note immédiatement que la mère de Chris se détend pour de nouveau m'offrir ce même sourire chaleureux qu'arbore parfois son rejeton. Tant de ressemblance me trouble.

— Elle s'est occupée de sa mère malade et de sa petite sœur. En vrai, le job au *Pandémonium*, c'est son second boulot, insiste Chris.

J'ai l'étrange sentiment qu'il cherche à convaincre sa mère que je suis quelqu'un de bien. La tentative est si flagrante qu'elle semble s'en amuser :

— J'ai compris, Chris. Ce n'est pas Mel.

— Ouais, confirme-t-il, du soulagement dans la voix.

— Bon, te voilà embauchée, Kate Bell.

Mon expression doit parler pour moi, parce que Pat hoche lentement la tête pour confirmer ce dont je me doute déjà :

— Je suis la boss du *Pandémonium*.

Chris se poste à mes côtés.

— Prends soin de ma petite femme, Paty.

« Paty » ?

Je ne peux pas m'empêcher de lui jeter un regard en biais, étonnée qu'il l'appelle par son prénom.

— Je l'ai eu très jeune, m'explique-t-elle. Les gens nous prenaient davantage pour un frère et une sœur que pour une mère et son fils... alors, il fait son timide en public. (Puis elle se tourne vers lui.) Ta « petite femme » ?

Je rougis, mal à l'aise. Du coin de l'œil, je vois Chris ouvrir et fermer la bouche plusieurs fois d'affilée sans parvenir à lui pondre une explication qui tienne la route.

— D'accord..., rit Paty. J'imagine que c'est ta façon d'être affectueux avec elle.

— Je ne suis affectueux avec personne, grommelle son fils, provoquant un nouvel éclat de rire chez sa mère.

Elle plonge son regard dans le mien, un brin plus sérieux :

— Tu peux commencer quand ? Demain, cela te convient ?

J'acquiesce. Paty pose sur mon épaule sa main fine, abîmée par de nombreuses heures à récurer, et la tapote.

— Bienvenue au *Pandémonium*, sourit-elle en m'adressant un clin d'œil. Servez-vous une bière, c'est ma tournée.

Sur ce, elle retourne officier derrière l'immense bar en forme de huit.

Soudain, la musique devient plus forte et les clients crient leur joie à grand renfort de sifflements.

— Dès 22 heures, le son tourne à fond, m'explique Chris, les yeux rivés à la piste de danse se remplissant rapidement.

— Merci, dis-je en le fixant.

Il tourne la tête vers moi.

— Pour quoi ?

— Pour m'avoir aidée à obtenir cet emploi. Je ne suis pas stupide... Je sais que ce que tu as dit sur moi m'a aidée à l'avoir, alors que tu n'étais pas très chaud pour que je bosse ici.

Chris ne répond pas tout de suite, se contentant de garder son regard plongé dans le mien.

— De rien, murmure-t-il après un court silence. Tu veux boire quelque chose ?

— Une bière.

— Tu es encore mineure, me taquine-t-il.

— Merci de taire cette information afin que je ne sois pas licenciée avant même de commencer.

Il sourit.

— Une bière, alors...

Je l'observe se diriger vers le bar tout en essayant de me détendre, jusqu'à ce qu'un bras entoure mes épaules et qu'une haleine empestant l'alcool me caresse le visage : un type aux cheveux blond filasse me scrute de ses yeux délavés.

— S'lut, joli cul.

Quelle entrée en matière. La grande, classe, quoi.

— Pourriez-vous ôter votre main, s'il vous plaît ? Nous ne sommes pas encore assez intimes pour que je vous laisse pénétrer dans mon espace vital de cette façon.

J'ai usé de mon inflexion sarcastique la plus glaciale, tout en le fusillant des yeux. Il y semble

complètement hermétique, probablement trop saoul pour voir autre chose que mes fesses. Puis, en un clignement de paupières, une main agrippe l'intrus par le col pour l'envoyer valdinguer sur une table, heureusement vide.

Chris. La rage déforme tellement ses traits que c'en est effrayant. Je ne lui avais jamais vu un tel regard depuis notre rencontre, même dans ses récents moments de colère.

Il ne laisse pas une chance à l'autre de se remettre sur ses pieds. Il vient carrément le chercher pour le saisir brutalement par les cheveux et là, je me fige complètement : il lui frappe violemment le visage contre la table. Jo me bouscule pour tenter de le tirer en arrière, sans succès. Le plus terrible dans tout ça est qu'il ne dit rien. Pas un mot, pas une insulte ne sort de sa bouche ; il se satisfait de cogner la tête du type sur la surface dure en bois. Mes yeux horrifiés sont hypnotisés par le sang qui s'échappe du nez cassé du blond.

— Chris ! hurle sa mère en se précipitant, mais Jo la stoppe dans son élan.

La foule commence à s'amasser autour de nous et une espèce d'électrochoc m'extrait de ma transe, je me rue à mon tour vers lui.

Il va le tuer... il va vraiment le tuer !

Cette pensée ne cesse de tourner dans mon esprit, et, en faisant attention à me placer clairement dans son champ de vision, je l'appelle doucement :

— Christopher.

J'ai suivi mon instinct. Quelque chose au fond de moi qui m'assure qu'il ne me ferait jamais de mal. Une certitude stupide. Malgré la musique, il semble m'entendre car il arrête de fracasser le crâne du pauvre bougre éméché, totalement inconscient à présent. Ses prunelles grises sont habitées par une sorte d'absence furieuse.

— Katherina ? murmure-t-il en fronçant les sourcils.

Il y a des éclaboussures de sang sur son visage, mais ce n'est pas le sien.

— Tu le lâches ? je suggère, encore avec calme et douceur.

Chris sursaute, regarde la tête ensanglantée du mec et le libère pour se relever tout en frottant énergiquement les mains sur son jean. Ce qui macule illico le vêtement.

Il me jette un coup d'œil nerveux :

— J'crois que... j'crois que j'ai déconné, là, non ?

Je ne sais pas quoi répondre alors je supplie mon cerveau de trouver une idée.

— Viens, je vais te nettoyer le visage.

Je vois deux grands costauds se précipiter pour embarquer sa victime, toujours dans les vapes, donc ma priorité reste Chris. Je passe un bras autour de sa taille et il me serre instinctivement contre lui. Sa mère m'adresse un long regard plein de reconnaissance auquel je réponds par un faible sourire, sous le choc.

Jo nous conduit vers une salle à l'écart du bar et de la piste de danse, où s'empilent des cartons. Il y a également un lit de camp, une table, des chaises dépareillées, une cafetière et un frigo.

J'oblige Chris à s'asseoir sur le fin matelas, il se laisse faire sans prononcer un mot, comme perdu dans ses pensées, comme s'il n'était pas tout à fait « revenu » de sa crise de rage.

— Je vous laisse, je vais aider Pat à nettoyer les dégâts.

— OK

Mais au moment où Jo s'apprête à franchir le seuil, je le retiens :

— Il ne risque pas de... ? enfin, les flics pourraient...

Jo hoche la tête, comprenant où je désire en venir, puis me dédie un sourire cynique.

— Non. Les gars d'ici ne vont jamais chez les poulets porter plainte...

... *parce qu'ils ont tous un casier judiciaire*, je termine mentalement à sa place.

Nous échangeons un regard entendu avant qu'il ne sorte définitivement de la salle. Il ne me faut que quelques secondes pour découvrir une pile de serviettes propres. J'en trempe une sous le jet au débit chaotique du robinet. Cette tâche effectuée, je me rapproche de Chris pour le nettoyer.

— Tu devrais peut-être faire un test HIV... on ne sait jamais.

Ma voix n'est qu'un murmure. Je débite les mots comme ils me viennent. L'abominable image de la tête de ce mec me hante encore. Je sens les yeux de Chris sur moi alors que je m'affaire, et évite soigneusement de les croiser. Mes doigts tremblent. Très agaçant.

— Tu as peur de moi, maintenant ?

Il a posé la question d'une voix enrouée qui me serre l'estomac. J'entreprends d'essuyer son cou.

— Je devrais ?

Je remercie aussitôt le ciel d'avoir réussi à parler d'un ton calme.

— Non. Je ne frapperais jamais une femme.

Je le crois. Quelque chose dans sa manière de le dire, ou de me fixer avec une intensité franche.

N'empêche, il est aussi imprévisible et sanguinaire qu'« eux », au final. Même si quelque part, ils sont différents, il y a des réactions similaires. Je ne dois pas me laisser attendrir par Chris. Je dois absolument garder en tête ce qu'il est, à qui il ressemble, « qui » il me rappelle.

— Bien.

J'ose enfin lier mon regard au sien. Il n'y a plus aucune trace de fureur dans ses prunelles grises. Il paraît même plutôt paisible. Lentement, il lève une main pour saisir la lanière de mon haut, celle qui se trouve autour de mon cou, et tire un peu dessus avec une très grande délicatesse. Je hausse un sourcil interrogateur, il y répond par un sourire en coin :

— La vue est super agréable, surtout quand tu te penches avec ce genre de fringues sur le dos. Cependant, je ne crois pas que ce soit une bonne idée de m'agiter un tel panorama sous le nez.

Je me redresse aussitôt en me raclant la gorge. Il rit doucement de ma réaction.

— C'est quand tes soirs de service ? me demande-t-il brusquement.

— L'annonce parlait du mardi et du mercredi, mais également des week-ends.

Il pousse un grognement irrité.

— Je peux éviter de venir la semaine, mais le week-end... ça va être chaud.

— Pourquoi veux-tu...

Néanmoins, je ne finis pas ma phrase. La lumière vient d'éblouir ma matière grise : c'était l'une des raisons pour laquelle il ne souhaitait pas que je bosse au *Pandémonium*.

— Si y a encore un type saoul qui cherche à te tripoter, je pense que je vais le massacrer.

— Mais pourquoi ? Qu'est-ce que cela à avoir avec toi ? Je ne suis pas ta copine.

Chris se fige puis il lâche un rire amer.

— C'est vrai, opine-t-il. C'est absolument vrai. Tu n'es pas ma nana, et habituellement je ne suis pas un mec jaloux. Je ne comprends pas bien moi-même mes propres réactions, alors je vais avoir un peu de mal à te les expliquer.

Un étrange silence s'instaure entre nous. Finalement, c'est lui qui se charge de le briser :

— Pourquoi toi et pas une autre ?

J'ignore s'il pose la question seulement pour lui-même, ou si je suis censée lui répondre. Dans le

doute, j'opte pour creuser le sujet :

— Tu me... désires ? Un truc dans le genre ? je suggère prudemment.

Je m'attends à ce qu'il se marre, mais non, il se contente de tourner le visage dans ma direction, visiblement surpris.

— Oui... enfin, je te trouve très... tu me fais rire. Tu es sûrement la seule nana « bien » que j'aie rencontrée après ma mère. Tu oses me tenir tête. Bref... Et puis, tu es... jolie.

Le dernier mot s'étrangle dans sa gorge, ce qui me fait sourire malgré moi.

— C'est sûrement l'aspect « nouveauté » qui t'attire.

Il se gratte pensivement le menton tout en me détaillant, pour ensuite s'esclaffer :

— Ouais, bon, mais pas que...

Je fronce les sourcils.

— « Pas que » ?

Il agite une main dans les airs.

— Tes seins.

— Hein ? !

Chris hausse les épaules.

— Tes seins m'excitent. Je pense que ça participe grandement au fait que je sois attiré par toi. Et puis aussi ton c... tes fesses. Il cache rien, là, ton pantalon. Tes cheveux, aussi. Ton odeur. Tes yeux... ah ouais, tes yeux. Wouah ! Chaque fois que tu me regardes, j'ai l'impression qu'on me...

— C'est bon ! Tais-toi ! je m'écrie, le cœur battant la chamade.

J'ai l'impression d'avoir couru un cent mètres en moins de cinq secondes.

Je suis sûre qu'il ne se rend même pas compte de ce qu'il est en train de dire.

— J'ai compris le concept, je lâche d'une voix hachée.

Cette fois-ci, il éclate véritablement de rire, la tête penchée vers l'arrière. Lorsqu'il s'est un peu calmé, il se frotte les paupières du bout des doigts.

— Autant être franc, hein. Je ne vais pas te dire que tu ne m'excites pas, alors que c'est faux. Mais ce n'est pas pour ça que je vais me jeter sur toi. T'es pas le genre de meuf que je pourrai juste baiser avant de l'oublier dans l'heure qui suit. T'es... t'es trop jeune.

Là, il me dédie un large sourire :

— Pour le sexe, on verra ça dans deux semaines, lorsque tu seras majeure.

Je lui jette la serviette encore humide dans la figure ; il la laisse glisser sur lui pour la retirer au dernier moment, le regard pétillant.

— Crétin !

Deux semaines plus tard

Je n'ai pas vraiment vu passer cette dernière quinzaine de jours, quinzaine où j'ai mis, l'air de rien, Chris à l'essai suite à notre première journée de colocation assez traumatisante. Tout est passé si vite entre les quelques cours que j'ai réussi à suivre sans m'endormir, les visites que j'ai rendues à Juliette et mes deux emplois. J'ai même très peu vu mon colocataire ; je n'ai fait que le croiser tant nos horaires ne se correspondent pas. J'ai gardé en tête mes obligations envers lui, donc la maison est restée relativement propre et des repas l'attendent toujours sur la table, même si je suis absente lorsqu'il dîne. Le lendemain matin, retrouver des plats où il n'en reste pas une miette me fait parfois

sourire bêtement avant que je ne me reprenne.

Mel est revenue deux jours durant ces deux dernières semaines. Elle m'a tout simplement ignorée mais je l'ai entendu se disputer avec Chris. Comment louper leur conversation quasiment hurlée de bout en bout ? Impossible, mais j'étais trop crevée pour me lever du lit et leur ordonner de la boucler. J'avoue avoir souri comme une idiote lorsque ma sœur, hors d'elle, lui a demandé de choisir entre elle et moi et qu'il lui a répliqué :

— Tu es sérieuse, Mel ? Attends, choisir entre toi qui paies ta part de loyer tous les trente-six du mois et ta sœur qui nettoie la piaule, me fait à bouffer... putain, quel dilemme !

Alors ma frangine a gueulé :

— Tu le vois celui-là ? Ben, tu peux lui faire une croix dessus !

J'ai deviné ce à quoi elle faisait référence en écoutant la réponse ironique de Chris :

— C'est pas vraiment un argument, chérie. Son cul n'a rien à envier au tien, alors quitte à mater, je préfère celui qui n'a jamais essuyé une banquette arrière.

Suite à ça, elle a poussé un tel hurlement que les voisins ont dû frôler la crise cardiaque. Pour finir l'affrontement en beauté, la porte a violemment claqué.

Chris

Deux semaines qu'on ne fait que se croiser... Elle doit être sacrément crevée.

J'ouvre doucement la porte de sa chambre : je veux juste jeter un coup d'œil pour vérifier qu'elle va bien.

Je retiens stupidement ma respiration au moment d'entrer. J'avance à pas feutrés jusqu'au lit où je la découvre encore dans son uniforme du restaurant, ce qui me fait secouer la tête.

Délicatement, en essayant de ne surtout pas la sortir de son sommeil, j'attrape un bout de la couette et la borde jusqu'au menton. Sans y prendre garde, je me retrouve en train de la mater en train de dormir. J'ai subitement la bouche sèche. La sienne est légèrement entrouverte, il s'en échappe un souffle régulier ralentissant étrangement les battements de mon cœur. Je repère une mèche qui menace de venir tomber sur ses lèvres ; je la saisis entre le pouce et l'index pour la place derrière son oreille. Concentré, j'ai incliné davantage mon visage vers le sien, à tel point que je peux presque déposer un baiser sur sa joue. Je déglutis difficilement... faut avouer que la tentation est vachement puissante. Je suis totalement déchiré entre ce désir irrationnel et le côté pervers d'un tel acte.

C'est vrai, quoi... ça fait psychopathe.

Ce n'est que lorsque j'entends le son de mon propre gémissement que je réalise l'avoir poussé et je me redresse vivement, sur le point de me foutre des baffes.

Je me dirige fermement vers la porte, mais au moment de franchir le seuil, je pile : je n'ai pas envie de mettre les voiles. Je n'ai pas envie de m'éloigner d'elle. J'ai plutôt envie de m'allonger à ses côtés et de la serrer dans mes bras pour me nourrir de sa chaleur. Je veux l'embrasser. Ce violent et soudain désir me tétanise de l'intérieur, faisant ressurgir une voix de mon passé qui essaie de me pousser au vice, me chuchotant qu'une telle occasion ne se représentera peut-être pas de sitôt, que je devrais céder à la tentation. Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule, vers ce corps délicieusement endormi, puis penche la tête en arrière, les doigts de la main gauche agrippés au chambranle de la porte.

Je la veux, putain. Je la veux vraiment.

La sonnerie de mon téléphone met un terme à ma torture et je me précipite au salon comme si j'avais le diable en personne aux trousses.

— Ouais ?

— On a du boulot, ce soir.

Benny.

— Quel genre ?

— Père Noël.

« Père Noël » est un nom de code signifiant que nous devons récupérer du fric pour Ronan. Encore un abruti qui lui a emprunté une somme astronomique en promettant de la lui rendre un mois

après, engraisée d'un pourcentage insensé. Ce genre de plan arrive plus souvent qu'on aurait pu le croire. Des gens désespérés, des voyous, des junkies... qui tentent ensuite de fuir, de se cacher pour gagner un délai supplémentaire dérisoire. Le problème étant qu'il existe toujours des âmes charitables pour les dénoncer en échange d'une dose, d'un peu de fric, d'une faveur. Nous les retrouvons toujours, peu importe où ils se planquent.

Parfois, Ronan fait acte de présence, juste pour le spectacle et montrer qui est le « patron ». La main-d'œuvre, c'est nous. C'est moi.

— Viens me chercher, je ne veux pas qu'on pète le pare-brise de ma bagnole comme la dernière fois.

— OK, rit Benny avant de raccrocher.

J'enfile aussitôt un sweat à capuche, mais également une casquette, au cas où il y aurait des caméras de surveillance.

C'est plus fort que moi mais je retourne près de la porte derrière laquelle Katherina dort paisiblement pour l'entrouvrir et vérifier une nouvelle fois qu'elle ne s'est pas réveillée. Non. J'écoute sa douce respiration à peine audible de là où je me trouve, rassuré.

Sur la pointe des pieds, je sors de l'appartement, verrouille l'entrée, puis descends quatre à quatre les escaliers tout en nouant un foulard de manière à camoufler le bas de mon visage.

Les mains dans les poches, je traverse le parking du bâtiment jusqu'à la BMW de Benny. Ce type change de bagnole comme de chemise, n'empêche que ce sont toujours des BMW. Celle-ci est noire comme du charbon.

— Classe, ta poubelle ! je lance en guise de salutations.

— Tu as dit au revoir à ta petite femme avant de partir bosser ? rétorque-t-il du tac au tac.

Je lui réponds par un doigt d'honneur : Kate m'a refile le truc.

— Elle dort comme un bébé.

J'ai balancé cela en bouclant ma ceinture de sécurité et heureusement pour mon ego que mon foulard cache mon sourire idiot.

Erik se penche entre nos deux sièges :

— Tu l'as bien bordée ?

Je me tourne pour le fusiller du regard.

— Toi, j'vais t'épiler la tronche si tu me cherches.

Il se renforce immédiatement au fond de son siège sous le ricanement de Jo, placé juste derrière moi.

— Vous n'avez pas compris, bande de cons, que c'est un sujet sensible ? fait-il joyeusement.

— Je reconnais que c'est un petit canon ambulante, sans ses fringues de garçon manqué, admet Benny.

— Ouais, c'est un canon ! j'approuve en opinant du chef.

— P'tain, t'es amoureux ! lance Erik d'un ton dégoûté, pendant que Benny démarre la voiture.

— N'importe quoi, je marmonne.

Mon regard se perd dans le défilement incessant des lumières de la ville.

— Et qu'est-ce que ça peut vous foutre ? je m'énerve. Sans déconner !

— Moi, je le trouve mimi tout plein le Chris gaga de sa petite femme, plaisante Jo.

Je lève les yeux au ciel : c'est ma fête, j'aurais mieux fait de la boucler.

— On change de sujet ? je propose, plein d'espoir.

— Oui ! crie Erik.

— Non ! s'exclament Benny et Jo à l'unisson, morts de rire.

— Qu'est-ce qu'elle t'a fait à bouffer ? se renseigne le conducteur, sans lâcher la circulation des yeux.

— J crois que ça s'appelle une blanquette de veau... C'était super bon.

Ils râlent tous en chœur de dépit, ce qui dessine un sourire satisfait sur mes lèvres.

— Vous avez les boules, hein ?

— Merde, même tes fringues sentent bon, soupire Benny. J'en veux une comme ça, moi aussi.

— C'est MA petite femme ! je fanfaronne. Je ne la prête pas. Jamais.

— Jusqu'au jour où un type va la lever, marmonne Erik.

Cette éventualité me glace le sang.

— Ça ne risque pas d'arriver, elle a autre chose à penser.

L'argument a fusé hors de ma bouche avant même que je n'y réfléchisse sérieusement.

Il ricane, mauvais.

— Ouais bah, je peux t'assurer qu'un jour ou l'autre, un mec va lui taper dans l'œil, et elle écartera les cuisses.

Une flambée de colère me brûle de l'intérieur. Je serre les poings. Ma vue devient floue.

— J'ai dit... et putain, tu m'écoutes, Erik : j'ai dit que cela n'arriverait pas.

Je l'entends vaguement couiner et devine que Jo vient de le frapper en guise d'avertissement. Un silence de plomb s'abat dans l'habitacle de la BMW.

Benny arrête sa bagnole sur un autre parking, qui jouxte une école primaire, et où nous allons probablement retrouver Ronan. Lorsque je repère sa limousine blanche, une moue ironique se dessine sur mon visage : plus voyant que ça, ça ne doit pas exister.

Jo sort le premier, suivi de Erik. Je me tourne vers Benny :

— J peux attendre ici ?

Un éclair de tristesse passe dans ses yeux ; il secoue négativement la tête, me tirant un long soupir de condamné à mort.

— Tu sais, s'il t'appelle son « chien enragé », c'est qu'il tient à t'avoir sous la main.

Ma mâchoire se contracte et mon regard se durcit.

— Un jour... j'aimerais la lui bouffer jusqu'à l'os ! je grogne avant de m'extraire rageusement de sa BMW.

Pourtant, c'est d'un pas nonchalant que je me dirige vers l'immense voiture clinquante, une nonchalance de façade que je perfectionne en baissant légèrement mon foulard. Un de ses gorilles ouvre la portière mais je n'ai pas envie de me glisser à l'intérieur, préférant me contenter d'appuyer un avant-bras contre le toit. La commissure de mes lèvres s'incurve sous un méchant sourire, surtout lorsque mes yeux se posent sur son impeccable smoking de la même teinte que la limousine. Autour de son cou pendent deux choses : une écharpe en soie noire et une blonde pulpeuse, probablement une prostituée. Un regard vert rencontre le mien.

— Bonsoir, Chris, me salue-t-il en souriant.

Son sourire est aussi froid que son accent russe.

— Boss.

— Vous êtes prêts ? s'enquit-il en penchant la tête sur le côté.

Je hais ce type du plus profond de mes entrailles. Je hausse les épaules.

— Comme d’habitude.

— Où sont les autres ? demande-t-il encore pendant que la blonde qui lui dévore le lobe de l’oreille me lance une œillade aguicheuse.

Je détourne le regard, écoeuré.

— Là ! chantonne Benny en trotinant jusqu’à nous, les mains dans les poches de son jean.

Erik s’agite comme s’il avait froid mais je le connais : c’est seulement l’adrénaline qui commence à se déverser dans ses veines. Dans ces moments-là, il ressemble à un junkie venant de s’injecter sa dose. Quant à Jo, il fume tranquillement une cigarette tout en comparant ses biceps à ceux du deuxième gorille russe debout à ses côtés et qui semble totalement l’ignorer. Du coin de l’œil, je vois Ronan donner un dossier cartonné à Benny et ce dernier lit, avec empressement, les informations concernant notre cible de la soirée.

— Un de tes revendeurs ? s’étonne-t-il.

Notre patron hoche lentement de la tête.

— Il me doit plus de trente mille euros de came. Deux mois de rab, déjà. Ça suffit, je veux mon fric. Je vais lui lâcher mon chien dessus.

Je me raidis instinctivement.

Si seulement... si seulement Paty n’avait pas besoin de la protection de ce connard. Si seulement...

— OK. Je vois où c’est, murmure Benny. Tu nous suis ?

Notre patron penche une nouvelle fois la tête sur le côté.

— Non. Ce soir, je suis occupé... je me rends à un gala de charité.

En entendant ces mots, je lui lance un regard en biais auquel il répond par un clin d’œil amusé.

— Je suis certain que tu trouves ça drôle, Chris, j’ai tort ?

Je hausse les épaules avec indifférence.

— Mais si, insiste-t-il. Me rendre à un gala de charité au bras d’une pute qui avait ma queue dans sa bouche y’a à peine un quart d’heure... leur donner du fric alors que, dans l’heure qui suit, à une soirée VIP, tous ces enfants de putains vont me vomir le double afin de se payer leur dope, c’est hautement risible, n’est-ce pas ?

Je déglutis péniblement le flot de salive qui envahit subitement ma cavité buccale, mais réussis à garder mon calme. Erik se met à glousser bêtement et je lui lance un regard noir lui intimant de la boucler. Je le sens, c’est trop tard, alors, à moins de lui écraser mon poing sur la gueule – ce qui n’est pas possible sans exciter la curiosité de Ronan – je n’ai aucun moyen de stopper ce débile.

— Chris... il a plus d’avis, depuis qu’il a une « petite femme ».

Je ferme les yeux.

L’enfoiré... je vais le tuer. Je vais lui faire la peau, sans déconner.

Notre boss se penche aussitôt en avant, l’air d’un requin ayant humé l’odeur du sang frais.

— Une petite femme ? Oh ? Vraiment ? Mon chien s’est trouvé une chienne ?

Je serre violemment les poings.

Reste calme... pense à Paty. Pense à Katherina qui dort tranquillement à la maison. Tout est cool.

Benny se met à rire et je dois avouer qu’il est crédible dans le rôle du mec qui trouve ça super drôle.

— Cette blague ! Chris a une poule dans chaque port ! s’exclame-t-il, plutôt convainquant.

Mais je perçois toujours le regard incisif de Ronan qui épie la moindre de mes réactions.

— C'est vrai, ça, Chris ?

J'opine avant de tourner la tête pour cracher au loin un jet de salive acide.

Il esquisse une moue déçue, mais je peux de nouveau respirer normalement. Il ne manquerait plus qu'il veuille rencontrer Katherina... Rien qu'à cette idée, mon estomac se contracte.

Une fois le boss parti, non sans m'avoir adressé son détestable clin d'œil, nous nous tournons tous vers Erik qui recule d'un pas, en levant les mains.

Benny me devance en le saisissant par le col au point de lui faire décoller les pieds du sol :

— T'es tellement con que j'ai envie de te démonter la tronche ! gronde-t-il.

— Mais quoi ! chuinte-t-il d'une voix suraigüe.

— Chris t'a déjà expliqué, à propos de Ronan ! S'il lui découvre une blessure, Ronan enfoncera son doigt dedans ! Triple connard ! s'écrie Jo, hors de lui.

À mon tour, j'avance dans sa direction et lorsque ses yeux croisent les miens, il devient pâle.

— Je-je suis désolé, Chris... j'te jure ! pleurniche-t-il. J'avais... j'avais oublié !

— Si jamais tu recommences à parler de Katherina, j'te bute, Erik.

Il acquiesce fébrilement et des larmes roulent sur ses joues creuses. Jo lui octroie une méchante claque sur le crâne avant que Benny ne le relâche brutalement en serrant les dents.

— Ce n'est pas comme si tu ne savais pas de quoi il est capable ! Abruti ! crache-t-il avant de se détourner pour rejoindre sa BMW.

Nous le suivons comme un seul homme.

Le trajet jusqu'à la planque de Denis, le fameux revendeur qui a tant mis Ronan en rogne, nous a pris environ une demi-heure. Mes trois potes sont tous sortis du véhicule une arme à la main : batte de baseball pour Jo, flingue pour Benny, pied-de-biche pour Erik... La mienne se situe au bout de mes bras et de mes jambes. Elle m'a toujours suffi, et ça allait être le cas pour cette fois-là également.

J'ai même laissé Denis me frapper le premier, pour le fun, pour m'énerver, pour goûter mon propre sang sur ma langue, puis, j'ai imaginé la tête de Ronan à la place de la sienne. C'est ma technique pour exécuter ce genre de boulot sans états d'âme : visualiser sa sale gueule à la tignasse blonde et la lui écraser de mes poings, de mes pieds. Le ravager d'uppercuts, de coups latéraux. J'atteins alors le summum de la jubilation. Un sentiment proche de l'orgasme... Ce qui est génial, c'est qu'à chaque nouvelle mission, je peux de nouveau le tuer. Venger David. Libérer ma mère... et maintenant : protéger Katherina.

Katherina

Je déteste cette sensation humide contre ma bouche.

Lorsque je suis une loque humaine rongée par la fatigue, je bave sur mon oreiller et être réveillée par ladite sensation très dérangeante me met d'office de mauvais poil. Ma sale humeur augmente d'un cran en constatant que je porte mon uniforme.

Super ! Je ne l'ai pas lavé et je vais devoir le faire sécher sur le radiateur !

Dans un état second, je m'assois sur le bord du lit, doutant de réellement entendre le groupe U2 chanter *The One* à tue-tête dans l'appartement. Par réflexe, j'attrape le radio-réveil : il indique bien 7 heures du matin et après l'avoir remis à sa place, je jette un regard interrogateur en direction de la porte.

Chris est déjà debout ?

Intriguée, je sors de la pièce sans m'annoncer et une agréable odeur de café m'emmène jusqu'à la cuisine. J'admire le spectacle. Mon logeur, torse nu, dévoilant l'intégralité de ses tatouages qui paraissent descendre plus bas que la ceinture maintenant son jean en place. Il est en train de préparer le petit déjeuner.

— Salut !

Chris se retourne en souriant. Mon propre sourire s'efface comme s'il n'avait jamais existé. Il a une blessure près de l'arcade sourcilière gauche, un gros hématome sur la joue et la lèvre inférieure fendue.

— Putain de bordel de merde ! je m'exclame.

— C'est moins terrible que ça en a l'air.

Il se détourne vers sa poêle.

— Eh bien, je l'espère ! je marmonne, loin d'être convaincue.

Ma voix est blanche, probablement autant que mon teint.

— C'est ton anniv', aujourd'hui, nan ? Pour fêter ça, je t'ai fait un petit déj' de championne.

Le sujet qui me préoccupe, là, tout de suite, c'est surtout l'état de sa figure.

— Il t'est arrivé quoi, au juste ? Bagarre ?

Le souvenir du blondinet au *Pandémonium* est encore frais comme un gardon dans ma mémoire.

Je m'installe à la table en formica sans le quitter des yeux, et ne peux empêcher mon regard de se promener sur les dessins colorés ornant ses omoplates. Il y a un dragon déployant ses ailes tandis que ses griffes acérées agrippent un glaive. La pointe de l'épée est à peine visible à cause de son pantalon. Lorsqu'il me fait face, il surprend mon regard posé sur lui et affiche aussitôt un sourire arrogant.

— Tu baves, petite femme.

— Pas du tout.

J'ai répondu trop rapidement pour que ce soit honnête. Il le sait, ça se voit comme le nez au milieu du visage. Ses prunelles grises brillent d'une lueur amusée. Comme pour en rajouter, il fait rouler les muscles de ses pectoraux. Sur le droit se trouve un scorpion et, sur le gauche, un envol de corbeaux. Je lève les yeux au ciel, feignant d'être indifférente à son cinéma. Ce qui n'est évidemment pas le cas, puisque mon traître d'organe cardiaque s'emballa de façon prodigieuse.

— Tu bosses, aujourd'hui ?

— Non. Je vais seulement en cours. Alors, c'était quel genre de bagarre ?

Il hausse un sourcil.

— Avec une porte ?

— Elle a un sacré crochet, ta porte.

Ce à quoi il rit, penchant sa tête vers l'arrière. C'est idiot mais j'aime quand il rit de cette manière.

— Je l'ai fait sortir de ses gonds, rétorque-t-il en s'attablant en face de moi.

Je ris aussi. Il dépose la poêle au centre avant de m'offrir une fourchette.

— Faut reconnaître que tu es doué pour ça. Des œufs brouillés ?

Il opine pour ensuite me jeter un regard de velours par en dessous, un sourire charmeur sur les lèvres :

— Je suis doué pour beaucoup de choses.

Je goûte sa cuisine à laquelle il a ajouté de la sauce tomate, et il semble attendre mon verdict avec impatience, s'humectant sans cesse les lèvres. Devant son attitude, je lui réponds la bouche encore pleine et seulement afin de le rassurer :

— C'est vachement bon ! je le complimente, tout en faisant attention à ne pas en recracher par inadvertance.

Un sourire heureux très enfantin se dessine sur sa bouche et il plonge joyeusement sa propre fourchette dans le plat.

— Tu ne veux vraiment pas me raconter ce qui s'est passé ?

Nos regards s'accrochent tandis qu'il mastique sa bouchée. Quelque chose de sombre passe brièvement dans le sien puis il me fait signe que non, avant d'engloutir une nouvelle fourchetée d'œufs. Je hausse les épaules. Nous avons tous nos petits secrets.

— Je t'emmène en cours ? propose-t-il soudainement. C'est ton anniversaire après tout.

Je me relève après m'être essuyé la bouche avec un morceau de papier essuie-tout.

— Laisse-moi réfléchir... prendre le bus ou arriver en Pontiac GTO Judge... quel crève-cœur !

Il sourit.

— Elle claque, ma caisse, hein ?

Je lève mon pouce en l'air :

— Bébé est resplendissante, tu as bien bossé, « papa ».

Une fois encore, je réussis à le faire rire. Je ne comprends pas bien pourquoi, mais chaque fois que j'y parviens, mon cœur s'allège et c'est une sensation très agréable.

— Je vais prendre une douche.

— C'est ton anniversaire, j'peux te frotter le dos, si tu veux, suggère-t-il d'une voix traînante, alors que je m'apprête à sortir de la pièce.

— Même pas en rêve !

Je l'entends s'allumer une cigarette en s'esclaffant doucement.

Un quart d'heure plus tard, nous sommes dans sa voiture. Il porte sa veste en cuir de voyou, mais aussi une paire de lunettes de soleil qui cache un peu les traces de coups.

— On fête ça avec les mecs au *Pandémonium* ? me propose-t-il subitement.

Je lui lance un regard en biais. Il s'en aperçoit et tourne brièvement la tête vers moi :

— Quoi ?

Je garde le silence quelques secondes supplémentaires : durant ces deux dernières semaines, il s'est débrouillé pour ne jamais se trouver au bar-discothèque durant mon service, et je dois avouer que je m'en suis sentie soulagée. Maintenant j'ai un peu peur que, dès qu'un mec se montre trop entreprenant, il lui explose la tête.

— Rien, dis-je finalement pour fixer la route à travers le pare-brise.

— Accouche ! insiste Chris, comme s'il avait oublié ce terrible épisode.

Je prends une profonde inspiration.

— Je ne pense pas que ce soit... une bonne idée.

Il reste muet un bref moment, puis lâche :

— Oh.

Pour rapidement enchaîner :

— Ça n'arrivera pas. L'autre fois... ça m'a pris de court, action-réaction, tu vois ?

Je vois. Je vois même très bien. Je vais devoir lui mettre le nez dedans.

— Et si je suis totalement bourrée et que j'embrasse un type ?

— Si tu veux embrasser un mec, je suis entièrement à ta disposition. Je sais me dévouer quand la situation le demande.

— Chris !

Il rit en se tournant une nouvelle fois dans ma direction.

— Quoi ? C'est vrai !

— Je suis sérieuse !

Il hoche vigoureusement la tête.

— Mais moi aussi, je suis sérieux.

Je lève les mains en l'air, agacée.

— Tu fais celui qui ne comprend pas.

— Explique-moi, alors. Si tu ne dis pas les choses clairement...

— Toi et moi, on n'est même pas ensemble et pourtant t'es prêt à réduire en bouillie un gars parce qu'il me drague. Tu ne penses pas qu'il y a un problème quelque part, là ?

Encore une fois, il me contemple avant de se recentrer sur sa conduite.

— C'est insupportable à ce point, mon attitude ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, je soupire. Si j'étais ta copine, ton attitude serait à peu près normale. Mais j'ai l'impression que tant que j'habiterai chez toi, avoir un copain est exclu et que notre relation, entre toi et moi, n'est pas très... saine.

— C'est pas toi qui voulais une règle à respecter ? Eh bien je la trouve très bonne, ton idée : tant qu'elle habite à l'appart', pas de mecs pour Kate. Si ça te démange tellement, demande-moi, je suis un homme serviable. Putain !

Il a crié le juron en frappant son volant du plat de la main, me faisant sursauter. Après avoir bruyamment respiré, Chris reprend :

— T'as raison. Je deviens complètement cinglé quand il s'agit de toi. C'est juste que... tu es...

j'éprouve le besoin de te protéger, et de manière exclusive. J'ai souvent envie d'aller plus loin... crois-moi tu péterais les plombs si t'arrivais parfois à voir ce que j'ai en tête lorsque je te regarde, faut croire qu'un truc me retient. Tu sais, le bien, le mal, d'habitude je m'en tamponne. Pourtant, te vouloir de cette manière... je le sens, c'est « mal ». Tu veux t'en sortir, tout ça, je respecte. Ta volonté est hallucinante. Je ne veux pas te salir, salir ça – il agite une main – ce machin qui te rend si... hors de portée. D'un autre côté, j'ai pas envie que quelqu'un d'autre te touche, si moi je ne peux pas. C'est... c'est un putain de truc de ouf ! Merde !

Je suis folle. Il n'y aucune autre explication, parce que mon cerveau s'est arrêté au fait qu'il fantasme sur moi.

— Tu fantasmes sur moi ?

Je voudrais me gifler, là, tout de suite.

Pourquoi j'ai dit ça ?

Chris tourne la tête deux fois de suite dans ma direction, et je vois bien à ses sourcils arqués par-dessus les verres fumés qu'il est stupéfait que j'aie osé mettre de tels mots sur ce qu'il vient d'avouer. Soudain, il éclate d'un rire sonore.

— Katherina, si tu m'allumes, je vais prendre feu et te brûler dans la foulée. Pitié, n'aborde pas ce sujet-là.

— Mais tu ne veux pas sortir avec moi parce que...

— ... tu es quelqu'un de bien qui mérite un mec « normal ». Tu es trop jeune, même si à partir d'aujourd'hui tu es majeure. Bref, je te vois plus tard bosser dans... je ne sais pas, moi, genre un laboratoire, avec un mari et deux gosses, p't'être un chien, le tout dans une villa achetée à crédits.

— Je suis nulle en sciences, je commente en souriant.

Lui aussi sourit tout en secouant la tête.

— C'était un foutu exemple. Je suis sûr que tu pourras devenir ce que tu veux... *qui* tu veux.

— Mais toi, non ?

Sa mâchoire se contracte sous l'ombre de sa barbe naissante.

— Non. Moi je me lève et dors dans la merde puante de cette chienne de vie. Rien que le fait de garder la tête hors de tout ce bordel me demande trop d'efforts. J'aimerais que tu t'en sortes. Prouve-moi qu'on peut s'en sortir. J'demande que ça.

Mon cœur se serre dans ma poitrine et j'ai l'impression d'étouffer.

— Je vais essayer de te foutre la paix, si... si jamais tu trouves un mec, je regarderai ailleurs.

Loin de me mettre en liesse, sa bonne volonté me tord les entrailles en me donnant étrangement envie de pleurer.

— Regarder ailleurs, hein ? je murmure.

— Ouais.

Il passe une vitesse puis répète, de l'amertume dans la voix :

— Ouais.

Chris

— C'est sûr ? Si ça dérange, j'peux le faire autrement, Paty.

Ma mère me dédie un sourire affectueux tout en servant un client.

— Non. C'est l'anniversaire de la petite. Elle bosse dur, elle le mérite.

Je suis entièrement d'accord.

— Elle arrive à quelle heure ?

Je zyeute machinalement l'écran de mon portable.

— Dans... bientôt. Le temps de récupérer sa petite sœur et de se changer à l'appart'.

Ma mère esquisse cette moue que je lui connais, comme si elle connaissait un secret me concernant. Ça m'agace.

— Vous êtes ensemble ? s'enquiert-elle, sûrement pour la forme, parce qu'elle semble déjà en être persuadée.

— Non. Je ne suis pas le bon gars pour elle.

— Je comprends. Mon petit doigt me dit qu'elle est pourtant la bonne nana pour toi.

Les miens, de doigts, se mettent à pianoter sur le comptoir aussi rutilant qu'un miroir astiqué.

— Je vais me contenter des meufs faciles.

Paty sourit une nouvelle fois.

— OK. Alors je peux dire à Jaze qu'elle est libre ?

— Ne me lance pas sur le sujet qui fâche, Paty. J'en ai déjà bouffé ce matin avec elle.

— Avec... ta « petite femme » ?

J'appuie mon front brûlant sur la surface lisse rafraîchissante, puis ferme les yeux.

— Éclate-toi... je t'en prie. Je me torture déjà tout seul comme un grand, mais je ne refuse jamais un coup de main quand il s'agit de jeter du sel sur mes blessures ! je murmure, mais je sais que ma mère m'a entendu puisqu'elle rit doucement.

— Étant donné ta réaction lorsque Fab s'est montré un peu pressant, c'est assez évident.

Je me mords la lèvre.

— Désolé.

— Des centaines de femmes doivent te remercier pour ça... ne te prends pas la tête. Alors ? Pour Jaze ?

— Ce con ? Non. Sa gueule ne me revient pas.

J'inspire longuement :

— Enfin, oui. Je voulais dire oui. Il peut... Non ! Bordel, non ! je termine en m'exclamant pour relever la tête et croiser son regard rieur.

Je gémis.

— C'est oui, ou c'est non ? Il ne veut pas finir comme Fab, alors il demande d'abord la

permission. C'est mignon, tu ne trouves pas ?

— Totalement ! je ricane. Tu ne le vois pas, là, mais je craque complet pour lui à l'intérieur de mon petit corps.

J'imagine ce type qui a autant de tatouages que moi, avec sa tronche de mannequin, la serrer dans ses bras pour l'embrasser, et...

— Putain, sers-moi un verre.

La brûlure de l'alcool le long de ma gorge n'apaise en rien cette tempête ; elle gronde féroce dans mes entrailles.

Je ne suis pas le type qu'il lui faut.

J'émet un bref rire acide et vide un peu plus mon verre de whisky, sous l'œil attentif de ma mère qui me surveille, l'air de rien. Depuis que ma route a recroisé celle de Katherina, c'est le bordel dans mon cerveau, et je ne parle même pas des autres organes.

Si je me mets avec elle, je vais forcément lui attirer des emmerdes.

J'appuie les coudes sur le comptoir pour me prendre la tête entre les mains.

Fait chier... fait chier... je suis largué !

Lorsque mon téléphone sonne, je le sors de ma poche sans vraiment regarder le nom qui s'affiche.

— Chris ? C'est moi.

Katherina.

— Tu arrives ? je demande, avant d'ingurgiter le fond de mon verre tel un médicament à la vertu miraculeuse.

— Euh... justement, c'est à ce propos. Tu crois que tu pourrais venir nous chercher ? Au fait, Juliette ne m'accompagne pas, enfin, bref, tant mieux quelque part.

Sa voix est mal assurée, ça m'intrigue.

— Ouais, mais... pour quelle raison ? C'est pourtant toi qui as sorti tout un cirque ce matin en disant que tu te radinerais par tes propres moyens.

— C'est à cause d'une copine, elle... j'ai... j'ai fait un pari stupide que j'ai perdu. Elle est là, avec moi.

Effectivement, j'entends un rire féminin en bruit de fond.

— Elle est trop sexy ! hurle soudain ladite voix inconnue, comme si le téléphone avait changé de main.

— Mais t'es pas bien ? ! N'importe quoi ! s'énerve Kate.

Cette phrase a le pouvoir magique de faire courir mon sang à contresens dans mes veines.

— Je suis là dans dix minutes.

Je raccroche et contemple mon portable pour remarquer le tremblement involontaire de mes doigts. « Elle est trop sexy ». *Vraiment... j'avais besoin de ça. Qu'elle soit « sexy ».*

Ma mère s'avance jusqu'à mon niveau :

— Un problème ?

— Non. Je dois finalement aller la chercher... je m'attends au pire.

— Pourquoi ?

Je lève le nez de l'écran de mon téléphone.

— Sa copine, celle avec qui elle vient à la place de sa frangine, a dit textuellement, en parlant de Kate : « elle est trop sexy ». Quand une meuf sort ça à propos d'une éventuelle rivale, ça veut dire que je vais pleurer des larmes de sang. Putain !

Ma mère éclate franchement de rire, les mains posées sur ses hanches.

— Et pour qu'elle me demande de venir la récupérer, alors qu'on s'est presque disputés à ce sujet... je vais prendre cher.

— Courage, fils ! Jaze va être super content ! lance-t-elle dans mon dos.

Je simule la perte d'équilibre, comme si je venais de recevoir un violent coup dans les côtes, et ce n'est pas très éloigné de la vérité. Pareil à un condamné à mort, je traverse le *Pandémonium* afin de rejoindre ma Pontiac.

Dix minutes plus tard, je suis devant la porte d'entrée de mon appartement, hésitant encore à mettre les clefs dans la serrure. Lorsque je franchis enfin le seuil, je suis tendu. Inconsciemment, je retiens ma respiration en avisant une nana aux cheveux aussi noirs que ses yeux, du genre plutôt charmant. Elle me sourit. À sa façon de me mater, nul doute qu'elle me trouve à son goût.

— Salut. T'es la copine de Kate ?

Elle se lève aussitôt du canapé pour me taper la bise, en restant un peu trop longtemps collée à moi. Je m'écarte pour jeter un regard anxieux en direction de ma chambre, puis vers la salle de bains, me demandant d'où va émerger ma folle au harpon.

— Enchantée ! Je suis Amanda Gonzales. Toi... tu dois être Chris, c'est ça ?

Je hoche la tête sans lui prêter attention, nerveux. Elle glousse.

— T'es vraiment aussi canon qu'elle me l'avait dit !

Je baisse les yeux sur la dénommée Amanda, subitement intéressé.

— Elle a dit que j'étais canon ? je répète, étonné.

Je l'aurais davantage imaginé en train de me rhabiller pour l'hiver et les autres saisons, mais l'idée qu'elle me trouve beau me plaît davantage. Amanda glousse encore.

— Kate ! crie-t-elle. Notre chauffeur est là et je le trouve trop hot !

C'est la porte de la salle de bains qui s'ouvre, et encore une fois, j'oublie de respirer.

Katherina porte une espèce de minishort en jean et un T-shirt ample noir qui dévoile une de ses épaules par son col trop large. Je la regarde enfiler une doudoune dans une sorte d'état second. Ses cheveux ont été disciplinés et cascadenent dans son dos en une nappe soyeuse enflammée. Le maquillage est sophistiqué mais fait ressortir ses yeux de manière fascinante.

Je dévore tout du regard. Ses hanches, ses cuisses, ses mollets fuselés protégés par un collant satiné qui les galbe à me torturer. Sa poitrine qui tend délicieusement le tissu fluide. Son visage... elle ressemble à un top model d'un magazine posant pour un look de city-girl branchée, à la fois décontracté et horriblement sexy. J'en ai déjà maté dans les revues de ma mère. Le long collier qui se glisse entre ses seins va avoir ma mort sur la conscience... sûr.

Nos regards se nouent enfin, et je comprends bien qu'elle attend un commentaire de ma part. Mais qu'est-ce que je pourrais lui dire ? Je n'ai rien en stock avec des mots. Par contre, j'ai toute une panoplie de gestes qui me viennent en tête. Mes yeux ne peuvent rien y faire et caressent encore fois ses cuisses. Mon sang se met à pulser dans mes veines au rythme sourd de mon cœur. La tension que je sens près de mon aine me tourmente et si j'écoutais ce qu'elle me murmure tout au fond de moi, je traînerais immédiatement Kate dans ma chambre.

— Chris ? tente-t-elle.

Je l'entends nettement. Je suis juste foutrement incapable de lui répondre. Si je m'y amuse, ma voix sera beaucoup trop rauque, divulguant le terrible secret que j'essaie de cacher, là, tout de suite. *Je la veux. Bordel... je la veux !*

Nous ne sommes pas seuls, alors je me contente d'agiter les clefs de la bagnole pour lui signaler qu'on y va. Lorsque je lui tourne le dos, ma bouche est tellement sèche que j'ai l'impression d'avoir bouffé du sable. Amanda glousse encore ; ce ricanement idiot me tape sur les nerfs. *Les types du Pandémonium vont se jeter sur elle tels des loups affamés sur un agneau.*

À cette pensée, je me passe une main sur le visage puis démarre la voiture. Kate me fixe comme si elle s'attendait à ce que j'explose à tout instant. Ce qui est assez proche de la vérité.

Cela fait cinq minutes que je roule quand je remarque du coin de l'œil qu'elle soulève légèrement les fesses dans le but de tirer sur ce minuscule short. La partie de mon cerveau la plus intelligente comprend qu'elle remet seulement le vêtement en place, mais l'autre, cette abrutie finie, ne voit dans ce mouvement de croupe qu'une invitation implicite. Je m'étrangle avec l'air que je parviens à inspirer. Ça, c'est de l'exploit. S'étouffer en respirant. Elle perçoit cet affreux son, se fige et rougit.

— J'ai l'air ridicule, c'est ça ?

Elle semble à la fois gênée et déçue. Je lui jette un regard en biais, abasourdi. *Putain ! Ridicule ? Putain ! Mais où elle va chercher ça ? !*

— Non.

Comme prévu le ton de ma voix est rauque, et je ferme brièvement les yeux tout en me maudissant.

— T'es en colère ?

— Non.

Je suis juste en rut, bordel !

— Si tu l'es.

Elle me rend dingue.

— Je ne suis pas en colère.

J'essaie de garder mon calme. Enfin, je feins de l'être et ça a l'air crédible à l'oreille.

— Alors pourquoi tu fais cette tête comme si tu voulais tuer quelqu'un ? Tu n'as pas desserré les dents depuis l'appart'.

Je frappe le volant du plat de la main et aperçois le sursaut d'Amanda dans le rétroviseur.

— Tu te souviens de notre conversation de ce matin ?

Kate acquiesce, curieuse d'entendre la suite.

— Voilà. On est en plein dedans et je m'entraîne à prendre sur moi, mais tes questions ne m'aident pas vraiment.

— Tu me trouves sexy ? demande-t-elle.

Lorsque je vois de mes yeux le sourire qu'elle arbore, j'appuie sur la pédale de frein. Un mélange d'innocence et de flirt : je viens de perdre des neurones. J'inspire doucement, en prenant mon temps, puis j'expire par la bouche. Je répète l'opération deux ou trois fois avant de redémarrer la voiture.

— Ça veut dire oui ? insiste Katherina.

Un rire au parfum de folie sort d'entre mes lèvres. Je secoue la tête.

Les nanas... mais comment elles fonctionnent ? Bon sang !

C'est une mise à l'épreuve qu'elle m'a concoctée, sûr. J'ai terriblement envie de lui montrer ce qu'il en coûte de jouer avec mon désir. Je le ferais même volontiers si je n'étais pas certain de m'y brûler moi-même les ailes, pour finir complètement carbonisé. Ce soir, je vais devoir probablement me foutre minable pour résister à elle et à mes propres pulsions.

À peine garé sur le parking du *Pandémonium*, je m'éjecte la bagnole. Mon premier réflexe est de m'allumer une clope pour en tirer plusieurs bouffées d'affilée. Je m'adosse à ma portière, l'esprit en feu. J'ai les hormones en fusion, et cela ne s'arrange pas lorsque Kate, suivie de sa copine, me dépasse, et que mes yeux se posent naturellement sur ses fesses bien mises en valeur par ce foutu short.

Je me fais du mal. C'est vraiment douloureux de suivre chaque mouvement chaloupé de cette partie de son anatomie, en même temps, c'est bon. Vraiment bon. Je suis devenu masochiste.

Ah ! Putain ! Je suis mort !

Soudain, je réalise que les loups attendent, tapis dans l'ombre du *Pandémonium*, alors je jette mon mégot et je les rejoins en courant, non sans afficher une fausse décontraction. Je ne suis pas détendu. Je suis même tout le contraire. Mais voilà, question de fierté, je ne veux pas montrer qu'à l'intérieur, je ne suis qu'un pauvre animal gémissant qui bave comme un malheureux, la langue pendante.

Katherina

C'était vraiment une mauvaise idée.

Je sens la présence de Chris derrière moi. Son corps n'a pas besoin de toucher le mien : je sais qu'il est terriblement proche car il émane de notre proximité une étrange chaleur.

Lorsqu'Amanda, ma très exubérante et récente amie, m'a proposé ce plan, après m'avoir extorqué la raison de ma mauvaise humeur au restaurant qu'elle squatte allègrement à longueur de temps pour tromper son ennui, puisque son père en est le propriétaire, elle peut se le permettre : j'ai su que cela me mènerait à ce genre de situation tendue.

Elle a posé les mains sur ses hanches généreuses, un sourire goguenard aux lèvres :

— Ce qui compte, ce n'est pas ce que lui veut ou décide, mais ce que *toi* tu veux.

Voilà comment a commencé le début de la fin.

Ce que je veux ?

Est-ce que je désire vraiment une relation plus intime avec Chris ? Tous les jours, je me surprends à le contempler. Pas seulement ses muscles bien dessinés par un artiste sacrément inspiré, ou ses tatouages qui l'habillent d'une aura au goût de danger, mais ses sourires, sa manière de rire, de me regarder quand il croit sûrement que je ne le remarque pas.

Ce que je veux ? Je veux essayer au lieu de regretter, mais j'ai peur. Une trouille phénoménale me crispe le ventre à l'idée de faire là une erreur sans nom. Ma vie est tellement compliquée en ce moment ! Est-ce que j'ai vraiment du temps à consacrer à ma vie sentimentale pour le moment désertique ? Sans compter que j'ai l'expérience d'un bulot dans ce domaine...

Amanda a acquiescé en lisant tout cela sur mon visage.

— Mets-lui en plein la vue, alors. Pas quelque chose de trop huppé, ça risque de dresser une barrière entre vous, mais une tenue sexy, ça, c'est sûr. S'il te colle toute la soirée, tu auras déjà parcouru la moitié du chemin. Je vais t'aider, et en échange, je t'accompagne à ta petite fête !

Elle a frappé dans ses mains en sautillant sur place, bien plus excitée que moi.

Je secoue la tête en me remémorant ce souvenir tandis que nous entrons dans le *Pandémonium*. Une fois à l'intérieur, j'essaie d'ignorer les regards masculins un peu trop appuyés, me retenant de justesse de courir enfiler le costume de Bozo-le-clown pour faire cesser cette mascarade. Je suis sincèrement soulagée que Chris soit à mes côtés. Il me protège, je le sais, je le sens par tous les pores de ma peau. Pourtant, il reste silencieux. Il affiche une expression sombre et sa mâchoire contractée m'apparaît plutôt comme le signe qu'il est d'une humeur massacante. Mais hormis ces éléments visibles, j'éprouve une sensation de sécurité jamais ressentie auparavant avec qui que ce soit.

Je salue Paty, et quand Jaze qui est de service me fixe, l'air ahuri, je ne peux m'empêcher de sourire. La réaction de Chris ne se fait pas attendre : il se place aussitôt dans son champ de vision, une cigarette coincée entre ses lèvres. Ses yeux se baissent sur moi pour accrocher les miens. Ils ont

une teinte plus obscure qu’habituellement, une lueur plus sauvage ?

Ils s’étrécissent légèrement. Nous restons là, à nous scruter pendant je ne sais combien de temps. Soudain, il glisse une main au creux de mes reins et je ne respire plus. C’est encore pire quand il me presse contre lui d’un mouvement brusque. Pendant un instant je crois qu’il va m’embrasser et, à cette pensée, mes oreilles bourdonnent. Mais non, c’était uniquement pour m’écarter de la trajectoire d’un duo de types complètement bourrés.

Je ne sais pas ce qu’il lit dans mon regard, ou sur mon visage, mais un sourire carnassier étire sa bouche. Et, plus important : il continue à me garder contre lui. Il porte un simple T-shirt noir sous son perfecto de cuir et un jean large usé à plusieurs endroits. Sur certains mecs, ces vêtements donneraient une allure négligée, mais sur Chris, cela renforce juste son côté voyou sexy.

De sa main libre il sort son briquet de type Zippo et s’allume une cigarette.

Je n’entends plus la musique, je savoure uniquement cette fausse impression d’être sa copine, qu’il me donne en me tenant de façon aussi possessive. Avoir la sensation de lui appartenir n’est pas aussi désagréable que je l’aurais cru, c’est même plutôt le contraire.

Je pose instinctivement les paumes sur son torse, ce qui me vaut immédiatement un nouveau regard aigu de sa part.

— Merci.

Ma voix est affreusement rauque et je le sens frissonner sous mes doigts. Découvrir cette sorte de pouvoir que j’ai sur lui me serre un peu la poitrine. J’aimerais ajouter quelque chose, je ne sais pas exactement quoi, seulement Chris ne m’en laisse pas l’occasion et s’écarte vivement pour demander à Amanda, curieusement calme :

— Tu bois quoi ?

J’aurais juré qu’il m’aurait posé la question en premier et ne se serait adressé à elle que sur un ton rogne, vu son attitude colérique. Ce n’est pas le cas et, inexplicablement, ça me blesse.

— Un Mojito !

Chris hoche la tête, esquisse un pas vers le bar puis s’arrête pour se tourner vers moi :

— Et toi ?

Son accent est beaucoup plus froid. Pincement au cœur.

— Pareil !

J’ai lâché ce mot avec l’abominable envie de m’enfuir en courant pour pleurer dans un coin.

Ce n’est pas mon genre de réagir de cette façon, néanmoins, dans cette tenue, je me sens fragile, mise à nue... et à quelques centimètres carrés de tissu près, c’est pratiquement le cas.

Encore un hochement de tête de sa part, puis il disparaît dans la foule. J’essaie d’enfourner les mains dans les poches de cet horrible short : peine perdue, il est vraiment trop minuscule. Je pousse un juron entre mes dents.

— Ah ! Je suis amoureux ! s’exclame une voix.

C’est le dénommé Jo. Un large sourire amical scinde son visage en deux ; il porte encore ses lunettes sur son crâne et un T-shirt rouge remplace le noir habituel. Chris le bouscule d’un brusque coup de hanche dans la sienne, autant pour le pousser sur le côté que pour appuyer l’avertissement.

— Où sont Benny et Erik ? s’enquiert-il en guise de salutations, pour ensuite nous offrir nos verres.

Nous le remercions pendant que la grimace de Jo s’élargit imperceptiblement.

— À une baise-party du boss.

— Charmant, marmonne Amanda avant de boire une gorgée d'alcool.

Elle soupire de contentement puis m'adresse un clin d'œil complice.

Son commentaire lui vaut le regard intéressé de Jo, qui se penche aussitôt vers elle.

— Bonsoir... moi, c'est Jo.

Elle l'observe un bref instant entre ses cils, puis sourit :

— Amanda.

— Enchanté... Amanda.

Il prend sa main dans la sienne et, tel un véritable gentleman d'un autre siècle, lui offre un baisemain. Face au cinéma de son ami, Chris plonge le nez dans sa chope de bière pour cacher le sourire amusé se dessinant sur ses lèvres. Nos regards se croisent. Je souris à mon tour, ravie de partager avec lui ce moment de détente.

— Cul sec ! s'écrie soudain Amanda.

Je la contemple, incrédule.

— Hein ? Non !

Mon amie descend le cocktail à base de rhum comme si c'était un simple lait fraise. Son audace lui vaut une acclamation enthousiaste de la part de Jo.

Une fois la dernière goutte ingurgitée, elle se lèche la lèvre supérieure tout en m'encourageant à faire comme elle. Mes yeux vont de mon verre à Chris, dont je sens le regard peser sur moi. Rien ne transparaît sur son visage ; il se contente de me fixer sans cesser de siroter tranquillement sa bière.

J'inspire une profonde goulée d'air pour me donner du courage. Je ne suis pas une grande buveuse, et j'ai peur des conséquences... *Bon sang. C'est complètement idiot !* De nouveau, je glisse un œil en direction de mon logeur, mais là encore, j'en suis pour mes frais : silence radio.

Tant pis. C'est mon anniversaire, après tout !

Et avant que je ne change d'avis, j'entreprends de siffler mon Mojito. L'alcool m'incendie la gorge ; dans mon entêtement, j'ai du mal à ne pas en laisser s'écouler par les coins de ma bouche. Lorsque je décolle enfin le verre de mes lèvres engourdies, je tousse de manière pathétique. Mon statut de novice de la picole déclenche l'hilarité de tous... enfin, sauf de Chris. Il reste là, planté devant moi, silencieux, à me scruter jusqu'à me rendre nerveuse.

Amanda me donne une grande claque dans le dos, autant pour m'aider à faire passer le rhum que pour me féliciter d'avoir sauté dans le grand bain. Je ne me sens pas fière pour autant.

Une douce chaleur envahit peu à peu mon corps, dénouant agréablement mes muscles. La tête me tourne légèrement et j'ai envie de rire pour tout et n'importe quoi. Cette curieuse euphorie est vraiment la bienvenue.

Mon amie me saisit subitement la main et me tire vers elle. Je me laisse faire sans pouvoir m'empêcher de sourire bêtement.

— Allons danser !

Ah ! Voilà une idée qu'elle est bonne !

Je hoche la tête en guise d'assentiment. Nous confions nos verres vides à Jo qui les accepte avec classe.

Lorsque je dépasse Chris, je sens son regard me suivre avec attention, même après avoir atteint la piste centrale. Vais-je arriver à bouger sachant qu'il m'épie de là où il se trouve ? Une vague de trac me saisit de la cime des cheveux aux orteils, mais le Mojito fait son office et je finis par pouffer. Je ne peux pas rester plantée là, au milieu des autres danseurs, tel un piquet de bois. Je décide donc de

suivre Amanda qui ondule déjà au rythme de la musique. Sans avoir écumé les boîtes de nuit ou exceller dans ce domaine, je ne déteste pas danser ; c'est l'instant rêvé pour autoriser mon corps à s'exprimer. Le dernier tube à la mode résonne tout autour de nous et je me laisse porter pendant qu'Amanda me dédie le plus éclatant de ses sourires.

Nous attirons l'attention de quelques types, néanmoins, je décide pour les ignorer. Je me défoule de toutes les tensions accumulées durant ces derniers mois. Pour une fois, j'ai réellement mon âge. C'est enivrant, libérateur, je me sens aussi légère qu'une plume. Amanda se met à hurler puis à sauter sur place, battant régulièrement l'air de son poing. J'éclate de rire avant de l'imiter ; nous chantons même à tue-tête les quelques paroles que nous sommes parvenues à retenir. Une autre chanson arrive, nous coupant dans notre élan à cause de son tempo beaucoup plus langoureux. Je m'arrête, essoufflée, complètement ravie. Mon amie affiche un air similaire au mien, du moins jusqu'à ce que ses yeux s'écarquillent. Je ne réalise pas immédiatement la cause de son étonnement. Je suis la direction de son regard et me retourne. Mon cœur s'emballe. Plusieurs danseurs s'écartent, telle la mer Rouge face à Moïse. C'est Chris.

Mon sourire s'effrite au fur et à mesure qu'il avance lentement. Il a indéniablement quelque chose de changé, je le vois bien en le contemplant marcher d'un pas félin jusqu'à moi. Un félin, c'est exactement ce à quoi il ressemble en cet instant, et visiblement il est l'affût. Sa proie ? Aucun doute sur la question : il s'agit de moi, parce qu'il ne me quitte pas des yeux une seule seconde.

La musique sensuelle résonnant autour de nous lui va comme un gant, accentuant cette curieuse aura qu'il dégage et qui se répand dans l'air, pareille à une vague brûlante. J'ai une pensée étrange. Je me demande si, lorsqu'il fait l'amour, il émane de lui la même chose. Ça expliquerait le comportement énamouré de l'autre fille, celle qui lui a sauté au cou la première fois que je suis venue, quelques jours plus tôt.

Son visage est fermé ; pas l'ombre d'un sourire ne vient étirer sa bouche. Par contre, il y a quelque chose d'incandescent dans son regard. Quand il m'a enfin rejointe, je n'ose pas lever les yeux plus hauts que son torse. Mon cœur palpite dans ma poitrine, et à un tel point que je suis presque certaine qu'il l'entend tout aussi bien que moi. Son corps frôle le mien. Ni lui ni moi ne bougeons réellement. Je ne réussis pas à quantifier le temps que ça dure, nous deux, là, l'un en face de l'autre, mais j'ai l'impression que c'est une éternité. Finalement, il glisse une main au creux de mes reins et je retiens brièvement ma respiration. Je tremble de partout, comme si j'allais m'effondrer. De sa main libre, il me saisit le menton entre le pouce et l'index afin de m'obliger à relever doucement la tête.

Il faudrait que je dise quelque chose, n'importe quoi, pour désamorcer cette ambiance entre nous. Elle me fait furieusement penser à une grenade dégoupillée pouvant exploser à tout moment, mais j'ai la bouche sèche et c'est encore pire lorsque nos yeux tissent une connexion électrique. Quand il semble être sûr que je ne vais pas tenter d'échapper à cet intense contact visuel, il accepte de libérer mon menton, non sans avoir laissé son index caresser ma mâchoire. J'ai les lèvres entrouvertes car il me faut d'un coup beaucoup d'oxygène pour rester debout, là, face à lui. Soudain, sans me quitter des yeux, il me saisit la taille des deux mains puis se baisse légèrement, comme s'il allait exécuter un porté. Mon regard le suit et lui, l'abandonne. Non, il ne va pas me soulever du sol, il remonte bien avant de s'être véritablement accroupi, caressant mon corps du sien, arrêtant son visage au niveau de ma ceinture. Là, ses bras m'encerclent plus franchement, tandis qu'il enfouit sa tête dans le tissu de mon top en remontant. Je le sens plus que je ne l'entends réellement prendre une profonde inspiration.

Il se met soudain à osciller, entraînant mon corps avec le sien avec un naturel désarmant. Son nez se niche entre mes seins et, là encore, je sens qu'il me respire. Il ne relève la tête que pour m'adresser une œillade enflammée. Un hoquet s'échappe de ma bouche ; ses prunelles sont quasiment noires. Je ne sais si c'est dû à l'éclairage du *Pandémonium*, ou à autre chose, mais le fait est là et ce changement est aussi inquiétant que fascinant.

Il reprend sa lente ascension, sans s'écarter. Je ferme les yeux en sentant ce qui se presse contre ma hanche. Je ne suis pas naïve au point d'en ignorer la nature. Sa bouche frôle la peau fine, plutôt réceptive, de mon cou pendant qu'il continue de nous emporter dans ce balancement qui n'a rien d'une danse, tout en y ressemblant d'une certaine façon. C'est régulier mais très lent, ce va-et-vient latéral de nos deux êtres soudés l'un à l'autre. Mes mains reprennent enfin vie : elles ne savaient plus quoi faire, comme oubliées à leur triste sort, et les voilà désormais guidées par une chaleur affolante prenant naissance dans mon bas-ventre. Je pose mes doigts fébriles sur ses biceps que je sens immédiatement durcir à ce contact. Il me serre un peu plus contre lui, m'étouffant presque, mais c'est loin d'être désagréable. Une partie de sa bouche vient caresser contre mon oreille. Je savoure le rythme et la tiédeur de son souffle, rapide, profond. Quand il glisse furtivement sa langue humide à l'intérieur, des flammes me dévorent vive. Elles sont ardentes et électriques ; sous le choc, j'ouvre subitement les yeux, dégrisée. Mon corps se tend, comme affamé, et c'est une faim que je ne reconnais pas. Il s'en rend compte puisqu'il se fige pendant quelques secondes. Puis je discerne son sourire contre ma peau, et sa réponse m'annihile : il comprime davantage la preuve flagrante de son excitation contre mon corps, précisément là où j'ai si chaud que mon sang semble entré en ébullition.

Je ne sais plus comment respirer : ma poitrine se soulève de manière totalement anarchique. Ses mains quittent mes omoplates ; elles descendent avec une lenteur diabolique jusqu'à mes fesses et, seulement une fois cet objectif atteint, il éloigne son visage du mien. Son étrange regard captivant semble recéler les mystères d'un monde qui m'est inconnu. Il déborde de promesses au message obscur, indéniablement attirant. Nous ne feignons plus de danser, si nous avons pu nommer ça ainsi. Non, nous nous dévorons mutuellement des yeux. Il prend autant qu'il me donne ; je fais exactement la même chose. Puis, sans que je m'y sois préparée, il me saisit fermement par les fesses et me soulève de terre. Je lâche un cri de surprise tout en m'agrippant à ses épaules, pendant que mes jambes s'enroulent automatiquement autour de sa taille. Il émet un rire dénué d'humour ; tout en sensualité masculine. Et c'est ainsi qu'il m'emporte, avec une déconcertante facilité, jusqu'à un énorme cube de bois qui protège l'une des baffles. Lorsque Chris m'y dépose avec une grande délicatesse, je sens ses muscles jouer sous mes doigts. Je frissonne.

Immobile, il se contente de rester entre mes cuisses durant d'interminables secondes. Ses paumes sont désormais appuyées sur la surface rugueuse du caisson. Nos regards s'accrochent de nouveau. Je remarque que le sien est un peu plus clair que sur la piste. Pour une raison inexplicable, j'en suis déçue et triste.

— Donne-moi un moment.

Sa voix est extrêmement basse. Je ne suis même pas certaine d'avoir bien compris le sens de sa requête, et cela doit se lire sur mon visage car il sourit. C'est un sourire un peu trop amer à mon goût, puis Chris penche la tête, me dissimulant subitement ses yeux. Je ne pense plus, je réagis. Mes mains se posent naturellement sur ses cheveux. Je constate qu'ils sont maintenant un peu plus longs que lorsque nous nous sommes rencontrés la première fois. Il me laisse faire. Je sais qu'il ne va pas bien : les muscles de ses bras sont tendus à l'extrême. Son pied tape régulièrement le sol. Je devine

plus que je ne vois le mouvement, seul signe de cette colère qui mugit parfois en lui tel un fauve prêt à tout déchiqueter. J'ai une vague idée de l'objet de sa fureur cette fois, sans en être certaine : moi. Je l'ai encore provoqué, en choisissant une tenue qui ne pouvait pas le laisser indifférent, alors qu'il m'avait promis de me laisser tranquille. Seulement, voilà, je ne veux pas qu'il me laisse tranquille. C'est le premier mec qui me donne l'impression de pouvoir me comprendre, m'accepter telle que je suis, me vouloir telle que je suis. Moi aussi, je le veux tel qu'il est. Un seul regard de lui et j'ai le cœur qui bat la chamade, le souffle court. Sa seule présence suffit à me sentir protégée du monde entier. Un seul contact avec sa peau et je deviens un amas crépitant de flammes. Est-ce de l'amour ? Je n'en sais rien.

— Putain, gronde-t-il, toujours la tête baissée. Putain !

Je caresse instinctivement la texture douce de ses cheveux. Je cherche à le réconforter. Mes pensées sont confuses, ça part dans tous les sens, se mélange et je suis perdue.

Ses doigts saisissent brusquement le tissu de mon haut, au-dessus de mes hanches. Je sens presque ses ongles m'érafler la peau avant qu'il ne presse son front contre ma poitrine. Mon cœur menace de s'éparpiller en un millier d'atomes. Lorsqu'il relève son visage, sa détresse poignarde un bout de moi enfoui si loin que j'avais ignoré son existence jusqu'à cet instant.

— Tu me donnes encore un moment ? souffle-t-il d'un ton éraillé.

Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il réclame réellement, mais j'accepte de plusieurs hochements de tête. Je retiens douloureusement mes larmes. Je vais pleurer sans même en connaître la raison... c'est absurde. C'est absurde ce terrible flot d'émotions qui me submerge. Absurde et incontrôlable.

— Ne me regarde pas comme ça.

Sa voix n'est qu'un murmure écorché vif. Je ne comprends pas. Je ne comprends plus rien à rien. Je le regarde comment ? Il réalise que je suis larguée, quelque part dans ses prunelles grises, il s'en rend compte. Alors, il décide de m'achever d'une dernière phrase :

— Ne me regarde pas comme si tu avais besoin de moi.

Chris

C'est une odeur de café qui me tire de mon coma. Mon cerveau... y'a un truc qui cloche. Un cinglé l'a probablement ôté de ma boîte crânienne pour jouer de la batterie avec avant de le remettre en place n'importe comment. J'ai un sale goût dans la bouche et ma langue est aussi sèche qu'un bout de bois.

Je grogne.

— Réveille-toi, la Belle au bois dormant, s'amuse une voix que j'identifie facilement, malgré les brumes épaisses cernant mon esprit embrouillé.

Soudain, des orteils heurtent ma joue, pour vivement se retirer la seconde suivante. Le contact de ma barbe n'est probablement pas aussi agréable que je l'aurais voulu. J'ouvre un œil, repère une jambe nue de femme pas loin de ma figure, me tourne sur la gauche pour rencontrer le sourire narquois de Jo, debout à côté. Mes yeux reviennent à la paire de gambettes et je panique. Je me redresse, la peur au ventre.

J'ai fait une connerie. Non... non, NON !

Lorsqu'une crinière blonde émerge d'en dessous du coussin du canapé sur lequel on est étendus tous les deux, je suis à la fois soulagé et déçu. À genoux, les fesses appuyées contre mes talons, je cache mon visage derrière mes paumes subitement moites. J'ai le cœur qui bat comme un fou sous l'effet de l'adrénaline. Le simple fait d'avoir imaginé qu'on ait pu coucher ensemble, elle et moi, m'a mis dans tous mes états.

— Putain ! je murmure, avant de retirer un à un mes doigts.

Jo éclate de rire, mais il n'y a aucune trace d'humour.

— Tu t'es fait une petite frayeur ? Non, tu ne l'as même pas embrassée et pourtant, je ne t'avais jamais vu dans un état pareil. Tu mérites une médaille.

Mon cœur cesse de fonctionner. Mon regard croise le sien.

— Pourquoi j'ai dormi chez toi ?

J'ai posé la question parce qu'il faut bien que je sache, néanmoins, une grande partie de moi aimerait se passer de la réponse. Oublier, c'est parfois mieux que de connaître la vérité.

Mon pote me tend une tasse fumante.

— Bois ça, d'abord.

Puis il me désigne Sybil du menton et je comprends qu'il ne veut pas parler devant elle. J'acquiesce en acceptant le mug rempli de café. Je m'installe plus confortablement après avoir repoussé un peu brutalement les pieds de mon « coup » le plus régulier. Je ne peux rien y faire : toutes mes pensées tournent autour de Katherina et essaient de reconstituer la soirée.

Sybil marmonne des injures à mon encontre puis se lève, furieuse. Elle n'a pas du tout une tête sexy au réveil. Ses yeux sont gonflés et ses cheveux partent dans tous les sens. Je la suis du regard

pendant qu'elle se réfugie dans la salle de bains de Jo. Une fois certain qu'elle ne peut pas entendre notre conversation, j'affronte mon ami, qui s'est assis à même le sol, près de moi :

— J'ai déconné ?

Il esquisse un sourire triste.

— Un peu, ouais.

Je ferme les yeux, crispé.

— Merde. Combien sur une échelle sur dix ?

— Oh, vingt, facile.

— Putain de bordel de merde !

J'ouvre les yeux pour déguster ma punition divine : j'ai tellement mal au crâne qu'on dirait que mes globes oculaires sont reliés à mes cheveux et d'autres organes. Ça me fait mal jusque dans les ongles.

J'avale immédiatement une gorgée du breuvage noir. Mon estomac se calme légèrement.

— Je me souviens que de quelques bricoles. Kate...

Là, le souvenir me brûle. Kate dans ses vêtements sexy qui se déhanche sur la piste avec une expression éblouissante sur le visage. Un bonheur dont je ne suis pas l'origine. Ça me rend dingue, plus encore que les mouvements sensuels de son corps qui oscille en rythme avec la musique. Le monde s'efface. Il ne devient qu'une grosse tache floue et je ne vois qu'elle. Et cet air qu'elle affiche... Le goût de la haine sur ma langue. Parce que c'est sa copine qui lui procure cette joie enfantine et non moi.

Le reste... j'abaisse de nouveau les paupières et déglutis péniblement.

— Ouais, Kate-la-bombe qui a terrassé ta cervelle, plaisante Jo. Après votre petit show, tu as foncé dehors pour tenter de démolir un chêne.

Je regarde aussitôt mes phalanges, stupéfait. C'est un véritable carnage, on voit presque l'os et rien que de constater les dégâts, ça me déclenche une vague de douleur.

Jo hausse les épaules, fataliste.

— J'ai pas réussi à t'arrêter. Tu hurlais plein de choses et je n'en ai pas compris la moitié.

— Plein de choses ? je répète, anxieux.

Mon ami me scrute longuement, comme s'il doutait de mes lacunes.

— « Elle ne peut pas avoir besoin de moi », ou encore « je ne peux pas être avec elle », ce genre de trucs. En tout cas, c'est l'arbre qui a gagné. Tu t'es ensuite calmé, enfin, si je peux dire ça. J'ai rapidement arrêté de compter les bouteilles que tu as assassinées. Sybil est arrivée et tu l'as laissée t'allumer comme il faut. Lorsque tu as semblé avoir joué suffisamment les connards en pelotant une gonzesse sous le nez de ta « petite femme », tu m'as demandé de les ramener, ce que j'ai fait. Fin de l'histoire.

Il n'y a plus aucune goutte de sang dans mon corps et je dois être aussi blanc que les murs de la piaule de Jo.

— Chris..., murmure-t-il, de la peine dans la voix.

Je cligne plusieurs fois des paupières, hébété.

— C'est vachement bien de ta part, ce que tu fais pour cette nana. Mais tu t'interdis de l'approcher comme tu en crèves d'envie et c'est en train de... Mec, tu changes. J'te dirais bien que c'est un bon changement, mais je n'en suis pas sûr. T'étais déjà pas très stable après... enfin, David, mais là... ça devient flippant.

Je sens mes yeux s'étrécir tandis que mes doigts serrent ma tasse. Je sais où il veut en venir et ça ne me plaît pas. Pas du tout, même. Jo gigote, mal à l'aise, et son regard fuit le mien. Le silence, chez moi, n'est jamais de bon augure.

— Tu devrais peut-être la laisser partir, tu vois ? suggère-t-il, incertain. Hier soir, mon pote, on a tous cru que tu allais la prendre, là, sur la piste. Vous avez jeté, à vous seul, des litres d'essence sur les braises hormonales de chaque putain de client présent. Et tu ne lui as même pas roulé une pelle ! Tu sais que tu as besoin de toute ta tête... Les boulots s'enchaînent et Ronan...

Mon corps se raidit en entendant ce prénom. J'avale d'un trait ce qui me reste de café. Laisser partir Kate ? Non. Je n'arrive pas à me souvenir comment c'était avant elle, et j'imagine encore moins son absence à l'appartement.

— Non.

Ma bouche a réagi avant que je ne décide réellement de donner ma réponse à Jo. Il soupire puis secoue doucement la tête de droite à gauche.

— Tu vas lui faire du mal, tu sais. Et à elle aussi, sans le vouloir.

J'ai envie de vomir.

— C'est pas mon but, je rétorque.

Après ces mots, mon estomac se soulève sous une nausée de classe mondiale.

— Je veux juste l'aider à s'en sortir. Y a des moments où juste une main tendue peut changer le cours des choses.

Mon ami me jette un regard noir.

— Tu veux aussi la baiser.

C'est vrai. Je me replie sur moi-même, le front posé sur mes genoux, le mug encore entre mes doigts.

— Ouais, mais... pas comme les autres, je murmure, ou plutôt, je gémis. Je te le jure : ce n'est pas pour la jeter comme une merde.

Je sens subitement sa main sur mon épaule. Il a dû se relever.

— Laisse-la partir. Trouve-lui un appart', mais arrête de déconner. Tu as failli tuer Fab parce qu'il l'avait touchée. Tu pètes les plombs quand Erik parle d'elle d'une façon qui te déplaît alors que vous ne sortez même pas ensemble. Chris... on ne peut pas mettre les gens en cage, même pour les protéger, et toi, tu es en train de l'enfermer dans une prison dorée.

Il a raison mais il ne comprend pas. Il ne comprend pas parce qu'il ne ressent pas ce que j'éprouve pour Katherina. Quand elle est près de moi, j'ai le sentiment que mon monde est normal, que tout est lumineux, drôle, tranquille, que vivre est enfin possible. Dès qu'elle entre dans une pièce, c'est un soleil vers lequel je ne peux m'empêcher de graviter. Je me nourris de chacune de ses expressions : joie, contrariété, colère... C'est fou. Je suis fou, mais cette folie me convient, je peux très bien me lever tous les matins avec.

— Non.

— Chris, soupire Jo.

Je le fusille du regard.

— Ce ne sont pas tes oignons.

— Je te dis ça parce que je suis ton ami.

Je me lève à mon tour et cherche mon jean des yeux. Il faut que j'aille réparer la merde que j'ai foutue avec Kate. Peut-être qu'elle s'est déjà barrée et, à cette idée, mon estomac se révolte et je

cours dégueuler dans le lavabo de la salle de bains, les chiottes étant déjà occupées par Sybil.

Vite. Il faut que je me grouille. Vite. Vite.

Franchir le seuil de mon propre appartement me semble un obstacle insurmontable. Je n'arrête pas de me demander si je vais la retrouver furieuse, triste ou indifférente. La dernière option m'est juste insupportable.

J'inspire comme un boxeur avant d'entrer sur le ring, plus nerveux que jamais. En refermant la porte, je n'entends que le silence et là, j'ai la peur au ventre. Je me racle la gorge pour éviter que la panique transparaisse dans ma voix :

— Kate ? je l'appelle doucement.

J'avance de quelques pas dans le salon.

— Katherina ?

Aucune réponse. Je me précipite dans sa chambre et lorsque mes yeux tombent sur la penderie, constatant que ses vêtements s'y trouvent toujours, je respire à nouveau. Je sors de la pièce, légèrement plus détendu, puis me dirige vers la cuisine. Je n'y entre pas tout de suite, je la contemple, la tête penchée au-dessus de son bol. Je m'adosse au chambranle de la porte tout en croisant les bras sur mon torse. Si Sybil ne ressemble à rien au réveil, ce n'est pas le cas de Kate. Ses cheveux lui donnent un air encore plus sauvageon, et son expression ensommeillée est plus sexy que repoussante.

Elle sait que je suis là, je le vois à la raideur de ses épaules. J'épie le moindre de ses mouvements, savourant le simple fait de la regarder, ça me suffit. Ça suffit à ma folie et à me sentir « bien ».

Finalement, elle cesse de remuer son café et relève la tête. Elle ne semble pas en colère, mais son expression me tord les boyaux. Une certaine tristesse amère, résignée.

— Salut.

Sa voix aussi possède cet accent de la personne qui abdique.

— Salut, je réponds avec prudence. Désolé pour ça.

J'ai tout de suite donné mes excuses, de peur de ne pouvoir le faire par la suite, selon la tournure que prendra la conversation.

Kate se lève, le bol à la main, et son regard évite soigneusement le mien.

— Tu n'as à pas l'être.

Elle vide le café dans l'évier sans l'avoir bu.

— Je...

Le bruit du bol qui heurte brutalement la paroi en inox m'interrompt. Elle ne se retourne pas et je ne vois plus d'elle que son dos, ses bras tendus et ses doigts qui s'agrippent au rebord de l'évier.

— On va faire comme si rien ne s'était passé, OK ?

C'est ma ligne. Pourtant, ça me désespère qu'elle prononce les mots que je m'apprêtais à lâcher. C'est à n'y rien comprendre.

— Je me suis conduit comme un con. Si tu souhaites que je m'explique, je le ferai.

Je suis sincère. Je ne vais pas faire semblant de ne pas avoir eu une effroyable érection en la serrant dans mes bras. Je ne me cache pas de la désirer, parce que je veux qu'elle le sache, c'est comme ça.

Elle émet un petit rire sarcastique et mon cœur explose quand je la vois s'essuyer la figure. Je ne distingue que les mouvements de son bras, mais pas besoin de me faire un dessin. Elle pleure.

— C'est en partie ma faute. Je n'avais pas à m'habiller de cette façon. Ça ne me ressemble pas... ça ne me va pas.

Les derniers mots ne sont qu'un murmure éteint. Je me retiens d'aller l'étreindre et ce désir est si puissant que mes jambes en tremblent.

— Si. Ça te va vachement bien. Tu étais vraiment sexy... trop, même, si tu veux mon avis. Et puis, c'était ton anniversaire, tu avais le droit de te faire belle.

Cette fois-ci, elle éclate vraiment de rire, mais lorsqu'elle pivote enfin vers moi, son regard est furieux.

— Je ne l'ai fait que pour que tu me regardes. Pas parce que c'était mon anniversaire.

Cet aveu éparpille mes pensées et je suis incapable d'y répondre immédiatement.

— Je te regarde tout le temps. Même sans short microscopique.

Ses yeux s'écarquillent un bref instant et je suis heureux d'avoir bien répondu. Soulagé. Elle hausse les épaules avec une fausse indifférence, mais il est clair que c'est ce qu'elle espérait de ma part. Mon regard la suit tandis qu'elle range les affaires du petit déjeuner.

Elle ne porte qu'un bas de jogging et un T-shirt, mais je ne peux retenir mon sang de bouillir. Mon corps se souvient trop bien de l'empreinte du sien.

— Tu travailles aujourd'hui ?

Kate secoue la tête.

— Les cours ? j'insiste.

Une nouvelle fois, elle me fait signe que non.

— Tu veux que je t'emmène quelque part ? Je ne t'ai rien offert pour ton anniversaire.

Un curieux sourire incurve ses lèvres : à la fois ironique et mélancolique. Je comprends à quoi elle pense, et ça ne m'aide pas vraiment à maîtriser mes pulsions.

— Je veux dire, à part ça.

Lui démontrer avec enthousiasme l'étendue de son pouvoir sur mes plus bas instincts n'est pas réellement un cadeau.

— Ça te dirait de faire un tour à la plage ?

Elle était en train de ranger une boîte de céréales mais elle suspend son geste pour me regarder, étonnée.

— En plein hiver ? Quelle drôle d'idée.

Cependant, à l'inflexion de sa voix, je devine que la proposition lui plaît. Et bizarrement, à moi aussi. Puis elle décline d'un mouvement négatif de tête. Ça m'agace.

— Je vais bosser mes cours.

Je décolle mon épaule de l'encadrement de la porte.

— Tu pourrais le faire ce soir.

Elle me lance un rapide coup d'œil et l'éclair qui y brille ressemble à du mépris. Je déteste ça.

— Si tu ne sais pas quoi faire de tes dix doigts, je te suggère de peloter Sybil. Il semblerait que cette activité soit capable de t'occuper pendant un sacré bout de temps.

— Jalouse ?

L'éventualité dilate d'avance mes pupilles. Un rire grinçant sort de ses lèvres d'un rose délicat, parfaitement assorti à son teint pâle de rousse.

— De cette pétasse au QI proche de celui d'une huître ? Je ne crois pas, non.

Et Jo qui me suggère de la laisser partir... comment est-ce que je pourrais faire ça ? Rien

qu'échanger des horreurs avec elle me comble, m'excite autant que nos fous rires ou notre danse érotique de la veille.

— C'est toi qui parles d'elle, je souligne, en prenant un malin plaisir à la faire sortir un peu plus de ses gonds.

Ce qui fonctionne à merveille puisqu'elle m'affronte, totalement furieuse, les mains sur les hanches tandis que ses prunelles atypiques m'assassinent. Mon corps jubile et se tend ; des milliers de courants électriques me parcourent. Elle est si belle, en colère. C'est peut-être cela qui me pousse à l'énerver.

— Difficile de faire autrement quand tu as un suçon de la taille d'une assiette dans le cou !

Je grimace. Foutue Sybil, pire qu'une sangsue. C'est plus instinctif que calculé, j'essaie d'attraper une mèche flamboyante de ses cheveux, mais elle repousse brutalement mes doigts.

— Je suis vraiment désolé. Je ne me souviens que de ton corps contre le mien... Pour le reste, c'est Jo qui m'a rafraîchi la mémoire.

Et le fait de me prendre le pied de la blonde en question dans la gueule en me réveillant.

Mais ça, je ne suis pas assez con pour le lui dire. Je désire avant tout l'apaiser. Elle a le droit de m'en vouloir à mort, même si cela me fait chier de l'admettre, parce que je n'aime pas des masses être celui en tort.

Je tente encore de saisir la mèche de cheveux, celle qui m'attire, mais elle tape un peu plus fort sur mes doigts :

— Arrête ça, m'ordonne-t-elle.

Je hausse un sourcil.

— Quoi ?

Si ses yeux avaient été de véritables flingues, je serais instantanément mort perforé par leurs balles. Nous nous défions du regard.

Soudain, elle lâche d'une voix grondante :

— Tu ferais mieux d'aller prendre une douche. Tu pues le parfum de gonzesse et l'alcool.

Touché-coulé. Je me fige et seul mon regard réussit à la suivre pendant qu'elle sort de la cuisine.

Dix jours. Dix putains de jours qu'elle m'évite. Voilà ce à quoi je pense pendant que Benny démolit le portrait d'un autre revendeur inconscient. Ronan, je le sais, a les yeux rivés sur moi pendant qu'il fume paisiblement sa cigarette. Benny se redresse légèrement, essoufflé, puis lâche finalement le T-shirt du pauvre mec. La tête du type tombe mollement sur le sol en béton du hangar où nous nous trouvons. Moi, je suis assis sur un petit container jaune, et je tire une latte de ma propre clope avant de grimacer de douleur.

Tes doigts n'étaient pas assez amochés comme ça, hein, fallait ajouter une petite couche supplémentaire ?

En l'absence de Jo et Erik, pris sur un boulot de transport, j'ai dû gérer pas loin de huit types qui ne m'ont pas fait de cadeaux. Je n'en ai pas fait non plus, d'ailleurs. Mes yeux se dirigent automatiquement vers leurs corps étendus par terre et je souris, un rien cruel. Ils sont encore dans les vapes. Mon T-shirt est déchiré et tient encore par je-ne-sais par quel miracle sur mon dos. Heureusement qu'il est noir, on n'y voit pas trop le sang, que ce soit le mien ou celui de mes adversaires complètement KO.

— Au fait, Chris..., commence Ronan.

Je pivote dans sa direction, même si le regarder me donne toujours autant la haine. Il esquisse une moue réjouie, comme s'il connaissait parfaitement mes sentiments à son égard. Ce qui doit être sûrement le cas. Je ne dis rien, j'attends seulement qu'il poursuive.

— Mel a accepté de venir habiter chez moi... Ça ne te dérange pas ?

Je détourne la tête, tire encore sur ma cigarette puis expulse la fumée par les narines : moins douloureux pour ma gueule démolie.

— Je devrais l'être ?

Va te faire foutre, toi et tes jeux pervers, connard.

Il rit doucement.

— Peut-être pas, puisque sa frangine crèche chez toi. Elle est comment ? Mel n'a pas su me la décrire correctement. Remarque, après ce qu'elle venait de picoler, rien d'étonnant.

Je suis gelé de l'intérieur et ne parviens plus à réfléchir normalement. *Je dois agir comme d'habitude. Faut pas que je lui donne matière à s'intéresser. Reste cool.*

— J'sais pas. Elle fait juste le ménage et la bouffe en échange d'une chambre. Je ne la mate pas vraiment, c'pas ma came. Tu veux que je te la présente ?

Ça peut marcher. Je peux bluffer.

De nouveau, je l'affronte en prenant soin de garder une certaine indifférence dans le regard. Il me scrute de ses yeux verts perçants, je ne cille pas, pas même une seconde. Je souris avec décontraction.

— T'as besoin d'une bonniche ? je l'interroge avec mon plus bel air d'enfoiré.

— De quoi vous parlez ? intervient Benny.

Je le remercie de tout cœur de vouloir entrer dans mon jeu. Je croise son regard puis hausse les épaules :

— De bobonne.

Il fronce les sourcils, puis s'exclame comme s'il se souvenait seulement.

— Le laideron qui récure tes chiottes ?

J'éclate de rire. Un rire en partie sincère parce que nous savons tous deux à quoi ressemble le « laideron » en question. Il me donne une tape amicale dans le dos.

— Perso, je préférerais admirer Mel avec juste un tablier. Je la vois bien nettoyer ma tuyauterie dans cette tenue.

Il feint de frissonner d'anticipation. Il me suffit d'un seul coup d'œil vers Ronan pour constater que notre cinéma l'a convaincu, pour l'instant, du moins.

Dès que nous posons un orteil à l'extérieur, j'ai le portable qui me démange. Pourtant, je suis obligé d'attendre que Ronan se barre avec sa limousine à la teinte virginale mais qui contient plus de prostitués que le trottoir de Bellevue. Benny marche d'un pas nonchalant jusqu'à sa BMW et moi, vers ma Pontiac.

Au moment où j'ouvre la portière, Ronan m'interpelle. Je me pétrifie. *C'était trop beau...*

— Faudra qu'on se fasse un petit repas à quatre ! Toi, « Bobonne », Mel et moi !

Mon sang se transforme en glace pilée. Mon regard croise celui de Benny, face à moi, et qui allait entrer dans sa bagnole. Il a l'air choqué. Peut-être de découvrir à quel point mon visage est subitement blême, ou à quel point le « chien enragé » peut être mort de trouille de façon aussi flagrante.

Je lève le bras pour faire un signe de la main à notre ordure de patron ; il le prendra pour un

assentiment, mais là, tout de suite, je m'en branle. Les secondes s'écoulent avec une curieuse lenteur au sablier du temps, et j'ai l'impression de toucher l'éternité du doigt.

— Il est parti, murmure Benny.

Je sors illico mon téléphone pour contacter Kate. Elle ignore le premier appel, puis le second, et finalement je n'ai pas d'autre choix que de laisser un message :

— C'est moi. Écoute, je dois te parler... te voir, c'est important. Rappelle-moi Katherina, s'il te plaît... j'déconne pas.

Je raccroche, le regard rivé sur l'écran tactile. Je serre tellement les dents que je risque de m'en briser une sous la pression.

— Respire, tente Benny. Il ne va pas chercher à la rencontrer dans les trente minutes.

— Je ne vais pas prendre ce risque. Quel jour on est ? Mercredi ? Quelle heure ? Dix heures... Elle doit être encore à la fac. J'y vais.

Mon cerveau turbine à plein régime et je démarre la voiture en le plantant là. Je n'ai même pas bouclé ma ceinture. Il me faut moins d'un quart d'heure pour arriver à destination et durant ce court laps de temps, je n'ai pas cessé d'essayer de la joindre, sans succès. Je suis fou d'angoisse et de colère. Je suis furieux qu'elle ignore mes appels alors qu'il s'agit de sa sécurité. Je me gare à l'arrache et sors de la bagnole comme un dératé. Les étudiants que je croise me jettent de drôles de regards, mais je m'en contrefous, je vérifie juste qu'il n'y a pas un des gorilles de Ronan-le-cinglé qui traîne dans le coin. Soudain, je la repère, elle et sa chevelure cuivrée. Elle est près d'une espèce de parc où quelques élèves sont assis et discutent. Elle parle avec un grand type à la tignasse châtaine. Elle lui sourit. Je disjoncte. Je le sens parfaitement. Chaque barrière cède ; celles qui endiguent habituellement ma rage. Mais la peur qu'il lui arrive une horreur dont Ronan a le secret et l'impression qu'elle a refusé de répondre à mes coups de fils inquiets simplement parce qu'elle papote avec un abruti d'étudiant, ça, ça me fait péter les plombs. Ça détruit les barrières. J'ai le sang qui me brûle.

Je ne m'en aperçois pas immédiatement, mais j'avance dans sa direction. J'aurais juré courir, mais non, mon pas est régulier, presque tranquille. Elle me remarque enfin et son sourire s'évapore instantanément – et elle fait bien d'arrêter de sourire, je ne l'aurais pas supporté une seconde de plus.

— Chris ? Il y a un problème ?

L'inquiétude dans sa voix n'est pas feinte, mais j'ai envie de lui hurler dessus pour lui demander si elle ne se fout pas un peu de ma gueule : j'ai essayé de la joindre une bonne dizaine de fois.

— Ton portable, je crache entre mes dents, en plantant mes yeux dans les siens.

Elle sursaute, puis fronce les sourcils. Quand elle baisse son visage, sa capuche le soustrait à ma vue. Je la contemple fouiller dans son sac à dos et en sortir son dinosaure. Après quelques instants, elle murmure :

— Il était sur vibreur... Désolée.

Je hoche la tête. D'accord. Une barrière ou deux se remet en place. Mais il y a encore le type.

— Il est arrivé quoi à votre visage ? me demande-t-il justement.

Sa voix a une inflexion sèche qui me fait péter une barrière à elle seule. Je me tourne vers lui et je sais que mon regard est celui du chien enragé qui veut t'arracher chaque membre d'un coup de gueule.

— T'es qui toi ? On se connaît ? Non ? Bon alors ferme ta bouche.

Je m'avance d'un seul pas et Kate pose aussitôt une main sur mon bras pour m'inciter au calme.

Mais calme, je ne le suis pas. Je suis tout sauf ça.

— Chris... Je te présente Zach, insiste-t-elle.

Je lui jette un regard ahuri.

Tu penses sérieusement qu'apprendre que cet échelas bien propre sur lui est ton « Zach » va me permettre de reprendre mes esprits ? Tu rêves !

Elle comprend parfaitement le message, je le vois bien, mais me supplie silencieusement. Je pousse un hurlement à l'intérieur de moi. C'est une véritable tempête, un ouragan qui se déchaîne et pourtant, vu de l'extérieur, je respire seulement un peu plus fort. Puis elle s'adresse à lui, sans me lâcher, et le contact de ses doigts sur ma peau brûlante me fait du bien :

— Écoute, Zach... Il y a un problème et je dois partir avec Chris. OK ?

Le type opine, tout en me lançant une œillade suspicieuse.

— Si tu as besoin de moi, tu sais où...

Mais il n'a pas le temps de terminer sa phrase : ces mots, ceux-là, précisément, ont eu raison de l'infime sang-froid dont je faisais preuve jusqu'à maintenant. Je suis sur lui. Je saisis sa putain de veste en laine au niveau du cou et approche son visage du mien pour qu'il voie bien chaque saloperie de démon que j'abrite à l'intérieur de ma carcasse. Comme d'habitude, dans ces moments de rage, je ne dis rien. Kate m'entoure la taille de ses bras et c'est bien ce geste qui sauve ce trou du cul de se faire démonter pièce par pièce. Elle me tire vers l'arrière et relâcher cet abruti est douloureux, mes doigts crispés ont du mal.

Même si je me laisse entraîner, je n'arrive pas à détacher mes yeux des siens : j'y lis de la colère en réponse à la mienne, mais également de la peur. Je souris méchamment, une dernière fois, l'invitant à me provoquer : cela me donnerait la minuscule excuse qu'il me faut pour lui faire regretter d'être dans le répertoire de Katherina.

Une fois que nous nous sommes suffisamment éloignés de Zach, elle me suit sans prononcer un mot. Je marche d'un pas rapide, juste pour lui rendre la tâche difficile. C'est puéril mais je m'en fous. Je lui en veux. J'ai eu peur. Je déteste avoir peur. Tout va partir en sucette si je me mets à angoisser comme ça pour elle.

Derrière le volant, j'attends à peine qu'elle boucle sa ceinture pour démarrer en trombe. Le moteur de la Pontiac rugit ce que je tais, et ça me fait un bien de malade.

— T'es vraiment qu'un sale con psychopathe ! hurle-t-elle subitement.

Nous sommes sur une petite route déserte, je roule sans savoir où je vais. Je ne réponds pas à l'insulte, mais je sens ma mâchoire jouer les étaux.

— Tu allais vraiment lui taper sur la gueule par jalousie ? ! Espèce de malade ! Je le connais depuis que j'ai dix ans !

Je quitte la route des yeux le temps de lui jeter un regard noir, puis tends un index vers elle :

— Putain ! Ne me parle pas de... de... (Je pince les lèvres.) Putain !

Mes doigts se ferment en poing pour finalement se reposer sur le volant que je serre comme si c'était le cou de ce petit enfoiré.

— J'étais inquiet.

Ma voix est grondante, tandis qu'elle roule le long de mon œsophage.

— Inquiet de quoi ? Ça fait dix jours qu'on ne s'est même pas parlé !

Je me tourne une nouvelle fois brutalement dans sa direction.

— À qui la faute, bordel ? !

Elle lâche un rire caustique.

— À celui qui saute tout ce qui porte un soutif ! rétorque-t-elle, acide.

Je pousse un cri qui ressemble à rugissement tout en tapant furieusement le volant.

— C'est ça qui t'emmerde ? Parce que je baise des meufs, mais pas toi ? Tu veux en être, chérie ?

Je freine brusquement. Il faut que je sorte de la voiture. C'est le futoir dans ma tête et il n'y a plus que mes émotions brutes aux commandes.

Dès que je sens le froid sur mon visage, je libère tout. Face à moi, il n'y a qu'un champ interminable et je lui hurle ma frustration, ma peur, mes désirs, ma douleur. Ça râpe ma gorge comme une brosse de métal. Mais ça ne suffit pas.

J'entends la portière claquer et je la devine derrière moi sans avoir besoin de vérifier.

— Je suis désolée. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Je laisse mon regard errer sur ce lopin de terre désert.

— C'est exactement ce que tu voulais dire, je rétorque d'une étrange voix éraillée. Je suis complètement fou, c'est vrai. J'essaie juste de te protéger, j'aimerais que tu le comprennes.

— Me protéger de qui ? De toi ?

Un sourire amer se dessine sur mes lèvres.

— Non. Mais du monde dans lequel je vis. C'est un venin qui ronge tout, tout ce qu'il a à offrir, c'est la mort. Tu n'es qu'à la frontière, tu peux encore réussir à rester de l'autre côté. Peu importe combien je te veux, qui suis-je pour éteindre ta lumière ? Il faudrait être aveugle pour ne pas la voir. Il faudrait être sans cœur pour vouloir la souffler. Je ne suis pas totalement sans cœur... surtout quand il s'agit de toi, Kate.

Un long silence accueille mon petit discours pathétique.

— C'est un peu ma décision, non ? Tu ne peux pas choisir à ma place qui je peux aimer.

Je me désintègre. J'ai la sensation que chaque bout de mon être s'envole comme autant de cendres prises par la brise. Je me retourne et je contemple son visage étrangement sérieux. Je n'ose y croire. Je me suis sûrement trompé dans le sens de ces mots qu'elle vient de murmurer.

— Non, je ne peux pas, je confirme.

J'inspire longuement.

— Tu es amoureuse ?

La question me tue. La réponse a aussi ce pouvoir. C'est stupide cette façon de faire, mais je n'arrive pas à le lui demander de manière plus directe.

Elle acquiesce sans détourner le regard.

— De qui... ?

Le temps s'écoule au ralenti, comme pour me torturer. Et puis elle lève le bras et je ne quitte pas des yeux sa main qui s'immobilise dans les airs. Elle me désigne du doigt.

Je ne respire plus. En deux enjambées, je la rejoins près de la Pontiac, je saisis brutalement son visage des deux mains et ma bouche fond sur la sienne. C'est si bon. C'est tellement bon, mieux que tout ce que j'avais pu imaginer. Elle entrouvre naturellement les lèvres, j'y glisse ma langue avec empressement, l'enroulant autour de la sienne, qui ne parvient pas à suivre le rythme que je lui impose, ce qui rend notre échange encore plus délicieux. Ce n'est pas romantique, j'en suis conscient, c'est sauvage, brutal. Mais je ne suis qu'un pauvre affamé à qui on offre un peu de ce qui va lui redonner vie. Je reviens de loin pour renaître là, sur cette bouche exquise. Elle gémit doucement, les paumes contre mon torse. J'avale le son comme le mets le plus savoureux que j'aie jamais eu le

bonheur de déguster. Mes mains quittent son visage jusqu'à la soulever de terre par les fesses. Ses jambes s'enroulent autour de ma taille. J'adore les sentir de cette façon, c'est enivrant, bien plus que n'importe quel alcool. Sans m'arrêter de l'embrasser avec toute la passion dont je suis capable, je la porte jusqu'au capot de la voiture et l'y dépose. Je sens ses doigts se crispier sur ma nuque. Elle doit probablement croire que je vais m'arrêter là. Je souris intérieurement. Un typhon n'arriverait pas à me détourner d'elle cette fois-ci. Mes mains libèrent ses fesses pour remonter vers sa taille. Je veux la toucher. Toucher sa peau, contempler dans ses yeux quel effet ça lui fait.

Katherina

Sans compter quelques flirts, je n'ai eu qu'un seul véritable petit copain durant mon adolescence, mais il ne m'a jamais embrassée comme le fait Chris en cet instant. Il ne me laisse aucun répit, aucune chance de réfléchir, je ne peux que tenter de le suivre. Où ? Je ne sais pas.

Je sens ses doigts qui s'aventurent sous mon sweat et mon T-shirt. Je frissonne. Ils ne sont pas froids, Chris n'a jamais froid, peu importe où il se trouve, ou comment il est vêtu. C'est juste que... je panique. Un peu. Je nage en eaux troubles. Son baiser m'anesthésie l'esprit, me donne envie de plus. De quoi, exactement ? Je n'ai encore jamais fait l'amour. Lorsque ses ongles effleurent mon soutien-gorge, j'ai un mouvement de recul. Il détache alors ses lèvres des miennes et je peux enfin reprendre mon souffle. Son regard s'est obscurci de façon impressionnante. Il ne retire pas ses doigts et, sans me quitter des yeux, il tire sur le fin tissu pour frôler du pouce l'extrémité durcie de mon sein. Un curieux son s'échappe de ma bouche. Cela ressemble à un hoquet sans en être un. Il me sourit. Il y a quelque chose de terriblement sensuel dans ce sourire. Il recommence, mais cette fois-ci, en se penchant sur moi pour m'embrasser dans le cou.

Soudain, il remonte mes deux hauts superposés et j'ai le souffle coupé par la morsure de la brise glacée. Mon corps brûle et je tremble de froid. C'est déstabilisant. Je suis là, allongée sur le capot de sa Pontiac, offerte à ses mains et sa bouche. C'est impudique et j'ai envie de me cacher le visage derrière mes mains, mais je me retiens. Lorsque je sens sa bouche sur mes seins, mes muscles se raidissent. J'ai envie d'explorer cette sensation, et d'un autre côté, je veux tout arrêter. Il les embrasse délicatement, déposant une pluie de baisers qui sont à peine des effleurements. Ça me rend folle, assez pour que je murmure son prénom. Je supplie. Qu'il arrête. Qu'il continue. Je veux lui appartenir. Je veux m'enfuir et revenir en arrière, quand c'était plus rassurant. Plus simple.

C'est enivrant de sentir son visage sur cette partie de moi, celle qui est toujours camouflée par des vêtements. Il offre un doux coup de langue à la pointe dressée de mon sein. Une vague enflammée me consume. Mon corps s'arc-boute, je ne le contrôle plus. Pas plus que mes doigts qui plongent dans ses cheveux. Me voir si réactive à la caresse l'encourage à poursuivre sa torture, il n'y a aucun doute, puisqu'il dédie le même supplice à l'autre sein. Mes cuisses s'écartent davantage, c'est un mouvement instinctif, totalement involontaire de ma part. Il ajuste ses hanches dans cet espace et je sens son excitation tandis qu'il ondule sur moi. Une seule fois. Sûrement pour vérifier quel effet cela a sur mon corps à l'agonie. J'ai une étrange pression dans le bas-ventre. Elle est familière, je l'ai déjà éprouvée auparavant, mais jamais avec une telle intensité. Je n'entends plus rien d'autre que nos respirations qui s'entremêlent. Il murmure mon prénom, les lèvres à peine posées sur mon ventre, puis se rallonge sur moi pour onduler une seconde fois, m'arrachant un gémissement dont j'ai immédiatement honte. J'aimerais pouvoir mieux me contrôler, comme j'ai le sentiment qu'il le fait, mais je n'y parviens pas.

Mes doigts abandonnent ses cheveux tandis qu'il se redresse très lentement. Son regard est flou et ses traits tendus. Nous nous observons l'un l'autre, incapables de parler. Cet instant dure et je recommence à sentir le froid. Chris s'en rend compte ; il redescend mon sous-vêtement avec une très grande douceur, puis mon T-shirt et mon sweat. C'est agréable de retrouver la chaleur de mes habits, mais d'un autre côté, je ressens une grande frustration. Il me prend la main, m'aide à me redresser, puis à descendre les fesses de la Pontiac, seul témoin de cet instant entre nous. Il me fait glisser de façon à ce que mon corps se retrouve naturellement contre le sien pour m'entourer de ses bras, et m'étreint à m'étouffer. Je réponds en glissant les mains entre son blouson et son T-shirt, m'étourdissant de ce contact. Je suis si proche de lui à tant de niveaux. C'est sûrement à ça que ressemble le bonheur. J'en suis certaine.

— Ma petite femme, murmure-t-il, la tête nichée dans mon cou.

C'est un sobriquet, mais quand il le dit de cette manière, j'y devine d'autres mots. Ceux-là, ni lui, ni moi ne sommes prêts à les prononcer.

Nous retournons à l'intérieur de la voiture. Je n'ai pas terminé de boucler ma ceinture que Chris pose une main sur ma cuisse et je le regarde, intriguée. Il me sourit, mais ses yeux demeurent étrangement graves.

— Il faut qu'on parle.

Mon cœur s'emballa.

Il va faire machine arrière et me dire qu'on ne peut pas être ensemble.

Je ne réponds pas, je reste là, le cœur affolé. Il semble mal à l'aise et détourne le regard vers le pare-brise, sans pour autant ôter ses doigts.

— Tu sais, je ne gagne pas ma vie en bossant dans une usine.

— Tu n'as pas le profil, effectivement.

Il grimace encore un bref sourire.

— Mon boss est un véritable enculé. Le genre qu'il vaut mieux éviter. Mon père turbinait déjà pour lui avant de mourir dans une fusillade entre les flics et eux. Ma mère avait deux choix pour subvenir à nos besoins : soit elle faisait le trottoir, soit elle ouvrait son bar. Dans les deux cas, elle devait passer par Ronan... Ronan, c'est mon patron. Il acceptait de protéger son business à une seule condition : que je travaille pour lui.

Je comprends mieux pas mal de choses, surtout les hématomes qui apparaissent régulièrement. Mais...

Lorsque je suis avec Chris et que je le désire autant, que je veux tant de lui, que je l'écoute mettre des mots sur mes pires craintes, j'ai subitement l'impression de renier tout ce contre quoi je me suis battue durant ma vie.

— Son truc, c'est me faire du mal. Il cherche sans arrêt un nouveau moyen de me rendre fou. Sa dernière trouvaille a presque failli m'envoyer chez les cinglés... tu sais, les hostos où ils t'abrutissent toute la journée avec des médocs ? À un cheveu près, je portais leur blouse blanche en bavant comme un animal.

— Tu penses qu'il essaierait de t'atteindre en se servant de moi ?

Ses prunelles grises se plantent aussitôt dans les miennes. J'y découvre une terrifiante ombre qui les assombrit.

— C'est même sûr. Rien que le fait qu'il sache que tu existes te fous déjà dans de sales draps. Mais avec les allusions d'Erik, et maintenant Mel...

— Mel ? je répète, stupéfaite.

Une expression irritée déforme un court instant son visage.

— C'est une idiote. Elle pense probablement qu'il peut lui offrir tout ce qu'elle désire. Ta sœur n'est pas vraiment méchante, mais elle ne voit pas plus loin que la ficelle de son string.

Je ne suis pas vraiment à l'aise avec le fait que Chris ait couché avec ma sœur. Et sa dernière remarque me le rappelle comme une piqûre de guêpe. C'est rapide et douloureux. De plus, qui suis-je, désormais, pour critiquer sa tendance à tomber pour des racailles et des voyous ?

— Kate ?

L'inquiétude transpire dans sa voix, mais j'évite de croiser son regard.

— Rien.

— Vu la tête que tu tires, c'est pas « rien ».

J'agite une main dans les airs.

— Toi et ma sœur.

Un petit silence prend ses aises dans l'habitacle de la Pontiac.

— Oh, fait-il après plusieurs secondes.

— C'est un peu bizarre, cette situation.

De nouveau, il s'abstient de répondre immédiatement. Je devine qu'il doit choisir consciencieusement ses mots.

— C'était une relation occasionnelle et consentie, explique-t-il, non sans une certaine prudence.

Je grimace.

— Tu m'en diras tant...

Il se racle la gorge et ôte sa main de ma jambe pour se placer face à son volant.

— Écoute... je ne suis pas un moine et ta sœur, excuse-moi du mot, c'est une « chaudasse ». Un mec seul dans son appartement avec une meuf qui se trimballe à poil du matin au soir, y'a des choses qui sont forcées d'arriver. Je ne te connaissais pas, je ne savais même pas que tu existais. Je te jure que depuis que tu as posé un pied dans l'appart, je ne l'ai pas retouchée... Tu me crois ?

Je lui jette un coup d'œil suspicieux.

— Putain, j'te le jure ! insiste-t-il. Je ne te mentirais pas sur ça, parce que je n'ai pas honte de moi, même quand je fais des conneries, je les assume.

Je soupire puis passe une main dans mes cheveux emmêlés.

— Je te crois.

Il paraît sincèrement soulagé.

— Et Sybil ?

Je le taquine, mais ce que sous-entend ma question demeure l'une de mes angoisses le concernant. Je ne suis pas stupide, j'ai bien vu qu'il était un « homme à femmes » et que ces dernières le lui rendaient bien. Je ne veux pas être qu'une passade, une relation exotique entre deux nanas promptes à ouvrir leurs cuisses.

Il s'humecte rapidement les lèvres avant d'esquisser un sourire à la fois insolent et gamin.

— Hygiène intime.

Ce clin d'œil à l'une de nos conversations me donne envie de répondre à son sourire.

— Et moi ?

Chris ouvre et ferme la bouche plusieurs fois de suite. Une multitude d'émotions défilent dans ses yeux à la teinte de métal. Je croise les bras sous ma poitrine et patiente. Il se frotte machinalement le

crâne, le regard subitement rivé au levier de vitesse.

— Ma folie...

Il a prononcé ces mots dans un souffle à peine audible et je ne suis pas sûre de les avoir bien entendus. Chris relève brusquement la tête pour se pencher en avant, le visage près du mien :

— Ma petite femme, dit-il d'une voix plus ferme.

J'approche également la tête.

— Si un jour, y'a une putain de connotation machiste dans ta manière de m'appeler comme ça, ne dors plus que d'un œil, la nuit.

Il s'incline davantage, et je sens son souffle sur ma bouche. De près, la teinte de ses yeux est encore plus fascinante.

— Je suis déjà un connard de macho.

Je vais pour répliquer mais il ne m'en laisse pas le temps et m'embrasse, avec une certaine forme d'ardeur. J'effleure sa joue de l'index. Elle est râpeuse à cause de sa barbe naissante. Doucement, il s'écarte, non sans avoir pressé ses lèvres sur mon doigt désormais suspendu dans les airs, le regard rivé au mien.

— Pour en revenir à Ronan... Reste vigilante. Cet enfoiré pourrait te faire suivre, il a des chiens partout dans le coin.

— Des chiens ?

Son expression se durcit, amère.

— Je sais de quoi je parle... je suis l'un d'entre eux.

Chris me ramène finalement à l'appartement. Durant le trajet, nous sommes restés silencieux, mais ce n'était pas dérangeant. Parfois je le regardais avant de détourner rapidement la tête, parfois c'était lui et, dans ces moments-là, je ne pouvais pas m'empêcher de sourire comme une idiote. On se conduisait comme deux crétins, à pouffer et sourire pour rien. C'était étrange mais ça faisait du bien en même temps.

Il s'arrête sur le parking sans couper le moteur ; il ne fait que me déposer car il doit récupérer Jo et Erik. J'ai repéré, sur la banquette arrière, un sac-poubelle, et lui propose de le jeter pour lui. Son regard va de ce dernier à moi, puis il secoue la tête.

— Je le ferai en revenant.

— Il y a quoi à l'intérieur ?

— Un T-shirt dans un sale état.

Il n'a eu aucune inflexion particulière en disant cela. Je suppose que le vêtement a un rapport direct avec les blessures de son visage. Ses paroles me reviennent en tête : « Des chiens... je suis l'un d'entre eux ».

Je n'aime pas ça. Mais je ne peux rien dire à ce propos... je ne sais même pas si nous sommes vraiment en couple, dorénavant.

J'opine. Il sourit.

— Tu rentres tard ?

Je suis mal à l'aise ; ma question ressemble à celle que posent toutes les nanas vivant avec leur copain, alors j'enchaîne :

— Pour savoir si je t'attends pour manger, je précise en faisant semblant de chercher un truc dans mon sac.

— Ne m’attends pas.

Le sourire qu’il affiche transparaît jusque dans sa voix, je n’ai pas besoin de vérifier. Il a bien senti ma gêne, et ça ne fait que me mettre davantage mal à l’aise. Pour la peine, je lui tourne le dos en marmonnant un « à plus ».

Je n’ai fait que quelques pas que mon téléphone tombe de la poche ouverte, celle que je trifouillais juste pour me donner une contenance. Je crache un juron entre mes dents en éprouvant un sentiment proche de l’humiliation puis me penche pour le ramasser. C’est un vieux modèle, le choc n’a même pas égratigné la coque. Soudain, le moteur de la Pontiac rugit derrière moi et je tourne la tête vers la voiture. Chris sourit de toutes ses dents, les yeux résolument fixés sur... je suis la direction de son regard en rougissant. Il me mate les fesses !

— Crétin ! j’articule.

Il éclate de rire. Je le vois détacher sa ceinture pour sortir de sa bagnole. Je me relève, intriguée. Il court à petites foulées pour me rejoindre. Je n’ai que le temps d’ouvrir la bouche, mais pas celui de l’interroger : il saisit mon visage de ses deux mains ; une paume sur chacune de mes joues, et m’embrasse. Ses baisers sont à son image ; à la fois doux et déchaînés. Une sorte de passion incontrôlée, un peu brutale. Sa langue m’envahit, je n’arrive pas, là aussi, à suivre ses mouvements sensuels. Je crois que, lorsqu’il m’embrasse, je suis plus sonnée encore qu’après un Mojito. Lorsqu’il éloigne son visage du mien, je suis essoufflée et j’ai les pensées un peu éparpillées.

— Tu oserais quitter ton petit mari sans même un bisou ? Quel genre d’épouse es-tu ?

— Mais on n’est pas mariés.

J’ai répondu machinalement, sans réfléchir. J’ai du mal à reprendre mes esprits, c’est le mode « pilote automatique » qui me sauve du ridicule. Je trouve vraiment absurde d’être aussi réactive quand il me touche... Il rit doucement puis s’humecte les lèvres sans libérer mon visage. Il dépose un rapide baiser sur ma bouche encore anesthésiée.

— Tu m’appartiens, ça vaut tous les mariages.

— Putain de macho, je souffle, le cœur battant la chamade.

Il hausse un sourcil.

— Ouais, et même pas honte.

Brusquement, ses doigts quittent ma figure pour agripper fermement mon postérieur ; je lâche un hoquet surpris.

— Tout ça... est à moi, gronde-t-il.

Il ne plaisante pas, son ton est vraiment possessif. D’un côté, je trouve ça plaisant, mais de l’autre, j’ai envie de me rebiffer. À mon tour, je prends ses fesses à pleines mains.

— Et ça, c’est à moi ! je l’imite.

Son expression vaut bien tout l’or du monde, et je me mords l’intérieur de la joue pour ne pas éclater de rire. Plusieurs secondes s’écoulent avant qu’il ne retrouve l’usage de la parole, stupéfait par mon audace. Moi, je songe que tripoter son arrière-train est loin d’être désagréable.

— Putain... je trouve ça trop excitant.

Il paraît sincèrement étonné et là je ne peux plus retenir mon fou rire. Finalement il s’écarte de moi, pour tendre un doigt en direction de notre immeuble :

— Va, préparer la bouffe, « femme » !

Je lui fais aussitôt un doigt d’honneur, lui provoquant un nouvel accès d’hilarité, avant de repartir vers la Pontiac.

Après avoir nettoyé l'appart' et pris une douche, je m'installe confortablement sur le canapé, simplement vêtue d'un short en coton et d'un T-shirt. L'intégralité de mes survêtements est en train de tourner dans la machine à laver. Mes cours sont étalés autour de moi, je m'attelle à la tâche. J'ai un devoir en histoire médiévale à rendre : je dois rédiger l'intro et le développement sur l'encadrement des fidèles par l'Église du XI^e siècle. Je noue ma crinière en un chignon puis commence à noter les idées qui me viennent sur le sujet. Un sourire se dessine sur mes lèvres lorsque j'écris « les sacrements du mariage ».

La sonnerie de mon téléphone m'interrompt et je réponds sans regarder le nom qui s'affiche :

— Allô ?

— Tu as préparé la bouffe ? fait une voix amusée que je reconnais immédiatement.

— Non. Je bosse mes cours.

— Ah. Bon, ne tarde pas trop, j'ai la dalle.

Je jure ; il rit et je raccroche. Je mitraille des yeux mon portable avant de me reconcentrer sur mon calepin. Moins d'une minute après, mon téléphone sonne de nouveau, et là encore, le regard rivé sur l'un de mes bouquins, je ne prête pas attention à l'identité de mon interlocuteur.

— Allô ?

— Tu as préparé la bouffe ?

Chris. Je vais le tuer.

— J't'ai dit que je bossais mes cours, t'es sourd ?

Il ignore avec superbe mon inflexion irritée. Je déteste qu'on me dérange quand j'étudie.

— Ouais, mais j'ai vraiment les crocs.

Ça l'amuse, c'est clair comme de l'eau de roche. Je raccroche sans même prendre la peine de répondre. Pendant une minute, je fixe mon téléphone que j'ai lâché brutalement sur la couette dans laquelle s'enroule habituellement Chris. Une fois certaine qu'il ne va plus me déranger, je commence à inscrire ma seconde idée pour le devoir : « l'éducation religieuse ». La sonnerie retentit, me faisant pousser un cri de frustration.

— Quoi, encore ! j'aboie.

Le rire de Chris me répond. Je vais lui arracher les yeux !

— Tu as préparé quoi pour manger, 'tite femme ?

Il s'éclate vraiment !

— Putain, Chris ! Tu vas avoir une omelette assaisonnée au cyanure si tu continues à m'emmerder !

À l'autre bout du fil, il n'en peut plus ; le son de son rire fait même vibrer le téléphone pressé contre mon oreille. Je raccroche une nouvelle fois et lorsqu'il se met à chanter la mélodie la seconde suivante, je disjoncte :

— Je vais te tuer, Chris ! J'te jure que je ne plaisante pas !

J'ai hurlé comme une folle. Même si d'un côté, sa façon de faire me donne envie de sourire bêtement, j'ai tellement peu de temps à consacrer à mes études que le stress engendré me met rapidement les nerfs en pelote.

— Kate ? fait une voix douce, interloquée.

Ma tension descend en flèche.

— Juliette ? ! Excuse-moi, je croyais que... enfin, oublie ça.

— Ça va ? insiste-t-elle, visiblement inquiète.

Je me racle la gorge, subitement mal à l'aise.

— Oui, oui. C'est juste un copain qui s'amuse à me rendre dingue alors que je bosse, et j'ai cru que c'était encore lui... mais oublie. Tu as un problème ?

— Pas vraiment... (Elle ne semble pas convaincue.) Je t'appelais pour le pique-nique de la paroisse, ce dimanche. Le père Stefan aimerait que tu y sois, et moi aussi.

Ah. Merde. Jamais il ne me raye de sa liste de bonnes actions, celui-là ?

— Tu sais, je travaille le samedi soir, et jusqu'à six heures du matin. Je risque de ne pas être très en forme pour le « pique-nique » du midi...

— Oh. Je n'y pensais plus, c'est vrai.

Je ferme les yeux. Juliette paraît si déçue. Je dois terriblement lui manquer. Je décide de faire un effort, même si cela signifie manger du poulet froid en plein hiver – ces prêtres, tous des malades – en compagnie du père Stefan.

— OK, je serai là. Je ferai une sieste l'après-midi.

Juliette pousse une exclamation ravie qui me réchauffe le cœur.

— Merci ! Merci ! Vivement dimanche !

Je raccroche en soupirant. Ce prêtre aura ma peau.

Chris

Je raccroche, furieusement tenté de la rappeler encore une fois. J'ai mal aux côtes et les coups de poing reçus un peu plus tôt dans la journée n'y sont pour rien.

Une camionnette grise se gare sur le parking sur lequel j'attends, adossé à ma Pontiac. C'est Erik au volant pendant que Jo comate sur le siège passager, des lunettes de soleil sur le nez, la bouche grande ouverte. Je me redresse puis m'approche de la portière de ce dernier et l'ouvre doucement, intimant d'un geste à Erik de la boucler. Puis j'approche ma bouche de l'oreille de Jo et hurle le plus fort possible :

— Debout, espèce de grosse feignasse !

Il bondit comiquement sur son fauteuil et en perd même sa paire de lunettes qui tombe sur ses cuisses. Une paume sur le cœur, il pivote aussitôt la tête vers moi, l'air complètement largué.

— T'es vraiment un connard, toi ! éructe-t-il, encore sous le choc de son réveil en fanfare.

Je hoche vigoureusement la tête, un grand sourire aux lèvres. D'une bourrade, il me pousse et descend du véhicule.

— Comment c'était ? je l'interroge.

— Chiant, grommelle-t-il. Erik conduit comme un pied et j'ai eu la gerbe tout du long.

— Hey ! s'écrie l'intéressé, vexé.

Jo lui jette un regard mauvais.

— T'as baisé l'examinatrice pour qu'elle te refile ton permis ? C'est pas possible autrement.

— Va te faire foutre ! grogne Erik avant de claquer sa portière.

Puis mon pote se tourne vers moi :

— Et pourquoi t'as l'air aussi content, toi ?

Je hausse les épaules sans parvenir à effacer mon sourire débile. Les yeux de Jo se plissent, suspicieux.

— Tu t'es envoyé en l'air, c'est ça ? Pendant que moi j'essayais de survivre à la façon de conduire de ce trou du cul, tu frétillais de la queue sans la moindre honte ?

J'éclate de rire tout en secouant la tête.

— Non ! Je... Ne me regarde pas comme ça, j'te promets ! T'as maté ma gueule ?

Ce qu'il fait dans la seconde, m'examinant sous tous les angles.

— Mouais..., fait-il, toujours dans le doute, avant de soupirer. Au début, tranquille. On dépose le matos chez le Chinois, super content parce que c'est de la bonne came. Puis Erik a la bonne idée de peloter le cul de sa fille et là, y'a Bruce Lee et ses petits frères qui débarquent et je passe vingt minutes à le calmer pour éviter qu'on se prenne une branlée. Plus de livraison avec cet idiot fini à l'eau de javel !

Il appuie sa dernière phrase en désignant ledit crétin du pouce, par-dessus son épaule. Moi ? Je

me marre, j'aurais presque voulu être là pour voir ça de mes propres yeux.

— Pour la peine, c'est ce petit con qui va nettoyer la caisse, annonce-t-il ensuite.

— T'as vraiment gerbé ? !

Il esquisse un sourire mauvais :

— À ton avis ? Il la ramènera au garage aussi, tiens.

— Enfoiré ! s'exclame Erik depuis l'arrière du véhicule, probablement déjà en train d'enlever les restes du repas de Jo.

— Sois content que je ne te tanne pas le cul en plus ! grogne-t-il.

Puis il plante ses yeux dans les miens avant de remettre ses lunettes en place.

— Et toi ? C'était comment ?

— Sportif.

— Tant que ça ? Ah, tu me déposes chez moi ? J'ai besoin d'une bonne douche et de pioncer.

J'opine en me dirigeant vers ma Pontiac ; Jo me suit, les mains dans les poches.

Une fois installés, je démarre mon petit bébé.

— Encore un débile qui a cru se faire du fric sur le dos de Ronan.

Mon passager bâille bruyamment.

— C'est la crise, mec. Faut les comprendre.

J'émetts un petit ricanement.

— La crise, mon cul. Ils doivent se faire plus de blé que nous.

Du coin de l'œil, je note que Jo tourne la tête dans ma direction.

— T'as jamais voulu gérer la dope.

Là encore, j'acquiesce, le regard rivé à la route.

— Ça et les putes, je n'y touche pas. Je préfère tabasser des salauds que de pauvres meufs. Et détruire les gens avec la merde qu'il deale, ça me fait pas triper.

Jo hoche la tête. Je sais qu'il pense la même chose que moi.

— Ouais, nous, on préfère s'occuper des missions « Père Noël », plaisante-t-il en étirant un peu plus ses jambes.

Je ris.

— Ça ne nous change pas beaucoup du bahut, sauf que maintenant, on est payés pour le faire.

Il éclate aussi de rire avant qu'un silence paisible s'instaure dans la voiture. Je jette un regard par en dessous : à travers le pare-brise, je vois de grosses masses nuageuses grises.

— On va se prendre une rincée, je marmonne, question de réalimenter la conversation.

J'ai envie de lui parler de Kate. J'ai vraiment envie de partager ça avec lui, mais quelque chose me retient, comme si le fait de l'annoncer à haute voix pourrait nous attirer des problèmes.

— Je me demande ce que ta petite femme t'a cuisiné... Chez moi, y'a qu'un sandwich périmé dans le frigo.

Il lit dans mes pensées, ou quoi ? je songe en lui jetant un bref coup d'œil.

— Rien pour toi.

— T'es qu'une grosse radasse, grommelle Jo.

Je me racle la gorge, hésitant.

— Je...

J'ai commencé ma phrase avec la réelle intention de tout lui lâcher, mais les mots butent contre mes lèvres. Mon ami se redresse, soudain attentif. Il a sûrement deviné quel sujet je m'apprête à

aborder. Fais chier !

— J'ai...

Mes doigts tripotent inutilement le volant.

— Kate et moi...

— Tu déconnes ? ! s'écrie-t-il subitement, ne me laissant même pas terminer.

J'essaie de rester cool, mais je dois avoir l'air sacrément coupable.

— Putain ! Mais t'es obligé de beugler comme ça ? je m'énerve pour gagner du temps.

— Un jour, ta queue t'emmènera direct au ciel, et ce ne sera pas le septième ! gronde-t-il, furieux.

— J'ai pas couché avec elle, OK ? OK ? J'essaie de te parler sérieusement, là ! Sans déconner !

Jo reste muet durant un petit moment, puis me demande d'un ton plus serein :

— Tu ne l'as pas sautée ?

Je lui lance une œillade assassine.

— Non. C'est pas le genre de meuf qu'on « saute ».

Il esquisse un curieux sourire.

— D'accord. Je reformule : tu ne l'as pas dépuclée ?

Je détache une main du volant pour lui mettre un coup de poing dans l'épaule ; ce qui le fait exagérément couiner comme une gonzesse.

— Quand tu le dis de cette façon, c'est encore plus pervers.

— Je suis un gros pervers.

Je grimace.

— C'est juste que... enfin, on a parlé...

Jo glousse et je lève les yeux au ciel.

— Putain, t'es vraiment une plaie, toi. On a parlé... parce que je venais de péter les plombs. Ronan a encore fait une allusion à son sujet, à cause de sa conne de frangine qui a parlé d'elle quand elle était déchirée. Bref, je me suis rué à sa fac pour voir si tout allait bien, et c'est là qu'on s'est un peu... frité, tu vois ?

Jo opine, il ne rit plus. Je me racle de nouveau la gorge.

— Ensuite... ensuite, on a roulé. On s'est encore engueulé. Elle m'a dit qu'elle m'aimait et je l'ai embrassée. C'était chaud, mec... putain, super chaud.

Je murmure les derniers mots, la bouche sèche et l'esprit brûlé vif par le souvenir de notre échange sur le capot de ma Pontiac.

— Si ça ressemblait à votre show au *Pandémonium*, je veux bien te croire, plaisante-t-il. Elle t'a dit qu'elle t'aimait ?

— Oui... bon, pas comme ça (j'agite une main dans les airs) mais c'est ce que ça voulait dire. C'était pareil.

Je vois Jo arquer les sourcils et ça m'agace. Je me tourne franchement vers lui :

— Elle me l'a dit, alors arrête de faire cette tête, là !

Il hausse les épaules.

— Je suis né avec cette tête, mon pote.

— Crétin, je marmonne.

Il s'esclaffe joyeusement et ne reprend la parole qu'une fois calmé.

— C'est quoi la suite ? Vous allez sortir ensemble, ce genre de conneries ?

— Je n'en sais rien. J'ai peur que Ronan lui fasse du mal.

— C'est plus que probable.

Je pousse un grognement.

— Pourtant... j'ai vraiment envie de vivre ça avec elle. J'en ai *besoin*.

— Besoin ? fait Jo, perplexe.

J'inspire profondément. Merde. Je déteste m'auto-psychanalyser.

— Je ne sais plus qui j'étais avant elle. Avant que Kate arrive dans ma vie. Et le pire, c'est que je ne veux pas m'en souvenir. C'est dingue, hein ?

Mon ami garde le silence durant presque une minute avant de chuchoter :

— Mec... t'es dans la merde. T'es dans une belle merde.

Un rire sans joie me râpe la gorge.

— C'est aussi ce que je pense, mon pote. C'est aussi ce que je pense.

Après avoir déposé Jo chez lui, je n'avais vraiment aucune pensée salace en tête ; j'étais seulement content de rentrer et retrouver Kate. Sauf que... dès que je pose un pied dans le salon, mon premier cerveau se met illico en mode veille afin de permettre à l'autre, pas forcément le plus futé des deux, de prendre les commandes.

Ma petite femme, celle qui réussit à me rendre fou de colère, de joie et de bien d'autres choses encore, en moins de temps qu'il n'en faut pour éternuer, a eu la bonne idée de s'étendre sur mon canapé... ce qui est, d'une certaine façon, s'offrir à moi, enfin... si c'est une nana, et non l'un de mes potes.

Elle dort allongée sur le côté, un bras coincé sous la tête. Mes yeux s'égarer sur son visage pour caresser sa mâchoire, son cou, sa poitrine qui monte et descend régulièrement. Le mouvement m'hypnotise. Je m'approche doucement. Une fois tout près d'elle, je m'accroupis lentement afin de pouvoir l'observer tout mon soûl. J'aimerais compter les taches de rousseurs qui parsèment son nez et un peu ses joues. En plein jour, on ne les voit pas très bien ; elles sont là, bien sûr, mais discrètes, comme peintes avec retenue. Ma figure est tellement proche de la sienne que son souffle paisible m'effleure.

Kate marmonne dans son sommeil puis bouge. La couverture dans laquelle elle est enroulée descend et là, je ne respire plus : elle ne porte pas son éternel survêtement mais un short délavé. La vision de sa cuisse nue m'empêche de déglutir. Mon cœur s'emballe, faisant courir plus vite le sang dans mes veines.

Pourtant, lorsque mes yeux reviennent à son visage, quelque chose en moi crie que je devrais la laisser tranquille, que tout ce que je vais lui apporter, ce sont des drames. Parce que ma vie n'a été qu'une succession de catastrophes et mon existence, les ténèbres d'une nuit sans soleil.

Katherina

Je rêve de lui. Ce n'est pas surprenant : depuis que j'habite ici, fantasmer sur ce mec est devenu quelque chose de récurrent, me rappelant de façon humiliante à quel point l'être humain est gouverné par ses instincts. Mais ce rêve-là diffère des autres : il est sacrément réaliste ! J'ai réellement l'impression de sentir sa main sur ma cuisse, son souffle dans mon cou et de respirer son odeur : celle du cuir de sa veste, de son after-shave, de sa marque préférée de cigarettes.

— Dring, dring, me murmure une voix chaude à mon oreille.

Un long frisson remonte le long de ma colonne vertébrale.

— Dring ? je répète, encore à moitié endormie.

Un rire, mais c'est un son doux et grave, très tendre.

— J'imitais un réveil.

J'ouvre un œil. Chris. Le visage de Chris, plus précisément.

— C'est pas fameux. On aurait davantage dit la sonnerie d'un téléphone à l'agonie.

L'inflexion de ma voix est affreusement rauque, mais c'est normal : son nez, sa bouche, ses joues grignotées par une barbe éternellement naissante sont bien trop proches de moi. Comment fait-il pour entretenir cette légère ombre duveteuse ? Je ne l'ai jamais vu rasé nettement une seule fois depuis notre première rencontre... Il la taille au ciseau ? Cela fait partie du cahier des charges du « bad boy » ?

Ses prunelles métalliques m'épinglent. Il y a cette note sauvage dans sa façon de me regarder : comme si un animal incontrôlable y faisait les cent pas, un animal de type fauve qui me guette. Lorsqu'il me fixe de cette manière, je n'arrive plus à respirer normalement.

Ses lèvres réduisent légèrement la distance qui les sépare des miennes. Je veux qu'il m'embrasse. J'adorerais qu'il le fasse, mon corps entier se contracte dans ce fébrile espoir, mais soudain, il se redresse sans me quitter des yeux.

— Je vais prendre une douche... Tu ne bosses pas, ce soir ?

Je suis frustrée et... paniquée. Je me redresse vivement, totalement réveillée.

— Merde ! je souffle.

Il rit encore puis disparaît dans la salle de bains. Je passe une main dans mes cheveux emmêlés. Pendant que je suis dans la cuisine en train de boire un verre d'eau, j'entends le ballon d'eau se mettre en route et souris distraitement. J'essaie de repousser l'image de Chris nu sous le pommeau de douche, ses tatouages humides, chaque muscle roulant sous sa peau. Une pression délicieusement « désagréable » compresse mon bas-ventre et je ferme les yeux en grimaçant. Énervée, je jette le reste du contenu de mon verre dans l'évier.

Je deviens cinglée.

Une fois dans la chambre, je mets mon jean le plus moulant et un T-shirt noir également très près

du corps à l'effigie d'un groupe de rock : ça ferait l'affaire pour ce soir, au *Pandémonium*. Je me dirige vers la salle de bains et frappe.

— Ouais ?

— Je peux entrer ?

— Ouais.

J'ouvre la porte et retiens ma respiration. Chris. Encore. Il a juste une serviette ridiculement petite nouée autour des hanches, ses cheveux sont mouillés et scintillent dans la lumière. Sa peau humide brille aussi. Un mannequin musclé pour une foutue pub de parfum promettant de faire tomber toutes les nanas, voilà à quoi il ressemble. Je ne me rends compte que j'ai trop poussé l'examen que lorsqu'il esquisse ce demi-sourire arrogant que je lui connais.

— Me coiffer, j'annonce difficilement, parce que j'ai la bouche sèche.

Il me détaille à son tour en partant de la tête, s'arrête à mes hanches, puis revient promptement à mon visage. Je subis la caresse de ses yeux le plus stoïquement possible, tendue. Soudain, il s'écarte et me désigne la place devant lui, celle face au lavabo et au miroir, et ce, sans cesser de sourire. Je voudrais bien moi aussi avoir un tel degré d'assurance, mais ce n'est pas le cas. La personne sexuellement expérimentée ici, c'est lui, pas moi.

Me faire une queue-de-cheval. Voilà mon objectif, et je n'ai qu'à oublier qu'il est là. Mon esprit ricane en entendant cette idée. Chris reste juste derrière ; je ne peux exécuter le moindre mouvement sans faire rencontrer mes omoplates et son torse. De doux frôlements qui m'électrisent.

Qu'est-ce qu'il fabrique ?

Je lui jette un rapide coup d'œil en coin, grâce à la glace. Il se lave les dents... du moins, il tient sa brosse à dents, tandis que nos regards se croisent. Y'a comme un goût d'intimité au fait que nous soyons tous les deux là, dans cet espace étroit et embué, autant collés l'un à l'autre. Je saisis ma brosse à cheveux puis démêle ma crinière. Je sens encore peser ses yeux sur moi, ou en tout cas sur la queue-de-cheval que je viens de réaliser. Ses traits se sont crispés et je donnerais cher pour connaître ses pensées. Il croise mon regard dans le miroir, et se reprend aussitôt pour se nettoyer énergiquement les dents... avant de s'arrêter quelques secondes après.

— Tu as les cheveux longs.

Étrange constatation, même venant de lui.

— Pas si longs que ça, je rétorque, intriguée.

— Assez longs pour...

Mais il ne termine pas sa phrase. De nouveau, nous croisons le fer à l'aide de la glace. Il sourit mais ses yeux ont quelque chose de brûlant. Je me lance avant de ne plus avoir le courage :

— Chris... je sais que ça te paraît idiot, mais j'ai besoin de le savoir. Est-ce qu'on est... « ensemble » ?

Son sourire s'efface immédiatement.

— Tu me demandes si je suis ton mec ?

J'opine doucement, sans lâcher son regard du mien.

— Tu veux une déclaration, un truc du genre « officiel » ?

C'est probablement absurde de ressentir une telle émotion, mais ça me fait mal, là, dans la poitrine. Je cherche à m'écarter, mais il me prend de vitesse en se penchant sur moi. Je suis prisonnière entre ses bras et la vasque.

— Tu choisis bien ton moment pour me poser une question pareille, me chuchote-t-il à l'oreille.

J'éprouve une curieuse chaleur, une espèce de flux quasi palpable qui nous entoure, lui et moi. Je ne réponds pas, de toute façon, je ne saurais pas vraiment quoi dire.

— Ce jean te fait un cul excitant et toi tu me demandes ça...

Sa voix a encore baissé d'une octave. Je perçois son souffle sur la peau fine de mon cou et mon cœur s'emballe.

— Je déteste ces conneries de « couple », alors... je vais la faire simple : ton cul et tout ce qu'il y a autour m'appartient. C'est bon ?

Je lâche un hoquet surpris lorsqu'il presse ses hanches contre la partie la plus charnue de mon anatomie. Il est... effectivement... excité. Pas de doute.

— Et toi ?

J'ai réussi à parler d'une voix presque normale et je ne suis pas peu fière de moi.

— Quoi, moi ?

Je n'ai pas besoin de jeter un coup d'œil au miroir pour savoir qu'il sourit.

— Ton cul et ce qu'il y a autour... ça m'appartient ?

— Tu me voudrais... à ce point-là ? s'enquit-il, séducteur.

Quelque part, au fin fond de mon esprit qui contient autant de buée que cette pièce, je devine qu'il y a une autre question derrière celle-ci.

— Oui.

— Vraiment ?

Il ronronne quasiment et moi je chavire, là, à l'intérieur de moi : je suis sur le pont d'un navire qui tangue sous les vagues déchaînées d'une mer particulièrement houleuse. Sa langue vient taquiner le lobe de mon oreille pour ensuite le mordiller gentiment.

— Dis-moi à quel point tu me veux... dis-le moi, allez.

Ma respiration est laborieuse ; sa voix, plus qu'un murmure érotique. Ses mots camouflent avec brio des propositions indécentes derrière l'écran d'une terrible simplicité. Je dois m'échapper. Je dois partir travailler. Je veux rester...

— Je te veux.

Mon timbre voilé me fait honte. Je ferme les yeux. Il embrasse ma nuque.

— À quel point ? Sois plus précise, petite femme.

Encore un baiser. Puis un autre. Il trace une ligne avec une minutie d'une lenteur qui me rend folle.

Sans prévenir, je m'éloigne brusquement et mon cœur a migré dans ma gorge. Chaque pulsation est affreusement douloureuse. Je m'applique à ne regarder de lui que la partie supérieure de son corps.

— Je dois aller bosser, je débite vivement avant de m'enfuir de la salle de bains.

— Je t'accompagne, lance-t-il, dès que j'ai franchi le seuil.

La soirée va être longue. Très, très longue.

La musique bat son plein et je ne fais que courir d'une table à l'autre. Je suis moite de sueur et je déteste cette sensation. Je jette un coup d'œil vers Chris : il occupe une table vide et suis chacune de mes allées et venues du regard tout en buvant tranquillement sa bière. Il porte un jean large, un débardeur noir moulant et un sweat dont la capuche qu'il a relevée lui donne l'air d'un cambrioleur prêt à passer à l'action. Mes yeux rencontrent les siens ; il me sourit avant de porter le goulot de sa

bouteille à sa bouche. Des jeunes d'à peu près mon âge, trois mecs et deux filles, s'installent à l'emplacement qui jouxte le sien. Chris les ignore, mais pas les nanas vêtues toutes les deux d'une robe aussi échancrée devant que derrière. Elles n'arrêtent pas de tourner la tête vers lui. Leur cinéma m'agace. Soudain, une moue n'incurvant qu'une extrémité de ses lèvres se dessine et il m'adresse un petit signe de la main afin que je le rejoigne. Je lève le menton et plisse les yeux. Il hausse un sourcil et réitère son geste. Je lui tourne purement et simplement le dos : je n'obéis pas au « doigt et à l'œil ». Je rejoins le bar et Jaze me file une autre commande tout en m'offrant un sourire timide. Il a vu que Chris était là, et il se tient à carreau. Mon plateau est pour les jeunes qui viennent d'arriver. Je soupire. À croire que le destin lui-même se plie aux exigences de « monsieur ». C'est vraiment injuste, mais le boulot, c'est le boulot. Je feins de l'ignorer tout en étant certaine que ses yeux gris ne me lâchent pas une seconde tandis que je dépose la bouteille de Gin, les verres et les sodas sur la table à côté de la sienne.

Un des mecs, un blondinet aux yeux pétillants d'humour, me remercie chaleureusement, et je m'apprête à lui rendre poliment son sourire quand des doigts me saisissent brutalement la taille. La seconde suivante, je suis assise sur les cuisses de Chris, l'air probablement choquée.

— Je voudrais une autre bière, mamzelle la serveuse, fait une voix suave à mon oreille.

J'essaie de me relever mais il me retient.

— Lâche-moi, je gronde, les dents serrées. Je vais te servir.

Il rit doucement puis me libère non sans m'octroyer une petite claque sur les fesses :

— Je m'ennuie. Tu ne veux pas jouer avec moi ? Je serais le client pervers et toi la serveuse cochonne.

Je lui lance une œillade assassine à laquelle il répond par un large sourire sincèrement enjoué.

— Je travaille, là, j'te signale. J'ai pas le temps de te divertir.

— Tu peux très bien faire les deux : travailler et t'amuser avec moi...

Là ses yeux quittent les miens pour s'arrêter nonchalamment au niveau de mes seins et les fixer avec insistance. Estomaquée, je le regarde boire lentement une gorgée de sa bière.

Il a bientôt vingt-deux ans ou bien dix ? Franchement, j'hésite.

— Je sens que ça vient..., sourit-il.

— Quoi ?

— Mon côté pervers.

Je lui balance mon torchon à la figure avant de lui tourner le dos et marcher en direction du bar. Je l'entends éclater de rire puis s'exclamer :

— Oh oui ! *Move your ass, baby !*

Je m'arrête pour de nouveau le mitrailler des yeux et constater à quel point il y est hermétique. Lorsque je rejoins le comptoir, c'est Pat qui officie. Elle me lance un regard amusé tout en préparant les plateaux des autres serveuses.

— C'est un vrai gamin, parfois, hein ?

Je souris, un brin mal à l'aise, puis opine brièvement. J'ai vraiment envie de lui poser la question. Vu leur relation, qui serait mieux placé que sa propre mère sur la question des relations sentimentales de son illustre rejeton ?

— Pat...

— Oui ?

Je gigote, mal à l'aise. J'ai l'impression d'agir en fourbe en glanant des informations auprès

d'elle au lieu d'interroger directement le principal intéressé.

— Chris... il n'a jamais eu... enfin, des petites copines avec qui cela a été « sérieux » ?

Pat suspend ses gestes puis semble réfléchir à la question avant de secouer doucement la tête.

— Elles lui ont couru après assez tôt. Comme tous les ados, une seule chose l'intéressait. Personne n'a la fibre sensible dans la famille. Chris est à l'image de son père... C'est pas un romantique. Pourquoi ? Vous vous êtes décidés à tenter le coup ?

Je baisse aussitôt la tête pour tomber en admiration devant la surface miroitante du comptoir.

— Il m'a surtout expliqué la raison qui fait que nous ne pouvons pas l'être. Je ne pense pas qu'il veuille véritablement s'engager dans quelque chose de sérieux.

— Faut lui laisser le temps. Vivez ça au jour le jour, vous verrez bien où cela vous mène, suggère doucement Pat. Je sais juste que... Kate ?

Je relève les yeux et croise un regard quasiment identique à celui de Chris, en version plus douce.

— Je connais mon fils. Je peux t'assurer qu'il tient beaucoup à toi... Sa manière d'agir est totalement différente d'avec ses flirts habituels.

En entendant ces mots, mes yeux se dirigent naturellement vers Chris, qui me dévisage toujours, la tête penchée sur le côté, l'air intrigué. Je me racle la gorge puis accepte la bière qu'elle vient de décapsuler.

— Mhm.

C'est tout ce que je suis capable de répondre. Je prends la bière en main et m'apprête à la lui apporter, quand je me fige soudain. Sybil. Elle se tient debout près de lui, dans une minijupe en cuir qui ne laisse plus rien à l'imagination, pas plus que le bout de tissu lui servant de top. Mes yeux descendent sur la bouteille que je tiens et l'idée de la lui fracasser sur le crâne me titille. Cette nana est tout ce que je ne suis pas. Blonde, gros seins ; « sexuelle ». Qu'est-ce que je suis censée faire ? Agir comme si de rien n'était ou « marquer mon territoire » ? Forcément, j'opte pour la seconde option, parce que je ne supporte pas l'idée qu'elle le pense encore libre. Ce qui me rend dingue, c'est de constater qu'il discute tranquillement avec elle, comme si c'était parfaitement naturel qu'une femme remue du croupion sous son nez avec le flagrant espoir de se retrouver dans son lit.

J'avance en prenant soin d'afficher une expression dégagee. Je vois qu'il m'a repéré du coin de l'œil ; il affiche aussitôt ce demi-sourire aussi arrogant qu'amusé. Je regrette amèrement de ne pas porter le short d'Amanda, juste question de tenir un peu la distance avec miss « bombe sexuelle ».

Dès que j'atteins la table, je lui tends sa bière. Toujours tout sourire, il déplie le bras pour la saisir, mais au dernier moment, je ramène la bouteille en verre près de ma poitrine. Il me lance un regard interrogateur. Je porte le goulot à mes lèvres... d'accord, je n'ai aucune expérience en ce qui concerne les relations et le sexe, mais je ne suis pas totalement innocente. Moi aussi je peux jouer. Tout en plantant mes yeux dans les siens, je donne un long coup de langue au goulot. Chris ne sourit plus du tout et intérieurement, je jubile. Ce n'est pas tout ; oh non, je ne veux pas m'arrêter en si bon chemin alors que le regard de Sybil navigue entre lui et moi et qu'il fait cette tête !

Je porte de nouveau le goulot à mes lèvres, sans le quitter des yeux, puis renverse la tête en arrière afin d'en boire une belle gorgée – et je ne suis pas fan de la bière, bon sang ! – une main posée sur la hanche. Lorsque j'enlève le goulot, je fais exprès de laisser s'échapper un peu de la boisson alcoolisée au coin de ma bouche, pour le lécher sensuellement. Chris n'a pas prononcé un seul mot mais son regard incandescent parle pour lui.

Finalement, avec un petit sourire en coin, je lui donne sa bière ; il l'accepte sans pour autant

détacher ses prunelles des miennes.

— Ta serveuse cochonne t'a-t-elle donné entière satisfaction, cher client pervers ?

L'air entre nous crépite d'électricité, et Sybil ne semble pas très contente. Je suis aux anges.

— Viens t'asseoir sur mes genoux... tu le sauras assez vite.

Sa voix est grave, enrouée, atrocement sexy. J'ai le cœur qui bat affreusement vite. Voilà ce que c'est de faire la maligne, poussée par la jalousie. C'est quoi la marche à suivre, maintenant ? Dois-je m'enfuir avant qu'il ne me traîne dans la salle de repos à cause de ma provocation ?

Je secoue la tête, balançant ma queue-de-cheval, dédaigneuse.

— Je suis désolée monsieur Farwink, mais j'ai d'autres clients à satisfaire.

Il hausse un sourcil et son regard s'assombrit.

— Putain, t'as de la chance que je ne puisse pas me lever, là, tout de suite, marmonne-t-il.

C'est trop pour Sybil : elle se barre non sans m'avoir adressé une œillade mauvaise à laquelle je réponds par une mimique ironique. Je me reconcentre sur Chris dont les traits sont crispés comme s'il souffrait physiquement.

— Un problème... technique ? je suggère, amusée.

Non. Arrête de pousser le bouchon, Kate ! je me sermonne mentalement. Mais je ne peux rien y faire. Je suis possédée par le démon de la jalousie et je veux qu'il en bave un petit peu.

Il croise les bras sur son torse tout en se calant plus profondément dans le petit sofa.

— Pas vraiment, commence-t-il en s'exprimant avec une certaine lenteur. Juste une putain d'érection à cause de ta petite démonstration.

Des sons étranglés se font entendre depuis la table d'à côté et je m'interdis de regarder dans leur direction. J'ai provoqué le tigre, il faut que j'assume maintenant.

— Ah. C'est ennuyeux.

Je note que l'intonation de ma voix est largement moins assurée. Merde. Chris esquisse un sourire carnassier puis tapote ses genoux : l'invitation est très claire.

— Si tu ne viens pas t'asseoir là et me force à me lever, tu vas prendre cher.

Ce n'est pas une menace en l'air, je le sais, mais j'ai vraiment envie de battre en retraite. Je ne contrôle plus mon corps dès qu'il me touche et là, je suis en train de bosser !

Je recule instinctivement d'un pas, ce qui provoque un autre haussement de sourcil... mais aussi une certaine lueur d'excitation dans ses yeux. Je pivote sur moi-même et, tout en m'efforçant de ne pas me mettre à courir, je m'éloigne le plus rapidement possible. On m'attrape à bras-le-corps et je connais l'identité de celui qui se trouve au bout du bras en question. Je ferme les yeux ; je suis déjà vaincue.

— Tu vas où, là ? souffle Chris à mon oreille.

— Faire ce pourquoi on me verse un salaire, je murmure.

Il me mord doucement le cou puis l'embrasse.

— Vilaine. Tu me rends vraiment dingue.

— J'en ai autant à ton service.

D'un mouvement rapide, il me fait tourner de manière à ce que l'on puisse se regarder en face, son corps pressé contre le mien, me tenant fermement dans l'espace de ses bras.

Il sourit mais la teinte de ses yeux demeure tourmentée.

— C'était quoi, ça ?

J'humecte brièvement mes lèvres.

— Je voulais savoir si elle était à bonne température. Ta bière.

Chris plisse les paupières.

— J'avais plutôt l'impression que tu cherchais à faire grimper la mienne.

— De température ? je feins l'innocence.

— Oui. Tu m'allumes, ma petite femme... j'aime plutôt ça.

Mon véritable objectif était moins noble. Je souhaitais juste faire dégager Sybil et détourner l'attention de Chris de cette blondasse.

— Je veux surtout que ce soit plus « officiel » entre nous... Que des meufs comme Sybil arrêtent de te tourner autour avec un ticket.

Il semble sincèrement surpris.

— T'es jalouse ?

— C'est assez évident, non ? je balance, acerbe.

Chris ne dit plus rien pendant un certain temps, il se contente de me scruter.

À en juger par son expression, il y réfléchit sérieusement... et moi, je patiente, nerveuse. Soudain, il penche la tête, rapprochant son visage du mien. Nos regards sont connectés, créant une délicieuse tension entre nous.

— OK, chuchote-t-il.

— OK, pour... ?

Pour toute réponse, il m'embrasse. Je pourrais presque m'entendre soupirer d'aise. C'est assez étrange comme sensation : avoir le sentiment de respirer enfin alors que j'ai ma bouche unie à la sienne. Ses bras m'entourent toujours la taille tandis que mes doigts se glissent instinctivement dans ses cheveux. J'aime que ces derniers soient plus longs et je crois que Chris s'en doute puisque ça fait un moment qu'il ne les a pas coupés. Je ne parviens toujours pas à suivre le rythme que sa langue impose à la mienne ; ça me donne l'impression qu'il conquiert un territoire, qu'il pourrait me dévorer entièrement s'il le pouvait et, quelque part, c'est bizarrement enivrant. J'adore cette sensation. Mon ancien petit copain ne m'embrassait jamais de cette façon.

Lorsqu'il détache enfin ses lèvres de miennes, celles-ci sont toutes engourdies ; je suis essoufflée et lui aussi.

— Va bosser avant que je ne me conduise vraiment comme le dernier des salopards en rut.

J'aime quand il s'adresse à moi de cette voix rauque. Je lui réponds par un sourire et son expression s'adoucit instantanément.

— Si tu fais cette tête après un simple baiser... merde, qu'est-ce que cela doit être après une bonne bais...

Je fronce les sourcils et le mot qu'il s'apprêtait à prononcer meurt immédiatement dans sa gorge. Il affiche un air faussement innocent tout en me libérant.

— Sale obsédé, je grogne en détournant les yeux.

— Ça me rend curieux, c'tout. Je vais voir si Benny est dans le coin, enchaîne-t-il sans me laisser le temps de l'incriminer davantage.

J'acquiesce et m'éloigne pour presque percuter Sybil dont la grimace de peste me donne juste envie de lui jeter un truc à la figure. Elle me suit des yeux sans cesser d'arborer cette mimique ; j'ai la main qui me démange.

Où est donc mon fusil harpon, que je règle ce problème une bonne fois pour toutes ?

Je secoue la tête et continue mon service en songeant que les serveuses qui portent des talons

hauts de dix centimètres sont vraiment masochistes.

Le lendemain lorsque je me réveille, la fin de la nuit me revient aussitôt en tête et je me redresse vivement pour vérifier que Chris n'a pas investi mon lit en douce, pendant que je dormais. Je suis soulagée – mais aussi déçue – de ne pas l'y trouver.

J'ai dû carrément lutter avec lui pour lui barrer l'accès de la chambre, malgré ses promesses de se tenir sage, et autres mensonges éhontés que débitait sa bouche, alors que ses yeux exprimaient clairement que ses intentions n'avaient rien de chaste. Finalement, j'ai eu gain de cause en lui expliquant qu'il me fallait plus de temps pour passer « ce » cap. Après une moue boudeuse, il a soupiré pour s'installer sur le canapé.

J'avais envie de dormir avec lui, vraiment. Seulement, voilà... il n'a pas l'air du genre à se contenter de roupiller tranquillement sans avoir longuement transpiré auparavant.

Je me lève puis sors de la chambre. C'est plus fort que moi, mais en entendant sa respiration qui frôle le ronflement, je m'approche subrepticement du sofa, le sourire aux lèvres. Mes yeux ont juste le temps de globalement l'effleurer avant que je ne recule, les pulsations cardiaques erratiques.

Il est... bon sang ! Il est à poil !

Je détale jusqu'à la cuisine. Mon corps entier tremble sous le choc. Je ferme les yeux, mais le souvenir bref de cette vision m'empêche de penser à quoi que ce soit d'autre.

— Même pas un caleçon ! Ça ne tient pas chaud pourtant un caleçon... merde ! je murmure, plantée au milieu de la pièce.

Des bras m'enlacent brusquement et je pousse un cri effrayé totalement ridicule. Je m'ébroue et m'écarte vivement de Chris. Mes yeux vérifient illico s'il a bien passé un sous-vêtement. C'est le cas, et je respire de nouveau normalement, une main sur la poitrine tandis qu'il me contemple, surpris et perplexe.

— Tu vas bien ? s'enquit-il en me regardant d'un drôle d'air.

Je ferme les yeux un peu plus longtemps que nécessaire.

— Tu m'as surprise, c'est tout.

— J'vois ça... t'es sûre que ça va ?

Ta gueule ! Passe à autre chose !

— Mais oui ! je marmonne, irritée par mes propres réactions.

Je lui tourne le dos pour mettre la cafetière en route.

— Tu vas en cours ?

— Oui. Toi, ta journée ?

Nous nous tournons l'un vers l'autre d'un mouvement presque synchrone. Il me dédie un sourire gamin avant de prendre une tasse et s'appuyer d'une main sur le bord du plan de travail qui jouxte l'évier.

— J'fais de la peinture aujourd'hui, me confie Chris, un rien mystérieux.

— Taguer les murs de la ville ? je suggère, amusée.

Je prends le broc de café et lui en verse une bonne rasade dans son mug pour ensuite me servir.

— Non. J'ai passé l'âge.

Petit silence. Le ton de sa voix possède une note rieuse, j'en déduis donc que ce n'est pas un sujet sensible pour lui, alors je me permets d'assouvir ma curiosité sur la façon dont il gère son temps :

— Un truc illégal ?

— Je ne fais jamais des « trucs » légaux.

Cette conversation l’amuse, c’est plus qu’évident. Je bois une gorgée du breuvage amer pour immédiatement me rendre compte que j’ai oublié de le sucrer. Il me fixe en souriant de ce fameux demi-sourire au copyright « Chris Farwink », puis s’approche de sa démarche nonchalante pour prendre le nombre adéquat de morceaux de sucre de canne dans la boîte en fer qui trône sur la table. Une fois assez près de moi, il les libère doucement. J’ai le nez rivé au contenu de ma tasse. Il presse davantage son corps à moitié nu contre le mien pour ouvrir le tiroir à ma gauche et saisir une petite cuillère pour également doucement la lâcher dans mon mug.

— T’es un vrai petit dur, hein... , je tente avec humour, sans pour autant oser l’affronter.

De ses doigts libres, il joue avec les mèches rebelles de mes cheveux :

— Ouais... je suis dur, rétorque-t-il, suave.

Je m’échappe aussitôt. Ma priorité : mettre de la distance physique entre nous.

— Ah, ah, ah.

Du coin de l’œil, je le vois s’installer sur l’une des chaises, pensif.

— T’es vraiment bizarre, ce matin... pourquoi ?

J’ouvre la bouche pour immédiatement la refermer. Dois-je lui dire la vérité et essayer ensuite ses taquineries, ou bien mentir et sauver mon ego ?

— Un caleçon, c’est trop difficile à supporter pour dormir ?

Je déteste l’accent aigre de ma voix, mais à ma décharge, je n’ai pas l’habitude de voir un mec à poil en dehors des cours de biologie ou des films ; et lorsque les acteurs couchent ensemble dans ces derniers, leur appareil génital n’est pas en gros plan, du moins, pas dans le genre de film que moi je regarde.

Chris fronce les sourcils, puis son visage s’éclaire d’un large sourire. J’ai envie de me gifler. Ou lui. Oui, j’aimerais bien lui effacer ce sale rictus.

— Oh, fait-il seulement avant de plonger le nez dans sa tasse.

Je ne suis pas dupe une seule seconde : il se retient franchement d’éclater de rire.

— Oh ? Tu dirais quoi si je me trimballais toute nue dans l’appart’ ?

Puis avant même qu’il ne réponde, je réalise ce que je viens de débiter et ajoute rapidement :

— Non, oublie ça.

Il se contente de sourire et ses yeux pétillent.

— D’habitude, j’en porte un, explique-t-il.

— D’habitude... ?

Il penche la tête sur le côté tout en m’observant entre ses cils avant de faire jouer ses pectoraux et les tatouages qui les ornent.

— J’ai maté la chaîne porno du câble et, dans ces moments-là, je préfère être à l’aise.

Je détourne la tête.

— Épargne-moi les détails, je m’étrangle.

J’entends son petit rire, les joues en feu.

— C’est de ta faute... un : tu m’as allumé, et comme il faut. Deux : tu t’es carrément défilée quand on est rentrés. C’était ça ou je m’incrustais dans ton lit... qui se trouve être le mien, d’ailleurs. Tu m’as dit que tu n’étais pas prête, OK, je ne suis pas totalement un connard. Mais putain... la prochaine fois que tu me fais un truc pareil, j’te bouffe la partie de toi qui n’a jamais vu le soleil.

Sur ces belles paroles, il boit une longue gorgée de café puis exprime bruyamment son

contentement. Moi ? Je n'ai qu'un désir : partir très vite en cours, l'air étant devenu subitement très suffocant dans la petite cuisine. Je m'enfuis direct dans ma chambre sans même penser à d'abord déposer ma tasse dans l'évier. Quelle idiote !

— Attends-moi !

C'est Chris, au moment où j'ouvre la porte d'entrée. Machinalement, je me tourne vers lui. Il a mis un jean noir, un T-shirt à la gloire des Rolling Stones et son perfecto. Il a aussi ses lunettes de soleil, donc impossible de décrypter son regard, mais il semble également me détailler. Je porte un cargo kaki trop large et un pull à col roulé noir. Je trouve qu'il est un brin moulant mais c'est le seul avec ce type de col.

Quand il est assez près de moi, il m'empoigne soudain le pantalon en tirant dessus, au niveau de la ceinture.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Je vérifie qu'il te serre bien à ta taille, je ne veux pas qu'on puisse mater ton cul quand tu te penches.

Il a sorti ça le plus naturellement du monde.

— Comme si on matait mon cul, je marmonne en levant les yeux au ciel.

— C'est un basique.

Je franchis le seuil et il s'occupe de fermer derrière nous.

— Un basique ?

— Cul et ensuite, seins.

D'accord. Je vois.

— Et la tête ? C'est en option ? j'ironise.

Il pivote dans ma direction.

— C'est important... enfin, la bouche.

Je suis franchement écœurée.

— Des animaux..., je grommelle.

Il me fait sursauter en m'embrassant rapidement le cou avant de commencer à descendre les marches :

— Ouais, approuve-t-il sans la moindre honte. C'est bien pour ça que je vérifie que ma petite femme ne va pas alimenter leurs idées salaces.

— C'est un peu l'hôpital qui se fout de la charité.

Je le suis tout en installant une des anses de mon sac à dos sur mon épaule et grimace. Chris s'en aperçoit et me fait signe de le lui passer. Quand il le prend, il émet un petit grognement :

— T'as foutu quoi, dedans ? Des briques ?

Je ne peux pas m'empêcher de sourire :

— Tu n'es finalement pas une cause totalement perdue... Chris-le-gentleman.

Il prend l'air horrifié et feint de frissonner :

— C'est parce que c'est toi et qu'il semble lourd. Ne va pas t'imaginer tout un tas de trucs bizarre !

— Dieu m'en garde ! je soupire, en singeant une inflexion pincée bourgeoise.

Ça le fait rire. Nous entendons des voix dans la cage d'escalier. Des voisins ? J'ai la surprise d'apercevoir une tête vaguement familière et Chris marmonne un juron. Il patiente sur la marche

comme s'il m'attendait. Supposition qui s'avère exacte puisqu'il mêle soudain ses doigts aux miens.

Je jette un coup d'œil étonné à nos mains jointes avant que mes yeux ne glissent vers les deux adolescents en train de monter les marches, tandis que nous, nous les descendons. Mon regard croise celui du garçon qui me semble un peu familier, et il paraît sincèrement étonné de me voir. Ses prunelles bifurquent rapidement vers Chris, avant de revenir sur moi. Un large sourire se dessine sur sa bouche juvénile.

— Hey ! me salue-t-il avec enthousiasme. Vous habitez ici ?

— Hello ! Oui. (Je lance un bref regard en coin vers Chris qui ne pipe mot.) Nous habitons dans cet immeuble.

L'ado enfourne les mains dans les poches de son jean avec une certaine décontraction.

— On y va ? Sinon tu vas être à la bourre à la fac, lâche Chris qui m'écrase désormais les doigts.

Quelle mouche le pique ?

— Eh bien..., je commence, pour dire au revoir à mon interlocuteur, qui tend subitement la main vers moi.

— Jamie. Jamie Sundone.

Son copain le fixe avec des yeux inquiets. À mon avis, il a remarqué que le type qui m'accompagnait n'était pas vraiment du genre aimable. Je réponds de mes doigts libres, afin de faire honneur à son courage, ou bien son inconscience.

— Kate Bell.

— C'est bon, là ? grogne Chris.

Je hoche la tête puis fais un signe d'adieu à Jamie qui cligne des yeux, tout en souriant. Quelques marches plus tard, je gronde Chris :

— C'était que des ados. T'aimes pas les enfants, ou quoi ?

Il pile et me fixe, la bouche grande ouverte de stupéfaction :

— Un : oui, j'aime pas les mioches. Ça brame pour rien, ça te colle comme de la glu, ça se mouche sur tes fringues... mais là n'est pas la question. Ce « Jamie », là, c'est pas un bébé, c'est un petit monstre mutant bouffé par ses hormones.

Je fronce les sourcils pendant que nous rejoignons le hall du bâtiment.

— C'est encore un gosse.

Chris ricane méchamment, puis secoue la tête.

— Un gosse qui matait ton cul, ouais.

— Hein ? ! Tu racontes n'importe quoi !

Il lâche subitement ma main pour se désigner lui-même :

— J'ai été un ado, je sais très bien à quoi ils pensent ! s'exclame-t-il d'un ton presque paternaliste.

Je le dévisage, éberluée, puis lui emboîte le pas dans le parking. Avant de déverrouiller sa portière, il agite le trousseau de clés dans les airs.

— Et ils ne pensent qu'à ça les années suivantes ; voire jusque sur leur putain de lit de mort : le cul, point barre ! Un ado, ça fantasme de se faire dépuceler par une meuf plus âgée. Un adulte, ça fantasme de baiser tout ce qui bouge... et un vieux, de se taper une jeunette.

Je m'installe sans arriver à trouver une réplique appropriée. Une fois derrière le volant, il ajoute :

— Je t'interdis de lui adresser la parole quand je ne suis pas avec toi... À cet âge, ils sont hyper

sournois.

Je ne peux rien y faire : j'éclate de rire.

— Et elle trouve ça drôle, grommelle-t-il avant de démarrer sa Pontiac.

Je suis dans la cafétéria lorsque mon portable sonne. Je jette un coup d'œil à l'écran : « numéro inconnu ». Curieuse, j'accepte l'appel.

— Allô ?

— Kate ? C'est Jo.

Jo ? Comment a-t-il eu mon numéro ? C'est probablement Chris qui le lui a donné... enfin, je suppose.

— Salut Jo, comment ça va ?

Je ne suis pas très à l'aise. Je n'ai jamais réellement discuté avec l'ami de Chris.

— Bien, bien... Dis-moi, j'organise une petite teuf pour l'anniversaire de Chris, et...

Je m'arrête brusquement dans la file d'attente, le portable coincé entre l'épaule et l'oreille.

Merde ! Ce n'était pas une blague ?

— ... normalement, il était deux jours après le tien, mais il n'a voulu rien faire. Bref, juste question de marquer le coup, tu vois ?

En entendant le mécontentement des étudiants derrière moi, je reprends fissa ma progression.

— Ou-ouais. Bien sûr. Pour quand ?

Qu'est-ce que je vais pouvoir lui offrir ?

— Samedi soir.

Après-demain, donc.

— Où ? Au Pandémonium ?

Je bosse le samedi soir... est-ce que Pat accepterait de me donner ma soirée pour fêter l'anniversaire de son fils ?

— Non, chez moi. Je passerai te chercher, pour lui faire la surprise.

— D'accord. Vers quelle heure ?

— Mhm... genre, 18 heures ? C'est bon ? Chris m'a dit que tu bossais pas mal...

Je souris bêtement. L'idée qu'il parle de moi à ses potes, je ne sais pas... ça me fait plaisir.

— Pas de problème.

Nous nous saluons avant de raccrocher. Tandis que je paie la dame qui gère la caisse, mon esprit se focalise sur l'idée de lui offrir un cadeau spécial.

Oui, mais quoi ? Qu'est-ce qui pourrait faire plaisir à un mec comme lui ? Du sexe ?

Je ricane, éclat qui me vaut quelques regards en coin alors que je me dirige vers une table libre.

Soudain mes yeux tombent sur une nana assise en face de moi. En dessous de ses cheveux hirsutes noir corbeau, un tatouage tribal dépasse du col de son T-shirt et je pense tenir un début de cadeau. Je souris une nouvelle fois avant d'attaquer ma salade.

Le reste de la journée se passe normalement, sauf lorsque je manque m'endormir en cours de philo. En attendant le bus, j'appelle Pat et lui demande si elle peut me donner mon samedi soir en précisant que c'est pour fêter l'anniversaire de Chris chez Jo. Elle accepte mais juste avant de terminer notre conversation, je me racle la gorge et me renseigne sur l'adresse d'un bon tatoueur. Dans un premier temps, j'ai seulement un long silence en réponse, avant qu'elle ne finisse par me demander, hésitante.

— Tu es sûre ? Tu sais, un tatouage... enfin, je suis mal placée pour te dire ça...

Je souris. Même si elle a l'air de sortir tout droit d'un film de *bikers*, Pat reste avant tout une mère.

— Oui, je suis sûre.

Elle soupire puis m'indique la boutique de son propre tatoueur, celui qui a réalisé ceux de Chris, me précise-t-elle. Pat a parfaitement compris la raison d'une telle requête de ma part. Mais je suis décidée. D'un point de vue extérieur, cela semble extrême de se faire marquer le corps pour un mec... mais c'est Chris. D'une façon ou d'une autre, je suis déjà imprégnée de lui de bien des manières.

Je manque m'endormir au moins une dizaine de fois dans le bus ; il s'en est fallu de peu pour que je rate mon arrêt. Quand, après dix minutes de marche, je me retrouve devant la porte de l'appartement, je m'interroge sur ce que je vais bien pouvoir préparer pour le dîner. Grâce au *Pandémonium* et aux généreux pourboires de certains clients, je gagne correctement ma vie, j'ai même pu laisser tomber le boulot au restaurant. Un gros soulagement pour mon organisme. Techniquement, je pourrais déjà louer mon propre appart', mais je dois encore passer mon permis et acheter une voiture. Au fond de moi, je n'ai pas très envie de déménager, alors ces objectifs me fournissent une excuse idéale.

Après avoir inséré mon double des clefs dans la serrure, je réalise qu'elle est déjà déverrouillée. Je fronce les sourcils. Même lorsque Chris est là, il ferme la porte. Je passe la tête, un peu anxieuse, et mes yeux rencontrent deux prunelles d'un curieux vert dont l'éclat froid me glace le sang. Un type d'une quarantaine d'années en costume noir me fixe, tranquillement assis sur le canapé, une jambe croisée sur l'autre, tout en fumant une cigarette.

J'entre pour de bon et ma sœur Mel apparaît rapidement dans mon champ de vision. Elle a maigri.

— Mel ?

Elle sursaute comme un enfant prise en faute puis esquisse une grimace qui se veut peut-être souriante. Des cernes creusent ses yeux et son teint est anormalement pâle.

— Hé... salut. Je passe en coup de vent récupérer des affaires.

Je la scrute longuement avant de lâcher de mon ton le plus neutre :

— Je vois.

Puis je tourne la tête en direction du type, toujours silencieux sur le canapé. Du coup, Mel se sent dans l'obligation de nous présenter, et s'avance jusqu'à moi.

— Kate... je te présente mon petit ami, Ronan. Ron... c'est ma petite sœur, tu sais, Katherina.

Il y a quelque chose de particulier dans l'inflexion de sa voix et mes yeux se plantent aussitôt dans ceux de ma sœur. Elle détourne vivement les siens.

Quelle connerie a-t-elle encore faite ?

Je me reconcentre sur l'individu prénommé « Ronan ».

Alors c'est lui le mec dont je dois me méfier ? Merde.

Il est séduisant, mais sans plus. Il émane de lui une aura malsaine, indéfinissable mais indubitablement mauvaise. Ma suspicion est flagrante et elle lui tire un sourire de requin. Ronan laisse ses yeux errer sur moi avant de replonger son regard dans le mien et mon corps se tend : *oui, il est dangereux.*

— Alors, c'est vous la... « petite femme » ? s'enquit-il d'un ton amusé.

Je m'abstiens de tout commentaire, m'empêchant de ciller sous son regard dénué d'humanité. Mel tente d'émettre un rire, sûrement pour détendre l'atmosphère, mais il sonne tellement faux qu'il produit l'effet inverse. Ronan, sans me quitter des yeux, tire une bouffée de sa cigarette pour ensuite l'expulser par les narines, tout en nonchalance.

— Vous... (il se reprend avec un sourire en coin) tu ? Je peux te tutoyer, n'est-ce pas ? Tu n'es pas le genre habituel de mon petit chien enragé. C'est... surprenant.

Je comprends que dans sa bouche, cela signifie qu'il va creuser la question, et j'ai une terrible envie d'appeler Chris. Je n'aime pas ce type. Tout en lui me donne envie d'aller chercher mon fusil harpon. Pourquoi ma sœur se maque avec un tel individu ?

Je lui jette une brève œillade ; peine perdue, elle n'ose toujours pas m'affronter. Je pince durement les lèvres et mes poings se serrent d'eux-mêmes.

— Excusez-moi... Je vais déposer mes affaires dans la chambre, je reviens.

Ronan grimace, visiblement amusé : il se doute que je vais téléphoner à Chris mais ne semble pas s'en formaliser.

Une fois la porte fermée, j'ai le cœur qui bat à cent à l'heure. Mes doigts tremblent tellement que je laisse tomber le portable. Je le ramasse en jurant puis cherche rapidement Chris dans mon répertoire. Je suis vraiment soulagée d'entendre sa voix dès la deuxième sonnerie.

— Hey ! Petite femme ! Ton mari te manque ? J'ai pas encore...

— Chris, je l'interromps avec l'impression que mon cœur pulse dans ma gorge.

Rien qu'au timbre de ma voix, il devine qu'il se passe quelque chose ; je ferme les yeux et déglutis péniblement tandis que son inflexion perd toute note de gaîté quand il enchaîne :

— Un problème ?

— Y'a... Mel. Mais aussi... le type, là.

Un terrifiant silence aussi épais qu'une purée de pois répond à mes propos décousus.

— Ronan ? s'enquit-il avec une étrange douceur.

— Ou-oui.

— Tu es où ?

— Dans ma chambre.

— Très bien, Katherina. Le garage n'est pas loin, j'arrive. Tout de suite.

Il s'est encore exprimé de ce ton tranquille, comme s'il cherchait à m'apaiser, mais au fond de moi, je sais qu'il n'est pas si calme que ça en cet instant. J'inspire profondément puis sors de la pièce en prenant soin d'afficher une expression neutre. Mel continue de remplir de gros sacs à la va-vite et je me rapproche d'elle :

— Un coup de main ?

Elle me fait « non » de la tête, puis place les cheveux blonds lui tombant sur les yeux derrière ses oreilles : ses mains tremblent.

— Ça va ?

Encore une fois, elle se contente d'opiner et ça me rend dingue. Je jette un bref coup d'œil en direction du sofa ; Ronan attend paisiblement.

Elle a peur de parler devant lui ?

Mes yeux reviennent à ma sœur alors qu'elle disparaît dans son ancienne chambre.

Soudain, la porte s'ouvre brutalement, m'incitant à pivoter sur moi-même, le souffle coupé par la surprise. C'est Chris. Il porte une espèce de combinaison noire tachée de peinture dont les manches

longues pendent sur ses hanches. Son débardeur blanc n'est pas moins maculé. Ses cheveux partent un peu dans tous les sens comme s'il avait passé deux cents fois les doigts dans leur masse opaque. Alors qu'il est toujours sur le seuil, son regard se pose directement sur moi pour descendre de haut en bas, comme s'il vérifiait quelque chose, avant de se reporter sur son visiteur assis sur le canapé.

— Chris ! s'exclame ce dernier, non sans un certain enthousiasme qui me fait froid dans le dos.

Je vois les mâchoires de Chris se contracter et le regard noir qu'il adresse à Mel, de nouveau près de moi, la fait couiner comme un animal. Je pose machinalement une main sur son avant-bras et la sens se détendre. Chris entre enfin sans fermer la porte derrière lui, et en voyant Jo et Benny arriver, essoufflés, j'en comprends la raison. Jo est pâle comme la mort et il y a clairement une lueur inquiète dans les yeux de Benny.

— Tu as fini ? gronde Chris en se tournant vers ma sœur.

Il la fout carrément à la porte ? !

Je suis plus choquée qu'étonnée.

— Quel manque de tact pour une nana que tu as baisée.

Ronan s'est levé tout en prononçant cette remarque au vitriol ; lui paraît s'amuser au plus haut point. Je serre les dents. Cette petite pique était aussi pour moi, j'en suis sûre. Question de planter le doigt là où ça fait mal. L'air de rien, Chris vient se placer entre Ronan et moi, tout en tournant le dos à ce dernier. Je ne l'ai jamais vu aussi silencieux et ne sais plus quelle attitude adopter.

Un coup d'œil sur Jo et Benny me suffit pour confirmer mon impression que la situation est explosive.

— Tu ne m'offres pas à boire, Chris ? badine Ronan.

Mes yeux croisent ceux de Chris. Ils sont tellement obscurcis qu'on pourrait croire que les ténèbres les habitent. Il est... effrayant.

— Tu as tout ce qu'il te faut dans ta limo... Ici, je n'ai que de la bière bon marché, Boss.

Il a débité son discours d'une voix monocorde.

Un long silence s'abat sur nous. Chris tourne toujours le dos à Ronan, préférant fixer son attention sur moi.

Ronan soupire.

— Quel hôte pitoyable tu fais... enfin, bon, passons. J'ai reçu une très intéressante vidéo sur mon portable... tu veux la regarder ?

Les narines de Chris frémissent et il se décide finalement à tourner la tête vers l'homme qu'il appelle « Boss ».

— Chuis pas branché vidéos, Boss.

— Tu devrais visionner celle-ci, insiste Ronan. Les ex-copines de baise ont une façon bien à elles de se venger. Sybil, c'est ça ? Absolument charmante.

C'est crispé dans chacun de ses muscles que Chris se dirige finalement vers son patron. Tout sourires, notre invité surprise lui tend son téléphone portable dernier cri. Après un vif regard en coin jeté à Ronan, Chris lance la vidéo. Au fur et à mesure que les secondes s'égrainent, il devient livide. Ses doigts serrent l'appareil comme s'il allait simplement l'écraser.

Une fureur sans nom déforme ses traits, lui donnant un air sauvage, voire démoniaque. Ronan esquisse un sourire jubilatoire. Sans réfléchir plus longtemps je m'approche à mon tour et lui arrache le portable des mains : je dois m'y reprendre à deux fois avant qu'il accepte de le libérer. Je relance la vidéo. C'est Chris et moi, hier soir, au *Pandémonium* pendant que nous nous embrassions. Je

comprends mieux.

— Ah ! L'amour ! déclare subitement son chef avec emphase.

Chris ferme les yeux, probablement pour dissimuler ce qu'il ressent. Je me tourne vivement vers Ronan avec la terrible envie de lui arracher le cœur.

— Il faut absolument que nous dînions tous ensemble, un de ces soirs ! chantonne Ronan avant de récupérer son téléphone pour passer un coup de fil.

Il parle dans une langue slave, probablement en russe. Mel le rejoint et il glisse naturellement un bras possessif autour de sa taille. Et ils s'en vont sans que j'aie la moindre chance d'échanger un mot avec ma sœur. Personne ne parle, pas même quand deux gorilles apparaissent pour prendre les divers sacs dans lesquels Mel a rassemblé ses affaires. L'un d'eux me bouscule par inadvertance, et en un éclair, Chris lui barre le chemin. Le regard qui luit dans ses yeux, je ne le reconnais pas. C'est de la haine pure... celui d'un meurtrier sur le point de commettre son crime. Le mastodonte et Chris se défient mutuellement mais lorsque ce dernier réduit un peu plus la distance entre eux, l'incitant silencieusement à déclencher une bagarre, Jo le saisit par les épaules pour le forcer à reculer. L'autre en profite pour sortir sans fermer la porte. La tension qui règne dans l'appartement est insoutenable. Elle pèse sur nous, rendant l'air presque compact. D'une bourrade, Chris se libère de Jo. Il est toujours aussi tendu et personne n'ose rompre le silence, mais tous nos yeux sont braqués vers lui.

Soudain, il explose. Il claque la porte, puis se déchaîne sur elle, lui administrant coups de pied et coups de poing, tout en criant. Ses propos n'ont aucun sens ; ce sont juste des hurlements enragés.

Jo et Benny se mettent à deux pour l'empêcher de se démolir davantage les phalanges, néanmoins avec beaucoup de mal. Ils lui parlent chacun à leur tour, trop bas pour que je puisse en saisir la teneur. Jo lève la tête vers moi, Chris l'imité. Il respire bruyamment, ses yeux encore voilés d'une fureur qui semble néanmoins s'atténuer. Je ne sais pas ce qu'il lit sur mon visage, mais visiblement, cela l'aide à reprendre le contrôle de lui-même et ses amis le relâchent doucement. Mon regard tombe sur ses doigts écorchés d'avoir frappé la porte avec une telle violence, puis remonte pour se lier au sien, déjà plus clair.

— On te le confie, murmure Jo avant de faire signe à Benny de le suivre à l'extérieur.

Après leur départ, le silence reprend ses aises. J'ai envie de serrer Chris dans mes bras, sans être certaine qu'il accepte cette marque d'affection, dans l'état dans lequel il se trouve.

Il se redresse, inspire profondément sans me lâcher des yeux. Je me détends un petit peu. Il se dirige vers la salle de bains et, instinctivement, je le suis. Je le contemple ouvrir le robinet du lavabo, adossée au chambranle, les bras croisés sous ma poitrine. Chris passe ses doigts amochés sous l'eau froide sans prononcer un fichu mot.

— L'eau... c'est pas un désinfectant.

Ma remarque tombe à plat. Ce silence va me tuer, au sens littéral du terme. Je m'avance dans la pièce pour farfouiller dans l'armoire derrière lui : j'y ai placé le minimum syndical en termes de médicaments à posséder.

Il me regarde dans le miroir mais je fais mine de l'ignorer. Une fois l'antiseptique dans les mains, je prends également trois sachets de gazes stériles. Lorsque je me retourne, nos yeux se croisent. Le temps se suspend, équilibriste ployant sous un poids beaucoup trop lourd.

— Je vais te soigner correctement.

Son silence va réellement avoir ma peau. Encore quelques secondes pendant lesquelles nous nous scrutons l'un l'autre sans dévoiler la nature de nos pensées, puis il baisse la tête, arrête le robinet

pour finalement s'asseoir sur un tabouret où traîne une serviette éponge.

Je m'accroupis près de lui, concentrée sur ma tâche consistant à ouvrir la protection des gazes. Je saisis délicatement l'une de ses mains puis tamponne le plus doucement possible les écorchures de la fibre imbibée de désinfectant ; il ne tressaille même pas. Est-il à ce point habitué à la douleur ? Cette idée me tord l'estomac. Ce n'est que lorsque je m'attelle à l'autre main qu'il se décide enfin à me parler :

— Tu vas bien ?

Sa voix est extrêmement basse et grave, comme si discuter lui demandait un effort incommensurable.

Je ne peux retenir un ricanement amer.

— C'est plutôt ma ligne.

De nouveau, il retourne dans ce mutisme qui m'angoisse. J'aurais préféré des cris, des insultes, un comportement agité que ce faux calme et ce silence. J'ai eu peur. Je le reconnais. Peur pour ma sœur, pour moi. Mais j'ai également eu peur que Chris disjoncte, donnant à son boss le parfait prétexte pour une punition exemplaire, voire pour le tuer. Parce qu'il aurait dépassé les bornes, ou juste parce que Ronan en a le pouvoir. Je comprends désormais les réticences de Chris à s'engager. Ce qu'il cherchait à m'expliquer. Son monde est aussi pourri que le mien, mais dans le sien... la mort est une actrice omniprésente.

Puis, je sens des doigts sur ma tête. Je me fige. Ils exercent une pression afin de rapprocher mon visage du sien et ses lèvres se pressent bientôt sur mon front. J'écarquille les yeux ; ce geste m'a prise par surprise. C'est idiot. Pourquoi mon cœur me fait aussi mal ?

Je ne me rends compte que je pleure que quand mes propres larmes mouillent mes joues.

La peur... oui, c'est sûrement à cause de la peur.

Nous n'avons toujours pas parlé de ce qu'il vient de se passer. Chris se contente de me suivre d'une pièce à l'autre tandis que je m'occupe les mains à des besognes palpitantes comme ranger son inextricable bazar ou préparer le repas. J'ai une vague idée quant à la raison de son comportement : soit il veut discuter mais ne sait pas par quel bout commencer, soit il veut être sûr que je ne m'effondre pas comme un peu plus tôt dans la salle de bains. Mais le savoir continuellement derrière moi me stresse plus qu'autre chose.

— Tu veux boire une bière ? je lui demande, en évitant de le regarder franchement.

Je suis gênée. Un, parce que j'ai pleuré comme une gamine apeurée devant lui, moi qui adore jouer les dures à cuire. Deux, parce que cette combinaison sur lui est vraiment sexy. Pour une obscure raison, elle me fait un certain effet. Il ressemble vaguement à un pilote d'essai.

Il s'assoit à table pendant que je termine la préparation de mes lasagnes. Je prends son silence pour un « oui » et pars chercher deux bières dans le frigo. Je ne suis pas friande des blondes – petite pensée pour Sybil – mais j'ai besoin d'un verre. Le postérieur appuyé contre le bord du plan de travail, je tente de décapsuler la mienne ; sans succès. Les décapsuleurs et les ouvre-boîtes me détestent, c'est officiel. Chris se penche en avant, m'enlève ma bouteille pour l'ouvrir avec autant d'agilité que de rapidité. Quand il me la rend, nos doigts se frôlent et un petit courant électrique traverse ma paume.

Je bois une gorgée, appréciant plus la fraîcheur de la boisson alcoolisée que sa saveur.

— Tu sais pourquoi il nous a montré cette vidéo ? lâche-t-il subitement d'une voix dénuée

d'émotion.

— Pour nous prouver que Sybil est une piètre cinéaste ? je propose avant de porter le goulot de ma bière à la bouche.

— Parce que je lui ai menti à ton sujet. Je lui ai raconté que tu n'étais pas ma meuf... que tu n'étais rien pour moi. Pas parce que j'ai honte, tu le sais ça. Pour te protéger de ses idées tordues.

Oui, j'avais bien saisi que ce type était un taré.

— Il m'a fait mater cette vidéo pour me montrer qu'il savait bien que je lui avais menti. Pour que je comprenne que désormais, il va t'inclure dans son petit jeu de torture psychologique auquel il s'amuse avec moi.

OK. Chris veut parler. Je dois m'attendre à quoi ?

— Pourquoi ?

J'ose enfin plonger mes yeux dans les siens et n'y rencontre qu'un vide glacial. Mon cœur se comprime douloureusement dans ma poitrine. Je déteste le voir dans cet état. Je déteste vraiment ça.

— Pourquoi il s'amuse avec toi de cette façon ? j'insiste.

Chris tient sa bière sans même y toucher.

— Comme je te l'ai dit l'autre fois. À cause de mon père... de ma mère. Il a toujours voulu se taper ma mère. C'était une obsession, chez lui. C'est elle qui me l'a expliqué lorsque ce fou m'a mis la main dessus pour faire de moi son putain de clébard. Mais c'est mon paternel qui a obtenu de Paty ce qu'il désirait et ça l'a rendu complètement dingue. Je représente à moi seul le fait qu'il n'a jamais gagné, alors...

Ma bière remonte le long de mon œsophage ; j'ai envie de vomir. Je la pose sur la faïence.

— Il te torture en guise de vendetta contre ton père ?

— Oui.

Je lâche un juron. Chris ne peut s'empêcher de sourire, mais cela n'atteint pas ses yeux.

— Et pour ça, il a déjà utilisé quelqu'un. David. Si David est mort... c'est à cause de moi. À tous les niveaux, je suis responsable si ce gamin est mort avant même de fêter sa majorité.

Il se passe une main sur le visage, les paupières closes.

— J'ai pas envie qu'il t'arrive la même chose, Kate. Il vise directement tout ce à quoi je tiens. C'est pas une bonne idée de continuer...

— C'est trop tard.

Je le coupe dans son élan.

— Il a déjà compris la nature de notre relation, donc peu importe ce que tu feras, maintenant... il m'a dans son viseur. Et il a déjà la main sur ma sœur, apparemment.

Au regard de Chris, je sais qu'il me donne raison. Un long silence s'étire entre nous, jusqu'à ce qu'il murmure, les prunelles rivées aux miennes :

— S'il te touche... te fait du mal, d'une quelconque façon... je le tuerai, Kate. Je le tuerai pour de bon. J'en ai rien à foutre de la taule. J'ai déjà été en détention, ça ne me fait pas peur. Non. Là, je suis terrorisé à l'idée qu'il te détruise comme il a détruit David. Je ne le supporterais pas, tu m'entends ? Tu...

Il s'humecte les lèvres. Moi, j'ai la tête qui bourdonne.

— Tu n'as pas de la famille, quelque part ? Loin d'ici ? Une tante perdue dans un bled ?

Putain... je ne veux pas pleurer.

— Non.

— Je pourrais t'aider... à trouver une planque.

— Qui planquerait Juliette ? Et Mel ? Je ne m'enfuirai pas, Chris.

Il se prend doucement la tête entre les mains, coudes posés sur ses cuisses, doigts emmêlés dans ses cheveux.

— Quelle merde. C'est ma faute.

J'aimerais effacer cette pression qui m'obstrue la gorge. Je m'approche de lui sans réellement savoir ce que je dois faire. Je lui saisis doucement les poignets et les écarte pour l'obliger à me regarder. Il ne pleure pas. J'ai l'impression que peu importe la douleur ou ce à quoi il pense, Chris n'est pas du genre à verser une seule larme.

— Arrête. Arrête de penser ça.

Nous nous fixons l'un l'autre et je retiens brièvement mon souffle lorsque ses mains viennent sur mes hanches. Elles glissent jusqu'au bas de mes reins pour m'attirer d'un seul mouvement à lui. Il enfouit son visage dans les plis de mon pull tout en inspirant bruyamment. Mes doigts caressent naturellement la masse soyeuse de ses cheveux en un geste qui se veut réconfortant.

Quelque chose change. C'est diffus, imprécis, mais c'est là et cela nous enveloppe. Chris le sent aussi car sa tête remonte au niveau de mes seins tandis qu'il m'amène encore plus près de lui dans l'espace ouvert de ses jambes.

Il redresse la tête afin que nos regards se nouent. Je connais désormais cette expression. Il a envie de moi. Il s'écarte davantage :

— Tu ne partiras pas ?

Il y a quelque chose de brisé dans sa voix. J'ai des larmes qui me picotent les yeux.

Non. Non, je ne veux pas pleurer.

— Je n'irai nulle part.

Chris se lève lentement de sa chaise, sans pour autant me libérer.

— J'ai besoin de toi.

J'ai la bouche sèche. Je sais ce que ces paroles signifient. Ma tête bourdonne encore. Mon cœur tambourine si fort dans ma poitrine que j'ai peur qu'il en sorte. Son regard ne quitte pas le mien durant ce qui me semble être proche de l'éternité.

Je suis nerveuse. Je veux lui appartenir de cette façon, mais le fait est là : je suis terriblement nerveuse. Il me caresse la joue en l'effleurant de sa paume, tout en s'inclinant doucement vers moi. Ses lèvres se pressent sur les miennes et il m'embrasse avec une étonnante douceur, lui qui, habituellement, semble si avide et un peu brutal dans ses baisers... Je suis déstabilisée... profondément émue. Je sens qu'il m'entraîne vers la chambre, un pas après l'autre, lentement, sans cesser d'enrouler sa langue autour de la mienne. Je me laisse guider dans tous les sens du terme. Je m'accroche à sa nuque ; j'ai peur de me noyer sous le flux d'émotions aussi différentes les unes des autres. Une douleur sourde me torture la poitrine. Jusqu'à présent, je n'arrivais pas à y coller une étiquette ; je subissais seulement son attaque... mais je crois que c'est de l'amour. Ça n'a rien à voir avec les idées véhiculées par les films ou les livres romantiques. Tout ce que je constate, c'est que ça fait mal. Chaque fois que Chris montre ce qu'il éprouve pour moi, que cela soit par des paroles ou des actes, je souffre à cet endroit précis, niché dans ma cage thoracique. Aimer est difficile, c'est ce que j'apprends un peu plus chaque jour avec lui. Je me sens fragile, perdue, et je ne suis pas certaine de pouvoir changer ça.

Nous sommes devant le lit et Chris met lentement fin à notre baiser. Dans la pénombre de la

pièce, je parviens presque m'oublier dans ses yeux. Il y brûle un feu auquel je désire me réchauffer, juste pour arrêter de trembler comme une feuille agitée par le vent.

Il s'humecte encore les lèvres. J'esquisse un sourire encourageant et il y répond faiblement. C'est la première fois que je le vois si peu sûr de lui.

— C'est différent, dit-il comme s'il avait lu dans mon esprit.

J'essaie de comprendre.

— Quand y'a des... des sentiments... (il bute sur le mot, c'est terriblement mignon, quelque part) Je sais pas... j'ai la pression. Putain. Je crains, là. Tu vas encore plus flipper.

Il passe une main dans ses cheveux tandis que l'autre demeure au creux de mes reins. Peut-être devrais-je faire quelque chose ?

— Tu veux que je me déshabille ?

Sa tête a un mouvement de recul assez comique.

— Wow.

— Wow ? je répète, larguée.

Il émet un petit rire étranglé.

— Non, c'est juste que...

Chris s'interrompt pour darder sur moi un regard enflammé.

— Oui. Je veux bien.

Et la seconde suivante :

— Non.

Je ne peux pas m'empêcher de sourire.

— Oui ou non ?

— Non, c'est moi qui vais le faire.

Il semble déterminé. Je souris à nouveau. Mes yeux restent rivés à son visage concentré pendant qu'il saisit délicatement le bas de mon pull. Je le vois prendre une longue inspiration lorsqu'il roule vêtement sur lui-même de manière à le faire passer par-dessus ma tête. Je l'aide dans la manœuvre en levant les bras en l'air et l'instant d'après, je ne suis plus qu'en T-shirt.

— Ah oui... y'a plusieurs couches.

Je ris doucement à sa plaisanterie, lui aussi. Nous répétons l'opération et je me retrouve en soutien-gorge, le cœur battant la chamade. Instinctivement, mes bras se croisent pour chercher à cacher mes seins. Il les a déjà vus, je le sais. Même bien vus... c'est plus fort que moi, je ne peux rien y faire. Il s'agenouille pour s'attaquer aux boutons de mon pantalon cargo. J'oublie de respirer tout en ayant curieusement chaud de le contempler, là, le visage à ce niveau. Chris s'humecte une nouvelle fois les lèvres – ça doit être un tic nerveux et ça me rassure un peu qu'il ne soit pas aussi à l'aise que je l'avais imaginé. Ses doigts défont le premier bouton, puis le second. Je frissonne. Il s'en rend compte et lève les yeux vers moi. Nos regards s'accrochent l'un à l'autre et j'éprouve encore cette satanée douleur ; elle enfle pour presque m'empêcher de respirer. Je l'aime. Je l'aime vraiment. Il défait les derniers sans me libérer de l'emprise de ses prunelles si sombres, surtout dans la pénombre de la chambre aux volets entrouverts.

Lorsque son regard se fixe sur le haut de ma culotte, je regrette immédiatement porter celle-là : elle est dotée d'un petit nœud enfantin.

Il ne va pas plus loin, préférant s'occuper de mes Converse qu'il dénoue non sans se battre avec le lacet. Les chaussettes suivent le même chemin. Quand je devine son hésitation à me retirer mon

jean, je puise dans ma réserve de courage : je ne veux pas qu'il croie que je me force en quoi que ce soit et baisse le vêtement en toile moi-même. Il m'observe faire, la bouche ouverte, la respiration subitement bruyante. Je m'en débarrasse maladroitement, le cœur au bord des lèvres tant il bat fort et à une vitesse fulgurante.

Je suis au summum de la gêne. Je ne me suis jamais sentie aussi démunie de toute ma vie. Chris, lui, semble hypnotisé par ma culotte. Ses mains se posent sur mes hanches et je ferme les yeux : je ne veux pas voir ce qu'il s'apprête à faire. Déjà percevoir ses doigts sur ma peau nue me provoque une chair de poule qui ne doit rien à la température, mais je suffoque carrément lorsqu'il appuie ses lèvres tièdes et douces sous mon nombril. Je déglutis péniblement le peu de salive présente dans ma bouche. C'est le premier baiser d'une longue série qui dessine un incandescent demi-cercle. Ses doigts, sur les côtés, se glissent sous l'élastique de mon sous-vêtement pour finir sur mes fesses. Oh, un bref instant seulement, mais juste assez pour que je sois pleinement consciente de cette caresse.

— Tu as la peau si douce, murmure-t-il, comme émerveillé.

J'ai les joues en feu. Son compliment me touche. Quand je le sens se remettre debout, je rouvre automatiquement les yeux, qui trouvent aussitôt les miens. Il s'écarte de moi puis saisit un bout de son débardeur, au niveau des omoplates, pour l'enlever d'un mouvement fluide et gracieux. Il l'abandonne à nos pieds, où gisent déjà mes vêtements, pareils à des armes oubliées sur le sol d'un champ de bataille.

Chris torse nu est un spectacle dont je ne me lasserai probablement jamais. À cause de ses nombreux tatouages, mais aussi de ses muscles parfaitement dessinés non pas par de nombreuses heures passées en salle de musculation, mais à force d'avoir sué lors de ses combats, et probablement de toutes ces activités illégales qui ont façonné son corps au jour le jour. Cela lui confère une aura dangereuse très fascinante. C'est mon tour d'humecter mes lèvres, et ce geste involontaire dessine sur sa bouche ce sourire en coin qui me rend folle. Mes yeux rencontrent de nouveau les siens et, visiblement, ça lui plaît de constater l'effet qu'il me fait. Je ne peux pas lui en vouloir. Sa main attrape la mienne pour m'aider à grimper sur le lit. Je me sens horriblement gauche, pas du tout sexy comme les actrices des films dans ce genre de scènes.

Je m'allonge sur le dos et le contemple ; il déboucle sa ceinture, un genou appuyé sur le bord du matelas, près de mes pieds. Néanmoins il semble hésiter à retirer sa combinaison, la dézipant à peine. Il en fouille la poche puis en extrait ce que je devine être un préservatif.

Les mecs... toujours équipés, je songe avec une curieuse amertume.

Chris s'étend au-dessus de moi sans laisser son corps toucher le mien ; seules les manches longues me chatouillent en me frôlant. Il glisse le préservatif sous le coussin sur lequel ma tête repose. Son visage est si proche que je me perds dans la contemplation de sa joue grignotée par une faible pilosité. Sans vraiment y penser, mes doigts la caressent. C'est à la fois doux et piquant, selon le sens dans lequel je les fais passer. Ce paradoxe me fait sourire bêtement. Il pivote la tête et l'incline suffisamment pour m'embrasser. Je savoure cet instant ; ses lèvres sur les miennes qui ne cessent de s'éloigner pour mieux revenir, plongeant sensuellement, brièvement, sa langue, pour rendre ce court contact aussi électrisant que brûlant. Désormais, j'ai les doigts dans ses cheveux. Je fais mon possible pour l'attirer à moi et qu'il m'embrasse plus longuement – sa petite torture me rend dingue. Il résiste, ce qui a immédiatement un drôle d'effet sur moi. Je sens se réveiller un aspect de ma personnalité dont j'ignorais l'existence et qui semble plutôt incontrôlable : tout en réactions et non en réflexions. Mon corps se tend naturellement vers le sien pendant que ses mains se faufilent

entre mon dos et la couverture. Il dégrafe mon soutien-gorge avec une dextérité me rappelant cruellement à quel point il a de l'expertise dans ce domaine. Cette pensée me parasite et refroidit légèrement mes nouvelles ardeurs. Chris a dû percevoir ce changement car il laisse désormais peser davantage son poids sur moi. La sensation de sa peau contre la mienne crée une sorte de brûlure dans mon bas-ventre. Ses lèvres quittent ma bouche pour dévorer gentiment ma mâchoire, entamant une progression d'une lenteur intolérable vers ma gorge pendant que ses doigts soulèvent le tissu lâche de mon soutien-gorge. Il saisit un bout de mon sous-vêtement entre ses dents, et tire doucement dessus. Ses mains vont et viennent le long de mes cuisses, qui se sont écartées d'elles-mêmes. Apparemment satisfait d'avoir libéré plus ou moins ma poitrine de son ultime entrave, il s'emploie à embrasser chaque mamelon. J'écarquille les yeux puis les baisse vers son visage pour y rencontrer les siens : il m'observe, scrutant la moindre de mes réactions. Cette attention me touche. Il fait glisser les bretelles du soutien-gorge le long de mes bras pour le jeter négligemment dans la chambre. J'éprouve le subit besoin de mordre quelque chose. Mes dents se plantent naturellement dans la chair d'une de mes mains tandis que l'autre se crispe sur le dessus-de-lit.

Mon cœur doit sûrement faire un bruit assourdissant. Mes pensées s'éparpillent lorsque Chris torture mon ventre, puis mon nombril. Il rampe sur moi, vers mes pieds, et je sens la peau ferme de ses bras contre mes cuisses, ses mains sur mes hanches s'attardant sur le faible rempart de ma culotte. J'ai soudain ce mouvement instinctif de resserrer les jambes, cognant mes genoux à ses côtes. Il s'arrête aussitôt et se redresse, rapprochant son visage du mien. Il retire gentiment le doigt de ma bouche puis dépose un baiser doux et tendre sur mes lèvres, comme pour me rassurer. J'ai paniqué et il l'a senti.

Je suis certain qu'il doit avoir l'impression d'appriivoiser un animal craintif, mais tout ceci est nouveau pour moi. Je ne sais pas à quoi je dois m'attendre. Lui le sait. Je n'ai rien d'une de ses aventures expérimentées d'un soir, d'une Sybil... Je vais fatalement le décevoir, non ?

— Hey, murmure-t-il d'une voix très rauque. Détends-toi.

Sans blague ?

Je ne réponds pas, trop déboussolée. Il m'offre encore un baiser chaste, tandis que l'une de ses mains lisse tendrement mes cheveux.

— Tu sais, si tu as si peur que ça... On... enfin, on n'est pas obligés de le faire tout de suite.

Une grande partie de moi a terriblement envie d'accepter cette porte de sortie. Je ne suis pas trouillard habituellement, mais là, je serais sûrement capable de marcher sur des braises ardentes pour repousser cette étape dans notre relation. Je sais néanmoins que je vais refuser, parce que moi aussi je désire sincèrement vivre ça avec lui. Je veux que cela soit Chris qui me fasse franchir le pas. Lui et pas un autre.

— Non... c'est bon. Je le veux vraiment, Chris.

Ma voix est enrouée et j'ai dû mal à la reconnaître.

Il s'humecte les lèvres. C'est idiot, mais cette preuve manifeste qu'il est en partie aussi paumé que moi me fait sourire.

— Vraiment ?

Il insiste... par acquit de conscience ? Je suppose que cela doit être une première pour lui.

— Vraiment, je confirme du ton le plus assuré qu'il m'est possible d'avoir.

Il m'embrasse de nouveau.

— Tu me fais confiance ?

J'opine sans le quitter des yeux. Il sourit, taquin :

— D'accord, mais tu sais... je vais devoir te l'enlever... ta culotte. Même si je l'aime beaucoup, hein. Elle est vraiment mignonne tout plein. Je suis plutôt bon, Kate, mais pas à ce point-là. La culotte au petit nœud : faut qu'elle s'en aille.

Je ne peux rien y faire et pouffe de rire. C'est magique, sa petite blague m'a détendue comme si le poids qui m'oppressait s'était évaporé en un clin d'œil. Cette fois-ci, lorsque sa bouche couvre la mienne, l'échange n'a rien de chaste, c'est le baiser sauvage auquel il m'a habituée. Celui qui, terriblement conquérant, ne me laisse pas reprendre mon souffle. Chris s'installe mieux entre mes jambes et je sens aussitôt l'ampleur de son désir. Il l'appuie sciemment et directement contre ma propre intimité. Cette pression me déclenche une étrange sensation brûlante dont les échos se répercutent dans le reste de mon corps, annihilant dans la foulée toute pensée cohérente. Il réitère et je ne sais pas comment c'est possible, mais ce curieux plaisir est encore plus dévastateur que le précédent ; un gémissement incontrôlé s'échappe de ma gorge pour mourir sur mes lèvres. Chris se tortille légèrement ; il ôte le bas de sa combinaison et dès qu'il en est libéré, me dévore les épaules et les clavicules de baisers enfiévrés. Je m'arc-boute. Je veux encore ressentir ce qu'il vient de me faire éprouver un peu plus tôt. Il penche un peu son corps sur le côté, sans pour autant entièrement quitter sa place initiale mais je perçois une de ses mains sur mon ventre et elle descend inexorablement, de plus en plus bas jusqu'à se faufiler sous l'élastique de ma culotte. Elle ne s'arrête pas et je goûte son souffle anormalement rapide sur la peau fine de ma poitrine. Mes bras ensèrent subitement son cou. Je m'y accroche le plus fermement possible pour me retenir à sa force, y puiser le courage de découvrir jusqu'au bout ce qui m'attend. Il accepte l'étreinte, m'octroyant des caresses dans le cou ; alternant mordillements et savants coups de langue pendant que quelques-uns de ses doigts s'insinuent encore plus loin, là où une moiteur éloquente les accueille. Il étouffe un juron, une plainte ou un grognement, j'ai des doutes. Ses lèvres sont désormais immobiles, totalement figées... peut-être trop concentrées à inspirer le plus d'oxygène possible. Je comprends, parce que c'est exactement ce que j'essaie de faire. La caresse qu'il m'octroie se concentre sur un seul point ; sur ce bouton que je découvre si sensible qu'il est capable de me propulser dans le vide. Je suis assujettie par ces vagues incessantes, bien plus puissantes que les deux premières. Concrètement, je ne savais pas qu'une partie de moi était capable de répondre à ce genre de stimulation d'une manière aussi intense. Mes hanches ondulent d'elles-mêmes et Chris les accompagne en accentuant sensiblement le rythme de ses doigts, ainsi que leurs passages sur ce point si sensible niché au creux de moi.

Sans cesser de me torturer, il se détache un peu pour m'embrasser. Sa langue m'envahit de façon brutale, cherchant à dominer ma bouche. Mes ongles se plantent dans la chair de sa nuque. Mon être entier vibre jusqu'à ce que je sente l'un de ses doigts me pénétrer. Pas énormément, mais suffisamment pour me faire pousser un petit cri plaintif. Chris se raidit, le retire presque à contrecœur tandis que son torse se baisse et se soulève à une très grande rapidité. Ses yeux se nouent aux miens. Il a les traits crispés.

— Désolé, ma petite femme, s'excuse-t-il d'une voix bizarrement hachée. Si je pouvais faire en sorte que tu n'aies pas mal... crois-moi que...

Il ne termine pas sa phrase, néanmoins j'ai très bien compris. De toute façon, il faut en passer par là. Il m'adresse un sourire contrit malgré ses prunelles qui demeurent voilées par une lueur curieusement primale. Il récupère – pas assez discrètement – le préservatif, pour aussitôt disparaître de mon champ de vision. Je me redresse machinalement et lorsque je vois sa tête entre mes jambes, la

panique revient au galop.

Qu'est-ce que... ? !

Il me retire ma culotte et s'en débarrasse en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Quand son visage s'approche à nouveau de cet endroit-*là*... je couine, affolée :

— Non !

Il m'adresse un regard surpris puis sourit d'un air assurément carnassier :

— Oh que si ! lâche-t-il en grondant, avant de m'écarter les cuisses d'un geste.

La seconde suivante, au contact de sa langue, je me liquéfie intégralement.

— Chris ! je m'étrangle.

Je vais mourir de gêne – et probablement d'autre chose – pendant ses bras me tiennent fermement par les jambes, m'immobilisant avec une terrifiante facilité.

Je viens d'être jetée dans un précipice et je n'ai aucune autre solution que de m'agripper à la couverture, la tête renversée en arrière. Ce que j'éprouve fait passer les sensations antérieures pour de petites brises printanières, comparées à l'ouragan que déclenche l'audacieuse caresse à laquelle Chris se consacre en cet instant.

Mon cerveau ne suit plus ; il s'est brisé en mille morceaux sur le rocher de la luxure. Je crie, j'en suis consciente, sans réellement réaliser ce qui sort de ma bouche : si mes propos ont un sens ou s'ils sont inarticulés. Mon corps se tend brusquement, puis éclate et convulse. J'ai à peine assez de lucidité pour m'apercevoir que Chris a cessé son supplice et semble occupé à autre chose. Je navigue en eaux troubles.

— Ma 'tite femme ?

— Mhm ?

— Inspire.

— Inspire ?... Oh !

Il est en moi en une seule poussée et j'ai l'impression que mon ventre se déchire sous l'intrusion. Chris ne bouge plus mais son visage, qui est de nouveau près du mien, semble taillé dans le marbre, comme s'il vivait, lui aussi, un moment douloureux.

— Ça... ça va ?

Sa sollicitude me touche.

— Ou-oui.

Je mens. Je mens pour lui, mais il est évident que je ne suis plus sur le petit nuage de mon orgasme. La chute a été dure. Il se met bientôt à bouger à l'intérieur de moi, et mon corps semble s'habituer petit à petit à cette intrusion. Je serre légèrement les dents. Mes bras cherchent une nouvelle fois le réconfort de son cou afin de le presser contre moi. Il se laisse faire pour passer à un tempo au-dessus de sa cadence et là, le plaisir renaît soudain en moi. Moins fulgurant et tétanisant que celui qui m'a emmenée à la jouissance : il me tire vers une sorte de plénitude troublante. Chris accélère et tout mon corps répond à l'appel. C'est frénétique, grisant.

— Bébé... !

Ce surnom sonne comme une supplique. Son corps entier se contracte. Les yeux quasiment clos, le souffle court, je l'observe afficher une expression totalement inédite. Comme si Chris sombrait quelque part entre la souffrance et la libération.

Il s'écroule sur moi, la respiration erratique :

— Putain... je t'aime !

Je suis sous le choc. Cette déclaration, je ne m'y attendais pas. Mais vraiment pas. Il m'embrasse plusieurs fois le cou et lorsque mes doigts s'évadent sur ses épaules, je sens qu'il a la chair de poule et tremble un peu. Il roule jusqu'au bord du lit pour s'y asseoir et je comprends qu'il est en train de retirer le préservatif, ce qui me fait stupidement rougir.

— ... truc de dingue.

Il a murmuré ces mots visiblement pour lui-même alors je ne suis pas sûre de les avoir bien entendus. J'agrippe le drap pour le remonter sur moi. Je le regarde se lever dans la splendeur de sa nudité masculine. J'ai de nouveau les joues en feu en songeant que ce merveilleux corps était emboîté au mien, un peu plus tôt. Il sort de la chambre, certainement pour se rendre dans la salle de bains. Je me redresse pour aussitôt chercher ma culotte.

Où l'a-t-il lancée ?

Je n'ai pas très envie d'allumer la lumière en nous sachant tous les deux nus comme des vers. Me voilà à quatre pattes sur le lit à tenter de repérer ce satané sous-vêtement. Je grimace. Cette partie-là de mon anatomie est douloureuse, j'ai presque pitié d'elle.

— Position vachement intéressante, s'amuse une voix que j'identifie immédiatement.

En moins d'une seconde, je suis pudiquement de retour sous le drap sans oser le regarder. Il rit doucement. *C'est la honte.* J'essaie d'aplatir ma crinière de la main, car cette dernière s'en est donnée à cœur joie pour s'emmêler.

— Je cherchais ma... mon sous-vêtement, j'explique en le regardant uniquement du coin de l'œil.

Je perçois son sourire, même alors qu'il se tient toujours sur le seuil, même à travers cette pénombre salutaire.

Est-ce qu'il se souvient de sa déclaration ? Ou est-ce que cela lui a juste échappé dans le feu de l'action ?

— Tu verras ça demain...

Quoi ?

— ... Ça va ?

Il grimpe sur le lit pour me rejoindre, je suis tendue comme un arc.

— Oui, je souffle.

J'ai vraiment envie de lui poser une question stupide. J'aimerais savoir ce que lui... enfin, s'il n'est pas trop déçu. Il ne semble pas mécontent, au contraire, mais je voudrais bien qu'il confirme.

Appuyé sur ses avant-bras, les fesses à l'air, il m'observe et ça me rend subitement nerveuse.

— T'es sûre que ça va ? insiste-t-il.

Je lui jette un bref regard, un peu irritée :

— Oui ! Tu veux vérifier, peut-être ?

Chris éclate d'un rire franc tout en s'allongeant sans complexe sur le dos. Je vais mourir : comment ose-t-il me donner une vue aussi imprenable sur son sexe... ?

— J'adorerais vérifier, m'annonce-t-il, entre deux hoquets.

C'est plus fort que moi, je ris à mon tour. Puis mon angoisse revient à la surface et je me racle machinalement la gorge.

— C'était... c'était comment ?

Mon intonation misérable me donne envie de me gifler.

Il se redresse, apparemment étonné par ma question.

— C'est plutôt à moi de te le demander.

Je hausse les épaules, feignant une décontraction que je suis à des années-lumière d'éprouver.

— Je ne crois pas, non...

— Hein ?

— Je n'ai pas autant d'expérience que les autres... tes ex.

Il se frotte pensivement le menton et l'attente de sa réponse va me tuer.

— Très différent.

Ça sonne doux dans sa bouche, presque tendre. Je décide donc de le prendre pour un avis positif, mais n'empêche, je veux en savoir plus.

— Différent comment ?

Chris tourne la tête vers moi puis me scrute, ce terrible demi-sourire aux lèvres :

— Différent.

Je lâche un grognement pas très féminin, ce qui lui provoque un nouvel accès d'hilarité.

— Tu es vraiment ma petite femme, maintenant. J'ai fait de toi une épouse presque honnête.

Je lui offre une petite tape sur la tête ; il en profite pour m'attraper le bras et m'attirer brusquement à lui. Le mouvement qu'il m'oblige à exécuter n'a vraiment rien d'élégant mais je me retrouve tout contre lui, prisonnière de ses bras, extrêmement consciente du contact de son torse contre mes omoplates. Et également d'« autre chose » qui se presse sans aucune pudeur contre mon postérieur. Je ferme les yeux. Il frotte lentement son menton à la jonction de mon cou et de mon épaule. Sa barbe naissante râpe sans pitié ma peau.

— Je n'ai pas de quoi comparer.

Je me tétanise.

Quoi ?

— Je suis la première... que tu... ? !

Il rit.

— C'est toi qui m'as dépuclé, d'une certaine façon.

— Tu déconnes ?

— Non. Et moi ? Je me suis montré à la hauteur ?

— Attends... comment ça se fait ?

Il soupire.

— Je cherchais avant tout à tirer mon coup, bébé.

Bébé ?

Je rougis. C'est tellement... kitsch.

— Alors, les vierges, crois-moi que je les évitais, termine-t-il en esquissant une grimace que je la perçois sur ma peau. Bon, revenons-en à nos moutons : j'étais à la hauteur ?

Je contemple longuement un point invisible sur le mur.

— C'était...

Le souvenir de sa tête entre mes jambes refait surface dans mon esprit et j'ai l'impression que la mienne va exploser. Je ferme la bouche, subitement incapable de finir ma phrase. Au petit rire arrogant qu'il émet, je comprends qu'il a deviné la nature de mes pensées.

— Ouais, je vois très bien quel moment tu as préféré, fait-il, suave.

— Crétin ! j'éructe en cherchant à m'échapper.

Mais il resserre son étreinte tout en riant.

— J'adore quand tu t'énerves... Sérieusement, l'idée qu'aucun mec n'a posé sa sale paluche sur

toi, ça me plaît. Être le premier, ouais... putain, ouais, j'aime.

J'aime... je cesse illico de me débattre. Sa chaleur m'enveloppe, mes paupières se baissent et je me laisse bercer par sa respiration.

— J'aime aussi le fait que ce soit toi, je murmure.

Son corps se presse – comme si c'était possible – un peu plus au mien.

— Tu ne veux pas manger un truc avant de dormir ?

Il y a tant de tendresse dans sa voix que j'éprouve encore cette intolérable douleur dans la poitrine. Je marmonne un « non ». Mon estomac est tellement noué que je ne pourrais rien avaler.

Je m'endors, rassurée par son odeur, sa présence... en sécurité.

Chris

Lorsque je passe la porte du garage, tous les regards se braquent sur moi, et ils semblent inquiets. Moi ? J'ai encore ce sourire complètement débile sur les lèvres. Il est là depuis ce matin, et je l'ai repéré dans le miroir, après ma douche.

Jo s'approche, une barre soucieuse plissant son front.

— Ça va ? s'enquit-il.

— Ouais, et toi ?

Je me dirige vers mon casier où se trouve une autre combinaison pas trop dégueulasse et commence à me changer.

— T'es sûr ? insiste Jo.

C'est idiot, mais ça me rappelle ma conversation avec Kate. Je me marre.

— Bordel ! C'est pas vrai ! s'exclame mon ami.

J'enfile le vêtement sans mettre les manches : elles sont trop étroites pour mes biceps et me gênent dans mes mouvements.

— Quoi ?

Je lève enfin la tête vers lui. Il me fixe d'un air ahuri.

— Vous avez baisé.

Je prends aussitôt mon air le plus innocent.

— De quoi tu parles ?

— C'est la seule façon que tu connais de te calmer ?

On dirait qu'il m'accuse d'un crime et ça m'agace. Benny se ramène, pressé de se mêler à la conversation. Probablement que le verbe « baiser » a attiré toute son attention.

— De quoi vous parlez ? se renseigne-t-il, très intéressé.

Je lève les yeux au ciel pour ensuite lacer mes chaussures de sécurité.

— Il a baisé Kate, souffle Jo, encore sous le choc.

Je l'assassine du regard. Je n'aime pas qu'il utilise ce terme quand il s'agit d'elle. Il le devine et arbore un sourire ironique.

— Non ! Sérieux ? C'était comment ?

Je me redresse de toute ma hauteur dans une attitude virile, faisant jouer les muscles du haut de mon corps pour leur destiner, chacun à leur tour, le regard dédaigneux du mec qui assure trop pour partager ça avec le commun des mortels.

— Ben mon salaud, souffle Benny. Vu ta tronche, c'était le Nirvana.

Mon sourire cent pour cent imbécile heureux refait surface ; je ne peux pas l'en empêcher.

— C'est ma petite femme, je lâche, un rien possessif.

— J'en veux une aussi, gémit comiquement Benny pendant que Jo secoue la tête.

Il réproouve, c'est évident, mais je m'en cogne. Kate est à moi et j'ai obtenu d'elle quelque chose qu'aucun autre mec n'aura. Cette idée me fait carrément planer. C'est à la fois très flippant et excitant.

— J'espère que tu lui offriras au moins des fleurs, lance Jo, sarcastique.

— Mais putain ! Pourquoi ça te fout autant en rogne ? ! je m'énerve.

D'une certaine façon, il gâche ce bonheur que je ressens et ça me gonfle. Il me foudroie du regard.

— Ronan, crache-t-il entre les dents.

Ça me calme direct. Ma colère tombe en poussière.

— De toute façon, il avait compris avant, je murmure d'une voix blanche. C'est trop tard.

Je me sers de l'argument de Kate sans la moindre honte. Il ferme brièvement les yeux, pour les rouvrir sur un regard plus clair et amical.

— C'est quand même bon de te voir comme ça.

Je détourne la tête. Mes doigts saisissent un masque censé filtrer les odeurs de la peinture.

— Je vais la protéger, Jo.

Un petit silence s'instaure durant lequel Benny s'éclipse discrètement.

— Je sais.

— Elle est super importante pour moi. Je suis vraiment... heureux. Merde, mec. Rien que de le dire à haute voix j'ai envie de me flinguer.

Un rire gêné s'échappe de ma gorge et je frotte machinalement mes cheveux de la main.

— Je sais, crétin. Ça crève les yeux, chuchote Jo en m'offrant une accolade amicale.

— Quand vous aurez fini de vous faire des papouilles, les amoureux... faudrait penser à venir nous aider à peindre cette putain d'Audi ! beugle Erik.

Je lui tends mon majeur et il y répond en se prenant les bijoux de famille à pleine main. Je hausse un sourcil et il comprend qu'il a fait une connerie. Je le suis des yeux pendant qu'il recule, le regard affolé, à la recherche d'une échappatoire. Je ricane méchamment avant de mettre le masque et de pencher avec exagération la tête sur le côté droit, puis le gauche. Je fais également craquer mes phalanges, poing dans la paume.

Benny se marre déjà en lui mimant le fait qu'il va prendre cher. Jo me tend une bombe de peinture bleue et je le remercie d'un clin d'œil.

— Viens là mon petit Schtroumpf, je lance à l'intention d'Erik tout en agitant l'aérosol.

Ce dernier lève un bras devant lui, doigts écartés, comme si cela pouvait m'arrêter.

— Fais pas le con, Chris... j'ai un rencard ce soir. Merde !

— J'espère qu'elle aime le bleu, je rétorque, une grimace sadique sur le visage.

Je m'élançe subitement. Lui aussi se met à courir dans le garage. Je saute avec agilité par-dessus les sièges d'une Ford que nous avons récemment désossée et au moment où il essaie de s'enfermer dans les chiottes, je l'attrape par le cou.

— T'es mort, je grogne.

— Non ! Chris ! Merde ! Pitié, bordel !

Je le maintiens fermement ; il est quasiment plié en deux, la tête sur mes genoux.

— Une p'tite teinture, mon bon monsieur ?

— Connard ! couine-t-il en tentant de s'échapper.

Je lâche un rire de méchant et lui bombarde les tifs de bleu électrique. Ses insultes ne font

qu'amplifier nos rires.

Une fois satisfait, je le libère et il me lance immédiatement une œillade noire.

— C'est plein de produits chimiques, cette merde ! crache Erik d'un ton accusateur.

— Ça ne peut que t'arranger, réplique Jo en se tenant les côtes.

— Bande de trous du cul ! crie-t-il avec hargne en s'emparant d'un torchon près de lui pour s'essuyer brutalement les cheveux.

Benny, Jo et moi-même échangeons un regard amusé, formant simultanément un « oh » muet avec nos bouches.

Le garage nous est essentiel pour repeindre les voitures volées, qui elles-mêmes serviront principalement à transporter la dope de Ronan. Elles finiront abandonnées dans un coin perdu, après seulement deux ou trois utilisations. Erik a chouré une Audi A4 gris métallisé et depuis hier, nous la peignons en rouge. La dernière touche sera de lui mettre une fausse plaque d'immatriculation.

Avant d'entrer dans la cabine où m'attend la bagnole, Jo me retient par le bras.

— Dis-moi, je fais une teuf samedi soir, chez moi. Tu en es ?

— Une teuf ? je répète, surpris.

Habituellement, Jo n'aime pas trop organiser ce genre de beuveries dans sa tanière. Quant à moi, je ne suis pas très chaud pour embarquer Kate dans ce type de soirée. Je préférerais passer la nuit seul avec elle, dans notre lit pour être précis. J'en ronronne d'avance. Merde. C'est devenu « notre lit » et l'idée ne me donne pas la gerbe.

— C'est... que... euh...

Un drôle de sourire retrousse sa lèvre supérieure : il se fout de ma gueule. Je me renfrogne.

— Une nuit de baise et t'as déjà une laisse autour du cou ? Putain, mec, tu me déçois.

— Je t'emmerde, Jo.

— Si tu te mets à japper quand elle arrive, je te jure que je vais vomir.

Lorsque je fais mine de lui octroyer un coup sur la tête, il exécute un bond en arrière en s'esclaffant.

— Alors, tu ramèneras ton cul ? De toute façon, Kate, elle bosse, non ?

Je grommelle un « ouais ». Bon, on pourra toujours « le » faire plus tard... comment je peux nommer ça ? Baiser est exclu. J'aime pas l'image que ça renvoie d'elle. On s'envoie en l'air ? Non, ça sonne comme de la baise. Putain... « on fait l'amour » ?

J'ai la nausée. Je regarde Jo, l'œil vitreux du mec à l'agonie.

— T'en fais une tronche, plaisante-t-il.

— Ta gueule, Jo. Je viens de me faire peur tout seul.

Sur ces mots, je pénètre dans la cabine.

Quand j'en sors, les gars sont déjà avachis, une bière à la main, sur un vieux canapé ayant vu des jours meilleurs, peut-être durant la préhistoire. Je suis fourbu et la peinture m'a refile un sale mal de tête. Tout en les rejoignant, je baisse mon masque pour le laisser pendre autour de mon cou. Benny trouve le courage de chercher une canette dans la glacière pour me l'offrir.

Je l'accepte avec joie.

— Je préfère casser la gueule aux dealers de Ronan, tiens, marmonne Jo en jetant un coup d'œil éccœuré à sa combinaison.

Je souris, puis descends plusieurs gorgées de bière en regardant la tignasse bleue d'Erik, non

sans une certaine satisfaction. Il me fusille du regard et je feins de lui envoyer un baiser. Mon portable sonne et je l'extrais machinalement de la poche de mon vêtement.

C'est Kate. Un message de Kate, en fait.

« *Je pars bosser. @ plus... Bisous* »

Je jette automatiquement un coup d'œil par l'unique petite fenêtre de la pièce : il fait déjà nuit et ça me contrarie qu'elle parte seule au *Pandémonium*. Je fronce les sourcils et lui réponds :

« *Je pourrais t'emmener. J'ai fini, là... (et puis je ne peux m'empêcher de finir mon texto par :)*

... *Bisous aussi... tu sais très bien où.* »

J'attends avec impatience sa réponse et m'empresse de la lire dès que mon téléphone vibre.

« *Non, je prends le bus. Bisous sur la joue ? T'es trop mignon !* »

— Oh, oh, je ris doucement, amusé. Elle me provoque, là ?

Je remarque que mes potes me regardent bizarrement, mais je préfère les ignorer.

« *La joue ? Non, je pensais à un endroit plus humide. Si tu as toujours mal là, j'peux le soigner avec ma langue magique.* »

J'envoie puis avale la dernière gorgée de bière, les yeux rivés à l'écran.

— 'tain, ils en sont déjà à l'étape des *sextos*, ricane Erik.

— Le orange, ça va bien avec le bleu, je lâche en guise de menace, sans lever le nez de mon portable.

Il étouffe un juron, mais me fout la paix.

« *CRÉTIN D'OBSÉDÉ* »

J'éclate de rire.

« *Tu m'as donné matière à l'être, donc techniquement, c'est ta faute.* »

Deux secondes après, mon portable vibre de nouveau.

« *Je ne crois pas, non. Techniquement, tu étais déjà un crétin d'obsédé avant moi.* »

« *T'es ma première petite vierge, bébé... ça me donne des idées vraiment cochonnes, bien plus qu'avant. Donc, techniquement, tu me rends encore plus pervers.* »

Je ne peux pas m'empêcher de pouffer comme un idiot en lui envoyant mon texto.

Sa réponse, qui ne tarde pas, me tue. Je suis bluffé : elle a réalisé un doigt d'honneur juste avec des parenthèses et d'autres signes de ponctuation. Je tourne l'écran dans tous les sens en souriant bêtement.

Le téléphone de Benny sonne et un silence de plomb nous écrase dans le hangar. On reconnaît tous la musique des *Dents de la mer* signalant un appel de Ronan. L'humour de Benny a toujours été source d'interrogations sur sa santé mentale.

— Ah, le boss ! s'exclame-t-il avec une gaîté qu'on pourrait croire sincère.

Ce type a raté une carrière d'acteur. Nous écoutons religieusement ses réponses. Benny me lance une brève œillade soucieuse ; mes muscles se raidissent.

— Oui, il est là... Vraiment ? On pourrait... non, ce n'est pas... oui... oui, très bien. Je vais le lui dire, boss.

Il détache son portable de l'oreille pour le fixer, contrarié.

— Lâche tout, je l'encourage d'une voix tendue.

— Bordel, souffle-t-il en me tournant le dos.

— C'est quoi le problème ? l'interroge Jo.

— Un Père Noël... mais Ronan veut que Chris s'en occupe tout seul. Putain ! Fais chier !

s'exclame-t-il ensuite en se prenant la tête entre les mains.

— Il veut qu'il fasse ça... maintenant ? s'étonne Jo.

Je souris, mais il n'y a aucune trace de joie dans cette grimace.

La punition commence... celle pour lui avoir menti. Enfoiré. Enfoiré de psychopathe.

Je hausse les épaules, feignant l'indifférence.

— Je dois aller où ? je me renseigne avec décontraction.

Ce qui me vaut un regard irrité de la part de Benny. Erik ne dit rien, il se tasse sur lui-même dans le canapé. C'est en partie sa faute, mais je ne lui en veux pas. Il n'a pas été le seul à merder.

— Le musée des horreurs, m'indique succinctement mon ami Benny, toujours soucieux.

C'est le nom que l'on donne au domaine de Ronan. Je soupire. Je vais rentrer dans un sale état et effrayer ma petite femme.

— Un Père Noël à domicile... je vais me taper Conan le Barbare.

Ma plaisanterie tombe à plat. Lorsque notre charmant patron fait ce type de mission chez lui, ça vire souvent au combat de gladiateurs dans une arène. Bref, je vais être là pour divertir ses invités tout en essayant de foutre une raclée à un de ses dealers.

Je hausse un sourcil :

— Je crois que je vais garder la combinaison. Le sang, c'est salissant, et ma petite femme risque d'en faire une syncope, sinon.

Cette blague amère n'a pas plus de succès que la précédente.

— On vient avec toi, annonce Jo, déterminé.

Je lève une main dans sa direction.

— Je préfère que vous n'assistiez pas au spectacle.

Ils ne pourraient pas rester sans intervenir. Je les connais tous depuis trop longtemps. Je me dirige vers mon casier pour récupérer ma veste en cuir et mon jean propre. Depuis que Kate gère le linge, mes vêtements sentent l'assouplissant. Tu parles d'une odeur de voyou : vanille des îles... ça me castre et je trouve ça mignon. Y a vraiment quelque chose qui ne tourne pas rond, chez moi.

J'enfile mon blouson, sort mon paquet de clopes pour m'allumer une cigarette sous leurs regards fixes.

— Putain, arrêtez de flipper, bande de mères poules ! je marmonne, le filtre coincé au coin de la bouche. Ce n'est pas la première fois et sûrement pas la dernière.

— Chris..., murmure Jo.

Je sais très bien que ça le rend dingue. Jo et moi, on se connaît depuis toujours. On a grandi ensemble. C'était un vrai petit con à l'époque et lors de notre première rencontre, on s'est fritté jusqu'à s'écrouler, en sang, épuisés et morts de rire.

Je lui lance une brève œillade tandis que je change de chaussures.

— Ce n'est pas comme si j'avais le choix, Jo.

— Laisse-moi venir avec toi. J'te promets de ne rien faire de stupide.

— Niet.

Je me redresse avec un sourire amusé, puis m'approche de lui pour lui tapoter gentiment la joue :

— Tu serais capable d'avoir la trique en me regardant me faire démolir. Ça serait gênant.

— P'tit con, grimace-t-il en repoussant mes doigts.

J'éclate de rire ; l'ambiance s'allège un petit peu, mais à peine. Lorsque je m'apprête à franchir le seuil du garage, Benny me lance :

— Appelle-nous dès que c'est terminé !

Ce qui signifie que si je ne leur téléphone pas, c'est que je serai probablement en train de me vider de mon sang dans « l'arène ». J'opine et sors.

Le type de la sécurité posté au portail de la baraque de Ronan ressemble à l'idée que je me fais des militaires russes recyclés dans le privé : une véritable armoire à glace, pire que les gorilles qui suivent quotidiennement mon boss comme son ombre. Cheveux très courts, blonds et l'air aussi joyeux qu'un mur criblé de balles. Un vrai cliché ambulante. Il reconnaît ma bagnole et accessoirement ma gueule et, mitrailleuse achetée au marché noir contre le torse, il hoche la tête afin de signaler à celui qui tient les manettes des grilles qu'il peut me laisser passer. Je gare ma Pontiac dans le parking sous-terrain abritant les petits joujoux à quatre roues de Ronan. À mes yeux, c'est du véritable gâchis qu'un type comme lui possède cette impressionnante collection de voitures. J'abandonne ma veste sur le siège passager.

Là, près de l'ascenseur, j'ai encore droit à un « Monsieur-Propre-ex-militaire ». Dès qu'il m'aperçoit, il se met à baragouiner en russe dans son oreillette puis opine et appuie sur un bouton. Les portes s'ouvrent immédiatement et j'entre à l'intérieur de la petite cabine. Adossé contre l'une des parois, celle du fond, je croise les bras. Il n'y a que trois étages dans sa piaule, mais ce feignant de Ronan a fait installer des ascenseurs partout.

Les portes s'ouvrent sur sa petite sauterie et plusieurs regards se tournent vers moi : intrigués, dégoûtés ou affamés. Je jette un rapide coup d'œil à celle qui me dévore des yeux tout en trempant ses lèvres charnues dans une coupe de champagne et souris. En temps normal, j'aurais été ravi de lui offrir son moment d'exotisme, juste question de libérer un peu de la pression qui me garde tendu depuis que j'ai quitté le garage. Mais maintenant j'ai Kate, et je préférerais me faire arracher les dents avec une pince à épiler que de déconner et la faire pleurer. Je déteste les meufs qui chialent. Pour Kate, c'est différent. Je ne supporte carrément pas : ça me déchire les organes en lambeaux.

Je traverse la salle avec nonchalance, comme si je ne détonnais pas avec ma combinaison noire, mon débardeur et mes tatouages. Chaque œillade snob choquée accentue mon sourire.

Je finis par trouver celui qui hante mes pires cauchemars. Il est dans une pièce jouxtant la « salle de bal », entouré d'un véritable harem de nanas vêtues de robes longues argentées, dorées... toutes trop brillantes, de quoi rendre une pie hystérique. Blondes, brunes, rousses... y'a de quoi faire. Pas de trace de Mel. Là aussi je feins d'ignorer les regards appuyés des affamées, je me concentre sur lui. Il lève les yeux dans ma direction puis grimace un sourire en coin et me fait signe d'approcher d'un geste de la main.

Connard. T'aimes me traiter comme ton putain de clebs, hein ?

J'obtempère, la rage au ventre.

— Boss, je le salue, sans ciller sous l'attention de ses prunelles vertes perçantes.

— Chris...

Sa voix pâteuse m'indique un état d'ivresse avancée. Sûrement pour ça qu'il ne prend pas le risque de lever son cul de son fauteuil de prince de la pègre.

— Tu veux... (il agite les doigts) boire quelque chose ?

— Non.

J'ai besoin d'avoir l'esprit clair et mes capacités au top. Je regrette même d'avoir pris une bière au garage. Ronan devine la raison de mon refus et sourit. J'ai les nerfs en éventail.

— Si raisonnable, mon petit chien enragé..., articule-t-il, amusé. Alors, est-ce que tu l'as baisée ? Je me pose la question depuis hier... et j'aimerais savoir si tu l'as sautée. Tu sais, la petite frangine de Mel.

Je me raidis. Cette enflure cherche à me provoquer. Il veut me voir disjoncter.

— Non.

Ce n'est pas un mensonge. Je n'ai pas « baisé » Kate.

— Non ? répète-t-il, surpris.

Je le divertis, et moi, je ravale la bile qui remonte le long de ma gorge.

— Où est le type que je dois tabasser ?

Changer de sujet de conversation. OK, je ne l'ai pas fait dans la finesse, mais je m'en branle.

— Elle ne ressemble pas vraiment à ce que tu consommes d'habitude, fait-il, l'air songeur.

Je prends sur moi pour ne pas fermer les yeux et lui dévoiler à quel point je me retiens de lui appuyer le crâne contre mon genou.

— C'est parce que je ne la consomme pas. Il attend déjà dans l'arène ?

Il m'adresse un long regard scrutateur ; je serre les dents et subis stoïquement l'examen.

— Qu'est-ce que tu fous avec elle, alors ?

— J'ai bien une petite liste, mais elle n'est pas à jour, je lâche avec ironie.

J'en peux plus. J'atteins mes limites. Son sourire se fait carnassier. Il a faim et je viens de lui balancer mon bras en guise d'apéro. Merde. Il boit avec une lenteur exagérée une gorgée de son verre de vodka. Ce mec ne boit que de la vodka, toujours, et provenant uniquement de son frigidaire de bled, s'il vous plaît.

— Détaille-la-moi, ta liste, susurre-t-il.

Putain de détraqué.

— Bouffe, ménage, linge...

Je renifle aussitôt un bout de mon débardeur pour lui offrir une grimace sardonique.

— Vanille des îles.

Je ris mentalement et ça me fait du bien. Il semble déçu, voire énervé. Tant mieux.

— C'est Harris, ta cible de ce soir. Il attend dans l'arène. J'arrive d'ici vingt minutes.

Je suis de nouveau impassible et me contente de hocher imperceptiblement la tête. Il me faut largement moins de temps que ça pour atteindre le niveau sous-sol et m'enfermer dans une pièce aseptisée servant de vestiaire. Je sors mon portable puis appelle illico Kate. J'ai besoin d'entendre le son de sa voix.

Elle répond au bout de quatrième sonnerie, enfin elle hurle plutôt à cause du fond musical bruyant.

— Chris ?

— Hey, ma petite femme.

Je souris, idiot que je suis, simplement heureux de l'entendre.

— Ça va ?

Elle semble inquiète que je l'appelle à cette heure. Que je suis con.

— Très bien, je voulais juste savoir si ça roulait pour toi, au boulot.

— Oui... enfin, y'a du monde, donc c'est plutôt « mouvementé ». Et toi ? Tu fais quoi ?

Je jette un regard circulaire à cette pièce atrocement blanche.

— Je bosse aussi.

Non, bébé, je m'apprête à me faire fracasser pour amuser une petite bande de bourgeois au nez remplis de cocaïne et je préférerais de très loin être avec toi, à passer ma langue sur chaque centimètre de ton corps.

— Peinture ? suggère-t-elle.

Il y a moins de bruits de fond, je suppose qu'elle a dû trouver un coin plus tranquille. Je grimace.

— Plus ou moins.

Le sang en guise de peinture et ma trogne en guise de toile, disons.

— T'es sûr que ça va ? insiste Kate.

Je soupire puis passe nerveusement les doigts dans mes cheveux. Je suis accolé à l'un des murs, nageant dans les prémices d'une adrénaline familière.

— Ouais. Tu ne veux pas...

Je m'interromps.

Ça se demande comment ce genre de truc ? « Dis-moi des mots doux ? » Merde.

— Dis-moi quelque chose de sympa..., je murmure, les yeux sûrement exorbités d'avoir prononcé une telle connerie.

— Chris ? s'affole ma petite femme, à l'autre bout du fil.

En même temps, je la comprends un peu. Je ne réponds rien, et elle le dit, enfin...

— Je t'aime, Chris.

Je n'ai plus de salive dans ma bouche, mes paupières se ferment d'elles-mêmes. J'ai le cœur qui bat comme un malade.

Oui. C'est exactement ce que je voulais entendre. Bébé, t'es la meilleure.

— Je t'aime aussi, Kate.

Putain ! T'as pas idée à quel point !

Je raccroche, incapable de poursuivre notre conversation, la respiration chaotique et tremblante. Pour la première fois de mon existence, je n'ai pas envie de me battre. J'ai seulement besoin de la serrer dans mes bras. Ça me perturbe.

Je m'accroupis, le téléphone toujours dans la main. J'appuie le front sur mon poing, en sueur. Mon portable se met à sonner : c'est Kate qui rappelle. Je ne devais vraiment pas être dans mon état normal. Je souris tristement puis l'éteins. Je vais me faire massacrer : je n'ai pas la tête au combat à venir. Merde.

Lorsque ma tête cogne brutalement le plancher poussiéreux de la petite arène entourée de grillage, j'éprouve une sorte de lassitude. C'est juste la sixième fois que Harris m'envoie au tapis et là je me demande si mon nez n'est pas tout simplement bousillé.

Je relève péniblement la tête et mes yeux croisent ceux de Ronan : il est à la fois furieux et cruellement content.

— Tu nous fais quoi, là, mon chien enragé ? Tu ressembles d'avantage à un teckel qui se fait enculer par un doberman.

Ma mâchoire se contracte sous l'insulte. Je crache un jet de salive et de sang sans cesser de le fixer. Ronan a les lèvres pincées et un éclat déchaîné fait luire ses prunelles.

Viens un peu dans l'arène, sale merde. On verra qui est le teckel.

Je sais que mon regard exprime nettement cette pensée et je m'en tamponne. Il me fait sèchement signe de me rapprocher du grillage qui sépare sa tête de la mienne, puis chuchote avec une

abominable inflexion :

— Je crois que tu as besoin d'un petit coup de pouce pour te motiver à lui éclater la gueule.

J'écarquille les yeux et il s'éloigne brusquement, son portable à l'oreille. Je me redresse, le cœur au bord des lèvres tandis que mes doigts s'agrippent aux fils de fer entrelacés.

— RONAN ! je hurle.

Dans la panique, j'ai crié son prénom. Je ne l'utilise jamais, parce qu'il considère que c'est un foutu manque de respect que nous, sale racaille et main-d'œuvre, salissions son patronyme avec nos bouches qu'il estime impures.

Il se fige puis se tourne complètement dans ma direction et un sourire effroyable étire ses lèvres. Je lui fais « non » de la tête. J'ai compris son plan et là, je lui offre mes couilles sur un plateau pour l'arrêter. Mon attitude ne laisse aucune ambiguïté et je me rends compte qu'il est juste ravi de la tournure que prennent les événements. De nouveau, il revient vers moi :

— Tu touches encore une fois le sol, et je *la* fais venir ici assister au spectacle, pigé ?

Je ferme les yeux et déglutis péniblement. Le goût âcre de mon propre sang dévale dans ma gorge.

— Je vais le rétamer, je souffle.

Il acquiesce, satisfait.

— Bien. Ma réputation est en jeu, Chris. Je ne plaisante pas.

Je me tourne vers Harris. C'est un Irlandais tout en muscles, du genre, si tu le plantes dans l'estomac, il va penser que c'est une saloperie de moustique. La pègre russe qui taquine les dealers irlandais. Une belle merde. Je prends une profonde inspiration, crache encore un peu de sang puis fais craquer mes cervicales tout en plantant mes yeux dans ceux porcins de mon adversaire. Ce dernier esquisse un sale rictus en réponse. Je dénoue mes épaules, sautille sur place.

Plutôt le tuer que de faire venir Kate ici, aux côtés de Ronan.

Le silence m'étreint. Je ne suis plus là. Je ne suis qu'un seul mot : rage.

Dix minutes plus tard, Harris gît sur les lattes de bois, le regard vitreux. Je pense qu'il ne manque pas grand-chose pour qu'il passe de l'autre côté. Mes cordes vocales sont ligotées : dans l'état dans lequel je suis, je ne serais même pas fichu de prononcer mon propre nom.

Ronan parade parmi ses invités qui le félicitent avec enthousiasme. Nos regards se croisent et il arbore une mine réjouie qui me tord les boyaux. J'ai encore trop d'adrénaline dans le corps pour sentir la douleur, mais je sais que je vais douiller demain matin. Je sors de l'arène comme un automate qui connaît le chemin sans éprouver le besoin de réfléchir pour se rendre au point « B ».

La première chose que je fais, c'est de prendre mon portable et appeler Jo.

— Chris ?

Je ne réponds pas. Je ne suis pas prêt. Non, je n'y arrive pas, c'est tout.

— Tu veux qu'on vienne te chercher ? demande-t-il ensuite avec précipitation.

Là encore, seul le silence s'exprime pour moi.

— D'accord... mais sois prudent sur la route, mon poulet.

Je raccroche puis enfile ma veste. Tout ce que je désire, c'est voir Kate. Peut-être la serrer contre moi si je ne m'évanouis pas avant. Ça me ferait vraiment chier de tomber dans les vapes avant d'avoir pu respirer son odeur.

Une fois à l'appartement, je vais direct prendre une douche. En examinant le reflet de mon visage, dans le miroir au-dessus du lavabo, je grimace. Ce simple geste appuie sur l'interrupteur invisible de

la douleur et je déguste.

Je farfouille dans les poches de ma combinaison pour en extraire mon téléphone portable et envoyer un texto à Kate :

« Je viens te chercher... Tu finis à quelle heure ? »

Sa réponse met des plombes à arriver et ça m'agace.

« Dans une heure. Merci, je n'avais pas très envie d'attendre le bus de 6 heures ».

« Tout le plaisir est pour moi. Je t'attendrai sur le parking... Le mec près de la Pontiac, c'est moi. »

Je souris, ce qui me déclenche illico des douleurs. Si seulement je n'étais pas dans un tel état. Comment je vais faire pour le lui cacher un peu ? Me planquer derrière un foulard et des lunettes ?

« Pourquoi tu précises ? Y'a beaucoup de mecs tatoués avec des Pontiac sur le parking ? »

« Délit de sale gueule... j'ai peur que tu ne me reconnaises pas. »

Cette fois-ci, la réponse met largement plus de temps à arriver.

« Comment ça ? »

Je me racle la gorge puis passe nerveusement une main dans mes cheveux encore humides.

« Ne t'inquiète pas... rien de grave. »

« Tu as gagné. Je m'inquiète à mort, maintenant ! »

Un soupir s'échappe d'entre mes lèvres. Je range mon téléphone pour enfiler des vêtements propres et partir en quête d'arnica dans l'armoire. Je m'en étale sur le nez et le front puis range le tube. Sans un regard en arrière pour l'appartement, je prends ma veste, un foulard – je laisse tomber l'idée des lunettes – et verrouille la porte. En descendant les marches, je manque de peu d'écrabouiller... mon sale petit con de pervers de voisin. Jam... Jam-quelque-chose.

Je le dépasse en lui octroyant un bref coup d'œil : il semble inerte, en vrac sur les escaliers. Encore quelques marches et j'ai le visage colérique de Kate qui apparaît dans mon esprit. Je m'arrête, baisse la tête, vaincu d'avance par ses éventuelles récriminations sur le fait que je n'ai pas aidé ce morveux.

— Putain..., je crache, les dents serrées.

J'exécute un demi-tour à contrecœur. Je le contemple durant plusieurs secondes, lui et les traces de vomi qui maculent sa veste jusqu'à sa bouche.

P'tit con qui boit comme un trou pour gerber ses tripes.

Je le bouge de la pointe de ma chaussure dans la cuisse. Ce qui ne le sort absolument pas de son coma de jeune ivrogne en herbe. Je réitère.

— Ho, l'morveux !

Il marmonne sans ouvrir les yeux alors je me penche mais, face au relent putride qu'envoient ses lèvres entrouvertes, je grimace.

— Tu vas pioncer toute la matinée ici ? Ta mère va te scalper, le mioche.

Il ouvre enfin un œil voilé d'alcool.

— Merde..., souffle-t-il en tentant de se redresser.

Sans succès. Je le chope par le col pour le soulever à bout de bras et le mettre debout. Il vacille mais semble tenir à peu près. Voilà. J'ai fait ma bonne action : ma petite femme ne m'en voudra pas à mort. Je n'ai descendu qu'une marche avant qu'il râle, à l'agonie, dans mon dos :

— Ma mère va me massacrer si j'rentre dans cet état !

Je lève les yeux au ciel, ce qui me provoque un nouvel élan assez brutal. J'ajuste mon

foulard par-dessus mon nez explosé puis pivote pour lui faire face.

— Tu peux pas aller chez un pote le temps de découvrir ? je grogne.

Il sourit bêtement.

— Non, Einstein... sinon j'y serais déjà.

Frapper les morveux, c'est mal. Frapper les morveux... c'est mal.

— Je t'emmène, mais si tu l'ouvres, même pour respirer, je te jette dans la première benne !

Pigé ?

J'ai appuyé ma menace d'un index tendu dans sa direction. Son sourire s'élargit. Je plisse les yeux, soupçonneux :

— Et tu branches ma meuf... t'es mort.

Le gamin arque ses sourcils, ironique, mais me suit, muet comme une carpe.

Une fois dans la voiture, je lui laisse le temps de mettre sa ceinture de sécurité tout en le surveillant du coin de l'œil.

— J'ai envie de vomir, geint-il en se tenant le ventre, quasi recroquevillé sur le siège.

Mes yeux vont de lui à la route, plusieurs fois d'affilée, et je suis complètement paniqué.

— Ouvre la fenêtre ! Si tu salopes mes fauteuils... je me sers de ta tronche comme pare-chocs !

— Il est où le bouton pour descendre la fenêtre ? chuchote-t-il avant de gonfler ses joues comme un hamster.

— C'est une authentique Pontiac GTO Judge de 1969... Putain ! C'est pas électrique, crétin ! Tourne la poignée... manivelle ! La MA-NI-VELLE !

Agacé, je ne tiens plus que le volant d'une main, le buste penché sur mon passager, et tourne moi-même la poignée afin de faire descendre cette fichue vitre. J'ai à peine le temps de me réinstaller correctement que le petit génie saoul passe la tête par l'ouverture et rend bruyamment l'alcool ingéré. Il finit le reste du trajet jusqu'au *Pandémonium* comme ces chiens incapables de résister à une voiture qui roule, vitre baissée. À l'idée qu'il y ait des traces de vomi sur l'aile de mon bébé, j'ai les nerfs qui éclatent comme du pop-corn.

Dès que j'ai garé la bagnole, je sors tandis que l'ignoble même se rassoit sur le fauteuil. Ça n'a pas loupé : de belles éclaboussures jaunâtres salissent la carrosserie et je me prends la tête entre les mains en gémissant.

— Chris ?

Je me tourne. C'est Kate.

— Oh. Déjà là ?

Je vérifie machinalement que le foulard est en place, mais elle me scrute d'un regard perçant.

— Montre les dégâts.

Je secoue la tête et me dirige vers la portière qui abrite le nuisible. J'ouvre brutalement et heureusement pour lui qu'il était maintenu par la ceinture, sinon il se serait misérablement vautré sur le goudron.

— Dégage de là, Ja...

Merde. C'est quoi son nom déjà ?

— Jamie ? ! s'exclame Kate, étonnée, lorsqu'elle s'arrête à mes côtés.

Je lève l'index.

— C'est ça, Jamie-dégueulis !

— Qu'est-ce qu'il fait avec toi ? m'interroge-t-elle en se penchant vers le même.

Quand ses doigts vont pour se poser sur l'épaule du gamin, je les repousse par réflexe. Elle me réprimande aussitôt d'un regard.

— Il a du vomi partout sur lui, je justifie.

D'accord, ce n'est pas la seule raison, mais plutôt me faire arracher la langue par un crabe que de relancer ce sujet avec elle.

Tant bien que mal, je le sors de là pour l'installer sans aucun égard sur la banquette arrière, mais lui ôte gentiment les godasses et sa veste dégoûtante pour les fourrer dans un sac-poubelle. J'en ai toujours à portée de main. Mes yeux croisent ceux de Kate, probablement surprise par mon attitude :

— C'est parce qu'il me dégueulasserait la banquette, sinon.

Elle esquisse un sourire en coin.

— Je me disais, aussi.

Maintenant que j'ai géré le gosse, je m'approche de ma petite femme pour la serrer dans mes bras.

Ah ! Son parfum !

Je me retiens de justesse de ronronner de plaisir de la sentir ainsi tout contre moi. Quand je sens sa main s'aventurer sur mon torse, j'ai les paupières qui se plissent d'anticipation et... je bondis en arrière lorsqu'ils tentent de tirer sur le bout de tissu me couvrant la partie inférieure du visage.

— Montre.

Nous nous défions mutuellement du regard.

— Montre où je ne pose pas mes fesses dans ta voiture.

— Je ne veux pas.

Je m'obstine mais j'ai une excellente raison : si jamais elle voit ma tête dans cet état, je suis sûr qu'on ne... « fera pas l'amour » ce soir. Cette dernière partie résonne bizarrement dans mon esprit. Sexe. Je suis sûr qu'on ne fera pas du sexe. Voilà. Ça, ça sonne bien.

Kate pose les mains sur ses hanches pendant que ses prunelles translucides me transpercent.

— Mais pourquoi, nom de Dieu !

— Je suis vraiment abîmé.

Je balance les affaires du comateux dans mon coffre puis le ferme.

— Justement, je veux vérifier.

Kate m'a suivi. Je soupire mais l'affronte, cette fois-ci.

— Tu promets de ne pas t'enfuir en hurlant ?

— Ça ne sera pas la première fois que je te vois dans un sale état.

— Non mais là, c'est moche. Très moche.

Je la contemple durant un court instant, puis abaisse lentement le foulard. Kate pousse une exclamation horrifiée où se mêle un beau juron. Quand elle approche ses doigts de mon visage, j'ai instinctivement un mouvement de recul.

— Ne touche pas... sinon je risque de couiner, et un mec qui couine, c'est pas du tout viril.

Je plaisante. J'essaie d'en rire, mais je sais, là, quelque part au fond de ma carcasse, qu'avoir la gueule façon art abstrait... c'est ma vie. Mon existence pourrait se résumer à un nez défoncé. Pour une raison que je ne comprends pas, j'ai honte, et je déteste ce sentiment. Je me détourne sèchement de Kate pour m'installer derrière le volant.

— Chris...

Oh non ! Non, je ne veux pas que tu aies de la peine pour moi, Katherina... Alors, tais-toi et

monte dans cette bagnole.

— Monte.

Mon ordre se répercute plutôt durement dans l'habitacle. Je la sens m'observer alors qu'elle s'apprête à m'obéir. Elle ne sait pas comment réagir à mon changement d'humeur, et à vrai dire, moi non plus. C'est juste qu'il y a une voix qui traîne dans ma tête, et les choses qu'elle raconte me tordent l'estomac. C'est la même qui m'a poussé à cacher ma gueule derrière un foulard.

Une fois qu'elle a bouclé sa ceinture de sécurité, je fais rugir le moteur de la Pontiac. Ce qui n'est pas très difficile quand le fauve sous le capot ne demande que ça. Un coup d'œil dans le rétro me confirme que le gamin roupille. Un autre, en biais, m'indique également que Kate continue à me fixer, ce qui amplifie mon malaise.

— Commence pas à avoir pitié de moi.

J'ai grondé ces mots.

— Ce n'est pas de la pitié, murmure-t-elle.

— Non ?

Je la vois secouer doucement la tête.

— C'est pour ça que tu as mis... (Son index s'agite pour désigner le foulard autour de mon cou.)

... ce truc ? Tu pensais que j'allais être dégoûtée ou avoir pitié de toi ?

Je gigote sur le fauteuil et mes mains se crispent sur le volant.

— Oui.

Ce n'est pas totalement la vérité, mais je n'ai pas envie de fouiller dans ce coin-là de mes émotions, alors je lui mens un peu, par omission.

— Je ne vais pas te dire que j'aime te voir dans un état pareil, mais je ne te rejetterai pas parce que...

Elle ne termine pas sa phrase. Tout en moi se raidit et j'étouffe direct cette saloperie de voix qui me chuchote des choses que je refuse d'entendre. Pas maintenant. Pas en cet instant alors que nous commençons juste à vivre une « vraie » relation.

« *Tu n'es pas celui qu'il lui faut...* » me dit-elle, en parvenant à se hisser hors de la cage dans laquelle je désire la cloîtrer.

« *Ta gueule.* »

« *Elle mérite mieux.* »

« *Ferme-la.* »

« *Elle te quittera... un jour ou l'autre, parce que tu n'es bon pour personne.* »

Je ferme les yeux, la mâchoire contractée puis les rouvre pour fixer la route à m'en brûler les rétines. Le reste du trajet se déroule dans un curieux silence. Une fois sur le parking de l'immeuble, j'aide notre ami le jeune ivrogne à sortir de la Pontiac. Ce n'est que lorsque nous sommes tous dans l'ascenseur, moi soutenant cet imbécile qui nous sépare l'un de l'autre que j'annonce d'une voix sourde :

— Je pense qu'on devrait le laisser pioncer sur notre canapé.

— Mhm.

Je lui lance un rapide regard, pour essayer de deviner son humeur. Kate semble soucieuse... ou peut-être qu'elle réfléchit simplement à mon attitude.

— Tu pourrais envoyer un message à sa mère ? Il doit avoir son portable sur lui... Attends.

Juste avant l'ouverture des portes, je récupère le téléphone de Jamie et le lui tends.

— C'est un vieux modèle, s'il est juste en veille on n'aura pas besoin du code pin...

Je parle. Je dis tout ce qui me passe par la tête pour l'empêcher de trop penser. Elle vérifie en activant l'écran tandis que je sors l'apprenti-buveur de la cabine d'ascenseur.

— C'est bon... je viens de trouver sa mère dans son répertoire : je lui indique juste qu'elle ne s'inquiète pas, que son fils est chez nous.

J'opine puis la laisse ouvrir la porte avec son double des clefs.

Un quart d'heure plus tard, Jamie ronfle sur mon canapé et je la regarde s'éclipser dans la salle de bains. Je vais dans la chambre et commence à me déshabiller. C'est juste en caleçon que je m'allonge sur le lit. Je contemple le plafond sans réellement le regarder, les bras croisés sous la nuque, le cerveau en miettes, alors que je tente d'ordonner mes pensées. Je n'ai peur de rien. Vraiment. Il n'y a rien qui m'effraie en ce bas monde, pas même la mort... la mienne. Seulement, ce soir, dans l'arène, j'ai eu peur. Peur pour Kate. À l'idée que Ronan la force à venir dans cette salle des horreurs, j'étais soudainement redevenu ce petit garçon effrayé : celui qui a perdu son père. Celui qui veut protéger sa mère. Celui qui a tué David. Mes paupières se ferment. J'ai mal. De partout.

Je me rends compte que je me suis assoupi lorsque je sens quelque chose de froid sur mon visage. Je n'ouvre qu'un œil, parce que l'autre est prisonnier d'une serviette éponge glacée. C'est Kate. Elle grimace et je réalise lui avoir encerclé le poignet de mes doigts. Je la relâche aussitôt.

— Mhm... merci.

Je maintiens moi-même la serviette remplie de glaçons, lui permettant ainsi de s'installer plus confortablement à mes côtés. Elle est vêtue d'un bas de jogging et d'un débardeur. Mon œil s'arrête au niveau de sa poitrine. Durant quelques secondes, je suis hypnotisé... puis mes doigts libres les approchent sans que je leur en donne l'ordre. Sans le vouloir, elle me coupe dans mon élan en s'allongeant sur le dos. En la voyant de nouveau grimacer, je fronce les sourcils – et le geste me provoque des élancements :

— Un problème ?

Elle détourne vivement la tête puis éteint la lampe sur la table de chevet.

— Aucun, souffle Kate.

J'écarte les glaçons de ma figure pour attendre patiemment que ma vue s'acclimate à la pénombre. Kate se tourne pour se positionner sur le ventre, en laissant échapper un soupir de soulagement.

— Tu as mal quelque part ?

— Euh... ouais. Au dos.

Mon second cerveau choppe la balle au bond.

— Tu veux... enfin, je pourrais te masser...

— Non !

La force avec laquelle elle m'a répondu me fait sursauter de surprise. Je panique : plus de sexe ? Quoi ? On l'a fait qu'une fois et... ça a été si douloureux que ça ? Elle ne veut plus ? Ou alors c'est parce que je ressemble à Quasimodo ? Putain ! Je panique vraiment !

— C'est parce que...

Je me racle la gorge.

— ... tu as encore mal à cet endroit-là ?

Kate redresse la tête de son oreiller :

— No-on ! Ce n'est pas... ! Rien à voir !

— Oh. C'est ma gueule ? C'est ça ? Parce que je ressemble à un des tableaux de... de... comment il s'appelle déjà, le type qui peint des yeux à la place de la bouche ?

— Picasso ? Non, vraiment, Chris.

Un petit silence s'instaure entre nous.

— Pourquoi ? Tu as envie de..., commence-t-elle d'une petite voix qui ne lui ressemble guère. Je me racle de nouveau la gorge et repose les glaçons sur mon œil.

— Je suis un mec. J'ai toujours envie de baiser.

Au moment même où je prononce le dernier mot, je me traite d'idiot. Je sais que là, c'est mort. S'il y avait encore, y a deux secondes, une minuscule possibilité qu'on finisse par s'envoyer en l'air ce soir, là... c'est foutu.

— Je vois.

Son ton est encore plus glacé que la neige de Sibérie. Merde.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire ! je débite, très vite.

— Non ?

Sarcasme.

— Non.

Désolé. Sincèrement désolé. Kate soupire puis vient poser sa tête sur mon torse.

— Je sais.

Je suis soulagé et la serre contre moi de mon bras libre. C'est étrange... on ne fait rien hormis se tenir l'un contre l'autre mais ça me plaît.

— Je suis trop crevée. C'est tout.

Mes doigts câlinent machinalement son épaule. Ça aussi, ça me plaît.

— Dors, petite femme. Je suis là et je veille sur toi.

Katherina

Lorsque j'ouvre la porte du frigo, l'urgence de faire des courses me saute à la figure. Il est 14 heures et Chris dort encore. Je ne sais plus pourquoi j'ai trouvé l'idée de lui offrir un tatouage au bas de mon dos si géniale : il n'y a rien de super à souffrir comme une damnée. J'ai l'impression qu'on m'a labouré la peau avec de l'acide.

J'ai opté pour le jean baggy et le sweat à capuche. Un sac à dos sur l'épaule, je décide de me rendre à la banque en espérant que Chris sera réveillé à mon retour. Lui et ses hématomes dignes de Rocky Balboa.

Je n'arrive pas à le cerner. Ce n'est pas dans mes habitudes de pousser les gens à se confier ; j'ai plutôt grandi avec le concept : « moins tu en dis, mieux c'est ». Tout ce que j'ai réussi à comprendre, c'est que son travail, celui qui lui offre ces blessures et ses hématomes, est un sujet sensible entre nous. Je devine qu'il se pense pas assez bien pour moi, alors que de mon côté, je n'ai pas une aussi haute opinion de moi-même.

Je me rends sagement à l'abri de bus, les écouteurs de mon MP3 – tout neuf et généreusement offert par Chris Farwink industries import/export – dans les oreilles. Mains dans les poches, j'attends patiemment.

Soudain, des vrombissements résonnent jusque dans le goudron sous mes pieds. Les quelques passagers à mes côtés se figent, les yeux ronds. Quand mon regard se dirige machinalement vers la source du raffut, mon cœur cesse de battre. Je reconnâtrai entre mille ces dizaines de motos Harley Davidson qui passent... surtout leurs blousons ornés d'un squelette d'ange qui tient un glaive, un peu comme le tatouage de Chris, mais différent. Les « Black Angels ». Mon passé surgit devant mes yeux et je n'ai plus une goutte de salive dans la bouche.

Pourquoi sont-ils revenus ? Leur club n'est pas de cette ville. Kurt, un orphelin que mes grands-parents avaient recueilli, braves gens d'une cinquantaine d'années à l'époque, avait rejoint, avant même d'être majeur, cette bande de durs-à-cuire. De ce jour-là, la vie de ma mère avait été un enfer à cause de lui ; elle s'était retrouvée sans arrêt obligée de protéger cet imbécile qui trempait dans des affaires louches de trafics en tout genre, voire de meurtres.

Je les contemple s'éloigner le cœur battant. Je n'ai jamais considéré Kurt comme un membre de notre famille. Ma famille, c'était ma mère. Ma famille, c'est désormais mes sœurs Mel et Juliette. Malgré le silence de ma mère à ce sujet, j'ai toujours eu l'intime conviction que mon père biologique était l'un des membres... un Black Angel. Un membre d'un club dont le slogan est « Rendez-vous avec la mort ». Je tire davantage ma capuche afin de cacher mon visage ; je tremble de l'intérieur sans arriver à me décider si c'est de colère ou de trouille.

Mon téléphone sonne et je n'entre pas tout de suite dans le bus. C'est Mel.

— Mel ?

Mais elle ne répond pas. J'entends juste des renflements et des sanglots étouffés au bout du fil. Sous le regard impatient du conducteur, je grimpe les quelques marches.

— Si tu ne me dis pas ce qui ne va pas... Comment veux-tu que je t'aide ?

Elle raccroche.

Quelle idiote !

Mon téléphone sonne à nouveau une seconde après :

— Putain, Mel ! je m'énerve.

— Hein ?

Mince ! C'est Chris.

— Non... j'ai cru que c'était ma sœur, je marmonne tout en me massant le front du bout des doigts.

— J'ai la mère du morveux qui a débarqué à l'appart' complètement hystérique.

Je souris malgré moi. Il ne semble pas très content d'avoir été réveillé en fanfare.

— Et ? Elle a récupéré son fils ?

— Ouais... je déteste qu'on me tire du lit pour me hurler dessus. Surtout quand j'ai rien fait de mal. T'es où ?

— Dans le bus... Je vais à la banque.

Petit silence durant lequel j'entends la machine à café crachoter en fond.

— Pour ? bâille-t-il.

— Jouer au golf ? je suggère, un brin ironique.

Ce qui me vaut un drôle de coup d'œil de la part de la grand-mère assise sur le siège jouxtant le mien.

— P'tite peste...

Mais, à l'inflexion de sa voix, je sais qu'il sourit.

— Pour tirer de l'argent pour faire des courses, il n'y a plus rien à bouffer.

— Quand tu as besoin de fric pour ça, tu me demandes.

— Je paie ma part du loyer.

Je l'écoute rire doucement.

— Maintenant que tu couches avec le propriétaire, il va se montrer flexible.

Sale macho. Je souris à mon tour.

— Pourquoi pensais-tu que c'était Mel ? Elle t'a appelée ?

Elle sanglotait, plutôt.

— Oui, je... crois qu'elle a des problèmes.

De nouveau, Chris prend son temps avant de parler :

— Les meufs qui baisent avec Ronan ont toujours des problèmes.

Il a prononcé ces mots sans une once de méchanceté ou de moquerie, c'est juste un fait. Je ferme les yeux puis pince les lèvres.

— Je te ramène un truc ? je propose, pour changer de sujet.

— Mouais. J'aimerais bien des pignons de poulet sauce mexicaine.

— OK. De la viande pour le carnivore.

Je raccroche puis range mon portable. Dès que j'ai réinstallé mes écouteurs, je presse mon front contre la vitre qui me semble fraîche. Comment vais-je sortir Mel de là ?

Dès que je sors de la banque, je prends la direction du fast-food dont la spécialité est le poulet sous toutes ses formes. Sur le chemin, lorsqu'une forte musique de rock m'agresse les tympans et que mes yeux tombent sur les énormes motos ornées d'anges squelettiques qui occupent presque tout le trottoir, je me tétanise. Des rires gras surgissent non loin de moi ; je baisse automatiquement la tête, les battements affolés de mon cœur roulant dans ma poitrine.

Je ne sais pas comment je vais pouvoir les éviter. Traverser la rue ? Tant pis pour le poulet de Chris !

Je relève le visage pour vérifier la circulation... et mes yeux rencontrent deux prunelles noisette intriguées. Son large bandana noir ceint son front, retenant des cheveux sombres mi-longs.

Merde.

Un coup d'œil sur le terrible gilet en cuir arborant la mascotte du club ainsi que leur nom est suffisant : c'est l'ennemi. Je manque déglutir de travers et, sans chercher à le détailler davantage, me jette pratiquement sous les roues d'un 4x4 que j'évite de justesse. L'adrénaline court plus vite que mon sang dans mes veines.

— Hey ! fait une voix masculine dans mon dos.

Hors de question de me retourner. Je l'ignore pour m'empresse de rejoindre le trottoir d'en face. Alors que je pense avoir mis assez de distance entre eux et moi, on me saisit fermement le bras.

— Hey ! Petite ! T'as fait tomber ton portefeuille.

Mes paupières s'abaissent tandis que je retiens difficilement un rire sarcastique : un Black Angel qui me rapporte mon portefeuille ; c'est d'un comique. Je me dégage d'un mouvement brusque qui le prend par surprise et récupère mon bien sans le regarder franchement, marmonnant à peine un remerciement.

— Hey...

Il insiste. *Merde.*

— ... je suis un gentil, p'tite. Pas besoin de paniquer comme ça.

Je lui adresse une œillade furibonde. Si je panique, ce n'est pas à cause de lui, mais de ce qu'il représente. Ce type doit être à peine plus âgé que moi ; son gilet de cuir noir arbore peu de patches, il doit être un membre assez récent. Les « anciens », en règle générale, sont bardés d'écussons représentatifs de leurs « faits d'armes », c'est-à-dire des violences perpétrées au nom de la bande, et qu'ils estiment glorieux.

— Kate ? !

Cette voix-là, je la reconnais et je pourrais parier mon salaire que mon visage est désormais aussi blanc que le mur de la boutique près de laquelle je me trouve.

L'inconnu face à moi écarquille les yeux, le regard rivé par-dessus mon épaule.

— Tu la connais, Kurt ?

— Si je la connais ? rit la voix. C'est ma chère petite nièce.

Le regard du mec brun fait plusieurs fois la navette entre celui qui, je le sens, s'approche de nous, et moi. Je serre les dents et maudis le destin d'être un tel salopard.

— Ta nièce ? Sans déconner ?

Je me tourne. J'affronte mon passé. Celui de ma mère, de mes sœurs, le nôtre. Kurt Parson Bell.

Il a vieilli sans avoir réellement changé. La quarantaine tassée lui va bien. Ses cheveux blonds sont plus courts que dans le temps, plus ternes aussi. Ses yeux verts sont délavés par l'alcool et la drogue. Une barbe naissante lui dévore sa mâchoire carrée aux joues légèrement creuses. Kurt

demeure séduisant, même s'il semble moins musclé. Sûrement que la bière a fini par avoir raison de ses abdominaux. Il m'observe en retour, pensif. J'examine machinalement les pans de son gilet de cuir qu'il a enfilé sur une veste de matière et de couleur identique. Ils sont agrémentés de ces fameux patches et le plus terrifiant d'entre tous retient mon attention dégoûtée : le « 1 % » annonçant à quel point c'est un dangereux spécimen de la communauté des bikers. Il y en a un autre, aussi : celui qui montre qu'il est président d'un chapitre ; un chapitre dans ce milieu équivaut à une succursale du club originel.

— J'aurais pourtant juré que tu ne reviendrais jamais dans cette ville.

Il semble plus s'adresser à lui-même qu'à moi.

— J'en ai autant à ton service.

Kurt esquisse un large sourire et son regard pétille d'humour.

— Tu as toujours ce sale caractère.

Il faut que je parte. Vite.

— Excuse-moi... j'ai des trucs à faire.

Mon « oncle » s'interpose.

— Tu ne vas pas déjà me quitter, non ? Ça fait quoi... cinq ans ? On a des tas de choses à se dire.

Mes poils se hérissent sous le ton doucereux. Nos yeux s'accrochent, se défient implicitement : je n'ai pas le choix. J'imagine que s'il est revenu, c'est pour le business ou une vengeance, et qu'il est plus intéressé par les infos que je pourrais avoir sur cette ville que par les détails de ma vie personnelle.

— Je t'offre un café ? insiste-t-il sans se départir de cette inflexion amicale qui me fiche la nausée.

Je me contente d'acquiescer. Black Angel nouvelle recrue m'attrape par le coude, comme si je m'étais subitement transformée en une vieille dame impotente incapable de traverser la rue sans aide. Le sourire qu'il m'adresse me donne la terrible envie de lui octroyer un coup de genou bien placé. Ces types ont tellement l'habitude que les nanas se traînent à leurs pieds, même celles provenant d'un milieu social à l'autre pôle du leur, que l'arrogance et la misogynie sont monnaie courante, chez eux. D'une bourrade furieuse, je me libère encore de cet apprenti criminel.

Nous nous dirigeons vers leur QG temporaire : ce bar d'où provenait la musique rock et au charmant patronyme phallique – *Le Piston*. Fut une époque, avant notre départ de cette ville, où les Black Angels régnaient en maître sur le business *underground* proliférant dans les rues. Le jour de notre déménagement, la mafia russe avait déjà commencé à investir les lieux, les virant *manu militari*. Le gang s'affichant sous le titre ronflant – et un brin prétentieux – de « Black Angels Motorcycle Club », autrement dit, la BAM-C, inférieur en nombre, avait donc opté pour céder ce territoire. Le président international avait approuvé ce choix, d'autant plus que « bosser » avec les Russes leur rapportait bien plus qu'avec toute autre ethnie. Le pognon avant tout, malgré les beaux discours sur le clan et la « famille ».

Comme Kurt avait rejoint le club avant sa majorité, nous avons très tôt souffert des conséquences de son choix de carrière. Nous n'avions connu que cette ambiance-là. Cela avait façonné l'attitude provocatrice de Mel, éternellement attirée par cet univers glauque. Cela avait façonné mon caractère également : je ne plaisantais pas lorsque j'avais dit à Chris que j'avais l'habitude des mecs comme lui. Seule Juliette semblait s'en être sortie indemne, en quelque sorte. Voilà le genre de famille que l'on nous avait imposé. Trafic d'armes, de drogues, prostitution... et des valeurs morales très

discutables, surtout en ce qui concerne la manière de traiter les femmes.

Il me suffit de franchir le seuil du *Piston* pour atterrir dans un monde parallèle où la seule loi autorisée est la leur. Les flics ne sont pas assez fous pour y entrer et jouer les caïds, ils préfèrent coller des contraventions sur les pare-brise que de risquer perdre un orteil en passant l'entrée de cet endroit. Ce qui se comprend quand un seul bref regard circulaire vous renvoie à plusieurs gars barbus, tatoués, l'œil circonspect, arborant fièrement le très célèbre « 1 % » en guise d'avertissement.

Kurt passe un bras autour de mon cou, tout en décontraction, contrastant avec mon allure rigide.

— Hey, les gars... je vous présente ma nièce : Katherina Bell. C'est la même de Grace, précise-t-il devant leur haussement de sourcils interrogateurs.

Plusieurs me saluent d'un vaguement hochement de tête, d'autres de sourires vicelards.

Sans ôter son bras – que je voudrais détacher du reste de son corps – Kurt se penche un peu plus puis me désigne d'un geste de la main celui qui a ramassé mon portefeuille.

— Et cet abruti, c'est Don.

— Don ? je répète machinalement.

Le dénommé « Don » s'installe au comptoir puis m'envoie un clin d'œil égrillard :

— C'est un pote canadien qui m'a surnommé comme ça, parce que je « donne » beaucoup de moi-même, chantonne-t-il en accentuant le mot français, avec un sourire suave sur les lèvres.

J'ai envie de vomir. Je vois très bien de quoi il parle : les orgies sont légion dans leurs soirées.

— Elle boit quoi, la petite nièce ? me demande celui qui fait office de barman.

Il est massif, arbore de longs cheveux gris et doit avoir plus de cinquante ans.

— Un lait fraise ? glousse Don avant de porter le goulot de sa bière à la bouche.

— Un café.

Kurt ôte enfin son bras puis m'octroie une petite tape dans le dos pour ensuite rejoindre le fameux brun qui adore « donner » et en français canadien, s'il vous plaît. Je le suis à contrecœur et m'assois sur le tabouret libre entre les deux.

Les autres retournent à leurs parties de billard ou leurs discussions interrompues par notre arrivée.

— Tu es revenue depuis quand ? attaque Kurt.

Seule sa tête pivote vers moi tandis qu'il descend plusieurs gorgées d'alcool.

— Pas très longtemps.

Je choisis de rester prudemment évasive.

Il opine. Je sens Don se rapprocher de moi et tous mes muscles se contractent. Je repousse l'idée de lui balancer mon café brûlant à la figure, juste pour lui apprendre à respecter l'espace vital d'autrui.

— C'pas ton portable qui vibre ? chuchote-t-il.

Je sursaute et sors très vite ce dernier de mon sac à dos... et panique. C'est Chris. Je me redresse comme si j'avais été monté sur ressorts et accepte rapidement l'appel.

— Oui ?

— Tu es allée le tuer toi-même, ce putain de poulet ? fait une voix grognon.

— Non... c'est juste que...

Je jette un regard en biais à Kurt qui m'observe avec un sourire froid.

— ... il y avait du monde à la banque, *bébé*.

Un petit silence accueille ma réplique. Chris est peut-être mort sous le choc. Ce n'est pas mon genre d'utiliser un tel sobriquet, mais au moins, en comprenant que j'ai un copain, les deux types qui ne perdent pas une miette de ma conversation se montreront peut-être moins « invasifs ».

— « Bébé » ? répète finalement Chris.

Je perçois son sourire. *C'est pas le moment de te foutre de moi !*

— Je pense arriver d'ici une demi-heure.

— Bon... je serai déjà parti au garage. Putain !

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Je suis en train de me demander à quand remonte la dernière fois où ma bouche s'est posée sur la tienne et je n'arrive pas à m'en souvenir... c'est chiant.

Je ne peux rien y faire : son accent boudeur me fait sourire bêtement.

— On se rattrapera ce soir, je propose à voix basse.

De nouveau, un petit silence réceptionne ma suggestion. Il se racle la gorge :

— Ben... ce soir... Tu vois, je n'ai pas réellement envie d'y aller, mais Jo tient absolument à ce que je sois à sa petite fiesta. Je risque de rentrer tard...

La précaution avec laquelle il a débité ces mots accentue mon sourire. C'est vrai, la surprise de Jo !

— C'est pas un souci, je bosse, de toute façon.

— Ouais.

Chris ne semble pas très content.

— À ce soir... *bébé*, termine-t-il, moqueur.

Je m'étrangle ; ce qui lui déclenche un fou rire.

Je range mon téléphone en remarquant que mes doigts tremblent. Pour ma défense, il n'y a pas l'ombre d'une autre fille dans ce bar... ce qui est étrange, parce qu'habituellement ces types aiment avoir des nanas assez décoratives dans leur tanière. S'il n'y en a pas, c'est que forcément ils planifient un sale coup et ils ne veulent pas de témoins qui pourraient « volontairement » ou non les balancer aux flics. Je devrais être flattée de la confiance que Kurt me témoigne juste en autorisant ma présence parmi eux, pourtant, ce n'est absolument pas le cas. Je feins une décontraction que je n'éprouve pas sous leurs prunelles attentives. Kurt vide un peu plus sa bouteille de bière en grimaçant un sourire en coin.

— T'as un mec ?

Ce n'est ça la vraie question. En réalité, il veut connaître l'identité du mec en question.

Je bois cul sec mon expresso tiède en me retenant de le recracher en spray sur le comptoir : le barman devrait s'en tenir aux bières et au whisky ; il pourrait se servir de son café comme arme létale.

— Oui.

— Oh... Il est du coin ?

Je plonge les yeux dans ceux de Kurt.

— Oui, mais il est du genre bagnole ancienne, et pas moto.

En clair, ce n'est pas un biker. Kurt esquisse une moue. Message reçu.

— Quoi de neuf ? Tu bosses ?

— Ouais.

— Comment va ta mère ?

— Morte.

Kurt ne dit plus rien et quelque chose passe dans ses yeux. Est-ce une véritable tristesse ou ai-je rêvé ? Il boit encore une longue gorgée de sa bière, grimace puis pose la bouteille sur le comptoir.

— Désolé, Kate.

Cette fois-ci, c'est moi qui garde le silence. Il n'a jamais été là pour ma mère, ni pour l'enterrement : j'ai tout payé de ma poche. Ses excuses, j'en ai rien à faire.

— Tes frangines, elles sont où ?

L'interrogatoire reprend et j'appréhende d'aborder le cas de Mel. Je ne peux pas lui mentir parce qu'il saurait tôt ou tard de toute façon.

— Ici, avec moi. Juliette commence un noviciat.

Kurt affiche aussitôt une grande stupéfaction pour finalement éclater d'un rire sonore, la tête renversée en arrière, ce qui attire irrémédiablement les regards curieux de ses « frères » sur nous. Il se calme et prend de nouveau sa bière pour jouer avec, les yeux rivés sur l'étiquette.

— Et Mel ?

— C'est Mel. Égale à elle-même.

— Elle traîne avec des gars ?

Il cherche à savoir si Mel fait partie d'un gang quelconque.

— Oui.

Kurt tourne vivement son visage dans ma direction, l'œil aiguisé.

— Qui ?

Un sourire amical se dessine sur ses lèvres, mais je ne m'y trompe pas.

— Un caïd russe. Ronan.

Sa fausse mimique chaleureuse s'efface dans la seconde et ses doigts se crispent sur le verre de sa bouteille. Mon regard remonte pour s'accrocher au sien.

Il est là pour la vengeance.

— C'est sa pute ?

Il a prononcé cette phrase avec une douceur excessive, tranchant horriblement avec la nature du dernier mot.

— Je ne l'aurais pas présenté de cette façon, je rétorque de mon ton le plus neutre possible.

Don s'est encore approché, son menton presque sur mon épaule. Son haleine me souffle des relents de bière.

— Et toi, petite... ton mec, c'est aussi l'un des leurs ?

Mon cœur vibre dans ma poitrine.

— Pas vraiment. Il bosse pour lui mais uniquement parce que Ronan menace sa mère. Il ne lui a pas juré fidélité ou une connerie de ce genre. Il le hait.

Kurt pivote légèrement sur son tabouret puis se penche en avant, avec un drôle de rictus :

— Vraiment ? C'est qui sa daronne ?

— Pat. La patronne du *Pandémonium*... où je bosse quelques soirs par semaine.

La façon dont je me suis sentie obligée de tout lui balancer ainsi me rend furieuse. Je me redresse, dévorée par la colère. Il faut que je sorte d'ici.

— C'est bon ? Tu as toutes les infos que tu voulais ?

Un éclair glacé illumine ses prunelles délavées.

— Pas tout à fait, articule Kurt avec exagération. File-moi le nom de ton mec, ma chérie, et tu

pourras t'en aller. Je veux l'entendre de ta bouche pour éviter tout malentendu.

Mon regard se plante dans le sien :

— Pourquoi ?

Son curieux sourire revient sur ses lèvres tandis qu'il hausse les épaules.

— Parce que... que tu le veuilles ou non, tu fais partie de ma famille, et que je prends soin de ma famille. Je vérifierais que c'est un bon gars pour toi.

Mes poings se serrent.

— Tu prends soin de ta famille ?

Ma voix a grimpé dans une tessiture plus aiguë que la normale.

— Depuis quand est-ce qu'on est ta famille, *oncle* Kurt ? Tu n'es même pas venu pour l'enterrement de maman !

Ses mâchoires se contractent et ses yeux s'assombrissent.

— J'étais en taule, poussin. Ta mère... c'était quelqu'un de bien. Une grande âme. Elle a souvent aidé le club, par le passé. Si on ne s'était pas englués ces dernières années dans une guerre contre les Huesos, si je n'avais pas été en cabane... je serais venu. Bien sûr que je serais venu.

Je ne suis pas ton poussin, connard !

Voilà ce que j'ai envie de hurler en cet instant.

Ses yeux perforent les miens : il ne me lâchera pas aussi facilement. D'une main lasse, je renverse ma capuche.

— Oh, la jolie petite rousse ! s'amuse Don, que je fusille du regard avant de lâcher.

— Chris Farwink... et c'est un mec bien. C'est Ronan l'enflure.

Kurt et moi, nous nous scrutons durant d'interminables secondes, puis il lâche avec une nonchalance sonnante comme un avertissement :

— Sache juste qu'on est de retour, Kate. Je suis de retour.

Chris

— Je dois encore acheter deux ou trois conneries... Tu viens avec moi ?

Je grogne. Non, je n'ai pas envie d'aller faire des courses pour sa sauterie. J'adore Jo mais voilà, ce soir, je ne voulais qu'une chose : me retrouver en tête à tête avec Kate. Être avec elle, la sentir contre moi, respirer son odeur... pas celle de nos cons de potes complètement bourrés.

Comme s'il avait suivi le cours de mes pensées, mon ami me file une grande claque dans le dos tout en s'esclaffant.

— Fais pas la gueule ! Tu habites avec elle, bon sang... elle ne va pas s'envoler.

Je lui jette un regard mauvais puis le suis sur le parking de la petite épicerie d'appoint. Nos regards sont simultanément attirés par les trois Harley Davidson garées près de l'entrée.

— Pas mal, siffle Jo, les mains dans les poches.

— Ouais.

On a encore les yeux sur les engins en passant le seuil. Enrico, proprio espagnol d'une cinquantaine d'années, nous accueille d'un bref hochement de tête. Il semble bizarrement nerveux. Je hausse un sourcil avant de comprendre la raison de son anxiété. Trois motards d'un gang et deux racailles de la rue... dans un si petit magasin. Jo reste cool et se met même à chanter. Moi, par réflexe, je me redresse de toute ma hauteur. On les côtoie au rayon alcool, on se surveille les uns les autres, l'air de rien. La tension qui plane subitement dans un nombre de mètres carrés aussi restreint est limite palpable. Jo saisit deux bouteilles de whisky, puis m'interpelle :

— Chris... ?

J'opine et mes yeux lui répondent clairement : « Ouais, on se tire. »

Pourtant, un détail me fait tiquer... en entendant mon prénom, l'un d'eux s'est soudainement tourné vers moi. Un brun assez jeune dont le front est caché par un large bandana noir. Il me fixe avec curiosité et je lui rends franchement l'examen sans sourciller. Il grimace un sourire. Le biker sort une cigarette de la poche de sa veste en jean, puis s'approche de moi d'une démarche indolente pendant que Jo règle la note.

— S'lut mec... T'as pas du feu ?

J'ai méchamment envie de refuser ; quelque chose m'énerve dans son attitude, sans parvenir à définir exactement quoi. Jo surgit pour me prendre de vitesse, ce qui n'est pas difficile puisque je suis resté planté là à dévisager le type. Mon ami range ensuite son briquet alors que notre interlocuteur fume allègrement juste à côté de la pancarte signalant qu'il est interdit de cloper dans le magasin. Le gars le remercie encore d'une grimace qui sonne un peu trop comme un sourire ironique.

— On vient juste d'arriver dans le coin... Y'a des boîtes sympas ici, avec des meufs pas trop farouches ?

Je lance immédiatement un regard d'avertissement à Jo : s'il évoque le *Pandémonium*, je le

bouffe.

— *Le Piston* est un bar de motards, suggère calmement mon pote.

Je suis soulagé qu'il ait compris. Les deux types qui accompagnent le chevelu ricanent avec lui quand ce dernier se tourne brièvement dans leur direction, avant de se refixer sur moi.

— Ouais... on connaît. Mais comment dire ça... la viande là-bas semble avoir pas mal de kilomètres au compteur.

Jo joue le jeu en joignant son rire aux leurs. Mes nerfs s'étalent comme un éventail.

— Désolé les gars, on a notre propre boucherie, plaisante Jo en leur adressant un clin d'œil.

Le biker lâche son mégot pour l'écraser de la pointe de sa botte, puis relève la tête :

— Vous pourriez en prêter un peu à des voyageurs de passage... nan ?

Comme si cette phrase avait été un signal invisible, ses compagnons se rapprochent, un rien menaçant. Je m'avance d'un pas, d'un seul, et c'est suffisant parce que je le dépasse d'une tête :

— Je prête que dalle.

Il hausse un sourcil.

— Pourquoi ?

— Quand on touche ce qui m'appartient, ça me rend agressif.

L'inconnu grimace une nouvelle fois, mais il y a de la colère dans son regard.

— Ah ouais ? fait-il avec un accent traînant qui sonne faux.

Je plisse les yeux.

— Ouais.

J'ai confirmé d'une voix extrêmement basse, mes yeux dans les siens, sans même cligner des paupières. Jo me pose illico une main sur l'épaule.

— On vous souhaite bonne chasse, les gars ! Et bienvenue chez nous ! lance-t-il en me tirant discrètement vers la sortie.

Je le laisse faire, parce qu'au fond de moi, je sais que c'est la décision la plus raisonnable vu la situation, mais mon regard ne lâche pas celui du chevelu, et ce, jusqu'à la dernière seconde.

Une fois dehors, et éloignés de l'épicerie, Jo me frappe l'arrière de la tête :

— Putain ! Là, tu fais chier, Chris ! beugle-t-il avant de se mettre au volant de sa voiture.

— Quoi ! j'aboie en retour.

Il démarre le moteur non sans m'avoir jeté une œillade furieuse.

— C'est des Black Angels, petit con ! On ne joue pas à qui a la plus grosse avec ces mecs !

Je me frotte machinalement le crâne puis boucle ma ceinture de sécurité.

— Je m'en cogne, de qui sont ces types.

Après ça, je me tourne vers lui, un sourire éblouissant aux lèvres :

— Et il est évident que j'en ai une plus grosse que lui. Beaucoup plus GROSSE.

Jo pousse un cri frustré qui me provoque immédiatement un fou rire.

Lorsque nous franchissons le seuil de l'appartement de Jo, Erik nous saute pratiquement dessus. C'est les yeux brillants de convoitise qu'il saisit le sac en papier contenant les deux bouteilles de whisky.

Jo se penche vers moi pour me chuchoter à l'oreille :

— Je reviens, je dois aller chercher quelqu'un, me confie-t-il avant de m'adresser un clin d'œil suivi d'une tape sur l'épaule.

— Qui ? je demande tout en rendant les salutations aux quelques potes qui s'avancent spontanément vers moi.

Mais il ne répond pas ; normal, il est déjà parti.

La musique est sympa. Mon regard tombe sur celui qui gère la sono : c'est Benny qui s'amuse à jouer les DJ. Après avoir chopé une bière dans l'une des glacières et évité une blonde un peu éméchée, je le rejoins à sa table de mixage.

— Yo, je lance avant de porter le goulot de la bouteille à mes lèvres.

Il relève un court instant le visage dans ma direction, esquisse un demi-sourire puis se reconcentre sur sa tâche.

— J'aurais juré que tu serais resté chez toi ce soir, hurle-t-il tout en laissant son corps battre la mesure du titre qu'il mixe, la moitié d'un casque sur l'oreille.

— Moi aussi, je grommelle avant de descendre une nouvelle gorgée de bière.

Mes yeux errent sur les autochtones qui dansent, s'embrassent, rient. Je n'en connais que la moitié.

Et si j'envoyais un texto à Kate ? Juste pour vérifier que tout va bien.

Soudain, les lumières s'éteignent et je me redresse, tendu, aux aguets. Quelques invités râlent, enfin, surtout les femmes. Les mecs, eux, ils viennent du même ruisseau que moi, alors ça les rend surtout nerveux. Puis je discerne des lueurs vacillantes parmi la petite foule compacte. Cette dernière s'écarte comme un seul homme pour laisser passer...

La bouche grande ouverte, avec probablement l'air d'une carpe Koï qu'on vient tout juste de pêcher, je contemple ma petite femme qui s'avance vers moi en tenant un énorme gâteau pourvu de plusieurs bougies. Jo est derrière elle pour veiller au grain. Elle porte ce fameux short capable de m'envoyer direct en enfer et une veste en cuir, sous laquelle je distingue du tissu doré.

Ce putain de haut. Elle a ce putain de haut... !

J'ai la gorge sèche et quand un flash m'éblouit, je me tourne machinalement vers la source. C'est cet imbécile d'Erik qui vient de m'immortaliser en train de reluquer Katherina, la bave aux lèvres. J'essaie de lui enlever son appareil photo numérique, mais il s'écarte vivement de moi, une expression jubilatoire sur le visage. Je passe rapidement l'index sur mon cou pour lui signifier qu'il est mort avant de poser de nouveau mes yeux affamés sur Kate.

Elle n'ose pas lever le nez de la pâtisserie tandis que nos amis chantonnent une version très bourrée de « Joyeux anniversaire ». Ce con de Jo. J'ai l'impression d'avoir eu l'idée saugrenue d'avalier une boule de bowling tant une curieuse pression m'obstrue la gorge. Sans vraiment y réfléchir, j'abandonne ma bière sur la table qu'occupe Benny puis frotte mes paumes moites sur mon jean.

Kate est tellement belle que ça me fait mal de la regarder. Je refrène du mieux que je peux la stupide envie d'aller l'aider, parce que je la sens anxieuse de faire tomber cet énorme gâteau. Quand elle estime être assez proche, nos yeux se croisent. Je ne sais pas vraiment quelle tête je dois faire en cet instant, mais c'est sûrement quelque chose d'inédit étant donné la vitesse avec laquelle elle baisse ses fabuleuses prunelles translucides.

Mon regard glisse sur Jo, toujours derrière ma petite femme. Dois-je le tuer ou l'embrasser ? J'hésite puis secoue doucement la tête, complètement largué.

— Joyeux anniversaire, Chris, murmure Kate.

Je l'entends car Benny a eu le réflexe de baisser le volume de la sono. Sur l'instant, je suis

incapable de prononcer un seul foutu mot, alors je me contente de la soulager de son fardeau pour le déposer sur une petite table pas trop remplie de gobelets et de bouteilles vides.

— Je crois que la tradition veut que tu souffles les bougies.

Je pivote vers Kate qui est désormais à mes côtés. Je la sens intimidée et, par réflexe, je lui entoure les épaules d'un bras protecteur. Elle glisse aussitôt une main entre mon blouson et mon T-shirt, au bas de mes reins, et ce contact m'électrise. Cette nana est magicienne. C'est carrément dingue l'effet qu'elle me fait.

Je prends une grande inspiration et éteins les petites bougies parsemées sur la crème fouettée en un seul souffle, plongeant la pièce dans l'obscurité totale cette fois. Aussitôt, je la ramène contre moi. Mes lèvres trouvent facilement les siennes et s'écrasent contre elles. Ma langue ne lui laisse aucun répit et tant pis si elle n'arrive pas à respirer normalement. J'ai l'impression qu'une éternité s'est écoulée depuis notre dernier baiser. Ce n'est que lorsque je sens ses doigts sur mon torse que je comprends qu'elle tente de me repousser.

Je grogne de frustration pour immédiatement chercher de nouveau le contact savoureux de ses lèvres mais la vision soudaine de son visage en feu me coupe dans mon élan, me faisant cligner bêtement des paupières. Un idiot a rallumé la lumière et tout le monde nous regarde avec un air entendu plutôt salace. Je passe des doigts tremblants dans mes cheveux. Avant, ils étaient trop courts pour que je puisse m'adonner à ce tic, mais lorsque j'ai deviné que Kate les préférait plus longs, j'ai arrêté de les couper. Nos yeux se lient et elle a l'air toujours autant sur les charbons ardents. Je fronce les sourcils.

— Quelque chose ne va pas ?

Elle me fait doucement « non » de la tête. Jo surgit près de nous tel un diable de sa boîte, tout sourires.

— Bon anniversaire, mon pote !

C'est le signal pour démarrer l'avalanche d'accolades et de vœux énoncés d'une voix pâteuse. L'incessant défilé éloigne bientôt Kate de moi, mais je la surveille en lui jetant de petits coups d'œil réguliers jusqu'à ce que je trouve le moyen de m'échapper enfin pour la rejoindre. Mes doigts se mêlent aux siens et je l'entraîne dans la seule chambre de l'appartement.

J'ai l'impression qu'un tonnerre gronde dans mon corps. Je vibre entièrement... je ne sais pas ce que c'est. Ça ressemble à de l'adrénaline, sans réellement en être.

Kate se racle la gorge et je réalise être resté face à la porte que je viens de fermer, alors je pivote sur moi-même. Je ne m'attendais pas à la voir ce soir, à cette fête, surtout dans cette tenue qui me rappelle des souvenirs. Que ce soit le short porté lors de son propre anniversaire, ou ce haut qui m'a rendu dingue au point de vouloir tuer ce pauvre Fab.

— De quelle manière as-tu prévu de m'achever ? J'aimerais me préparer psychologiquement. Ma voix est affreusement rauque... c'est celle du mec en rut, plus animale qu'humaine.

Kate cligne plusieurs fois des paupières, un peu perdue.

— Hein ?

Je désigne ses vêtements de l'index et sa réaction ne se fait pas attendre : elle tourne la tête sur le côté tout en rejetant ses cheveux en arrière.

Vas-y... joue-la sexy, je vais crever d'hypertension.

— C'est pas le but.

— De m'achever ?

— Oui.

— Tu me rassures.

Elle gigote un peu sur place. Je dois réellement ressembler à un putain de fauve qui a les crocs, et à vrai dire, ce n'est pas très éloigné de la vérité.

— C'est mon cadeau ?

Kate sursaute puis essaie d'arborer un air courageux que je trouve immédiatement mignon.

— Non. C'est...

Elle se racle encore la gorge.

— ... c'est autre chose, termine-t-elle dans un chuchotement.

— Ah ?

— Ouais.

Silence ayant pour fond sonore le boucan en sourdine des ivrognes se déchaînant de l'autre côté de la porte. Mes yeux la détaillent puis dévient vers le lit. C'est vraiment moche de « faire ça » dans le lit d'un pote, mais je suis à cheveu d'implorer. Rien à foutre de la morale.

— Nous devrions peut-être retourner avec..., commence Kate, en esquissant un mouvement vers moi et la porte devant laquelle je me tiens toujours.

— Non... je ne crois pas, non.

Elle se pétrifie, stupéfaite.

— Tu es en colère ?

Je lève les yeux vers le plafond, feignant de réfléchir à l'état dans lequel je me sens, pour aussitôt planter mon regard dans le sien, un sourire aux lèvres :

— Non.

Elle semble soulagée.

— C'est quoi mon cadeau ?

Kate est de nouveau sur la sellette et ça m'intrigue. Ses yeux papillonnent de partout, comme si elle réfléchissait à un moyen de se faire la belle.

— Je te le montrerai plus tard, élude-t-elle.

Ça se montre ? Ça ne se donne pas ?

— Montre tout de suite.

Là, elle panique carrément.

— Maintenant ? !

Les mains dans les poches, je m'adosse franchement à ce qui nous sépare des invités, un sourire en coin incurvant l'extrémité de ma bouche.

— Oh, ouais... maintenant.

— Je... je pense qu'il... vaut mieux attendre d'être à la maison.

Je hausse un sourcil.

— Kate... si tu cherches à m'obliger à venir récupérer moi-même mon cadeau, j'te préviens : j'demande que ça.

Ma petite femme s'humecte rapidement les lèvres.

— C'est pas trop le lieu..., tente-t-elle une dernière fois.

Mes yeux caressent instinctivement la partie la plus intime de son corps, sagement cachée derrière ce bout de vêtement qui ne mérite quasiment pas l'appellation de « short ».

— On s'en fout du lieu. Montre-moi.

Vu l'inflexion de ma voix, je frôle l'âge de pierre, prêt à la traîner dans la première caverne disponible.

— D'accord, lâche-t-elle subitement, un peu chancelante.

Soudain, elle tourne sur elle-même et ôte sa veste avec une lenteur qui me rend fou. Je cherche un bref instant ce qu'elle désire tant mon montrer et là, je le vois, au bas de ses reins. Sans même m'en rendre compte, je me décolle du pan de bois pour m'approcher doucement d'elle.

J'ai le cœur qui pulse étrangement dans toutes les parties de mon corps, comme une boule de flipper. Son tatouage est toujours protégé par un pansement transparent et la peau est encore un peu rouge.

— C'est... c'est quoi comme plante ? je l'interroge d'une voix sourde.

— Du... du lierre.

Mes yeux examinent attentivement chaque détail du tatouage. La plante grimpante a forcément une signification un peu mystique, connaissant Kate. Elle forme un « C » artistique au milieu du dos qui pourrait être aussi la garde de ce qui ressemble à une épée, sans vraiment en être une puisqu'elle finit par une pointe en forme de flèche. C'est comme si la plante dessinait un message codé, imitant un glaive dont la pointe se termine à la naissance de ses fesses.

Elle a vraiment dû déguster.

Je suis accroupi, les doigts si près du tatouage que je pourrais le toucher, mais la crainte de lui faire mal me retient de le caresser.

— C'est pour ça que tu avais mal au dos ?

— Mhm. C'est... en fait, ça forme...

— Une flèche de fusil harpon.

Je termine à sa place en souriant comme un idiot.

— Oui et... euh...

L'initiale de mon prénom. Le message est clair.

— Je sais. Je le vois.

Putain de bordel de merde !

Le tatouage reste très féminin et on pourrait peut-être croire de prime abord qu'il s'agit juste d'une plante désirent grimper le long de sa colonne vertébrale : mais j'ai tout compris. Je me relève et me débarrasse vivement de ma veste. Mon T-shirt suit rapidement le pas.

Je suis tatoué sur sa peau. Sa peau à elle. Celle de Kate. Putain !

Lorsque je commence à déboucler ma ceinture, ma petite femme se tourne vivement vers moi, pour s'écrier :

— Chris ! Mais qu'est-ce que tu fais ? !

Un sourire que je devine carnassier étire ma bouche.

— Je vais profiter de mon cadeau d'anniversaire.

J'ôte mes chaussures pour envoyer balader mon jean. Je ne suis plus qu'en caleçon, qui ne cache rien de la preuve flagrante de mon désir pour elle. Je trouve ça complètement craquant qu'elle essaie de ne pas regarder franchement cet endroit-là de mon anatomie. Craquant et excitant. Je dois être un peu pervers sur les bords.

— N'importe qui peut entrer, Chris !

Le pouce pointé par-dessus mon épaule, je rétorque d'un ton à la fois sérieux et moqueur :

— Tu veux que je leur dise de ne pas nous déranger ?

Le regard horrifié qu'elle me lance me fait rire, mais un seul coup d'œil sur ses jambes fuselées tue cet éclat sur mes lèvres. Mes yeux remontent pour caresser le reste de son corps et finalement s'ancrer dans les siens.

— J'ai très envie de toi.

Kate porte une main à sa gorge et je perçois son hésitation, peut-être même un début d'excitation ; je me faufile dans la brèche en laissant lentement courir mes doigts sur mon torse. Elle suit leurs mouvements de ses prunelles si pâles, si fascinantes. Je m'approche doucement et ma petite femme ne recule pas, ce qui est bon signe... enfin, je crois. Lorsque je peux sentir la chaleur de son corps, je la domine de toute ma hauteur.

Il y a quelque chose de sombre qui se glisse dans mon désir, le démultipliant. Je saisis le premier bouton de son short et le défais. Je me lèche machinalement les lèvres puis m'attelle au second bouton. Je recule subitement afin de m'asseoir sur le rebord du lit. Pour ce que j'ai en tête, c'est la position idéale.

— Chris, je pense que...

Je l'interromps en l'attrapant par son short ouvert pour la tirer brutalement à moi. Un charmant hoquet s'échappe de sa bouche.

— Quoi ? T'as vraiment peur qu'on nous surprenne ?

Un « oui » éraillé me confirme que c'est bien là sa crainte. Je déboutonne le troisième lascar, plutôt récalcitrant.

— Ils n'entreront pas, Kate... ou peut-être que si.

Je relève la tête et nos regards se nouent, électriques. Sans que je ne la quitte des yeux, mes doigts obstinés font enfin céder le dernier bouton.

— C'est vrai qu'il y a plein de monde à côté, je chuchote d'un ton suave.

Le sourire qui se dessine sur mes lèvres n'a rien de tendre, et pourtant, au lieu de l'effrayer, il semble l'hypnotiser. Toujours sans la libérer du poids de mon regard, je baisse un peu brusquement son short. Pas totalement, juste assez pour dévoiler son sous-vêtement : adieu culotte innocente, bonsoir dentelle noire affriolante. Cette fois-ci, mon sourire est clairement amusé et ravi. Mon regard s'attache de nouveau au sien :

— Oh, Kate... vilaine fille.

Ce murmure taquin lui fait monter le rouge aux joues et elle se cache aussitôt les yeux derrière une paume.

— Je t'en prie, pas de commentaire.

Un rire silencieux me secoue. J'approche ma bouche de son bas-ventre, juste à la lisière du sous-vêtement, et lui offre un petit coup de langue qui la fait frissonner.

— Chris...

— Mhm ?

Un autre, mais cette fois-ci sur le tissu légèrement transparent.

— Je... je ne crois pas que cela soit une bonne idée...

Troisième attaque, sur le duvet clair qui me nargue derrière sa fine barrière noire. Kate laisse échapper une sorte de râle ténu à peine plus bruyant qu'une respiration.

— Qu'est-ce qui n'est pas une bonne idée ?

Ma voix est si basse que moi-même, j'ai dû mal à la reconnaître. J'hésite à l'aider à se libérer totalement de son short qui lui entrave les cuisses, ou bien à le garder pour la torturer. Mes paumes se

glissent du mieux qu'elles peuvent derrière la dentelle afin de cajoler ses fesses.

— Faire ça... ici. Ou...

— Ou ?

Tout en pressant cette partie charnue d'elle, je l'amène un peu plus à moi et cette fois-ci, ma langue parvient à trouver ce délicieux chemin, restant sagement sur le tissu râpeux de la culotte. Kate plante immédiatement ses doigts sur chacune de mes épaules. Sa réaction me fait sourire, un sourire d'animal dévoré par la faim.

Je réitère, tout en levant les yeux pour la contempler. La tête légèrement renversée vers l'arrière, les paupières presque closes, la bouche entrouverte... tout en elle exprime un certain abandon.

— Ou... ? j'insiste avant de lui mordiller doucement le bas-ventre.

Encore cet adorable hoquet puis son regard voilé se lie au mien.

— ... verrouille la porte ? suggère-t-elle dans un souffle.

Je recule un peu la tête pour pouvoir la scruter avec attention... puis lui refuse sa demande d'un mouvement de gauche à droite. Je vois clairement la panique la gagner de nouveau, alors je m'empresse d'accentuer ma caresse, la seule chose qui soit capable de balayer ses appréhensions. Instinctivement, ses cuisses cherchent à s'ouvrir davantage mais elles sont entravées par le short. Lorsque Kate pousse une longue plainte frustrée, j'accentue les va-et-vient sur ce point sensible, toujours à travers la dentelle. Ses doigts sont désormais en train de martyriser mes cheveux. Je souffre également. Mon désir est entièrement concentré dans mon érection, presque douloureuse, mais je garde encore le contrôle.

— Chris !

C'est une supplique. Un ordre. Une prière. Je sais ce qu'elle veut et je le lui donnerais volontiers, néanmoins une partie de moi y trouve son compte de lui faire atteindre le paroxysme de son excitation sans lui accorder davantage : je veux qu'elle se dépasse. Qu'elle désire plus. Qu'elle lâche prise. Qu'elle oublie que la porte n'est pas fermée à clef et que n'importe qui peut nous surprendre d'un instant à l'autre. Qu'elle me veuille en elle malgré le lieu inadéquat.

Ses mains quittent mes cheveux et je la regarde, satisfait, descendre d'elle-même son short. Ses jambes tremblent alors qu'elle s'attaque à sa culotte échancrée, et j'observe son visage sans réussir à croiser ses yeux. Quand enfin ses prunelles se nouent aux miennes, la lueur sauvage qui les habite attise mon envie d'elle et c'est moi qui me brûle. Je cherche d'une main le préservatif que j'ai laissé tomber discrètement sur le lit sans la quitter des yeux, en déchire avec précaution la protection. Je libère mon érection et me déconnecte brièvement de ses magnifiques yeux le temps de préparer correctement. Après lui avoir saisi les hanches, je l'invite à me chevaucher. Je perçois subitement sa nervosité. Un coup d'œil vers son visage crispé me confirme qu'elle appréhende. Je serre les dents puis m'apprête à endurer la souffrance provoquée par l'effort incommensurable de ne pas la pénétrer directement. Je décide de l'exciter de nouveau à l'aide du bout de mon érection, ce qui est pour moi un véritable supplice. Quand je sens qu'elle s'effondre presque sous l'attaque, en un coup de reins je suis enfin en elle. Ses bras encerclent aussitôt ma nuque et je sens le contact de son haut doré contre une partie de mon torse. Nous ne sommes pas totalement nus l'un et l'autre, et c'est étrangement excitant, presque autant que l'idée d'être surpris, qui donnait déjà cette petite saveur d'interdit.

Les mains toujours sur ses hanches, je l'incite à s'éloigner un peu. À regret, parce que j'aime quand elle s'accroche à moi de cette manière. Je lui montre comment bouger dans cette position, les doigts plantés dans sa peau. J'ai la mâchoire contractée à force de résister contre le désir brûlant

d'accentuer le rythme de ses ondulations. Dès que Kate s'enhardit, laissant son instinct conduire la danse, je m'autorise à pencher un peu la tête en arrière, mon regard dans le sien. Nos respirations ressemblent progressivement à des gémissements. Nous ne nous sommes même pas embrassés une seule fois et ça donne un côté plus rude, plus violent, plus « baise ». Je déteste ce mot pour évoquer Kate et moi, mais dans ce contexte, ça réduit mon esprit en cendre. C'est terriblement bon. Elle qui m'enserme à sa propre cadence et je peux l'admirer tout mon soûl tandis que le plaisir s'inscrit sur son visage. C'est vraiment beau. Elle est vraiment belle.

Puis vient l'instant où je n'y tiens plus. Je veux plus d'elle... plus fort. J'ai la tête dans les flammes, le corps raide d'un besoin aussi puissant qu'avidé, vraiment bestial.

Je l'entraîne sur le lit, la couche sur le ventre. Elle me laisse faire mais hoquette une nouvelle fois. J'embrasse son dos ; je voudrais tant lécher son tatouage. Cette marque qui prouve au monde entier qu'elle m'appartient. Je la prends de cette manière, pour lui démontrer qu'elle est à moi. C'est un instinct primal qui me guide et qui doit remonter aux origines de l'humanité. Nos cris oscillent entre grondements et gémissements, ils se mélangent au rythme de mes coups de reins. Je murmure son prénom, telle une litanie magique, comme si je ne me souvenais de rien d'autre. Elle se contracte autour de moi et le fait de comprendre que je viens de lui donner son premier orgasme de cette façon, ça précipite le mien et je m'effondre sur elle, secoué comme jamais je ne l'ai été, la respiration haletante, dévasté par la jouissance la plus fulgurante de toute ma vie.

— Joyeux anniversaire..., souffle-t-elle.

Cette phrase improbable me déclenche un fou rire, qui lui-même nous arrache aussitôt des plaintes, autant à elle qu'à moi, toujours prisonnier de sa chaleur humide et tendre, malgré la protection du préservatif.

Je me retire pour rouler sur le côté afin de me débarrasser de ce dernier. Un bref regard dans sa direction durant l'opération me révèle qu'elle reste allongée sur le ventre et m'observe entre ses cils abaissés.

— Espèce de brute.

Elle a prononcé ces mots à voix basse, avec lascivité. Être à l'origine de cette intonation sexy me procure une flambée d'arrogance. Je hausse un sourcil.

— Tu n'as pas aimé ? je l'interroge en feignant l'innocence, alors que je *sais* qu'elle a beaucoup apprécié.

Kate se cache illico le visage d'une main tandis que l'autre est tendue vers moi.

— Je ne veux pas te répondre !

Je ris une nouvelle fois tout en rampant jusqu'à me placer au-dessus d'elle, comme si je désirais subitement faire quelques pompes. Mes doigts dégagent rapidement sa nuque afin que je puisse l'embrasser à cet endroit précis. Puis mes lèvres descendent pour retrouver ce fabuleux présent qu'elle m'a offert. Le premier du genre... et il me galvanise.

— J'adore mon cadeau, je ronronne.

— J'espère bien ! s'exclame Kate, d'une voix étouffée par la couverture.

Je souris bêtement en le détaillant. Je ne pourrais jamais m'en lasser. D'elle non plus, d'ailleurs. Je dépose ensuite une pluie de baisers sur son délicieux postérieur dont la seule vue suffit à raviver mon second cerveau, décidément jamais rassasié. Il ordonne à l'une de mes mains de se faufiler là où un chant de sirène l'appelle.

— Chris ! me gronde ma petite femme en lui bloquant l'accès.

Je presse mon corps contre le sien, afin qu'elle sente bien que je suis déjà prêt pour un second round. Kate pousse un cri qui hésite entre le rire et la panique. Lorsqu'elle tente de m'échapper, je la couvre carrément de tout mon corps.

Je penche suffisamment la tête pour que nos regards se rencontrent, tandis que mon sexe en érection s'appuie contre ses fesses. Elle me lance une œillade mi-figue, mi-raisin.

— Comme les scouts..., commence-t-elle.

Je souris.

— ...toujours prêts ! je termine avant de lui embrasser le bout du nez et me frotter à elle sans aucune pudeur.

Des coups frappés à la porte nous figent l'un l'autre.

— Bordel ! Chris ! rôle Jo.

J'éclate de rire sans pour autant libérer ma proie.

— C'est ma chambre, du con ! Tu fais chier !

— Je suis sûr qu'elle a vu pire, ta piaule ! M'emmerde pas ! je rétorque d'une voix forte.

Un mouvement de Kate, toujours sous moi, m'arrache un grognement. J'entends mon ami marmotiner pendant que ma belle essaie de trouver une ouverture pour s'échapper.

— T'as intérêt à changer les draps ! m'ordonne-t-il depuis l'autre côté de la porte, un rien menaçant.

J'adresse un regard suppliant à Kate – autant pour lui demander d'accepter un dernier petit coup vite fait, bien fait que pour m'aider à changer ensuite les draps – elle me foudroie en retour. Je pousse un soupir, vaincu et excité à mort ; je la relâche.

Néanmoins, je décide de me venger de son manque de coopération assez évident. Je me débarrasse de mon caleçon puis m'allonge sur le dos, les bras croisés sous la nuque, le membre aussi dressé qu'un drapeau dans une caserne. Je la fixe partir à la recherche de sa petite culotte, savourant à l'avance le moment où ses yeux vont se poser sur moi.

C'est de toutes mes dents que je souris lorsque ses mirettes se transforment en soucoupes en découvrant à quel point elle me fait un effet de dingue. Elle ne pivote pas assez vite sur elle-même ; j'ai eu le temps de noter la teinte de son visage : rouge cerise.

— Mais qu'est-ce que tu fabriques ? ! grommelle Kate, en essayant de cacher son trouble.

Parce qu'elle est troublée. Je le *sais*.

— Ma petite femme... Je sais bien que cela va te faire un choc intense, mais les bébés ne naissent ni dans les choux, ni dans les roses.

Elle lâche un juron tout en enfilant maladroitement son short par-dessus son sous-vêtement.

Je poursuis, suave et moqueur :

— En fait, pour faire des bébés... Faut une queue, enfin, un pénis en érection.

Je baisse un bref instant les yeux sur mon propre matos qui refuse de passer en mode repos.

— Chris ! elle s'étrangle.

Elle se retient péniblement de rire mais me tourne obstinément le dos.

— Et il faut également un vagin. Là, c'est à toi de jouer.

Je tapote le matelas de manière audible.

— Allez, allez... Je suis sûr qu'un cours pratique de biologie devrait grave t'aider pour la fac.

Elle se tourne dans ma direction d'un geste brusque et je vois bien qu'elle hésite entre m'insulter ou s'esclaffer.

Je hausse un sourcil puis replace mes bras sous ma nuque sans la quitter des yeux.

— J'peux pas retourner là-bas dans cet état, mon épouse.

Elle m'imité en arquant elle aussi un sourcil, les mains sur les hanches, tout en faisant bien attention de ne pas laisser son regard s'égarer au niveau inférieur de mon anatomie.

— C'est quoi ce chantage à deux balles, *petit mari* ?

— Oh, oh... – je souris. Y'a rien de « petit » chez ton époux, femme. C'est bien le problème, d'ailleurs, là, tout de suite. Mais tu sais dénombrer, je suis fier de toi... deux balles, ouais, le compte est bon. Tu mérites d'être à l'école des grands.

— Salaud ! s'écrie-t-elle pour ensuite bondir sur le lit.

Instinctivement, je la réceptionne par la taille, à bout de bras, et une fois certain que son postérieur ne va pas détruire mon outillage reproductif, je détache lentement mes doigts.

Kate est au-dessus de moi, ses genoux contre mes hanches. Si elle ne s'était pas rhabillée, j'aurais pu m'enfouir en elle et j'en meurs de frustration à cet instant. Je ne redresse que la tête et, les yeux étrécis, je susurre :

— Je connais un truc vieux comme le monde pour m'aider... T'en es ?

Elle me retourne un regard suspicieux.

— Je m'attends au pire, avec toi...

J'affiche immédiatement une expression innocente mais mes doigts agiles profitent de ce moment d'inattention de sa part pour saisir les siens et les poser sur mon membre raide.

— Cours de biologie masculine... go ! je chantonne.

Kate paraît déconnectée et ne sait visiblement plus comment réagir. Tant que je ne suis pas certain qu'elle ne va pas retirer sa main, je garde la mienne dessus. Ce contact à lui seul est proche de me faire grimper au rideau ; les yeux presque clos, je l'observe.

— Embrasse-moi, bébé...

J'ai murmuré cette demande d'une voix rauque pendant que j'imprime à nos doigts joints de longs mouvements de va-et-vient sur mon sexe. Ça a le mérite de la sortir de cette espèce de transe dans laquelle elle était plongée.

Elle hésite un peu puis s'incline de manière à presser sa bouche sur la mienne. J'ouvre aussitôt les lèvres, comme pour l'encourager à prendre l'initiative. Ma petite femme s'exécute et je perçois très vite la pointe de sa langue ; tout en timidité mais ça m'excite davantage que si elle s'était montrée experte. Je passe à un tempo supérieur dans le rythme de la caresse et, lorsque je sens qu'elle gère très bien toute seule, retire lentement mes doigts pour prendre son visage en coupe. Kate s'en sort tellement bien que je n'arrive plus à me montrer patient et envahit sa bouche comme j'aime le faire avec elle. J'interromps notre échange, le temps de la féliciter d'un ton sourd, au bord de l'implosion :

— T'es... vachement douée, ma femme.

Mais ce compliment a l'effet de lui faire perdre sa concentration et l'accident de parcours est un brin douloureux. Kate s'en rend compte et se tétanise.

— Par-pardon Chris !

Je secoue négativement la tête.

— Ça arrive. Vas-y doucement... enfin doucement dans le geste, mais plus rapide dans le... ahaaa... putain ! Ouais ! Comme ça !

Putain de bordel de merde !

Je serre les dents, incapable de la regarder en face tant je suis parasité par des désirs que je ne peux pas lui imposer maintenant.

C'est une vierge... je dois y aller doucement. Putain, que c'est bon !

— Ne t'arrête pas !

Il y a une urgence féroce dans l'inflexion de ma voix, mais je ne peux rien y faire. Je me retiens déjà de lui arracher son short, ou de guider franchement sa tête vers cet organe qui devient le point central de mon corps. Gravité inversée !

Soudain, je sens la libération venir et je l'accueille dans un grognement.

— Je t'aime, bébé !

Je suis à l'agonie et je me répands dans ses doigts, dans un état proche de la béatitude. Je l'embrasse avec douceur ; j'ai le cœur apaisé et c'est très rare.

— T'es à moi – je chuchote entre deux baisers – tu seras toujours à moi.

Les derniers mots sonnent dans ma bouche comme une affirmation et cette salope de petite voix, celle qui se plaît parfois à me torturer dans mon crâne, ricane méchamment. Je lui écrase la gueule.

Kate souffle un « oui » avant de presser ses lèvres contre les miennes. Le vrai bonheur, c'est de ne plus souffrir. Et cette réponse de sa part efface la douleur.

Une fois de retour à l'appartement, je ne peux pas m'empêcher de la suivre des yeux. Tout m'éblouit. Sa façon de marcher, de replacer ses cheveux, même les traces de fatigue sur son visage. Je l'accompagne jusqu'à notre chambre et me déshabille tandis qu'elle en fait de même de son côté. Je me résigne en la contemplant enfiler son vieux bas de jogging ; j'aimerais qu'elle soit du genre à dormir nue... enfin, surtout quand je suis au lit avec elle.

Elle se pelotonne dans mes bras, ce que j'accepte avec empressement. C'est ainsi que le monde doit être... toujours.

Katherina

Trois choses me réveillent. La première, c'est le bras de Chris en travers de ma gorge qui m'empêche de respirer normalement. La seconde : le chant de la sonnette. La troisième se mélange de façon très désagréable à la deuxième : c'est ce satané radioréveil !

C'est lorsque je me demande pourquoi est-ce que j'ai bien pu le programmer en ce beau dimanche matin que le pique-nique avec Juliette me revient en tête.

Je repousse le bras de Chris. J'éteins ce maudit réveil et m'extrahis du lit avec l'élégance d'un ours qui sort tout juste de son hibernation. Les yeux mal ouverts, je me dirige comme une automate vers la porte d'entrée, tout en zigzaguant pour éviter le bazar que mon cher logeur s'applique à mettre derrière lui. Il ressemble à un ouragan, même quand il cherche seulement ses clefs de voiture.

Lorsque le visage de Jamie apparaît, j'ai un moment de vide dans mon esprit.

— Jamie ? ! Mais qu'est-ce que... ?

Il gigote un peu, mal à l'aise.

— Je voulais m'excuser pour... le comportement de ma mère. L'autre fois. C'était ma faute alors que... bref.

Je m'efface pour l'inviter à entrer : j'ai besoin de boire un café pour me réveiller complètement, j'écouterai ses explications ensuite.

— Tu veux un truc, un chocolat chaud ou..., je commence en marmonnant avant d'être coupée dans mon élan par l'apparition de Chris seulement vêtu de son caleçon.

Il m'adresse un sourire adorable, mais qui se désagrège à une vitesse étourdissante lorsque son regard repère Jamie derrière moi.

— Tu fous quoi chez moi, l'morveux ?

Le fort taux d'agressivité dans sa voix me donne envie de soupirer de lassitude. Jamie n'est qu'un gamin... Quand est-ce qu'il se décidera à le comprendre ?

— Quel accueil chaleureux ! Tu es un hôte de grande classe, mec ! ironise Jamie en enfournant les mains dans ses poches.

Je lance une œillade à Chris en guise d'avertissement, et il se fait un devoir de l'ignorer. Adieu bonne humeur... bonjour monsieur grognon.

— Il est venu s'excuser pour l'attitude de sa mère, j'explique avec la patience d'un moine bouddhiste.

Chris me renvoie un regard peu amène.

— Le téléphone, c'est pas fait pour les chiens.

Je lève les mains en l'air en signe d'impuissance tout en me dirigeant vers la cuisine.

— C'est notre voisin de palier !

J'argumente tout en sachant pertinemment que rien de ce que je pourrais dire ne parviendra à

traverser le brouillard de son entêtement. Les deux me suivent. Chris s'emploie à se placer entre Jamie et moi. Un tel comportement puéril me met de mauvais poil. Je prépare le café, mets en marche la machine sous l'œil d'aigle de mon cher et tendre.

— Tu as peur que je me perde entre le tiroir de droite et celui de gauche ?

Il se positionne juste dans mon dos, si près que je peux facilement percevoir la chaleur qui se dégage de son corps. Je regarde ses doigts s'agripper à la faïence, m'emprisonnant volontairement dans l'espace de ses bras. Sa respiration est profonde, lente, comme s'il cherchait à garder le contrôle.

Mon cœur rate un battement sur deux. Je n'ai pas peur de lui, juste de ses « crises » de colère, à défaut de pouvoir les nommer autrement. J'ai souvent cette question qui revient, tel un ressac obstiné : « Est-ce qu'il est furieux, là ? » et l'incertitude qui suit cette interrogation m'empêche de respirer normalement. Chris est définitivement imprévisible. Si je devais le comparer à quelque chose, ce serait au ciel : un instant d'un bleu chaleureux, la seconde suivante, noir de gris, annonciateur de tempête.

— Tu me fais un café ?

Je ferme les yeux, soulagée. Je ne veux pas qu'il s'énerve contre ce pauvre Jamie parce qu'il se sent ridiculement en danger.

— D'accord. Après, je dois me préparer.

Il s'écarte doucement pendant que notre jeune invité se racle la gorge pour rappeler sa présence dans la cuisine.

— Te préparer ? Pour aller où ?

Il y a une tension palpable dans l'intonation de la voix de Chris. Je verse le café dans nos tasses respectives et, après lui avoir passé la sienne, je sucre la mienne.

— Pique-nique avec Juliette à la paroisse.

— Tu ne m'avais rien dit... Ça dérange si je viens ?

— Jamie ? Tu veux un chocolat chaud ?

— Un café, ça me convient, me répond sobrement l'adolescent.

Je me tourne enfin. Jamie s'est assis à la table en formica ; je lui tends un mug rempli du breuvage amer et dépose également la boîte en fer contenant le sucre de canne.

J'ose affronter le regard de Chris et n'y décèle rien de particulier.

— Bien sûr que tu peux venir... j'ai juste pensé que tu trouverais ça barbant. Moi je trouve ça barbant, j'ajoute après une courte pause durant laquelle j'avale un peu de café.

Soudain, le visage de Chris s'éclaire comme s'il avait une pensée particulièrement enthousiasmante. Il pivote vers Jamie et ce dernier se raidit instinctivement.

Je le comprends, le pauvre.

— T'es libre ?

L'adolescent lui renvoie un regard suspicieux.

— Pour quoi faire ?

Mon machiavélique logeur boit une longue gorgée de café, tandis que son sourire diabolique est perceptible derrière la tasse collée contre ses lèvres.

Qu'est-ce qu'il a en tête ?

— Tu veux venir avec nous rencontrer la jeune sœur de Kate ?

Ah ! Voilà donc son plan... aussi discret qu'un éléphant dans un magasin de porcelaine.

Les yeux de Jamie s'agrandissent et une lueur d'intérêt les illumine.

— Justement... en fait, si je me suis incrusté chez vous, c'était pour éviter le nouveau mec de ma mère, avoue-t-il, le regard fuyant. Je veux bien venir avec vous.

Un silence compatissant accueille sa déclaration.

Une heure plus tard, je suis vêtue de mon si confortable jean baggy, d'un débardeur et de mon sweat à capuche. Chris, lui... est égal à lui-même : sexy en diable même avec des vêtements usés qui feraient négligés sur d'autres. Son blouson en cuir, un T-shirt noir, son jean presque aussi large que le mien et effiloché à plusieurs endroits. Jamie a sagement attendu qu'on se prépare, assis sur le canapé. Lorsque notre conducteur le dépasse en lui faisant signe de se lever sans même le regarder, l'adolescent, probablement pressé de rencontrer ma petite sœur, lui obéit sans réfléchir.

Chris ouvre la porte et le pousse pratiquement devant lui. Quand c'est mon tour, il tire brutalement sur mon pantalon, au niveau de la taille. Je lui jette un regard agacé.

Sourire innocent pour lui.

— Simple check d'usage... encore plus maintenant que tu mets des petites culottes de cochonne.

Je réussis l'exploit de m'étrangler avec ma propre salive et vérifie rapidement du coin de l'œil que Jamie ne l'a pas entendu. Non, il patiente quelques marches plus bas. L'ascenseur dans cet immeuble est une calamité, surtout en descente. À croire qu'il a pris le parti du département de la santé du pays en nous obligeant à pratiquer un minimum de sport.

Chris sifflote jusqu'à ce que nous atteignons sa Pontiac. Là, il s'arrête et chope Jamie par l'oreille qui grogne mais ne se débat pas. Sous mon regard interloqué, il le trimballe ainsi pour ensuite lui désigner de ses doigts libres l'aile de sa chère voiture.

— Tu remarques quelque chose, le mioche ?

Jamie se libère d'une bourrade puis se frotte machinalement l'oreille tout en lui lançant une œillade assassine. Je suppose que c'est davantage son ego qui a souffert que son lobe. Chris insiste et réitère son mouvement de main, les sourcils arqués. L'adolescent se décide, en soupirant, d'examiner la carrosserie pour finalement se redresser et secouer négativement la tête.

— J'vois rien, annonce Jamie.

Chris opine vigoureusement.

— Voilà, c'est ça : tu ne vois rien. Plus aucune trace de ta gerbe. Tu me dois un *polish*, le morveux. Ne crois pas que ce sont des paroles en l'air. La prochaine fois que mon petit bébé a besoin d'un nettoyage, tu vas t'y coller... et dans la joie... le bonheur et l'allégresse. Comme si rien d'autre ne pouvait te faire plus triquer que de la lustrer, pigé ?

Jamie le fixe les yeux ronds, la bouche ouverte de stupéfaction.

— Sinon quoi ? dit-il enfin.

Mon orageux amoureux se penche vers lui, un rictus mauvais flotte sur ses lèvres.

— Sinon j'te botte le cul au point où même t'asseoir sera un supplice.

Jamie se redresse, croise les bras sur son maigre torse puis hausse un sourcil.

— Quand je regarde ton visage, j'émets des doutes sur ta capacité à me « botter le cul » comme tu dis.

Je souris malgré moi. Le gamin est rusé et je me retiens violemment de rire. Chris s'humecte les lèvres et se pince l'arête du nez pour inspirer profondément.

— OK. Je reconnais que j'en ai chié avec celui qui m'a décoré la face...

La teinte anormalement sombre de ses prunelles quand il plante de nouveau son regard dans celui

de Jamie efface immédiatement ma mimique amusée.

— ... mais ce type, le morveux, il faisait presque deux fois ma taille et notre poids à tous les trois réunis. Genre Terminator irlandais. La question que tu dois te poser est celle-ci : demande-toi dans quel état il est si moi je me tiens devant toi en un seul morceau.

Jamie devient pâle comme un linge puis acquiesce doucement : il a compris.

— Je nettoierai ta caisse, lâche-t-il d'une voix blanche.

En réponse, Chris retrouve sa gaîté et lui tapote même gentiment le sommet du crâne.

— Brave petit.

Il déverrouille sa portière, ensuite la mienne puis celle de la banquette arrière.

— En route ! lance-t-il, comme si l'idée d'aller pique-niquer avec des prêtres lui procurait un bonheur incommensurable.

Je suis en train de boucler ma ceinture en silence. Les sautes d'humeur de Chris me perturbent plus que je ne le voudrais. Il pose une main possessive sur ma cuisse tout en m'adressant un sourire en coin.

— C'est où le repas avec les curetons ?

Je me racle la gorge.

— Le parc derrière le dortoir où tu m'as récupérée la première fois.

Chris opine puis démarre le moteur.

— Mais pourquoi ta frangine participe à ce genre de trucs ? m'interroge Jamie, curieux.

— Parce qu'elle veut devenir nonne, j'explique d'un ton morne.

Le son qu'éruce notre passager à l'arrière ressemble à un rire étouffé. Chris hésite à faire de même et je le contemple, de profil, se mordre la lèvre inférieure pour éviter de s'esclaffer franchement. Leurs réactions m'énervent. Moi, je ne trouve pas ça drôle. J'ai le sentiment impuissant qu'elle s'apprête à gâcher sa vie. Je m'agite sur mon siège. Chris s'en rend compte et ses doigts viennent une nouvelle fois presser ma cuisse. Ce geste affectueux est un rien farouche. Je fixe mon regard sur la circulation qui défile au-delà de ma vitre. Mes sœurs... quand il s'agit d'elles, j'angoisse toujours de ne pas réussir à faire aussi bien que notre mère. Déjà, j'ai essayé de joindre plusieurs fois Mel, sans succès. Elle ne répond ni à mes coups de fil, ni à mes messages. Je vais finir par devoir aller directement chez ce « fameux » Ronan pour enfin savoir ce qu'il se passe. Mais je doute sérieusement que Chris me conduira gentiment chez lui, sans émettre la moindre objection. Je porte, sans y penser, mon pouce à la bouche afin d'en maltraiter l'ongle avec mes dents.

Ma relation avec Chris. Le retour de Kurt. Mes études. Le boulot. Mel et son amour malsain pour un caïd de la mafia russe. Juliette et son désir d'entrer dans les ordres.

C'est vraiment... étouffant. Parfois, j'ai cette idée qui me traverse fugacement l'esprit telle une étoile filante : celle de tout plaquer et m'enfuir. Tout laisser sans un seul regard en arrière. Une éphémère étincelle d'envie poussée par l'épuisement de garder la tête hors de l'eau envers et contre tout. Ramasser chaque problème à la pelle, comme ces bagnards d'antan enchaînés à leur boulet qui lèvent des cailloux de l'aube au crépuscule. J'aimerais que cela s'arrête... j'en peux plus de toute cette caillasse.

— Hey, petite femme ?

Je me tourne vers Chris pour cligner des paupières, surprise. Il me sourit.

— Nous y sommes... À nous les petits prêtres.

J'essaie de lui rendre son sourire mais vu son froncement de sourcils, le résultat ne doit pas être

terrible. Une portière claque ; c'est Jamie qui est sorti de la voiture.

— Quelque chose ne va pas ?

Est-ce que je peux tenter une « amorce » ?

— Je n'ai pas de nouvelles de Mel et ça m'inquiète.

Chris détourne la tête, sa main qui se trouve encore sur le volant de sa Pontiac se crispant exactement en même temps que sa mâchoire.

— Tu veux que je m'en occupe ? me propose-t-il après un bref mutisme.

Avant de répondre, j'essaie de trouver les bons mots, ceux qui ne le braqueront pas.

— C'est gentil... Mais c'est ma sœur. Je voudrais vérifier par moi-même si elle va bien.

Il me fait « non » de la tête. S'il avait accepté, cela m'aurait sincèrement étonné.

— C'est trop dangereux pour toi, là-bas. Je ne plaisante pas. Il pourrait te forcer à rester au musée des horreurs.

Je me raidis. Je sais qu'il a raison. Ce n'est pas comme si j'ignorai les risques, ou que je m'en fichais. J'opte pour un repli stratégique temporaire tout en ouvrant ma portière.

— On en rediscutera plus tard, je marmonne pour ensuite sortir de la voiture.

Chris ne tarde pas à me rattraper pendant que je m'avance sur le petit sentier sinueux menant au parc de l'Église Sainte Marie, à laquelle ma douce Juliette voue un amour sans borne. Jamie nous suit de loin, les mains dans les poches de son jean ; il semble un peu nerveux.

Je cherche Juliette des yeux et la repère facilement, elle et sa chevelure pâle. Le père Stefan est à ses côtés et mon cœur se serre. Je suis consciente qu'il nous a été d'une grande aide durant la période noire de notre vie, mais je le considère comme un poison qui se distille dans l'esprit fragile de ma petite sœur. Je le soupçonne d'être un exalté de la doctrine qu'il dissémine avant tant de générosité. Un bras se pose sur mes épaules tendues. C'est Chris. Sentir sa chaleur, son corps rassurant près du mien m'aide à me détendre. Il n'a pas besoin de parler pour que j'aie le sentiment d'être à l'abri du danger. Je pourrais devenir très vite dépendante de cette sensation... moi qui aie dû ne compter que sur moi-même pour me protéger, depuis tellement longtemps que je ne me souviens plus vraiment de ce que c'était que de pouvoir compter sur quelqu'un, avant de l'avoir, lui, dans ma vie.

Nous avançons lentement sous les regards curieux des autres invités à ce pique-nique hors du temps. On vient de franchir une ligne invisible qui nous propulse à une époque bigote. Des cols sages, des expressions soi-disant bienveillantes... des faux-semblants, surtout, ouais ! Un summum d'hypocrisie jamais atteint. Combien de ces gentils pères de famille tabassent leurs femmes dès la nuit tombée ? Combien de mères indignes oublient leurs enfants pour coucher avec monsieur le jardinier ? Combien de parents renient leur progéniture dont ils étaient pourtant si fiers pour les laisser mourir de faim, quelque part, sous un pont ? Juste parce qu'ils ne sont pas devenus ce qu'ils auraient aimé qu'ils soient ? Mais aujourd'hui, c'est dimanche alors, après la messe, ils jouent aux bons chrétiens pleins d'empathie. Je n'irais pas jusqu'à affirmer que tous cachent leur véritable nature, non. Peut-être que dans le lot, il y en a certains vraiment investis, persuadés de gagner leur salut dans cette dévotion aveugle envers un Dieu qu'ils n'ont jamais vu. Seulement, dans leurs yeux, en cet instant précis, ce que nous représentons, Chris et moi, c'est un appel au bénévolat qui se tient debout. Une sorte de mission. Ils sont la normalité, quant à nous... nous sommes cette partie de la population vite négligée dès que le lundi pointe le bout de son nez. C'est écœurant. Révoltant. Je n'ai pas envie de laisser Juliette entre les mains de cette bande de fanatiques englués dans leurs préjugés nocifs.

— C'est bien ta sœur, là, non ?

J'opine et son étreinte se raffermi. Le reste de ce mémorable moment se déroule dans une ambiance un peu surréaliste. Jamie dévorant des yeux Juliette qui rougit à chaque œillade énamourée un peu trop appuyée. Le père Stefan et sa sollicitude exacerbée : « Tu ne travailles plus au restaurant ? » « Pourquoi es-tu partie du dortoir ? » « Ton nouvel emploi ? » « Tes études ? ».

Le meilleur instant demeure celui où il comprend que mon logeur est aussi mon petit ami. Une sorte de joie mauvaise s'empare de moi et je pousse le vice jusqu'à embrasser Chris sous le regard choqué des convives, le sien inclus. Jamais je ne me laisserai de cette expression nettement réprobatrice qu'il affiche immédiatement.

Finalement, la séance poulet froid se termine sans incident. Après une dernière embrassade avec Juliette et la promesse de l'appeler plus souvent, l'échange de numéro entre Jamie et elle sous le regard satisfait de Chris, nous déposons l'adolescent, complètement aux anges, au bas de notre immeuble commun.

Une fois qu'on se retrouve seuls, je remarque que Chris ne coupe pas le moteur, et je lui jette un regard interrogateur auquel il répond par un sourire un rien facétieux.

— Si on partait en vadrouille, tous les deux ?

— Tu veux dire... comme un rencard ?

Il hoche la tête, visiblement enthousiaste.

— Où ?

Chris hausse les épaules tout en paraissant réfléchir.

— Manger une connerie... Un dessert digne de ce nom après cette bouffe immonde ? Un ciné ensuite ? L'inverse ?

Faire une sortie de couple avec Chris...

Je ne sais pas. Le concept en lui-même est sacrément étrange !

— Si tu veux..., je bredouille, prise au dépourvu par sa proposition.

Déjà, la fois où il m'avait suggéré une balade à la mer, l'image de nous deux marchant au bord de l'eau devant le soleil couchant m'avait filé des aigreurs d'estomacs. C'est tellement peu lui... peu moi. Heureusement qu'il s'était comporté comme un vrai salaud la veille, cela m'avait évité de céder.

Il me dédie un sourire éblouissant scindant presque son visage en deux. J'ai le souffle coupé par un tel bonheur enfantin.

Chris m'emmène en centre-ville pour garer sa voiture dans une allée qu'il estime sans risques, à l'abri des petits malins qui pourraient être tentés par ce véhicule de collection. Tandis que nous nous éloignons, il ne cesse de se retourner pour lui lancer de petits coups d'œil, sans pour autant me lâcher la main. Il donne l'impression d'abandonner son enfant au bord d'une autoroute !

C'est curieux de me tenir sur le trottoir à ses côtés, mes doigts mêlés aux siens, comme un couple normal. Je ne sais pas pourquoi je trouve cela « absurde ». Soudain, il s'arrête pour fixer l'enseigne d'une boutique. Je l'imité. C'est un vieux disquaire. À l'époque du MP3, où même les CDs sont une espèce en voie de disparition, la présence d'un tel magasin dans la partie la plus récente de notre ville semble un peu hors sujet.

— Ça te dit qu'on y entre ? propose-t-il avec la tête d'un gamin qui veut faire un tour dans le train fantôme.

Je hausse les épaules puis lui souris en retour.

— Je ne te savais pas adepte des vinyles.

Chris secoue la tête.

— C'est pour ma mère. J'aimerais lui trouver un trente-trois tours du groupe Scorpions. Je me souviens qu'elle les écoutait à longueur de temps lorsque j'étais gosse.

Je presse sa main. Mais alors que nous atteignons presque la boutique, mon regard est attiré par trois énormes Harley Davidson garées près de l'une des vitres. D'instinct, mes jambes refusent d'aller plus loin. Chris s'en rend compte et me jette un coup d'œil interrogateur. La salive déserte ma bouche en quelques secondes.

— Tu ne veux pas plutôt qu'on grignote un truc avant d'écumer les rayons de ce disquaire ? J'ai à peine touché au poulet du pique-nique...

Je le tire, la paume moite, pour le guider dans le sens inverse. Parce que le résultat de l'équation : Black Angels + Chris est d'une simplicité à pleurer, et pas de joie.

À mon grand désespoir, il ne semble pas prêt à me suivre, bien au contraire. Mes paupières s'abaissent et je me retrouve, moi, à prier tous les dieux disponibles de m'accorder un répit divin, entre deux catastrophes.

— Kate, pourquoi tu fais..., commence-t-il, avant d'être interrompu par un cauchemar vivant.

— Hey ! C'est pas *miss* lait fraise ?

Merde. Vraiment... J'aimerais que la fatalité arrête de s'acharner sur ma pauvre carcasse, juste question d'apprécier une toute petite heure de vie « normale ». Don... Don-le-Black-Angel qui adore « donner » si mes souvenirs sont exacts. Quand mes yeux croisent ceux de Chris, je devine, non, je *sais* que la suite des événements relèvera d'un signe précurseur d'apocalypse. Ses doigts se resserrent sur les miens pendant qu'il se tourne vers le type adossé contre l'encadrement de la porte du disquaire. Les bras croisés sur le torse, il a sur lui ce gilet de cuir à l'effigie du club dont il fait partie, par-dessus une veste en jean ayant connu des jours plus glorieux.

— Tu le connais ? s'enquiert-il sans cesser de fixer Don, à moins de deux mètres de nous.

— Si on veut.

Là, Chris pivote lentement la tête dans ma direction. Les traits de son visage sont désespérément neutres.

— Comment ça ?

J'inspire longuement.

— Le président de leur club de motards est... en quelque sorte, un membre de ma famille.

Il hausse un sourcil et l'éclat froid de ses prunelles grises me rend nerveuse.

— En quelque sorte ? répète-t-il d'un ton grave.

— C'est le frère adoptif de ma mère.

Un silence aussi épais que la muraille de Chine nous cerne à nous étouffer. Les secondes qui s'égrènent avant qu'il ne reprenne la parole se révèlent interminables.

— Tu as des... *soucis* avec eux ?

Je comprends parfaitement ce qu'il entend par « soucis », alors je lui fais doucement signe que « non » de la tête.

— Faut juste les ignorer, Chris.

Il ne répond pas, son regard plongé dans le mien. Un fol espoir fait rouler mon cœur palpitant dans le nid de ma cage thoracique, et je tente :

— On le snobe, on trace loin de cette boutique... C'est la meilleure chose à faire.

Chris reste toujours étrangement muet, fouillant mon âme à la recherche d'une chose que j'ignore.

— Tu me demandes de fuir un mec qui t'interpelle en te manquant de respect, et la queue entre les jambes en plus ?

Il a quasiment passé chaque syllabe au hachoir, et soudain c'est un véritable étau qui emprisonne mes doigts tandis qu'il m'oblige à le rejoindre d'un geste ferme. Une fois que je suis assez proche de lui, il entoure mon cou d'un bras possessif pour pencher son visage près du mien :

— Si je te lâche... tu te recules le plus loin possible. Pigé ?

J'opine tandis que mon sang décide ne plus avoir le courage d'irriguer mon cerveau.

Don semble nous suivre des yeux sans changer de position alors que nous marchons vers lui. Son regard navigue entre Chris et moi ; un détestable sourire en coin incurve sa bouche.

— On s' connaît, non ? fait-il à Chris lorsque nous sommes enfin face à lui.

Chris penche la tête sur le côté.

— On s'est croisés... ouais. Le type qui cherchait de la viande, c'est ça ?

Le sourire de Don se transforme en une grimace pas franchement sexy.

— Et toi... le type qui n'aime pas prêter, j'ai tout bon ?

Le rictus qui se dessine sur les lèvres de Chris pourrait être comparé à celui d'un requin qui vient de humer une goutte de sang dans l'océan.

— Exact. Alors... comme ça, tu te permets de refourguer un surnom à ma femme ?

Ses mots ont le parfum de la menace et flottent dans l'air, tout autour de nous, suspendus à des fils invisibles. La mimique goguenarde de Don disparaît illico et il se redresse lentement, dépliant ses bras. Fini l'attitude décontractée. Il évalue Chris mais ce dernier ne se donne même pas cette peine.

— C'était pas méchant. Kate est la nièce de notre président... juste une marque d'affection.

Je sens le poids du bras de Chris s'alléger sur mes épaules et la panique me gagne.

— Affection ? répète-t-il. T'as pas à te montrer... « affectueux » avec ma copine. Surtout si tu veux garder ta gueule intacte. Et tu ne lui manques pas de respect.

Au moment où Don s'apprête à répliquer, une main s'abat sur son épaule. Derrière lui surgit Kurt. Nos regards s'accrochent et dans le mien, je suis certaine qu'il peut y lire ma requête silencieuse de calmer son petit adjudant avant que cela ne dégénère.

— Don... rentre.

L'ordre est simple. Don pince durement les lèvres. C'est tellement évident qu'il n'apprécie pas de se retrouver dans l'impossibilité de défendre ce qu'il considère comme son « honneur ». Il obtempère à contrecœur, non sans avoir échangé une œillade en chien de faïence avec Chris. Je remercie Kurt d'un bref hochement de tête auquel il répond par un regard qui signifie sûrement quelque chose comme : « Ce n'est pas notre genre ; je viens de te faire un sacré cadeau... rappelle-toi que tu m'en dois une. »

Kurt retourne également à l'intérieur et je me retiens de pousser un soupir de soulagement.

— Chris ? On peut revenir plus tard, je crois que...

Mais quand mes yeux se posent sur lui, je note que les siens sont résolument braqués au-delà du seuil de la boutique. Sa mâchoire est contractée tant il semble furieux du dénouement de cette entrevue.

Est-ce qu'il aime tant que ça se battre, nom d'un chien !

Soudain, Don s'approche de l'une des deux vitres servant de devanture à la boutique. Il se tient droit comme un « i », un air provoquant sur le visage. Chris éclate d'un rire bref aussi coupant que la

lame affûtée d'un boucher puis se détache de moi avec précaution. J'essaie de le retenir par le bras, mais il se dégage avec une très grande facilité. À son tour, il s'approche très près de la vitre derrière laquelle se tient le Black Angel. Les deux hommes se défient mutuellement une bonne minute ; ma bouche s'ouvre pour appeler Chris, cependant, ce qui se déroule ensuite me prend de vitesse, m'empêchant de noter mentalement tous les détails. Je ne remarque que le geste obscène de Don impliquant son index et son majeur contre sa bouche, mais aussi sa langue qu'il agite impudiquement, sans nul doute à mon intention. La main de Chris traverse la fine vitrine pour le saisir par le col.

Le bruit, sur l'instant, me semble assourdissant – autant, sinon plus, que les cris effrayés des chalands. Je suis tétanisée par cet acte insensé. Mes pieds sont scellés au sol et je contemple la scène dans une espèce d'état second, déconnectée de la réalité où seule une pensée parasite mon esprit : *la main de Chris... a brisé la vitre.*

Don est désormais étendu, ou plutôt recroquevillé, sur le sol du trottoir. Il y a du sang ; sur Chris, sur Don... et en cette seconde précise, je ne sais pas à qui il appartient. Chris se déchaîne : il shoote dans le motard comme d'autres taperaient dans un ballon de foot. Il ne crie pas. Pas une insulte ne franchit le seuil de ses lèvres, non, il se contente de frapper. Frapper. Frapper encore. Frapper plus fort sans s'arrêter. Kurt et un autre membre du club sortent par la vitre cassée et se jettent sur Chris mais ne parviennent pas à la maîtriser malgré leur carrure. Il les refoule comme de simples mouches.

« Chien enragé ». C'est comme ça que Ronan nomme Chris. C'est effrayant comme ce sobriquet, en cet instant, contient une part de vérité.

Mes yeux et mon cerveau se connectent enfin et là je comprends d'où vient tout ce liquide rouge vif : de l'avant-bras de Chris, malgré sa veste en cuir... Il s'étale sur l'intégralité de sa main, tombe sur le sol, sur Don et à une telle vitesse !

Il s'est ouvert. Il est vraiment blessé cette fois-ci.

Pendant que mon oncle et son acolyte essaient toujours de protéger Don, je comprends que ce que l'autre Black Angel sort de sa veste est un couteau dont le métal jette un éclair sinistre ; je sais ce que ce geste induit, et je hurle :

— LES FLICS !

Je n'ai pas eu d'idée plus brillante. Kurt me jette un rapide coup d'œil, l'autre type range aussitôt son arme. La seconde suivante, ils traînent Don vers une ruelle jouxtant la boutique. Je me précipite vers Chris, atomisée par une peur que je ne contrôle absolument pas. J'ôte rapidement mon sweat puis l'entoure maladroitement autour de son bras qui ne cesse de répandre son sang. Mon cœur pulse si vite et si fort que j'ai l'impression de le vomir à chaque respiration. Chris ne bouge pas d'un pouce, simplement prostré ; il me laisse faire tel un enfant obéissant.

— On ne doit pas rester ici, je marmonne d'une voix éraillée par l'émotion. Je t'emmène à l'hôpital.

Les flics vont réellement arriver. C'est sûr. Le propriétaire de la boutique... un des badauds, spectateur involontaire... peu importe qui, c'est seulement une certitude, une question de temps. Mon cerveau s'affole et mes pensées se mélangent. Ce sont des mots, des phrases décousues qui apparaissent, lumineux, terrifiants.

« Chris a un casier judiciaire ! » « Sang... le sang ne s'arrête pas de couler ! » « Rouge... Chris... » « Que dois-je faire ? » « Hôpital... vite ! ». Je ne veux pas qu'il meure... S'il vous plaît, faites qu'il ne meure pas ».

Chris

Je reconnais l'endroit où nous sommes. Ce qui m'étonne, sincèrement, ce n'est pas le fait que nous nous retrouvons sur le parking des urgences de l'hôpital, c'est que Kate sache plutôt bien conduire... ma Pontiac. Ce n'est pas le genre de bagnole tranquille, la petite familiale qu'on confie à une apprentie du volant, mais un tigre nerveux prompt à s'emballer... Ma petite femme s'est débrouillée comme une chef. Je contemple son profil pendant qu'elle manœuvre pour la garer. Elle est pâle. Enfin, plus que d'habitude.

— Ça va ?

C'est au moins la quinzième fois qu'elle me pose cette question. Je lui réponds encore que oui, mais pas de manière orale... audible. J'aurais aimé le faire, juste pour effacer toute cette peur sur son visage et ce, depuis qu'elle a enroulé son pull autour de mon avant-bras et ma main droite. Elle m'a ensuite ordonné de presser fort le tissu que je sens mouillé sous mes doigts. Mon regard se baisse sur son sweat.

Il va être foutu. Merde. Je me suis salement amoché.

Kate se penche assez pour déboucler sa ceinture puis la mienne et finalement sortir de la voiture. Je suis incapable de prononcer un mot... j'y suis presque pourtant, mais c'est trop tôt.

Elle ouvre ma portière, les yeux hagards.

— Tu vas y arriver ? s'inquiète-t-elle.

Oui, bien sûr.

Je m'extrais de ma Pontiac avec l'étrange impression d'être dans les choux.

C'est franchement bizarre d'avoir occupé le siège passager de sa propre bagnole.

Jusqu'à ce que nous atteignons les portes automatiques des urgences, ma petite femme ne cesse de me jeter des œillades angoissées. J'aimerais la rassurer. Elle accoste direct une infirmière qui ne semble pas avoir dormi depuis un siècle. Petite, blonde avec des cernes.

— Mon copain se vide de son sang !

Wouah ! Belle entrée en matière !

Mais cela a l'effet escompté, l'infirmière pile, me regarde et nous fait signe de la suivre d'un mouvement de tête, derrière d'autres portes automatiques.

— Que s'est-il passé ?

Je ne sais pas si elle s'adresse à Kate ou à moi, dans le doute, mes yeux cherchent les siens. Elle comprend que je vais rester silencieux.

— Sa main est passée à travers une vitre.

Un homme d'une trentaine d'années apparaît, il se désinfecte les mains puis enfile des gants en latex.

— Sa petite amie dit qu'il a passé la main à travers la vitre, explique l'infirmière.

— Et pour son visage ? se renseigne le type avant de s'approcher de moi.

Ses yeux marron me semblent un peu trop perçants, du genre de ceux à qui on ne peut pas trop la faire à l'envers. L'infirmière hausse les épaules puis se tourne vers Kate qui triture le bas de son T-shirt. Je fronçe les sourcils. Il y a des traces de sang dessus.

— Excusez-moi mademoiselle... Pourriez-vous venir avec moi remplir les papiers pour enregistrer votre ami ?

Kate hésite puis opine. Je ne veux pas qu'elle parte et me laisse seul. Je me lève machinalement de l'espèce de lit sur lequel la blonde m'a fait m'asseoir afin de la suivre. Je sens bien que le médecin m'observe et lorsqu'il comprend que je vais réellement accompagner Kate, il m'en empêche en plaçant un bras en travers de mon torse. Nos regards se croisent, et il me sourit amicalement :

— Jeune homme... vous la rejoindrez après, là je dois vous soigner en priorité, d'accord ? Vous ne voulez pas qu'elle s'inquiète davantage, n'est-ce pas ?

Oui. Je ne veux pas qu'elle s'inquiète davantage.

Je retourne m'installer tandis que le médecin prend place sur un tabouret muni de roulettes. Une fois dessus, d'un mouvement de pieds, mains levées en l'air, il est près de moi.

— Je suis Esteban Ruiez, médecin chirurgien des urgences. Quel est votre prénom ?

Je me racle la gorge. On va voir si j'arrive à lui répondre ou non.

— Chris...

C'est pas fameux. Ma voix est rocailleuse.

— Chris comment ? Je vais retirer ce vêtement de votre bras, Chris, et ensuite votre veste, d'accord ?

— Farwink, je lâche en le regardant défaire délicatement le sweat de Kate.

Tout concentré sur sa tâche, il ne lève même pas la tête tandis qu'il interpelle un de ses internes. Un type maigre comme un coucou et avec une coupe de cheveux improbable ressemblant à des pics.

— Gregory, aidez-le à retirer sa veste, s'il vous plaît.

Le dénommé Gregory se précipite tout en se présentant à son tour.

— Je suis Gregory Tampton, infirmier des urgences.

Intérieurement, je ricane.

Non... sans blague ? Aux urgences, toi aussi ? Heureusement que tu précises, mec !

Il m'aide à enlever mon blouson en cuir favori et quand vient le tour du bras droit, je grimace. Envolée l'adrénaline, je commence à déguster.

— Allongez-vous, Chris, m'ordonne gentiment le docteur.

Encore une fois, j'obtempère tout en lui tendant machinalement mon bras blessé. Je sens ses doigts pendant qu'il le manipule délicatement. Mes yeux s'égarerent tout autour de moi. Des appareils électroniques, partout. Pour prendre la tension ? Je reconnais le fameux bracelet à scratches relié à l'une d'elles.

— Pourquoi votre main a-t-elle traversé la vitre ? La vitre de quoi ?

Mes yeux se fixent à nouveau dans ceux du médecin qui prépare une seringue. Je ne réponds pas tout de suite. Si jamais ils appellent les flics, je suis bon pour une garde à vue.

— Chez un pote... on a un peu chahuté. Je suis tombé et j'ai eu le réflexe de tendre la main, malheureusement... y'avait la vitre.

Ma voix n'a toujours pas sa tessiture normale.

Est-ce que Kate va bien ? Pourquoi ne revient-elle pas ?

« *Elle en a eu marre de tes conneries et en a profité pour se tirer !* » chuchote celle qui se réjouit d'avance de me torturer.

— Je vois. Et pour les ecchymoses de votre visage... vous avez aussi... « chahuté » avec des amis ? Chris, je vais maintenant vous injecter directement un anesthésique local. Les dégâts sont minimes, vous avez eu beaucoup de chance. Aucune veine n'a été sectionnée, seulement deux tendons. Je vais suturer ces derniers et ensuite refermer la plaie de la même manière, d'accord ?

Je hoche la tête et lorsqu'il plante l'aiguille, je ne sourcille même pas. Il me lance un regard en coin. J'évite de l'observer faire son boulot.

« *Où est Kate ?* »

« *Partie !* » glousse cette saleté de voix sadique.

— Est-ce que ma copine peut revenir ?

De nouveau, le chirurgien me jette une courte œillade puis esquisse un sourire.

— Elle patiente probablement dans la salle d'attente. Cela fait longtemps que vous êtes ensemble ?

Sa conversation est tout ce qu'il y a de plus banale, mais je suis sur la défensive. J'ai l'étrange sensation qu'il cherche à savoir un truc et ça me rend méfiant.

— Pas tellement.

Il reste silencieux durant plusieurs secondes et reprend, le nez rivé à mon bras qui repose sur une table.

— Pour votre visage, que s'est-il passé exactement ? Vous vous êtes bagarrés, n'est-ce pas ?

Je ne peux pas lui avouer avoir rétamé un dealer irlandais pour le compte de mon caïd de boss.

— Ouais.

— J'ai remarqué quelques cicatrices sur vos phalanges... certaines anciennes mais d'autres plus récentes. Chris... ça vous arrive souvent de vous battre ?

Mes yeux s'étrécissent. C'est un putain d'interrogatoire !

— En quoi ça vous regarde ?

Je suis un rien agressif et je sais qu'il s'en est rendu compte, mais il reste détendu – ou fait semblant.

— Je suis médecin. Vous arrivez dans nos services avec une blessure assez grave... enfin qui aurait pu être très grave. Des hématomes sur le visage, des écorchures profondes sur les doigts... il est normal que je désire en savoir davantage, surtout si vous êtes en danger, physiquement, je veux dire. C'est le protocole, rien de plus.

— Je ne suis pas en danger comme vous le sous-entendez. Personne ne me maltraite ! je ricane.

Non, mec, c'est moi qui allume les cons de dealers et les motards qui manquent de respect à ma femme !

— Vous ne pouvez pas la faire venir ? j'insiste.

Son absence me rend fou.

— Qui donc ?

— Ma femme ! je gronde.

Le docteur commence à me gonfler et je m'agite sur le minuscule lit inconfortable.

— Ne bougez pas, s'il vous plaît, Chris. C'est ainsi que vous l'appellez ?

Je cligne des paupières, perdu.

— Quoi ?

Il relève enfin la tête dans ma direction et son regard acéré semble pouvoir me découper en fines lamelles.

— Votre amie. Vous l'appellez « ma femme » alors que cela ne fait pas longtemps que vous êtes ensemble. C'est mignon.

— C'est... c'est... juste un surnom.

Il sourit avec chaleur mais quelque chose dans ses yeux me refroidit. On dirait qu'il m'analyse et je déteste ça.

— Vous êtes un peu jeune pour vous marier, de toute façon. Et puis, à votre âge, ce n'est pas sûr que ce soit la bonne... Elle n'est peut-être pas... « parfaite » ?

Je me hérисse. Ma respiration devient soudain plus bruyante et rapide.

— Vous ne la connaissez pas. Elle est parfaite. En tout point, pigé ?

Sans me lâcher de ses prunelles marron, il interpelle le dénommé Gregory.

— Gregory, prenez les constantes de monsieur Farwink, s'il vous plaît. La tension en premier.

L'infirmier obtempère puis, après un certain temps, annonce :

— Quinze neuf.

Un silence tendu s'étire dans la salle déserte.

Le médecin me scrute longuement avant de retourner à son œuvre.

— Très bien, Chris... Excusez-moi, c'était déplacé de ma part. Encore six points de suture et j'ai terminé. Gregory... Reprenez la tension de monsieur Farwink et faite ensuite venir la demoiselle qui l'a accompagné dans disons... dix minutes ? Le temps que je finisse.

L'infirmier me remet le bracelet épais qui gonfle autour de mon bras en bon état, mais je me sens déjà mieux.

— Quatorze neuf, docteur Ruiez.

Le chirurgien opine.

Avant que le fameux Gregory ne disparaisse, il l'interpelle :

— Contacter le docteur Hault, s'il vous plaît. J'aimerais qu'il vienne... il me semble que c'est lui qui est d'astreinte aujourd'hui.

Son interlocuteur semble un instant surpris, mais hoche la tête en guise d'acquiescement.

— Vous habitez chez vos parents ? Doit-on prévenir quelqu'un pour vous, Chris ? poursuit le médecin en continuant à me recoudre.

— J'habite seul... enfin, avec Kate.

Je ne sais pas pour quelle raison j'ai précisé et je pense avoir fait une erreur quand il m'adresse encore ce regard pénétrant.

— Vous habitez déjà ensemble ? Eh bien... c'est impressionnant un si jeune homme qui accepte si vite de s'engager dans une relation toute récente.

Je suis de nouveau nerveux. Cette impression qu'il cherche à épingle quelque chose de précis avec ses questions me serre l'estomac. Lorsque l'infirmier revient, ce n'est pas Kate qui est avec lui, mais un vieux bonhomme aux cheveux grisonnants qui porte une blouse blanche. Ses yeux clairs, peut-être bleus, passent sur moi tandis qu'il sourit.

— Docteur Ruiez... une femme est arrivée et dit être la mère du patient, l'informe Gregory.

Mon cœur roule dans ma poitrine. Je panique.

« Pourquoi Kate n'est pas là ? Putain ! J'ai besoin d'un verre ! Ma mère ? ! C'est ma petite

femme qui l'a appelée ? »

— Très bien, faites-la entrer, que nous puissions la rassurer sur l'état de son fils, commente le chirurgien en retirant ses gants de latex. Voilà monsieur Farwink... Gregory va vous faire un pansement et vous indiquer la marche à suivre pour les soins. Mais avant cela, j'aimerais que vous discutiez avec notre neuropsychiatre, le docteur Hault, qui est ici.

Là il se tourne vers le mec aux cheveux gris puis lui serre la main.

— Paul ! Voici monsieur Chris Farwink...

Le reste se perd dans un charabia technique que seuls les initiés en médecine sont à même de comprendre, ce qui n'est pas mon cas. Tout ce que je me demande, c'est ce que vient foutre là un neuropsychiatre, alors que je me suis blessé à la main !

Ruiez pivote dans ma direction, me sourit.

— Votre mère va arriver. Prenez soin de vous, Chris.

Hein ? C'est quoi ce bordel ? !

— Hey !

Il stoppe avant de franchir le seuil puis se tourne une nouvelle fois vers moi. Au bord de l'implosion, je désigne l'autre docteur de ma main intacte :

— Il se passe quoi ? Pourquoi ce neuro-machin est là ? Vous m'avez recousu, et merci... mais je veux juste me tirer maintenant.

— Ce n'est rien, Chris. Juste le protocole pour être sûr que vous allez bien avant de rentrer chez vous. Vous êtes vraiment en mauvais état... une formalité, tout au plus.

Sur ce, il part. Le mec à la tignasse poivre et sel s'approche pendant que Gregory me tamponne les points d'un liquide orange. Je l'observe comme un serpent sur le point de me mordre en fourbe.

— Chris ? Je suis le docteur Paul Hault, neuropsychiatre de l'hôpital.

Putain, si une personne entre ici et se présente encore, je crois que je lui pète les dents !

— Vous me voulez quoi, au juste ?

Il sourit.

— Seulement vous poser quelques questions pour être certain que vous allez bien. Votre mère ne va pas tarder à nous rejoindre, elle doit certainement discuter avec le docteur Ruiez...

Je passe une main lasse sur mon visage. J'ai envie de tout péter dans cette foutue pièce !

— Je me suis ouvert le bras, bordel ! Non, je ne vais pas bien ! Sinon, je ne serai pas ici, merde ! Je veux que vous fassiez entrer ma femme, putain ! C'est trop compliqué pour des mecs bardés de gros diplômes, ou quoi ?

Je suis debout, furieux, et l'infirmier n'a même pas pu finir son bandage. Le toubib lève une main en l'air, comme pour lui ordonner de ne pas bouger.

— Cela vous arrive souvent de perdre votre sang-froid, Chris ? m'interroge calmement Hault.

— C'est la connerie des gens qui me fout en rogne ! je crache. Ça fait une heure que je demande après ma copine et tout ce que vous trouvez à me sortir, c'est que ma mère débarque ! Merde ! Vous le faites exprès ?

Les deux membres du personnel hospitalier me dévisagent comme si j'allais me ruer sur eux à tout instant, et ça me rend encore plus dingue.

— KATE ! je hurle.

— Chris !

C'est Paty. Elle aussi pâle que le carrelage sous nos pieds.

— Où est Kate ?

— Dans la salle d'attente, chéri.

Elle n'est pas partie. Je respire de nouveau. OK. Ma petite femme est toujours là. Je peux le faire. Juste... respirer.

Paty s'avance :

— Elle m'a téléphoné pour que j'apporte les papiers d'assurance, ne sachant pas si tu avais ce qu'il fallait... et je viens de discuter avec un docteur qui m'a dit ce qu'il s'était passé. Tu vas bien ?

Gregory-l'infirmier intervient :

— Monsieur Farwink, j'aimerais que vous vous asseyiez afin que je puisse finir votre bandage.

Mon regard rampe sur les trois autres personnes présentes dans la pièce. Je me sens acculé et je déteste ça. Comme si j'étais un monstre, ou un animal sauvage dangereux.

« Tu n'es bon pour personne... même pas pour toi-même. »

« Ta gueule. »

— Chris, chéri... assieds-toi que le monsieur termine de te soigner, me prie ma mère tout en se rapprochant de moi.

— D'accord. Mais dès qu'il m'a mis son foutu bandage, j'me casse.

Je me rassois et lui tends mon bras. Quelque chose doit traîner dans mon regard car il a une légère hésitation.

— Monsieur Farwink...

C'est le docteur aux cheveux gris.

— C'est important que nous ayons une petite conversation. Si vous me répondez honnêtement, je peux vous assurer que vous n'aurez aucun problème d'aucune sorte. Notre but est de soigner les gens et uniquement cela, vous comprenez ?

Je secoue la tête : non, je ne vois pas où il veut en venir.

— Quoi que vous me disiez, je ne transmettrai jamais ses informations aux forces de l'ordre.

Je plisse les yeux.

— Qu'est-ce que les flics viennent faire là-dedans ?

Le médecin saisit une chaise puis s'installe non loin de moi.

— J'ai besoin de vous interroger afin de définir si vous avez, oui ou non, des troubles de la personnalité. L'état dans lequel vous êtes arrivé dans notre service. Votre comportement... Mon collègue, le docteur Ruiez... vous lui avez semblé émotionnellement instable et assez dépendant de votre petite amie. Ceci ajouté à vos blessures anciennes et récentes, tout porte à croire, et sachez que ce n'est pas un diagnostic définitif mais une simple hypothèse, que vous pourriez souffrir de troubles de la personnalité d'état limite, ou borderline si le terme vous est plus familier.

Tout se mélange dans ma tête. C'est une salade, un sac qui s'ouvre brutalement et dont le contenu se répand.

— Attendez, là... vous êtes en train de me dire que, parce que je me bagarre un peu et que j'aimerais que ma femme soit à mes côtés, je suis un putain de taré ? !

Ma voix a grimpé d'une octave. Le docteur esquisse un faible sourire.

— C'est un résumé un peu réducteur. Les symptômes sont bien plus complexes, et c'est pour cette raison que, dans un premier temps, j'ai besoin de m'entretenir avec vous. Mais il me faut des réponses honnêtes de votre part. Des mensonges, même par omission, ne nous seraient d'aucune utilité pour vous aider.

« *Personne ne peut t'aider... personne !* »

Je bondis sur mes pieds. L'infirmier a réussi son pansement ; plus rien ne me retient ici et je n'ai pas l'intention de les écouter davantage débiter leurs conneries !

— J'me tire, je gronde.

« *Quand Kate apprendra que tu es siphonné... elle va t'abandonner, c'est sûr. Un cinglé ne mérite pas son amour.* »

« *Putain ! Mais tais-toi !* »

— Chris !

C'est Paty qui me retient par le bras. Je me défais d'un mouvement sec, furieux :

— Ce type est en train de dire que ton fils est barjot ! Si tu veux les écouter, libre à toi !

— Monsieur Farwink... Ce n'est pas ce que vous imaginez, le trouble de la personnalité borderline est curable, et avec un traitement psychothérapeutique approprié, vous pourriez mener une vie tout à fait normale... mais nous devons vraiment réaliser des examens... Un IRM et... tenez, voici ma carte : n'hésitez pas à me contacter. N'importe quand.

Le médecin me colle pratiquement sa carte sous le nez. Je la contemple un bref instant. Sans réfléchir, je la lui arrache des mains puis l'enfourne rageusement dans la poche de mon jean. Si récupérer sa satanée carte peut faire en sorte qu'il me laisse sortir d'ici, soit !

Sans un regard en arrière, ni pour les membres du personnel de l'hôpital, ni pour ma mère restée avec eux, je marche d'un pas vif en direction de la salle d'attente. Lorsque Kate m'aperçoit, un tel soulagement s'affiche sur son visage que mon être entier vibre d'une émotion chaude. Un violent désir lui succède rapidement ; le besoin vital de la prendre dans mes bras et lui faire l'amour me ravage. Je veux me perdre en elle... éviter à tout prix de ressentir à nouveau ce vide, celui qui dévorait ma vie, avant. Avant qu'une chevelure cuivrée et des prunelles translucides comblent les trous.

Je me dépêche de la rejoindre pour l'étreindre avec force. Elle me laisse faire. Percevoir les pulsations affolées de son cœur faire écho aux miennes me donne l'impression d'être de retour à la maison.

— On se barre, petite femme. Ils sont tous fêlés, ici ! je marmonne, la bouche près de son oreille.

— Tu vas bien ? Tu as une ordonnance, ou...

— Paty s'en charge. Là, faut que je sorte. Vite.

Sans un mot de plus, je lui saisis fermement la main pour partir de cet endroit de malheur.

Katherina

Pour la deuxième fois de la journée, alors que le soleil décline à l'horizon pour jeter sur nous ses rayons couleur flammes, je suis au volant de la Pontiac de Chris. Il ne dit rien et s'entête à fixer sa vitre, côté passager. Je ne peux m'en empêcher, je lui lance, à intervalles réguliers, des coups d'œil inquiets. Même si conduire un tel engin me réclame énormément d'attention, surtout que je n'ai techniquement pas le droit de le faire, mon esprit est parasité par une montagne de questions que je suis incapable de lui poser.

Quand il est enfin sorti pour me rejoindre, je me suis sentie plus que soulagée. Je respirais à nouveau librement, sans ce détestable étai compressant ma cage thoracique. Mais cela a été de courte durée à cause de ce qui hantait son regard. Une sorte de fièvre, de peur et une autre chose indéfinissable, une chose que je n'avais jamais vue auparavant dans ses beaux yeux gris.

Je sais bien qu'il n'est plus dans cet état second, celui dans lequel il semble se trouver embourbé lorsqu'il fait une crise de rage incontrôlée, mais son silence a quelque d'étrange, de vraiment angoissant. Cela m'opprime presque davantage que sa colère, celle qui précède le véritable ouragan qu'il peut déchaîner.

J'ai grandi entourée de criminels, je sais qu'interroger un homme qui préfère rester muet est à bannir. Encore un bref regard dans sa direction pendant que je respecte un cédez-le-passage.

Chris... où es-tu ? Tu n'es pas réellement là, avec moi.

Les minutes s'égrènent et seuls les sons ronflants du moteur osent briser le silence.

Lorsqu'enfin je gare sa voiture sur le parking et que je déboucle ma ceinture, sa voix, à peine un souffle monocorde, se répercute dans l'habitacle :

— Kate ?

Je me racle la gorge pour chasser cette abominable émotion qui m'étrangle.

— Mhm ?

Il tourne lentement la tête vers moi ; ses traits tirés et son teint blafard lui donnent un air fantomatique.

— Est-ce que... est-ce que je te fais peur ?

Je comprends où il veut en venir, mais j'ai besoin d'éclaircir son interrogation pour être sûre de bien apaiser ses doutes ensuite.

— Peur comme par exemple, que tu me lèves la main dessus quand tu es... en colère ? je reformule avec prudence.

Je ne pensais pas qu'il puisse devenir plus livide, mais force est de constater que c'est possible : son visage est désormais aussi blanc que de la craie. Il opine faiblement. J'occupe mes mains en défaisant également sa ceinture de sécurité. Une fois cette tâche effectuée, je plante mon regard dans le sien :

— Non. Je n'ai pas peur de toi dans ce sens-là, j'ai confiance. Tu n'es pas *ce* genre de personne, Chris.

— Et quel genre de personne je suis, Kate ?

Son ton est grinçant, ironique, et j'ai la douloureuse certitude qu'il se déteste en cette seconde ; d'une haine aussi violente que ses coups peuvent l'être, lorsqu'il frappe un adversaire.

— Pas ce genre-là, en tout cas.

Mon ton est si ferme qu'il me surprend moi-même. Chris sursaute, mais rien ne vient altérer son expression hagarde.

— Je ne veux pas te faire souffrir, Kate. D'aucune façon... je...

Il s'arrête et je me fige, le cœur battant lourdement dans ma poitrine.

— Je... j'ai du mal à me souvenir exactement de ce que je fais... après. Je veux dire, je sais pour quelle raison j'ai pété les plombs, mais ce qui se passe concrètement ensuite... c'est flou, le trou noir. Je ne supporterais pas de te blesser... tu vois ?

Oui, je vois très bien.

— Ils t'ont dit quoi à l'hôpital, Chris ?

Je viens de m'obliger à lui poser cette question, parce que, quelque part, au fond de moi, je sens que je le dois.

Tout son corps se raidit et il détourne vivement le regard. Sa main intacte frotte machinalement le tissu rugueux de son jean, plusieurs fois, comme pour en chasser une moiteur dérangeante.

— Rien, marmonne-t-il.

J'inspire bruyamment puis expire par les narines, sans cesser de le fixer, lui qui fuit mes yeux.

Je sais que je l'aime. Parce que le regarder me fait mal, ce qui me rend paradoxalement vivante. Comme des débris de verres qui s'enfonceraient dans ma chair, mes organes... mon âme. Je l'aime parce que, quand il me touche, j'ai le corps qui explose en un millier de particules. Parce que, lorsque je l'écoute parler, j'oublie de penser. Parce que, quand il est près de moi, j'ai le sentiment que personne ne peut m'atteindre. Parce qu'il suffit que nous soyons dans la même pièce pour que mon univers se résume à lui. Je l'aime et j'étouffe. J'étouffe d'être aussi impuissante à chasser ce qui le hante en cet instant.

Je n'insiste pas, tout en me maudissant de ne pas le faire. Parfois, j'ai l'impression qu'un mur invisible nous sépare. Nous pouvons nous regarder l'un l'autre, nous pouvons nous parler. Nos corps et nos esprits peuvent se toucher, mais jamais complètement. Comment le briser ? Comment passer au travers ? Je ne sais pas obliger les autres à se confier. Gérer, contrôler, trouver des solutions matérielles, ça c'est dans mes cordes. Mais briser des murs invisibles ? Je n'ai rien d'une héroïne dotée de super pouvoirs.

Je sors rapidement de la voiture pour lui ouvrir la portière et, une fois la Pontiac verrouillée, je le rejoins. Il n'est pas plus bavard dans l'ascenseur. J'éternue. Adossé à la même paroi que moi, il pivote la tête pour m'observer silencieusement. Soudain, son bras se lève en une invitation muette. Cela fait des heures que je n'ai rien d'autre qu'un T-shirt et je ne rechigne pas à grappiller un peu de sa chaleur. Il me serre contre lui tandis que mes mains cherchent à s'attacher l'une à l'autre, sans parvenir à faire complètement le tour de sa taille. Quelque part, ça me frustre et je ne sais même pas pourquoi.

Je lève les yeux vers son visage au moment où les portes couinent pour signaler que nous sommes arrivés à notre étage. Nos regards s'accrochent et j'y découvre encore cette ombre effrayante. Je

n'arrive pas à la définir avec exactitude mais elle éteint une partie de lui, et c'est cela qui me fait peur. Nous avançons ainsi, l'un noué à l'autre, sans échanger un mot. Je cherche les clefs dans la poche de mon jean pendant que les doigts de mon autre main serrent le tissu de son T-shirt.

Chris ne s'éloigne de moi que lorsque nous franchissons le seuil. Il se dirige vers la salle de bains et, de mon côté, j'essaie de trouver une solution pour changer cette atmosphère pesante. J'entends la sonnerie de son téléphone et me fige, aux aguets. Doucement, sans me montrer, je m'approche subrepticement de la salle de bains ; il a laissé la porte entrouverte :

— Allô ? Ah, c'est toi.

Je ne le vois que de dos, torse nu. Il a réussi à retirer son T-shirt avec une seule main valide, mais j'ai des doutes concernant son jean. Je l'observe batailler avec ses chaussures ; vouloir les enlever en s'aidant d'un pied pour défaire l'autre. Mon cœur s'emballe. Je ne peux rien y faire... il est tellement... beau. C'est ridicule et en même temps, une terrible réalité qui ne peut être nommée autrement.

— Je récupérerai l'ordonnance demain, Paty. Là je veux juste prendre une douche et boire un verre... oui, j'ai des médocs pour la douleur... non, ça va, elle...

Les muscles de son dos se contractent puis roulent bizarrement sous sa peau. Il renverse la tête en arrière, sans écarter le portable de son oreille.

— Elle a l'air d'aller bien, termine-t-il dans un murmure.

De nouveau, Chris semble écouter les propos de sa mère. Il esquisse le geste de passer la main dans ses cheveux, mais réalise au dernier instant que celle-ci est prisonnière du bandage et abandonne l'idée.

Est-ce que je devrais entrer ?

L'idée de l'espionner à son insu pour découvrir peut-être une information sur ce qu'il s'est déroulé dans la salle des urgences est trop tentante malgré mon malaise à le faire.

— Écoute, Paty... je n'ai pas envie d'en parler, là. C'est pas... non. Tu ne vas pas commencer à me harceler là-dessus ! Ce sont des tarés, Paty ! Ils ne me connaissent même pas ! Alors leurs hypothèses... tu sais où ils peuvent se les carrer ! OK, on se voit demain de toute façon... c'est ça, bonne nuit. Bye.

Il se retient de justesse de jeter son téléphone contre le mur, et durant ce geste de colère, je me raidis. Finalement, il se contente de le poser sur le lavabo en secouant la tête. Je me racle la gorge pour signaler ma présence. Il sursaute puis se tourne vivement dans ma direction, surpris et un peu... contrarié ?

Je désigne son jean de l'index :

— Je peux t'aider ?

Ses yeux se baissent sur lui-même avant de revenir se plonger dans les miens.

Je me demande vraiment ce que les médecins lui ont dit... mais j'imagine que lui poser directement la question ne servira à rien, de toute manière.

Je prends son absence de réponse pour un « oui » et marche jusqu'à lui. Tout en essayant de faire abstraction du fait que mes doigts se trouvent juste en dessous de son nombril, nombril se situant lui-même sur un ventre plat où se dessinent des abdominaux fermes, je défais le premier bouton. Je serre les dents parce que mes doigts tremblent et que je n'ose pas l'affronter ouvertement durant l'opération. Je perçois subitement son souffle sur le sommet de mon crâne et une étrange tension crépite dans l'air qui nous entoure. J'oublie de respirer un bref instant quand mes yeux découvrent

l'élastique de son caleçon. Je me sens maladroite et fébrile, affreusement nerveuse, et ce n'est pas une sensation agréable. Je voudrais tellement être plus sûre de moi. Une partie de moi envie toutes les Sybil de la planète, elles et leur expérience en matière de mecs et de sexe.

Quand mes doigts effleurent par inadvertance son sexe en m'occupant du dernier bouton, mes joues me brûlent. Je l'entends retenir brutalement sa respiration. C'est absurde. Nous avons déjà franchi ce pas-là, ne devrais-je pas être plus décontractée sur la question ? Le serai-je un jour ?

Je bataille un peu pour descendre le pantalon sur ses cuisses et lorsque je réalise à quel niveau de son anatomie se trouve ma tête, cette dernière se met à bourdonner.

Je m'interdis de chercher à savoir quelle expression il affiche en ce moment. J'ai une idée assez précise de ce à quoi ma position actuelle doit lui faire penser, et rien que de le deviner me rend cent fois plus nerveuse. Il soulève les pieds l'un après l'autre, et enfin, il est libéré de son jean.

Je me redresse, soulagée d'en avoir terminé. Sans réellement y réfléchir mon regard se noue au sien qui brille déjà d'une toute autre lueur que celle qui rongeaient ses prunelles grises un peu plus tôt. Ce changement me rassure autant qu'il m'inquiète.

Sa main intacte se place sur ma nuque, emprisonnant quelques-uns de mes cheveux, puis il s'incline vers moi, et écrase sa bouche sur la mienne. Essayer de résister à un baiser de Chris est vain, rien que dans l'idée. Il a cette façon de m'envahir qui ne me laisse jamais le choix et qui n'est pourtant jamais brutale. Je réponds instinctivement, laissant mon corps se mouler naturellement au sien. Il s'éloigne doucement, mais juste pour, d'une pression de la paume, m'obliger à incliner la tête sur le côté afin de lui offrir un accès dégagé à mon cou. Il l'embrasse, le mordille ; c'est un peu douloureux, mais pas insupportable.

— J'ai tellement envie de toi... tout le temps, avoue Chris entre deux baisers-mordillements.

Sa voix rauque me fait frissonner. Cette inflexion est presque aussi sexy que le reste de son être. Une évidence : il n'a jamais dû galérer pour draguer, lui. C'est très agaçant.

— Ce n'est peut-être pas le bon moment pour... *ça*, non ?

À ces mots, il presse son érection contre moi.

— Tu crois ? chuchote-t-il, suave.

Il me laisse pourtant le repousser, ce que je fais du plat des mains contre son torse. Le contact de sa peau et de ses muscles fait battre mon cœur plus vite. Mes doigts aimeraient explorer cette partie de lui.

— Vas-y... tu en meurs d'envie, 'tite femme.

Son ton moqueur m'incite à le regarder droit dans les yeux. Il y a de nouveau cette note d'humour pétillante que j'aime tant.

— De quoi ?

Ma voix éraillée me fait honte.

— De me peloter. Mais ça ne me dérange pas, j'aime quand tu me tripotes.

Je m'étrangle. Il poursuit, mais curieusement plus sérieux :

— Il y a deux secondes, je voulais tout péter dans cette pièce pour ensuite me tuer la tête avec plusieurs bières et maintenant... je ne désire qu'une chose, juste que tu continues à me toucher, mais aussi te faire crier de plaisir à mettre en rogne tous nos voisins. C'est magique... non ? T'es une sorcière, en fait.

Je rougis et détourne les yeux pour contempler l'une des serviettes éponge accrochées au radiateur mural afin de cacher mon trouble.

— N'importe quoi, je bafouille. Va prendre ta douche !

— Tu ne m'aides pas ?

Il semble sincèrement déçu.

— Non. Il te reste encore une main... mais je peux scotcher un sac en plastique sur l'autre, pour éviter que tu ne mouilles le bandage.

Chris esquisse une grimace boudeuse digne d'un enfant de cinq ans.

— J'peux même plus me branler tout seul.

Mon visage me crame carrément et je fais aussitôt semblant de fouiller dans l'armoire pour qu'il ne s'en rende pas compte.

— Tu m'en vois sincèrement désolée, je marmonne.

— Chuis droitier, Bébé. Il faudra que tu y mettes un peu de bonne volonté.

— Je vais te cuisiner un truc pendant ce temps.

Éviter le sujet.

Lorsque je me tourne ensuite vers lui, je m'étrangle : il est entièrement nu et a un beau reste d'excitation.

— Donne ta main.

Je n'arrive même pas à reconnaître ma propre voix. Il obtempère gentiment. J'ai récupéré un sac en plastique contenant des boules de cotons et le lui scotche avec du sparadrap autour de sa main blessée. Sans que je puisse prévoir le geste, il m'entoure de ses bras, me rendant totalement consciente de chaque partie de son corps chaud contre le mien, malgré la présence de mes vêtements.

— C'est si bon de t'avoir dans ma vie ! soupire-t-il.

Cet aveu me touche. Les yeux écarquillés, la bouche entrouverte, je ne sais plus très bien comment je dois réagir.

Je l'étreins à mon tour. Ce que j'aime sentir sa peau sous mes doigts... !

— Mhm.

C'est la seule chose que je parviens à exprimer. Chris me relâche, visiblement plus calme que lorsque nous sommes rentrés tout à l'heure.

— Va me faire à bouffer, femme ! m'ordonne-t-il, en m'octroyant une petite tape sur les fesses.

Je lui jette un regard noir tout en me frottant automatiquement le postérieur. Il y répond par un large sourire. C'est le ciel bleu de Chris. Les nuages gris tempête se sont éloignés... oui, mais jusqu'à quand ?

Je refuse d'y réfléchir puis secoue la tête, sans arriver à retenir mon propre sourire.

Chris

Je m'étire et lorsque mon bras effleure la place vide de Kate, ma bonne humeur s'effrite comme un sablé sous le talon d'une botte taille quarante-quatre.

Elle doit être à la fac.

J'attrape mon portable posé sur la table de nuit, les yeux pas encore bien ouverts, et je lui envoie un texto :

« *Yo ma petite femme... tout est OK ?* »

Heureusement que mon téléphone est paramétré sur l'écriture intuitive, parce que taper le message de la main gauche, c'est franchement chiant.

La réponse ne tarde pas :

« *Bonjour mon petit mari. Oui, tout est OK. Tu as de la tarte aux pommes sur la table, le café a été programmé et sera sûrement encore chaud à ton réveil. Il y a aussi de l'Ibuprofène : tu en prends deux. Bisous.* »

Je souris comme un crétin.

« *Ah ! Mon épouse ! Vous méritez vraiment que je vous broute le minou ce soir !* »

Je ris en appuyant sur la touche d'envoi. Je l'imagine déjà devenir toute rouge dans l'amphi tandis que je traîne ma carcasse hors du lit. Mon avant-bras m'élanche comme si mon cœur avait migré dans mon poignet et chaque pulsation est franchement désagréable. Je grimace.

Je garde mon portable avec moi, le dépose sur le plan de travail de la cuisine puis me sers une tasse de café. Le tube de médoc me fait de l'œil ; j'ouvre le couvercle avec les dents, en gobe deux et le referme.

La sonnerie de mon téléphone retentit et je décroche sans même regarder le nom que l'écran affiche.

— Ouais.

— Je vérifiais si t'étais réveillé, mon poulet. J'arrive.

Jo. Je souris.

— OK, ma grosse sucette. Si tu m'embrasses le cul, je t'autoriserai à manger une part de tarte aux pommes.

Il s'étrangle de rire à l'autre bout du fil.

— P'tit con !

— J't'aime aussi, mon gros nounours blond.

Jo imite un bruit écœurant de régurgitation, ce qui me provoque un petit fou rire et je raccroche. Se faisant, je remarque que Kate a répondu à mon dernier message, alors, aussi excité qu'un gosse en train de déballer son cadeau d'anniversaire, je le lis.

« *À cause de toi, ma voisine vient de me demander si je ne devrais pas aller à l'infirmerie car*

mon teint a une drôle de couleur. Merci Captain Orgasm ! »

Le sourire qui étire ma bouche doit joindre une oreille à l'autre.

« *Captain Orgasm ? Putain, je kiffe ! :-)* »

Avant l'arrivée de Jo, j'ai largement eu le temps de boire un café, manger trois parts de tarte et me battre avec un bas de jogging usé, question de ne pas rester à poil. Je le fais entrer et il remarque immédiatement mon bandage. Je grimace sous son regard interrogateur puis verrouille la porte derrière lui. Quand il s'évente avec, je remarque qu'il tient plusieurs enveloppes dans la main. Je les désigne d'un mouvement du menton.

— C'est quoi ?

Mon pote arque les sourcils avant de baisser les yeux sur le courrier :

— Oh... ça ? Ça sortait de ta boîte aux lettres, mec. Tu sais que le facteur passe aussi le samedi ? J'ai pensé qu'il valait mieux que je te les monte... tiens.

Il me tend le petit paquet d'enveloppes de tailles inégales. Je vérifie machinalement à qui elles sont adressées : toutes pour moi sauf une. Probablement des factures, mais celle pour Kate est vraiment lourde. Je la soupèse, dévoré par la terrible envie de l'ouvrir.

— Il est arrivé quoi à ton bras ?

Je m'attendais à cette question et je lui fournis un bref résumé de ce qui s'est passé. Lorsque mes yeux croisent les siens, je note que son regard s'est subitement assombri, soucieux.

— Et ça va ? s'enquiert-il.

Je marmonne un vague « ouais », mon attention revenant au courrier destiné à ma petite femme.

— Quoi ? fait Jo.

— Rien, c'est juste que... c'est une grosse enveloppe, ça, non ?

Intrigué, il me la reprend des mains pour l'observer.

— C'est sa fac qui lui envoie. Sûrement de la paperasse...

Il me la rend en haussant les épaules.

Jo ne peut pas comprendre, mais Kate reçoit rarement du courrier. Ou alors elle le ramasse assez souvent, sans que je m'en aperçoive. Pour une raison que j'ignore, cette éventualité me stresse.

« *Elle pourrait te cacher des choses... tu aurais dû t'occuper de ramasser le courrier !* »

Satanée voix. Je sais bien que je ne dois pas écouter les pensées, les idées qu'elle me chuchote, que c'est une partie de moi qui a des représentations tordues et inquiètes. C'est une mauvaise voix.

Je décide d'aller poser ces enveloppes sur la table de la cuisine, et Jo me suit. Je lui sers un café et essaie d'agir normalement, mais mes yeux n'arrêtent pas d'effleurer cette putain de lettre !

— Tu vas faire comment pour bosser avec un bras dans cet état ? m'interroge Jo tout en s'asseyant.

— Devenir gaucher ? je suggère, en esquissant un demi-sourire.

Jo sourit à son tour puis secoue la tête.

— Peut-être que tu devrais juste gérer la distribution du matos volé, tu vois... nous laisser les opérations « Père Noël ».

J'opine.

— Ronan va en triquer de joie..., je grommelle.

— On fera avec, pas de soucis. Benny sait s'y prendre avec lui.

Encore une fois, j'acquiesce.

— Bon, d'ailleurs j'ai rendez-vous avec lui au garage... Tu viens avec moi ?

Mon regard effleure brièvement la lettre de la fac de Kate.

— Ouais... mais pas tout de suite, j'ai des trucs en cours, là.

Dès que Jo sort de l'appartement, je reviens dans la cuisine. C'est vraiment débile cette obsession générée par une inquiétude surgie de je-ne-sais-où.

« Ouvre-la... tu en auras le cœur net. »

Ça craint. Ça craint vraiment de lire le courrier de quelqu'un d'autre.

Je m'approche doucement de la table, sans quitter des yeux l'objet qui me met autant au supplice.

Je frotte machinalement mon crâne de ma main intacte, rongé par une soudaine angoisse que je désire brusquement effacer. Le seul moyen serait d'ouvrir cette fichue enveloppe et en lire le contenu... après, je pourrais passer à autre chose, sûr qu'il n'y a rien de mauvais.

Je ne réfléchis plus et la saisis d'un mouvement rapide. C'est les doigts tremblants que je l'ouvre et en sors plusieurs feuilles soigneusement pliées. Mes yeux se font avides tandis que mon cœur joue du tambour dans ma poitrine. Seulement... seulement lorsque mon cerveau se met à décrypter le sens des phrases, ça devient le vrai bordel là-dedans ; une sorte d'éruption volcanique mêlée à l'explosion d'une bombe nucléaire.

« Chère Mademoiselle Bell,

Nous avons l'immense plaisir de vous annoncer une suite favorable à votre demande de transfert dans le cadre d'échange international d'étudiants. En effet, vos résultats vous permettaient d'être dans la liste d'attente en cas de désistement des premiers élèves sélectionnés. Ce qui se trouve être le cas, puisque nous avons de nouveau une place vacante pour l'université de Cassino... »

Je ne lis pas le reste, parce que c'est inutile et j'en suis franchement incapable.

La voix se marre. Elle s'éclate, hystérique, pire que tout ce qu'elle m'avait fait auparavant. Avant Kate, le seul moyen de lui écraser la gueule avait été de ne jamais m'impliquer avec les meufs. Les coups d'un soir m'avaient permis de souffler, de contrôler ces émotions merdiques. Ces peurs merdiques. Ces angoisses merdiques. Ces doutes merdiques.

« Elle n'a jamais eu l'intention de rester avec toi... pauvre Chris ! Tu croyais sincèrement qu'elle pouvait t'aimer, toi ? Mais PERSONNE ne le peut ! Tout le monde préfère te fuir ! Ils préfèrent même mourir que rester à tes côtés, pauvre crétin ! Débile ! »

La lettre m'échappe et je me prends la tête entre les mains.

C'est faux... c'est forcément faux... elle s'est fait tatouer mon prénom... putain ! Il y a une explication ! C'est obligé !

« C'était ton prénom ? Vraiment ? Ou as-tu vu ce que tu voulais voir ? » susurre la voix, plus horrible que d'habitude.

« Ta gueule, elle n'est pas comme ça... elle est parfaite. »

« Parfaite ? PARFAITE ? Personne ne l'est assez pour vivre avec toi pour toujours ! »

Je suis en morceaux. Je suis de nouveau ce sac ouvert qui ne peut plus se refermer. Le vide galope vers moi, pressé de me serrer dans ses bras tel un vieil ami à qui j'aurais manqué.

Katherina

Quand je suis partie de l'appartement hier matin, jamais je n'aurais cru que la journée du lendemain se finirait de cette façon.

Je contemple Sybil sur les genoux de Chris tandis qu'ils échangent leurs salives. Je suis pétrifiée et mon cerveau refuse de croire les informations que mes globes oculaires leur envoient.

Je dois faire un cauchemar.

Depuis son dernier texto... je n'ai pas revu Chris. Ni le soir en rentrant. Ni le matin même. Injoignable au téléphone. J'ai bien contacté Jo... qui est resté évasif, avec cette détestable intonation désolée dans la voix. À croire que Chris s'était tout simplement évaporé. Pat n'avait également aucune nouvelle de son rejeton jusqu'à ce soir. C'est en croisant son regard peiné que j'ai compris qu'un truc n'allait pas, et ce fameux « truc » était précisément assis sur *mon* petit copain.

Pourquoi ?

Cette question s'agite dans mon pauvre esprit comme ces vieux écrans de veille pourris qu'il y avait à une époque. Elle m'empêche d'ailleurs de bouger, de respirer normalement, de penser avec efficacité.

Putain !

Il y a une sorte de venin froid qui se glisse dans mon corps ; il s'insinue dans chaque veine, s'étale pour ensuite atteindre entièrement le membre, les uns après les autres. Un peu comme ces dominos dès que vous touchez le premier : les suivants tombent sous le contact du précédent. Mon corps est une ligne de dominos.

J'étais morte d'inquiétude. Je n'ai pas dormi de toute la nuit. J'ai harcelé Jo, le seul ami de Chris dont j'aie le numéro. J'ai harcelé sa mère qui s'est montrée d'une patience exemplaire, m'expliquant que cela arrivait parfois, quand Chris avait trop de pression, il disparaissait pour revenir dans un piteux état. Oui, de là où je me trouve, même si quelques clients du *Pandémonium* me bousculent, trop ivres pour tenir sur leurs foutues jambes et respecter la loi de la gravité, je vois bien qu'il a une barbe plus fournie que d'habitude. Mais voilà, ce n'est pas « piteux » qu'il est, avec la bouche de cette pétasse blonde collée sur la sienne.

J'arrive enfin à remuer. Peut-être que mon corps a décidé de se passer de ma cervelle, constatant à quel point cette dernière est engluée dans un marasme d'émotions intenses, incapable de prendre une fichue décision des plus simples, comme mettre un pied devant l'autre.

C'est Erik qui me repère le premier. Il écarquille les yeux pour donner de frénétiques coups de coudes dans les côtes de Chris. J'arriverais peut-être à apprécier le comique de son expression si je n'étais pas directement impliquée dans la situation.

Venir ici... pour faire ça.

Est-il à ce point incroyablement stupide, ou cherche-t-il simplement la rupture ?

Lorsque je suis assez proche pour nouer mon regard au sien, voilé, lointain, je découvre qu'il est surtout « incroyablement » défoncé. Probablement l'alcool... la marijuana en option. Je ne perds pas de temps : je chope fermement Miss Blondie par la tignasse, au point où je peux sentir son scalp peroxydé crisser sous mes doigts. Quand elle couine misérablement, j'éprouve une divine satisfaction. Je la décolle des genoux de Chris, mâchoire crispée, muscles bandés. Elle n'a pas le réflexe de me frapper, juste celui de porter les mains à ses cheveux. Elle se met à me vociférer des insultes, peut-être même qu'elle a envie de me frapper lorsque je la relâche. Je pivote férocement sur moi-même et je dois avoir vraiment l'air effrayante car elle stoppe net ses récriminations suraiguës.

— Dégage.

Sybil ouvre et ferme plusieurs fois la bouche pour finalement s'enfuir avec toute la dignité dont elle est capable du haut de ses talons de dix centimètres. Une fois certaine qu'elle ne traîne plus dans le coin, les mains sur les hanches, je me tourne vers Chris, toujours avachi sur le canapé. Il esquisse un demi-sourire abruti d'alcool, sans ciller une seconde face à ma fureur.

— On peut savoir ce que tu fous ? ! Putain !

— J'passe du temps avec mes potes, lâche-t-il d'une voix pâteuse.

Mon regard glisse sur les mecs et les nanas qui l'entourent. Erik se tasse sur lui-même, se concentrant consciencieusement sur sa bière. Il n'y a pas de trace de Jo, ni de Benny.

— Tu lèches souvent les amygdales de tes potes, du con ? je grince, les yeux flamboyants de colère.

Chris s'humecte les lèvres tandis que ses paupières se plissent dangereusement. Je décide de ne pas me laisser perturber par le fait qu'il semble lui aussi furieux.

C'est le monde à l'envers.

— Allons discuter... dehors.

On dirait un ordre, mais j'ai eu l'intelligence de le formuler comme une requête. J'ai l'impression que quelque chose ne va pas. Depuis que nous sommes rentrés de l'hôpital... il y a un truc qui cloche chez Chris.

Il me jauge, la tête penchée sur le côté, comme s'il hésitait entre accepter ou m'envoyer bouler devant tous ses copains. Finalement, il se lève du petit canapé en cuir, lentement, sûrement pour ne pas perdre l'équilibre. Du bout des doigts, il me pousse doucement vers l'avant. Je le sens derrière moi. Proche au point que cela me picote de partout, et silencieux. Je déteste quand il est silencieux de cette façon.

Nous passons par la sortie de secours, ce qui nous donne accès à une sorte de cour un peu à l'écart du parking des clients. Parfait. Je me poste face à lui tandis qu'il s'adosse au mur pour s'allumer une cigarette. Il m'observe entre ses yeux presque clos. Le retour du tigre.

— C'était quoi « ça » ? je l'interroge froidement.

Il hausse un sourcil, une moue goguenarde aux lèvres, mais ne répond pas. Je sens que je vais disjoncter.

Sybil en plus... Merde ! Il me fait chier !

— Chris ! Si tu ne m'expliques pas ce qui se passe... Bon sang ! Tu me fais quoi, là ? Je n'ai plus eu de nouvelles de toi après ton dernier texto hier... Tout semblait aller bien, et là, je te retrouve avec Sybil sur les genoux en train de vous... !

J'ai crié. Je m'interromps illico. Je ne voulais pas crier. Je voulais rester calme, avoir une attitude très mature... le résultat est là : ça a lamentablement foiré et je ne ressemble à rien d'autre

qu'une petite hystérique qui tape sa crise de jalousie. Je ferme les yeux puis inspire profondément.

— Tu comptais me le dire quand ?

Je suis tellement surprise de l'entendre enfin parler que j'en sursaute et le contemple d'un air stupide, en clignant des paupières. Comme si un satané miracle venait de se produire sous mes yeux.

Je suis larguée puissance un million.

— Te dire quoi ?

Il aspire deux bouffées de sa cigarette pour aussitôt les souffler de manière bruyante.

— Ne joue pas les putains d'innocentes ! J'ai lu la lettre !

Mais de quoi est-ce qu'il parle ?

— Quelle lettre ? !

Il jette rageusement son mégot puis passe une main tremblante dans ses cheveux. Je le contemple, fascinée par ce simple geste. Je n'y peux rien. Il a sur moi cette espèce de pouvoir magique qui devient chaque jour plus puissant. C'est effrayant. Plus je suis proche de lui, plus mes sentiments paraissent s'enraciner jusque dans ma chair. Ça ne me donne pas des ailes... ça me terrorise. Ça me rend dépendante.

Chris m'adresse un regard noir.

— La lettre qui annonce que tu te casses. Je t'ai donné la possibilité de ne pas t'engager, Kate, de fuir, je t'ai... bordel ! Je t'ai repoussée si fort que j'en avais mal au bide ! Tout ça pour quoi ? POUR QUOI ! Tu m'abandonnes ! Je n'ai jamais fait partie de tes plans d'avenir, hein ? Normal, si j'étais à ta place, j'évitais de m'y inclure !

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes ! je hurle, les poings serrés.

— Tu ne devais pas m'abandonner ! PAS TOI !

Il crie, lui aussi.

— Mais je ne t'abandonne pas, merde !

Soudain, avant que j'aie le temps de comprendre qu'il s'avance dans ma direction, il est sur moi. Il serre fort mon visage entre ses mains puis m'embrasse avec une telle fureur que nos dents s'entrechoquent. Ses lèvres sont dures ; il n'y a aucune tendresse dans ce baiser. C'est punitif, et colérique... et passionné. Chris ne m'a jamais embrassée de cette manière.

Je tente de le repousser parce que ce n'est pas une solution. Mais il ne me laisse pas faire. Ses doigts oublient mon visage pour saisir mes poignets tandis que sa langue se crée sa propre route jusqu'à la mienne. Il gémit. Pas de plaisir, non, ça ressemble davantage à de la tristesse, ou à je-ne-sais-quoi qui possède la même douleur. Il a un goût d'alcool et de cigarette.

Il éloigne à peine sa bouche pour souffler :

— J'ai cru que tu arriverais à m'aimer vraiment, même si je ne suis bon pour personne.

Ses yeux sont fermés ; impossible d'y décrypter ce qui se passe dans sa tête.

— Je ne sais pas de quoi tu parles, Chris... Quelle lettre ? Pourquoi penses-tu que je t'abandonne ? C'est... c'est impossible.

Un drôle de sourire incurve ses lèvres. Le tigre. Encore lui. La pression de ses doigts se fait moins forte.

— J'ai envie de te...

Mais il ne termine pas sa phrase, il se contente de s'écarter de moi pour farfouiller dans la poche de son jean. Il en sort une feuille de papier froissée, chiffonnée comme s'il l'avait réduite en boule pour ensuite la déplier. Lorsqu'il me la tend, je l'accepte et la lis.

Je comprends mieux.

— Chris... C'est une demande que j'ai faite avant de te rencontrer... bien avant les vacances d'été, même.

Il reste brièvement silencieux avant de m'interroger :

— C'est où, Cassino ?

Son timbre est rauque. Je lève les yeux vers lui.

— En Italie. C'est une université italienne.

Chris affronte enfin mon regard afin d'y chercher quelque chose, sûrement la vérité.

— Tu ne vas pas y aller, alors ?

Une boule se forme aussitôt dans ma gorge. Je ne peux pas lui répondre par l'affirmative, parce que je ne sais pas. Il s'agit de mon futur... de ma vie d'adulte. J'ai besoin d'y réfléchir sérieusement. Mon silence lui tire un ricanement amer et, sans un regard pour moi, il se dirige vers la porte de secours du *Pandémonium*.

— Chris ! je l'appelle.

Son unique réponse est de lever la main en l'air, comme pour me prier de la boucler ou de le laisser tranquille.

Qu'est-ce qu'il se passe ? Pourquoi les choses ont tourné ainsi en moins de quarante-huit heures ?

Je bosse correctement mais je dois avoir l'air d'un robot. J'évite un maximum Paty et je ne cesse de jeter des coups d'œil furtifs vers la table de Chris alors que ce dernier m'ignore. C'est très étrange... j'ai l'impression que nous avons rompu sans l'avoir fait. Je ne veux pas rompre avec lui. Je ravale la douleur que cette idée provoque et manque m'étouffer avec.

— Ça va ?

C'est Jaze. Il a posé la question sans me regarder, tout en préparant la commande pour l'une des tables.

— Ouais.

Je ne vais certainement pas discuter avec lui de mes problèmes de couple. Nos échanges verbaux ne sont jamais allés plus loin que « salut » et « bye » et cet état de fait me convient très bien.

— On dirait pas.

Il insiste, toujours sans même lever le nez du plateau qu'il garnit avec une rapidité agile. Cette fois-ci, je ne réponds pas, je l'observe juste. Jaze est ce qu'on pourrait appeler un « canon », quoiqu'un peu trop maigre à mon goût. Il semble très gentil et doux malgré ses nombreux tatouages, pas comme Chris. Il me fait penser à un chiot accro aux câlins. Chris, c'est un tigre faussement paresseux qui peut vous sourire un instant, pour vous dévorer la seconde suivante.

— C'est rien.

Le sujet est clos. Du moins pour moi, mais Jaze s'arrête de travailler puis ose enfin planter ses yeux dans les miens. Il semble irrité mais ne pipe mot, se contentant de me rendre mon plateau, et je l'en remercie d'un bref hochement de tête. Il crève d'envie de dire quelque chose, je le vois bien, cependant, il se retient et je dois dire que je préfère.

Je vais servir la table qui jouxte celle de Chris. Je suis soulagée que Sybil ne soit pas revenue à l'attaque ; je n'aurais vraiment pas supporté de l'observer encore une fois se laisser embrasser par cette pétasse.

Je dépose le cocktail coloré aux jeunes filles et les bières aux mecs. Pendant que je me penche, je remarque que l'un d'eux louche sur le décolleté de mon top. Un autre vêtement oublié par ma sœur Mel et qui me permet de jouer la serveuse d'un bar dansant de tatoués. Nos yeux se croisent. Il rougit et détourne la tête le premier. Sa réaction m'apaise ; je passe donc l'éponge, au sens propre comme au figuré.

Quand je me retourne, c'est la claque. Chris me fixe d'un regard brûlant, presque haineux. Erik semble lui parler mais son attention, durant un moment, est concentrée sur moi. Nos regards se lient, s'attachent, se cherchent. Lentement, il porte le goulot de sa bière à ses lèvres.

Puis ce sourire carnivore, celui du tigre, revient hanter ses lèvres parfaites. Parce que Chris a une bouche parfaite qui place ses baisers au rang de drogue dure.

J'ai souvent l'impression qu'il m'intoxique... sensation qui empire lorsque je le sens loin de moi. Paradoxal et incompréhensible.

Cette bouche parfaite forme des mots, une phrase, mais rien d'audible. Je fronce les sourcils. Il sourit une nouvelle fois, cependant ses prunelles grises brillent désormais d'un éclat froid, impitoyable. Il réitère et là je saisis le sens de cette phrase prononcée de manière muette : « J'ai envie de te baiser ». Je rougis. Chris ne m'a jamais parlé de cette façon pour évoquer nos relations intimes. J'y voyais une forme de respect, parce que, j'ai beau être une petite dure à cuire, il n'en reste pas moins qu'avant lui, j'étais vierge. Il semblerait qu'il ne va plus se donner cette peine et quelque part, ça me blesse... peut-être encore plus que s'il m'avait insultée.

Je me détourne vivement, mais pas assez rapidement pour ne pas entendre son rire dur, qui se plante entre mes omoplates pareilles à la pointe de flèches empoisonnées. C'est comme si j'étais devenue une cible pour lui, presque une ennemie qu'il faut détruire. Merde. Là, j'ai vraiment envie de pleurer.

Je me précipite dans le petit local réservé au personnel et, Dieu merci, il n'y a pas âme qui vive dans la pièce. Je tourne le loquet puis m'adosse au pan de bois.

Est-ce que je pleure ?

Je ne sanglote pas, mais quelque chose de mouillé roule sur mes joues, alors, oui, je dois pleurer, aucun doute.

Quand je quitte la salle, j'ai quasiment l'air normale, hormis mes yeux légèrement brillants et rougis. Un coup d'œil vers sa table me suffit pour constater que Chris n'est plus là. Je me retiens de me jeter sur mon téléphone pour lui envoyer un texto médiocre et désespéré. Un sursaut de fierté ? Ouais, probablement.

Je termine ma nuit en esquivant Paty. Pour deux raisons, principalement : la première, je ne veux pas la mêler à cette histoire. C'est ma patronne et la mère de Chris. La seconde prolonge celle-ci : je ne veux pas qu'elle joue les arbitres ou qu'elle se sente obligée de prendre parti.

Jaze me propose de me raccompagner ; je refuse poliment sans le regarder dans les yeux. J'ai envie d'être seule et la conversation que, visiblement, il meurt d'envie d'avoir avec moi est très loin de me tenter.

Le petit banc de bois de l'arrêt du bus est froid. Mon haleine forme de la condensation. Il n'y a personne d'autre derrière cet abri en Plexiglas. Je rabats la capuche de mon sweat sur ma tête, non sans avoir planté les écouteurs de mon MP3 dans mes oreilles. Il fallait que la première chanson soit d'une affreuse tristesse ; ça me déprime dix fois plus.

Je me demande si Chris va rentrer à l'appart'. Je me demande si je dois l'appeler ou lui envoyer

un message. Si je dois insister. Faire le premier pas, ou si, au contraire, ça risque de le saouler et le braquer. Décidément, je ne suis pas douée pour les relations amoureuses. Je ne suis même pas en colère qu'il ait ouvert mon courrier, mais étant donné sa réaction, j'aurais souhaité qu'il s'abstienne. Clairement.

Un vrombissement familial précipite les battements de mon cœur. Je retiens, l'espace d'une seconde, ma respiration. C'est la Pontiac. Je suis stupidement heureuse. Il la gare, sans arrêter le moteur, à l'emplacement destiné au bus mais je m'en fous. Ça veut dire qu'il rentre ou qu'il veut discuter, résoudre le problème... c'est un signe, un bon. Enfin, je l'espère.

Il sort de la voiture puis se dirige vers moi sans me regarder. Quand il s'arrête, je dois pratiquement me tordre le cou pour voir son visage. Nos yeux se croisent un court moment ; il attrape mon sac à dos puis lâche :

— J'te ramène.

Sa voix a un petit quelque chose de bourru, néanmoins, je n'y décèle aucune tendresse.

J'obtempère sans essayer de me la jouer fille contrariée qui boude, parce que c'est simple : je préfère mille fois effectuer le trajet dans sa voiture à ses côtés, que dans un bus vide.

Il attend que j'aie bouclé ma ceinture pour démarrer en trombe, se fichant éperdument de l'éventuelle présence des flics dans les environs. Je prends sur moi pour ne pas le dévisager. Je dois ça encore à un brin d'ego qu'il me reste.

— J'aimerais savoir si tu vas te casser dans ce bled... en Italie.

Là aussi je n'ose pas le regarder.

— Je n'y ai pas encore réfléchi, Chris.

— Tu ne peux pas me donner une réponse ? Oui ou non ? Concrètement, qu'est-ce qui t'empêche de partir là-bas ? Tu l'avais prévu, non ?

Toi.

— Toi.

Le changement de vitesse se fait douloureux pour la boîte de sa Pontiac.

— Alors, reste. Tu peux très bien réussir tes études ici. Je te préviens, les relations longue distance, c'est nient. Ma femme, c'est à mes côtés qu'elle est. J'ai besoin de toi, de te toucher quand j'en ai envie. De te parler, de te regarder... que tu sois dans mon lit. Je n'ai jamais voulu me coltiner une petite copine. Tu es la première pour qui je tente l'expérience, parce que, crois-moi, ça me convenait très bien avant, de juste baiser à droite à et gauche.

Je me tasse sur le siège passager.

— Je le sais très bien, ça.

Ma voix est aussi petite que moi, et là, tout de suite, je voudrais disparaître.

Chris profite d'un cédez-le-passage pour demander, tendu :

— Alors ? Tu restes ou tu pars ?

J'ai envie de hurler que je reste, mais quelque chose m'en empêche. Je ne sais pas ce que c'est, c'est juste lié à la peur..., vaguement. Ou au désir de faire ce voyage, de tenter cette aventure. Un truc moche et égoïste.

— Je n'en sais rien..., je souffle.

Chris frappe le volant du plat de sa main intacte. Mes yeux se posent sur le bandage de l'autre, et le peu que j'en distingue me signale qu'il devient urgent de le lui changer.

— Merde ! Kate ! Mais merde, à la fin ! Tu sais quoi au juste ? « Je sais très bien », « Je ne sais

rien » ! Tu te fous de ma gueule, en gros, non ?

— Non ! Mais comment veux-tu que je prenne ce genre de décision aussi vite ? Ce n'est pas comme si cela faisait des années que nous étions ensemble ! Essaie un peu de me comprendre !

Chris ricane.

— Ouais, donc ton amour pour moi se mesure en temps, c'est ça ? Si ça faisait dix ans qu'on était ensemble, tu ne te poserais même pas la question ! Comment veux-tu qu'on y arrive, à ces putains de dix années, si tu te barres au bout de deux mois ?

D'une certaine façon, il a raison... mais moi aussi. C'est complètement dingue d'en arriver là. Il redémarre brutalement la voiture.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. C'est juste que...

— Que ? Que quoi ? Tu n'as pas idée de l'effet que ça me fait... à quel point ça me rend dingue de savoir que tu peux partir du jour au lendemain à des milliers de kilomètres. Je refuse, Kate. J'te préviens... je ne vais pas me montrer compréhensif, genre... rien à foutre, ouais ! Tu as accepté de compter pour moi, alors assume-le jusqu'au bout. C'est tout ou rien. Je suis comme ça.

— Cet échange d'étudiants va m'ouvrir des portes pour mon avenir ! Ça n'a rien à voir avec mes sentiments pour toi !

Nous arrivons enfin au parking de l'immeuble. Je suis nerveuse à l'idée qu'il me dépose juste, pour immédiatement s'en aller après. Je récupère mon sac en tremblant puis m'extrais de la Pontiac. Quand Chris coupe le moteur, je pousse un soupir de soulagement. Par contre, quand il claque violemment sa portière, je sursaute et je sens mon front se plisser.

Sans m'attendre, il fonce vers le hall d'entrée, me forçant à courir à petites foulées pour le rattraper. Même si la cabine de l'ascenseur est plutôt étroite, nous arrivons à nous tenir le plus éloigné possible l'un de l'autre. Chris semble tendu de la cime de ses cheveux à la pointe de ses orteils.

Une fois le seuil de l'appartement franchi, il ôte rageusement sa veste pour la balancer sur le sofa.

— Je voudrais t'aider à changer ton pansement, Chris.

Il pivote sur lui-même pour m'adresser un long regard noir de colère, comme si je venais de l'insulter.

— C'pas ton problème, l'état de ce con de pansement !

— Si !

Je viens de crier. Soudain, l'ambiance change brutalement. De la fureur, du désir et encore bien d'autres choses qui la rendent aussi palpable qu'un mur de béton armé. C'est complètement absurde comme réaction, mais je cours direct pour m'enfermer dans la chambre et lui, en simultanément, saute par-dessus le canapé pour me poursuivre. Il a tout du fauve qui traque sa proie, et là, sa proie, c'est moi.

Je sais qu'il ne me fera aucun mal, mais un seul regard sur lui m'a fait comprendre ce qu'il voulait, là, en cet instant précis. Une chose que je ne suis pas d'humeur à donner.

Je n'ai pas été assez rapide, ou bien c'est Chris qui est trop véloce. Résultat des courses ? Je suis allongée sur le lit tandis qu'il pèse de tout son poids sur moi, sans m'épargner, me bloquant les mains au-dessus de ma tête.

— Tu me rends complètement dingue !

Il vocifère et je perçois de la douleur dans le son de sa voix.

— Bouge de là, Chris !

— Non ! Je veux que tu m'écoutes !

— Tu ne veux pas que je t'écoute, tu veux que je t'obéisse !

— Ouais ! Putain ! Ouais ! Sale gamine !

Sa bouche sur la mienne et mon cerveau oublie tout. Je n'arrive pas à savoir qui gémit le plus fort de nous deux : lui ou moi ?

Sa langue m'envahit pour me dominer. Je me rebelle et je tente de prendre le contrôle de ce baiser. Aussi incroyable que cela puisse être, c'est presque un bras de fer. Puis il détache ses lèvres des miennes, les yeux clos. Je contemple ses traits tirés et son teint légèrement livide en songeant qu'il reste toujours aussi beau. Même avec cette tête-là.

— Je vais te baiser, Bébé. Sans capote, te faire un gosse, et te lier à moi pour t'empêcher de m'abandonner.

Il a murmuré ces propos avec tant de tristesse... je sais très bien qu'il ne mettra pas sa menace à exécution. C'est juste pour me blesser, ou me supplier de rester.

Il s'écroule à mes côtés, les deux mains sur le visage.

— Tu mériterais que je le fasse, poursuit-il d'une voix étouffée.

— Arrête de dire des conneries, je murmure d'une voix absente.

Il ôte une main puis me laisse entrapercevoir une partie de son regard toujours obscurci par la colère.

— Ne me provoque pas pour vérifier si j'en suis capable ou non. Tu n'as pas idée de tout ce que je pourrais faire sans que cela ne me pose un putain de problème de conscience.

Sa réplique me déclenche un interminable frisson le long de la colonne vertébrale et je détourne les yeux la première.

— C'est quand même un procédé dégueulasse et un peu radical, non ? je lance avec une pointe d'amertume.

— Je suis un mec radical.

Mes épaules se raidissent.

— Alors... c'est ça ? Si je décide de faire cette année en Italie... c'est fini entre nous ?

Un petit silence accueille mon bref résumé de la situation. Ou plutôt du chantage qu'il est en train de me faire.

— Oui.

Il se redresse presque d'un bond pour ensuite errer sans but précis dans la pièce. Finalement, il s'arrête, pivote vers moi, le regard perdu, lointain. Il secoue la tête puis sort en claquant la porte derrière lui.

Je n'arrive toujours pas à y croire. Même là, le regard rivé à ce minuscule studio vide que seuls quelques-uns de mes cartons habillent. Chris m'a donné trois semaines pour trouver un autre endroit où habiter. Trois semaines durant lesquelles je ne lui ai pas parlé, ni même entraperçu, et pour cause : il a dormi chez Jo. Cela s'est passé à une telle vitesse. Cette cassure a été trop brutale pour que mon cœur, ou mon cerveau, s'y habitue réellement. Il ne m'a pas affrontée pour me l'annoncer ; deux heures quarante minutes après notre dernière discussion, ou plutôt, notre dernière dispute, il m'a téléphoné pour me demander de partir. Sa voix était tellement... tellement « pas lui ». Froide, impersonnelle, si... « mécanique ». J'ai eu la terrible impression d'étouffer en l'écoutant parler. Je crois avoir répondu, chaque fois, par un seul mot : « d'accord », « oui », « non », « bye ». Enfin,

difficile à dire, ce moment demeure encore flou dans mon esprit. L'unique chose qui est restée d'une incroyable netteté, c'est cette douleur intolérable dans ma poitrine. Tous les romans, tous les films, toutes les chansons sur le sujet ont ridiculement raison : un cœur brisé, ça fait mal. Mal aux limites du supportable. J'avais réussi à tomber amoureuse et tout cet amour s'était retrouvé trop vite sur le bûcher de la discorde pour y finir brûlé vif.

Je me demande si je vais finir par réaliser, ou si je vais continuer à respirer, marcher, manger sans y penser, machinalement, tout en n'étant pas vraiment là.

C'est curieux. Vraiment étrange cette capacité à exécuter les tâches quotidiennes, ou vivre, tout simplement, mais avec cette perpétuelle sensation de n'être qu'une coquille vide ; une enveloppe faite de chair et de sang totalement inhabitée.

Je n'ai pas versé une larme. Je crois que, avec le recul, c'est ce qui me choque le plus. Amanda pense que c'est parce que je refuse de faire le deuil de ma relation avec Chris, elle a probablement raison... Enfin, j'imagine.

Durant ces trois semaines, je me suis démenée pour trouver un petit studio dont le loyer est raisonnable. Je jette spontanément un coup d'œil à l'écran de mon portable, c'est bientôt l'heure du dîner. Je vais devoir encore me sustenter dans un boui-boui miteux pour ne pas ravager mon budget.

Je suis au moins contente d'une chose : le fait que mon immeuble ne soit pas trop insalubre, même si mes voisins me font penser à des junkies ou des voleurs à la tire ; qu'il soit également sur le même trottoir que l'arrêt de bus.

Alors que je viens de m'asseoir sur l'un des sièges, les écouteurs de mon MP3 me diffusent du métal : je ne suis pas fan, mais hors de question de déprimer avec des balades dégoulinantes de tristesse.

Il fait déjà nuit et il pleut. J'observe, sans réellement les voir, les petites gouttes d'eau qui perlent sur la vitre. Dans le reflet de celle-ci, mon visage apparaît comme celui d'un fantôme. Trop pâle. Amaigri. Des yeux cernés. Je me détourne de ce triste spectacle pour fixer l'écran de mon téléphone. J'envoie un texto à Juliette pour savoir si tout va bien pour elle. J'ai bien deviné qu'elle commençait à fréquenter Jamie : elle est devenue plus coquette, plus souriante et a cet éclat qu'ont les personnes amoureuses et que je ne possède plus, c'est certain. Et surtout le détail qui ne trompe pas : elle parle de lui sans arrêt. Je souris. Je préfère ça. Je préfère la savoir en train de vivre sa vie que de la détruire. Juliette est bien trop jolie, bien trop douce et bien trop jeune pour se laisser flétrir sous le joug d'un dogme.

J'inspire une grande goulée d'oxygène, puis je la souffle doucement... Je la laisse filtrer progressivement entre mes lèvres, juste pour calmer un peu cette douleur qui m'étouffe.

Chris me manque. C'est terrible, parce que je lui en veux de me manquer autant. Si je ne l'avais pas rencontré, si je n'étais pas tombé amoureux de lui, je n'en serais pas là.

Le bus s'arrête enfin et j'en descends. Mon corps fonctionne tout seul, et heureusement, d'ailleurs : parce que mon esprit ne parvient plus tellement à se connecter à la réalité.

« *Chez Sancho...* » Burritos et enchiladas à moindre coût.

Je contemple la devanture jaune vif du restaurant mexicain en ordonnant à mon satané estomac de ne pas se révolter trop bruyamment ; je l'entends presque gémir à l'idée de supporter ce genre de nourriture lors d'un énième souper.

Lorsque j'ouvre la porte, un bruit de sonnette annonce mon arrivée ; je lance un rapide coup d'œil aux alentours. La majorité des clients sont typés hispanique et me regardent brièvement. Cela fait

plusieurs soirs que je viens à la même heure, ils m'ont sûrement reconnue et ne font plus cas de ma présence sur leur territoire.

Je m'avance tranquillement vers le comptoir, là où un homme d'une trentaine d'années à la peau mate, vêtu d'une veste de cuistot au blanc douteux, et un filet noir sur la tête, me fixe pour prendre ma commande. Après une salutation de rigueur, je lui débite le nom du menu que j'ai choisi, à emporter, évidemment. Il acquiesce et s'éclipse en cuisine sur laquelle j'ai une vue imprenable depuis l'endroit où je me trouve.

La sonnette retentit dans la pièce exigüe, mais je m'abstiens de me retourner pour détailler les nouveaux arrivants, parce que je me fiche bien de qui vient dans ce modeste temple à la gloire du chili.

— Kate ? murmure une voix que je reconnais trop facilement.

Je sursaute puis me fige.

Non.

— Kate !

Je pivote sur moi-même avec une lenteur que j'imagine un brin dramatique, comme dans ces films qui abusent des ralentis. Ma respiration est subitement anarchique et la douleur... plus intense.

Non ! Non !

C'est bien Chris et, ce qui me rassure dans l'immédiat, là, c'est qu'il paraît encore plus choqué que moi. Nos regards se lient, se cherchent et s'examinent l'un l'autre. Il y a une forme d'avidité dans ce geste. Il a maigri. Sa barbe est plus fournie. Lui aussi semble mal en point. Je ne sais pas si cette constatation doit me réjouir ou non. Trois semaines... trois semaines. Cela peut être long, apparemment. J'ai l'impression, en cette seconde précise, que cela équivaut à un siècle.

Mes yeux s'arrachent difficilement de sa personne pour glisser vers celui qui se tient à sa droite : c'est Jo. Il me fait un discret signe de tête et un sourire maladroit étire sa bouche. Mon face-à-face avec son meilleur ami a l'air de le troubler. Mon regard revient aussitôt à l'objet de tous mes dysfonctionnements physiques et mentaux. On peut bien parler de « dysfonctionnement » puisque plus rien ne marche comme avant... avant « lui ». J'aimerais qu'il prenne ses responsabilités. Qu'il s'excuse de m'avoir brisé le cœur par téléphone, par exemple. Je pense que ce serait un excellent début, surtout concernant ce fameux « deuil » qu'a évoqué Amanda.

Nous restons plantés là, à seulement deux mètres de distance, incapables de savoir ce qui est le mieux : fuir ou s'ignorer. Visiblement, Chris n'a pas opté pour le second choix, alors il ne me reste plus que le premier.

Le propriétaire du restaurant m'interpelle et je me tourne instinctivement vers lui : mon repas tient dans un petit sac plastique blanc. Je lui souris gauchement tout en tendant deux billets, puis l'observe chercher de la monnaie sur lui sans cligner une seule fois des paupières.

Dépêche-toi ! Mais dépêche-toi !

Enfin il me rend quelques pièces que j'enfourne précipitamment dans la poche arrière de mon jean. Tout en prenant soin de baisser un maximum la tête, les yeux rivés au carrelage à la propreté toute relative, je fonce vers la porte d'entrée, près de Chris. Chris qui est responsable de mon cœur en miettes. Chris que je vais devoir éviter alors qu'il se tient quasiment sur le seuil.

J'ai la bouche sèche, le pouls affreusement rapide et la tête qui bourdonne.

Quand l'air humide et frais m'entoure, un sentiment de soulagement m'offre une faible accalmie, mais hélas, de courte durée ; je devine trop facilement à qui appartiennent les doigts qui viennent de

me saisir l'avant-bras.

— Attends !

Je me pétrifie. Encore. J'ai presque pitié de moi. Je ferme les yeux plus longtemps que nécessaire en essayant vainement d'amasser les débris de mon esprit éparpillés dans ma boîte crânienne. Question de survivre à cette rencontre, question de réussir à échanger quelques bribes de conversation avec lui. Je me tourne puis secoue le bras assez fort pour l'inciter à me lâcher. Ses prunelles grises se posent instantanément sur sa main, celle qui m'encercle, et enfin il réalise. Il me libère vivement pour se frotter la paume sur sa cuisse. Je pince les lèvres pour me retenir de sourire, un sourire qui n'aurait rien de joyeux ou d'amusé, mais qui serait plutôt un signe précurseur d'hystérie, parce que, pour un peu, je pourrais croire qu'il est nerveux à l'idée de me parler.

Chris ? Nerveux ? Tu débloques, ma pauvre amie !

De nouveau, nous nous scrutons mutuellement en silence. J'attends qu'il commence le premier.

— Tu as maigri.

C'est tout ce que tu trouves à me dire ? Vraiment, Chris ?

— Je peux te renvoyer le compliment.

Ma voix contient assez de venin pour anéantir une armée de mangoustes. Ses prunelles grises, autrefois affûtées comme des lames, sont désormais ternes, et me fuient. Il passe les doigts dans ses cheveux, les emmêlant un peu plus dans une coiffure déjà hirsute.

— Mel m'a dit que tu avais trouvé un appart...

Sa grimace m'étrangle le cœur. C'est tellement « lui », cette mimique à la fois séductrice et facétieuse, mais là, y'a un parfum de malaise, de tristesse. Je crois que c'est cela qui m'étreint à ce point. Je cherche ma salive. Je ne sais pas où cette idiote est partie, mais si je veux pouvoir parler et non croasser, ça serait bien qu'elle revienne dans ma bouche. J'opine en réponse. Il rive soudain ses yeux aux miens et un éclat particulier illumine son regard :

— C'est où ? Près d'ici ? Tu veux que je te raccompagne ?

Je reconnais cette fébrilité qui l'agite en cet instant ; j'en ai une identique qui fait trembler mon corps de l'intérieur.

— Pourquoi ? Pourquoi est-ce que tu voudrais faire une telle chose ?

Les lèvres de Chris s'ouvrent, s'écartent avec la ferme intention de prononcer des mots, peut-être même une phrase, je le vois bien, mais finalement, il les scelle sans rien dire. Une grimace déforme les miennes, et cette dernière doit clairement afficher mon amertume.

Je le contemple. Il flotte un peu dans ses vêtements. Il émane de lui une forte odeur de cigarette et d'alcool, ce qui ne fait aucun doute quant à son activité principale lorsqu'il ne travaille pas pour Ronan.

— Tu as raison... C'est complètement con de ma part. Je serais tenté de me la jouer *stalker*.

Après un ultime échange visuel, ses yeux plongés dans les miens, je me détourne de Chris sans ajouter quoi que ce soit. Que pourrais-je bien lui répondre ? C'est lui qui est à l'origine de ce stupide ultimatum nous faisant souffrir tous les deux.

C'est toi qui as voulu ça... pas moi ! Alors cesse de me regarder avec cet air perdu et triste !

— Kate !

Je stoppe et soudain, je la perçois : la pluie.

— Kate ! Reste avec moi ! Promets-moi de rester et... et on pourrait... Kate. Kate ! Je ne vais pas bien... pas bien du tout.

Sa voix s'éteint, ou alors c'est le bruit que provoque la pluie en s'abattant sur nous, je ne saurais le dire. Je viens à peine de m'éloigner de lui, mais je me tourne quand même. Je ne peux rien y faire... C'est Chris.

— Il y a... je crois, qu'il y a quelque chose de cassé, Chris.

Pas plus d'une ou deux secondes ne s'écoulent avant qu'il ne hurle :

— Quoi ? Je ne t'entends pas !

Je pince les lèvres pendant que ma veste à capuche s'alourdit, détrempée. L'eau me dégouline partout sur le visage au point où la silhouette de Chris en devient floue et je m'écrie à mon tour :

— Je dois partir !

Je n'en ai pas envie. Je voudrais me précipiter pour retrouver la chaleur de ses bras, mais voilà, ce n'est pas possible. Ce qu'il désire, je ne me sens pas capable de le lui donner sans avoir le sentiment de me sacrifier.

Une fois encore je me détourne. Il ne cherche pas à me rattraper, parce qu'il doit savoir, au fond de lui, il sait ce que j'ai tenté d'exprimer, mais quand il hurle mon prénom, une émotion se brise dans ma poitrine. Chris ne s'arrête pas, il m'appelle encore et encore. Je continue à marcher en direction de l'abri de bus. Malgré le chant tonitruant de l'orage, je l'entends. Sa voix résonne partout, jusque dans mes tripes et là, là je comprends. Je n'ai pas besoin de vérifier la nature de ce sentiment qui s'est défait en une multitude de petits morceaux aussi coupants que du verre. J'ai compris.

Je pleure.

Je pleure enfin.

Chris

Je n'arrive à rien faire d'autre que la regarder s'éloigner de moi. Mes pieds sont englués au sol comme si le goudron était subitement devenu du sable mouvant m'empêchant d'esquisser le moindre mouvement. Je ne sais pas ce que j'ai cherché à faire quand je l'ai reconnue. Peut-être aurai-je dû l'ignorer, mais je m'en suis retrouvé incapable.

Je n'ai pas réfléchi, c'est juste que... Une partie de moi la hait tandis que l'autre... putain ! L'autre gît sur le sol et se vide de son sang.

Tout ce néant. Un foutu trou noir. Je voulais qu'elle parte, mais voilà, sans elle, il n'y a plus rien.

— Hey... Ça va ?

C'est Jo. Je le repère seulement du coin de l'œil, parce que mon regard reste rivé à la silhouette qui disparaît de ma vue, sous la pluie battante.

— Chris, tu as remarqué qu'il tombe des cordes ? insiste mon ami.

— Je ne vais pas bien, Jo.

Ma voix n'est qu'un murmure inaudible. J'ai froid. J'ai tellement froid. Il faut que je me réchauffe, que je boive un verre... n'importe quel alcool fera l'affaire.

— Ça ne va pas s'arranger en restant sous la flotte.

Alors que Jo se poste face à moi, je lui attrape brutalement les avant-bras pour planter mes yeux dans les siens.

— Tu ne comprends pas ! Je ne vais pas bien, pas bien du tout !

À l'expression qu'affiche son visage, je perçois qu'il est largué puissance mille. Il s'essuie du dos de la main l'eau ruisselant sans cesse sur sa figure.

— Écoute, Chris... Tu vas rentrer avec moi, là, te mettre au chaud, ensuite je récupère le fric pour Ronan et on se tire au garage, d'accord ?

Je hoche la tête en tremblant, de plus en plus frigorifié, mais c'est curieux, je n'ai pas l'impression que ce soit à cause de la pluie nous dévalant dessus.

Je reste dans un coin de la salle, l'esprit perdu dans le vague. Je fais tout pour ne pas me repasser le film mental de ma rencontre avec Kate. J'ai tellement envie de boire que j'en ai des crampes à l'estomac. Mes doigts s'accrochent au tissu glissant et mouillé de ma veste, sans parler de mes dents qui claquent à faire un boucan infernal.

« Tu sais que personne ne peut rien pour toi, Chris. »

Personne... ouais.

« Mais toi, tu pourrais faire quelque chose pour elle... »

La protéger ?

« Oui, Chris. C'est cela. La protéger. »

Je sursaute. Jo a posé une main sur mon épaule et m'adresse un bref signe de la tête pour

m'inviter à le suivre à l'extérieur.

Une fois dans sa voiture, il la démarre puis met le chauffage à fond.

— Tu n'aurais peut-être pas dû te séparer d'elle de cette façon.

— J-j'aurais d-dû le f-faire co-comment ? A-avec des fl-fleurs ? je bégaie.

J'ai la chair de poule, des frissons, et suis secouée de spasmes. Je ferme momentanément les yeux, la mâchoire crispée.

Putain ! J'ai tellement froid !

— Je n'ai pas dit ça... Tu sais très bien ce que je voulais entendre par là. Mais regarde un peu de quoi tu as l'air, merde ! Une épave, mec ! Tu fais trop pitié !

Je lui jette un regard noir.

— Mer-merci ! T'es un vr-vrai po-pote, t-toi !

Il me renvoie la balle avec une œillade qui n'a rien à envier à la mienne, pour ensuite se concentrer de nouveau sur la route et la circulation qui nous entoure.

— On doit rejoindre Ronan chez lui. Il y a déjà Benny et Erik.

Je cherche Mel des yeux dans ce salon aux dimensions impressionnantes et ne la vois nulle part.

Ce n'est pas normal. Elle devrait être là.

— Alors... mon cher clebs, comment se porte ta petite protégée ?

Je l'ai bien entendu parler, sans avoir réellement écouté le sens de ses propos. Jo me file un coup de coude dans les côtes. Je me tourne machinalement vers lui, agacé. Il me désigne d'un discret mouvement du menton notre patron et enfin mon regard se pose sur lui. Ronan, assis sur son trône dans un costume noir probablement cousu sur mesure.

— Il te demande des nouvelles de Kate, me chuchote mon ami.

Il a la tête penchée pour que notre boss ne puisse pas lire sur ses lèvres.

Je sens mes paupières se plisser. Je ne tremble plus de froid, même si mes vêtements sont encore humides, simplement parce que la première chose que j'ai faite en entrant, c'est me servir un putain de verre de vodka.

— On n'est plus ensemble.

Au moins, maintenant, il lui foutra la paix.

Une grimace de requin déforme sa bouche.

— Quel dommage. Mon jouet est cassé, peut-être est-ce que je devrais emprunter celui de mon chien enragé, qu'en penses-tu ?

Son jouet est cassé ? Est-ce que... ? !

— Ce n'est pas mon « jouet ». Elle n'est plus rien pour moi.

Ronan hausse un sourcil.

— Vraiment ?

— Où est Mel, boss ? Je dois lui filer des affaires que sa frangine a laissées.

Il agite la main comme si des mouches lui tournaient autour.

— Partie je ne sais où, après... notre petite explication concernant le comportement que doit adopter une femme vis-à-vis d'un homme.

Franchement, ce n'est pas fait pour me rassurer et là, je crains le pire pour Mel. Sa mimique de squalle revient aussitôt incurver le pli de ses lèvres.

— Tu sais, Chris... il faut les dresser, ces putes. Si tu ne le fais pas, c'est la fenêtre ouverte à

toutes les dérives et au manque de respect. Je pense qu'elle était trop vieille...

Là, il secoue la tête, feignant d'être navré. Je serre les poings. Je m'attends au pire.

— ... je crois que je devrais les prendre plus jeunes. Du même âge que sa sœur, par exemple, termine-t-il.

Un éclat sadique fait luire ses prunelles et, sans réfléchir, je m'avance un pas dans sa direction. Je veux le frapper. Je veux voir couler son sang. Tout de suite.

Une main me retient.

— Ne fais pas ça, Chris. Il cherche à te provoquer, ne lui fournis pas une excuse.

Il va s'en prendre à Kate, c'est sûr.

Je pivote assez pour découvrir que c'est Benny qui m'empêche de me jeter sur Ronan comme je crève d'envie de le faire à cet instant. Le temps se fige pendant qu'un lourd silence se déploie tout autour de nous. Je décide subitement de sortir de la salle, accompagné par son rire satisfait. Une fois hors de la pièce, je frappe l'un de ses gorilles : le premier qui me tombe sous la main. Je ne sais plus qui je suis, et cela n'a aucune espèce d'importance. Tout ce qu'il reste à faire, c'est frapper. Frapper fort. Frapper encore. C'est tout ce qui compte.

— Il revient à lui.

Je reconnais la voix de Benny.

— Il n'est pas trop amoché cette fois-ci, non ?

C'est Erik.

— C'est parce qu'on est arrivés à temps.

Jo.

J'ouvre enfin les yeux. Je suis allongé sur le sol, sur la pelouse humide du jardin de Ronan. Ça sent une odeur d'herbe mouillée. Ce n'est pas désagréable. Il y a les visages de mes potes penchés au-dessus du mien. Ils sont un peu flous, par contre le ciel nocturne derrière eux, lui, est d'une netteté incroyable. Les nuages sont partis et il est facile de distinguer chaque étoile. Je ne suis pas très cultivé, mais je sais que certaines d'entre elles sont mortes depuis des centaines d'années alors qu'elles brillent encore sur cette toile sombre. Même mortes, elles continuent d'émettre cette scintillante lueur. Et si l'espoir, c'était ça ? Je veux dire, une lueur qui n'existe plus mais qui vit toujours ?

— Chris ? Tu vas bien ?

Mon regard se fixe sur Jo. Il semble tellement inquiet. J'essaie de sourire mais ça me fait mal.

Benny amène ses doigts près de mon nez pour les faire claquer. Je crois qu'ils pensent tous que je suis dans les vapes. Je pourrais rire de cette idée s'ils n'avaient pas tous cette expression anxieuse.

— Chris ? Chris !

Mes yeux retournent au spectacle de la voûte stellaire. J'aimerais toucher ces étoiles. Quel effet ça ferait ? Chaud ? Froid ? Je devrais peut-être lire des bouquins, apprendre des trucs... ouais, ça serait bien.

— Jo...

Ma voix n'est qu'un son rauque, mais tous se pétrifient en l'entendant.

— Ouais, mon pote.

— Je vais tuer Ronan.

Katherina

— Salut.

Alors que j'étais en train de chercher mes clefs, en identifiant cette voix, je lève les yeux pour découvrir Mel adossée à la porte de mon studio. Une exclamation horrifiée franchit le seuil de mes lèvres. Elle porte des lunettes de soleil mais ces dernières ne réussissent pas à cacher l'énorme œil au beurre noir et sa lèvre fendue sur un gigantesque hématome. Puis mon regard se baisse sur sa maigre valise et je devine immédiatement qu'elle cherche un endroit où se réfugier.

Nous avons beau ne pas nous entendre à merveille, c'est ma sœur. La fille de ma mère, et il coule dans ses veines le même sang que dans les miennes.

— Pousse-toi, je vais ouvrir.

Elle obéit tout en se raclant nerveusement la gorge. Je remarque la façon dont ses doigts serrent l'anse de son bagage ; ils sont presque blancs.

Une fois l'entrée déverrouillée, j'attends qu'elle pénètre à l'intérieur pour fermer derrière elle. Pour l'instant, il n'y a qu'un matelas dans un coin de la plus grande pièce de ce studio. Je le meublerai petit à petit, afin qu'il soit habitable pour Juliette, mais là, j'ai l'impression qu'il va falloir que j'investisse dans un second lit. Je ne peux pas laisser Mel retourner auprès de ce cinglé qui s'est défoulé sur elle comme sur un sac de frappe.

— Tu veux boire un café ? Un thé ?

— Ca-café, s'il te plaît.

Je la contemple longuement.

— Mel ?

— Ouais ?

— Tu peux enlever tes lunettes, ici. Je suis ta sœur. Tu n'as ni besoin de m'expliquer, ni me mentir ou me cacher quoique ce soit... j'ai compris.

Un silence oppressant étrangle les secondes qui s'égrènent jusqu'à ce qu'elle semble se détendre suffisamment pour ôter, avec des mouvements lents, la paire de lunettes aux verres fumés.

Je retiens inconsciemment ma respiration en la dévisageant. Son œil est violacé, injecté de sang, vraiment mal en point. Une flambée de haine, de rage se déverse dans l'intégralité de mon être : je voudrais tuer ce type de mes propres mains. Mes poings se serrent et je dois prendre sur moi pour ne pas hurler.

Je me détourne de ma sœur pour aller vers le coin cuisine. Il est minuscule, mais suffisant. Je prépare, avec des gestes tremblants de colère, le café.

— Tu peux te changer, si tu veux. Ce soir, on partagera mon lit et demain, j'irai acheter ce qu'il faut pour que tu puisses vivre ici.

— Kate, je...

Je pivote assez pour lui lancer un regard impérieux.

— Tu ne retourneras pas là-bas et je ne te laisserai pas à la rue, compris ?

Un pauvre sourire étire la partie intacte de sa bouche puis elle opine, les yeux pleins de larmes.

Je sens les miens me picoter.

— Va prendre une douche, Mel, je propose ensuite d'une voix plus douce. Ton café sera près d'ici là.

Lorsqu'elle disparaît dans la salle d'eau, mes doigts s'agrippent à la faïence de l'étroit plan de travail. J'inspire une longue goulée d'oxygène pour la souffler le plus lentement qu'il m'est possible de le faire. Cet exercice m'aide à gérer la douleur et les émotions trop intenses depuis que je ne suis plus avec Chris.

Chris...

J'ai terriblement envie de l'appeler. Lui parler. Entendre sa voix, même ne serait-ce que deux minutes.

J'éclate en sanglots. J'essaie du mieux que je peux de les retenir, alors ils surgissent hors de moi une fois sur deux. Ils ne font pas trop de bruits. Je m'apitoie rarement sur mon sort, parce que c'est vain, cela ne change rien aux problèmes, mais là, j'ai besoin de pleurer sur ce qu'est ma vie. Juste un instant. Pleurer parce que j'ai perdu Chris pour une raison que je trouve stupide. Pleurer sur le beau visage déformé de ma grande sœur, qu'on a battue. Ma mère disait toujours qu'elle était une princesse, que l'homme qui aurait le privilège d'être à ses côtés devrait en prendre conscience et la traiter comme telle. C'est horrible.

J'essuie vivement mes yeux du dos de la main, chassant du bout de l'index chaque trace de larme pour ensuite ouvrir le robinet d'eau froide et m'asperger vivement la figure. Ça me soulage un peu. J'inspire encore une fois. Je libère l'air contenu dans mes poumons. Je vais mieux. Je gère. Il faut que je gère de toute manière : il n'y a pas d'autre option.

Lorsqu'elle sort de la douche, elle porte l'un de mes bas de jogging et un de mes T-shirt. Je souris malgré moi, parce que quoi qu'elle se mette sur le dos, elle parvient à rester sexy. C'est Mel, après tout.

— J'ai des burritos. Tu vas manger un bout avec moi.

Nous nous installons sur le matelas posé à même le sol et je lui tends la moitié de mon menu qu'elle accepte pour commencer à manger silencieusement. Je fais de même. Assises l'une à côté de l'autre, nous mastiquons avec application chaque bouchée sans échanger un mot.

— Je... j'ai appris par Juliette... pour Chris et toi, Kate. Je... je suis désolée. C'est elle qui m'a indiqué où tu habitais.

Je ne réponds pas immédiatement, je préfère terminer d'avaler la nourriture épicée d'abord. Je prends une des serviettes en papier dans le sac en plastique pour m'essuyer rapidement la bouche avec.

— Tu n'as pas à être désolée. Ce n'est pas ta faute.

Soudain, elle cesse de manger et je sens son regard peser sur moi, alors je me tourne légèrement dans sa direction.

— Je pense que c'est mieux que vous ne soyez plus ensemble, lâche Mel pour fuir mes yeux la seconde suivante.

Je ne sais pas si je dois en rire, ou m'énerver. Après tout, ma relation avec Chris ne la regarde en rien et je pense, vu sa situation actuelle, qu'elle est plutôt mauvais juge sur le sujet. Mais je ne lui

rétorque pas cela ; je ne veux pas la blesser davantage.

Je me contente d'attendre qu'elle développe son idée. Par curiosité. Parce que j'ai envie de parler de Chris. Parce que, même si cela me donne un arrière-goût de bile dans la bouche, Mel doit savoir des choses sur lui que je ne connais pas.

— Il n'a plus été vraiment le même après la mort de David.

David. Encore ce type. Son ombre me poursuit depuis le début. Je garde le silence, mes yeux de nouveaux plongés dans les siens et elle comprend, sans que j'aie besoin de le formuler à haute voix, que je désire entendre la suite.

— David devait avoir un an de moins que toi lorsqu'il est mort. C'était un gosse livré à lui-même, qui traînait dans les rues avec une bande de potes débiles. Un jour, il s'est trouvé au mauvais endroit au mauvais moment et c'est Chris qui lui a évité des problèmes. Je n'ai jamais bien su ce qu'il voyait à travers ce gamin... peut-être lui, plus jeune. Bref, il l'a pris sous son aile et Ronan n'a pas craché sur de la main-d'œuvre gratos. David... David admirait Chris. Il représentait une figure de grand frère ou je-ne-sais-quoi, alors il le suivait aveuglément, partout. Tout le temps. Si Chris lui avait demandé : « Saute ! », David se serait contenté de demander de quelle hauteur avant d'y aller.

Mel s'interrompt l'espace d'un instant, pour laisser échapper un petit rire amer.

— Tu sais, Kate... Un soir, y'a ça quelques semaines, Ronan était complètement bourré et s'est mis à parler de Chris. David est venu sur le tapis. À l'époque, je veux dire, quand le gosse est mort, on n'avait que la version de Chris, et puis, quand tu connais un peu Ronan, ce n'était pas difficile d'y croire.

Mon poulx s'emballe. Je sens que ce que va me révéler ma sœur, c'est quelque chose de terrible.

— Explique.

Il y a de l'urgence dans ma voix. J'ai peur et je veux savoir... et en même temps, je ne le souhaite pas. Mel se met à triturer le reste de burritos qu'elle tient entre ses doigts, le regard perdu dans le vague.

— David voulait impressionner Chris, lui prouver qu'il était digne de lui, ce genre de connerie. Il a pris une livraison destinée à Chris. Ce dernier était déjà en mission dans une ville à deux heures d'ici... Ronan qui a accepté de le tester. Résultat : la livraison s'est mal passée et David est mort, tué par balles. Chris est persuadé que Ronan a profité de son absence pour l'envoyer direct à la morgue, juste pour le faire souffrir, lui. Que tout cela était prémédité. Et c'est vrai que lors de cette fameuse soirée où il n'arrêtait pas de jacasser sur Chris, il disait qu'il torturerait Chris jusqu'à la mort, que même s'il n'avait pas tué directement David, il aurait aimé le faire juste pour pouvoir savourer pleinement les conséquences de cette mort sur son clebs.

Je retiens ma respiration, juste une seconde de plus. Je veux être certaine de bien comprendre ce que Mel semble vouloir m'expliquer :

— Tu veux dire que Ronan n'a pas assassiné ce David ?

Ma sœur opine lentement.

— Il aime trop la main-d'œuvre gratuite pour commanditer le meurtre d'un petit bleu. Après la mort de David... Chris est devenu super anxieux et cent fois plus violent. Ronan s'en amuse parce que c'est un psychopathe : il enferme Chris dans une sorte de bulle menaçante afin de le regarder s'enfoncer dans la paranoïa.

Chris

— T'es pas sérieux, mec !

Ça fait vingt fois au moins que Erik crie cette phrase, alors que nous nous sommes retirés dans le garage où une odeur de peinture flotte dans l'air, dont les relents me filent mal au crâne.

Jo marche de long en large devant nous ; de temps en temps, il se passe une main sur le visage pour me jeter un bref coup d'œil. Au fond de lui, il sait que je ne blague pas, mais il semble refuser d'y croire. Je le comprends un peu, ça fait tellement longtemps que je me retiens, que je me contente d'obéir à ce type. Mais voilà, cette fois-ci, il menace directement Kate et ça, je ne peux pas le laisser faire... le laisser la blesser, physiquement ou autre.

Je suis étrangement calme depuis que j'ai pris cette décision, vraiment très calme. Curieuse sensation moi qui ai, habituellement, toujours cette colère tapie au fond de mes entrailles, prête à exploser à la moindre étincelle.

Benny me tend un sac plastique rempli de glaçons que je pose sur la partie douloureuse de ma main.

— Si tu veux vraiment lui faire la peau, comment est-ce que tu vas t'y prendre ? Chris... sa baraque est un putain de château fort ! s'exclame encore Erik.

Je ne réponds pas, parce que je suis toujours en train de réfléchir à ce problème. Sa dizaine de gorilles planqués dans tous les coins, son système de sécurité pour lequel il faut que nous soyons expressément attendus pour passer à travers. Et surtout, je ne désire pas les mêler à tout ça : Benny, Erik ou Jo. C'est mon problème.

— Je vais trouver une solution.

Voilà. J'ai enfin sorti des mots de ma bouche. J'ai enlevé cette camisole invisible qui m'étouffe chaque fois que j'entre en état de fureur incontrôlable. Les mots du médecin des urgences brûlent furtivement mon esprit.

Est-ce que je suis malade ? Suis-je réellement fou ?

Mes yeux fixent avec acharnement mes doigts abîmés.

— Chris ?

C'est Jo, mais je ne l'écoute pas. Tout ce que j'entends, c'est le vide. Cette entaille qui m'aspire, ou non, cette entaille qui m'éjecte et me pétrit dans tous les sens. Je suis encore ce sac ouvert dont les morceaux se répandent.

Je veux Kate. J'aimerais tellement qu'elle soit là, que ce soit elle qui me soigne comme elle seule sait le faire. Kate connaît la façon de le fermer, le sac béant que je suis parfois.

Katherina

Une semaine plus tard

Il y a tellement de bruits au *Pandémonium* que j'ai failli ne pas entendre la sonnerie de mon téléphone portable. D'habitude, je le mets sur vibreur quand je travaille, mais ce soir, j'ai oublié.

— Allô ?

J'appuie avec force une main sur mon oreille libre pour étouffer un peu cette ambiance sonore. Je n'ai pas pris le temps de regarder le nom de mon interlocuteur avant de décrocher.

— Kate...

Mon cœur s'arrête de battre. J'ai subitement l'impression que les clients évoluent tout autour de moi avec une lenteur surréaliste. C'est Chris.

— Chris ?

— Kate.

Je cherche à m'éloigner de tout ce boucan infernal : ce sont des rires mélangés à la musique, des bruits de verres qui s'entrechoquent et cela me rend à moitié folle. Des corps me bousculent ; j'ai l'impression d'être devenue une boule de flipper malmenée. Je peux à peine entendre sa respiration à travers l'appareil. Il semble essoufflé, comme s'il avait couru à perdre haleine.

— Kate, je... je crois que j'ai fait un truc moche, cette fois.

Mes pieds se retrouvent immédiatement cloués au sol. Les battements de mon cœur retentissent lourdement dans ma poitrine.

— Quel genre... ?

J'emprunte la sortie de secours qui donne sur le parking. Il est désert. Je tremble mais le froid n'y est pour rien.

— Qu'est-ce que tu as fait, Chris ? Chris !

Je perçois des bruits de fond. Il y a des cris. Des cris d'hommes. Des bruits sourds. De lutte ?

— Je... Ça va couper, Kate. Il y a des flics... du sang. Vraiment partout.

Sa voix vibre bizarrement. Pas comme s'il pleurait, plutôt comme s'il était sous le choc. La peur s'empare du réseau de mes veines pour y déverser un liquide glacé.

— Pourquoi les flics ? Mais où est-ce que tu es ? Dis-moi où tu es !

Soudain, c'est le silence. Il n'y a que les sons que j'entendais derrière ses propos décousus.

— Allô ! Allô ! CHRIS !

Chris

— Vous êtes en état d'arrestation. Vous avez le droit de garder le silence...

Mes yeux se baissent sur mon téléphone portable tombé par terre tandis que le flic me passe les menottes dans le dos et que je me tiens à genoux. Je ne lutte pas. Pas un mot ne sort de ma bouche.

— ... si vous ne voulez pas exercer ce droit, tout ce que vous direz pourra être utilisé contre vous. Vous avez droit à un avocat et si vous n'avez pas les moyens, un commis d'office par la Cour pourra vous représenter.

Il me relève si brutalement que le métal des menottes s'enfonce dans la chair fine de mes poignets. Mais je ne me révolte pas. Quelle importance ? J'ai protégé Kate. Ronan ne pourra plus jamais lui faire du mal. Ni à elle, ni à quiconque d'ailleurs. David est vengé. Ma mère est libre et c'est tout ce qui compte, au final.

— Vous avez compris ce que j'ai dit ? gueule le policier tout en me poussant hors de la maison.

Il y a des corps. Des meubles renversés. Du bruit. Des cris. Des personnes qui se débattent. Des flics qui courent dans tous les sens. Les gyrophares de leurs véhicules me caressent le visage, alternant les couleurs : rouge, bleu, rouge... c'est presque hypnotisant comme spectacle. Mes pieds n'avancent plus. Je reste planté là à contempler la danse folle de ces lumières.

— Est-ce que vous avez compris ce que j'ai dit ! réitère plus fort l'agent tout en me secouant.

Il est derrière moi et essaie de m'obliger à me remettre en marche vers l'une des voitures. Mon regard capte certaines choses, mais c'est assez flou, ou très lent. Tout se déroule au ralenti.

— Voulez-vous répondre à nos questions sans la présence d'un avocat ?

Je souris. C'est étrange d'être aussi calme dans un moment pareil. La main du flic se pose sur ma tête puis me guide à l'intérieur de l'habitacle de la voiture.

[affaire Kilmerski – Dossier OO987 A – Enregistrement du 3 mars 2015 à 2 h 34 AM par l'officier Desmond Gray]

— *Veillez décliner votre identité, je vous prie.*

— *Christopher Farwink.*

— *Votre adresse est bien : appartement 14, 116 Student Court ?*

— *Oui.*

— *Votre âge ?*

— *Vingt-deux ans.*

— *Êtes-vous marié ?*

— *Oui.*

— *Oui ?*

Le policier semble surpris.

— *Non. Je veux dire non. Je ne suis pas marié.*

— *Très bien. Christopher Farwink, reconnaissez-vous les faits suivants : reconnaissez-vous vous être rendu le samedi 3 mars 2015 au 227 avenue Coldon, à la maison de monsieur Ronan Kilmerski à vingt-trois heures quarante ?*

— *Oui.*

— *Reconnaissez-vous avoir tué monsieur Ronan Kilmerski de deux coups de couteau... un couteau de chasse type poing américain scorpion ?*

— *Oui.*

Bruit de chaises. Raclement de gorge.

— *Pouvez-vous nous expliquer la raison qui vous a poussé à commettre un tel acte ?*

— *C'était pour protéger.*

Petit silence.

— *Protéger qui ?*

— *Des personnes que j'aime.*

— *Pouvez-vous nous décliner leur identité ?*

— *Non. Elles n'ont rien à voir là-dedans. C'était ma décision, faites votre boulot sans.*

Nouveaux bruits de chaise.

— *Elles ? Ce sont des femmes ?*

Silence. Bruit métallique ; les menottes.

— *Je dois vous dire de leur foutre la paix dans quelle langue ?*

Silence.

— *Très bien. Depuis quand travailliez-vous pour monsieur Kilmerski ?*

— *Je ne sais pas. Je n'ai pas compté.*

— *Plus d'un an ? Deux ?*

— *Plus, ouais. J'en sais rien.*

— *Connaissez-vous la raison de la présence de certains membres du club nommé les... Blacks Angels sur les lieux du crime ?*

— *Non.*

— *Monsieur Farwink... ce club est classé comme faisant partie du crime organisé par nos services, il est inutile pour vous de nous mentir à leur sujet.*

— *Ils étaient là mais vous n'avez qu'à leur demander directement pourquoi, moi j'en sais rien.*

Soupir. Bruit de papier.

— *Vous ont-ils aidé à maîtriser le personnel de la sécurité de monsieur Kilmerski ?*

— *Non.*

— *Monsieur Farwink...*

Le policier semble perdre patience.

— *Je vous ai dit non. Interrogez-les directement.*

— *Vous affirmez ne pas vous être associé avec ces personnes afin d'assassiner monsieur Kilmerski ?*

— *Oui, je l'affirme. J'ai agi seul. S'ils étaient là, c'était un malheureux concours de circonstance.*

— *Très bien. Alors comment avez-vous pu ne pas être gêné par le service de sécurité ?*

— *Je bossais pour Ronan, vous vous souvenez ?*

— *Il n'était donc pas sur ses gardes en votre présence ?*

— *C'est exactement ça.*

Silence.

— *Vous mentez, monsieur Farwink. Trois motards de ce gang ont été tués suite à des blessures par balles. Balles provenant de revolvers appartenant aux employés de monsieur Kilmerski.*

— *Ce n'est pas mon problème pourquoi ils étaient là... pourquoi certains se sont fait buter. Moi je voulais seulement tuer Ronan, point. Vous n'avez qu'à voir ça directement avec les Blacks Angels.*

Bruit de porte qui s'ouvre.

— *Excusez-moi, mais l'avocat commis d'office est là. Il désire s'entretenir en privé avec son client.*

Bruit de chaises.

— *Trente minutes, pas plus.*

— *Je peux le faire entrer, donc ?*

— *Oui.*

Bruit de chaises et de porte.

— *Monsieur Farwink ? Bonjour, je me présente : Maître Dalmas. Je suis votre avocat commis d'office. Notre conversation va rester confidentielle, vous pouvez donc me parler sans crainte. Avez-vous compris ce que je viens de vous dire ?*

— *Oui.*

Bruit de chaises. Bruit métallique ; menottes.

— *Très bien. Avez-vous soif ? Faim ?*

— *Non. Ça va.*

— *Avez-vous pu prévenir un proche de votre arrestation ? Un membre de votre famille ?*

— *Je...*

Silence.

— *... Non. Pas vraiment.*

— *Souhaitez-vous le faire ?*

— *Je peux ?*

Bruits.

— *Oui. Tenez, je vous prête mon téléphone portable.*

— *OK. Merci.*

— *De rien.*

— *J'appelle ma mère.*

— *D'accord.*

Silence.

— *Paty ?*

Silence.

— *Attends, Paty... Arrête de paniquer.*

Silence. Soupir.

— *Tu peux me laisser en placer une ? Je sais très bien... Écoute, là, je suis en garde à vue et je pense en avoir pour un moment... Oui, j'ai un avocat... Maître... ?*

— Maître Dalmas.

— Voilà, Maître Dalmas. Il va s'occuper de moi et tout va bien aller... non, s'il te plaît... Paty, ne pleure pas.

Silence.

— Pour quoi faire ? Non, c'est juste que je te demande pourquoi tu veux lui parler... OK, c'est bon. Juste une chose... ouais. Tu peux attendre qu'elle aille bien ? Merci Paty.

Bruit.

— Allô ? Madame Farwink ? Oui, Maître Dalmas à l'appareil, c'est moi qui suis chargé de défendre votre fils sur l'affaire d'homicide volontaire dont il est le principal suspect.

Silence.

— Vous dites ? Un neuropsychiatre ? Vous auriez son nom et l'hôpital où il pratique, s'il vous plaît ? Merci, je note.

Silence.

— Je vais le contacter immédiatement. Nous avons quatre jours pour élaborer une défense et je vais user du droit qu'a votre fils de consulter un médecin durant sa garde à vue pour un examen... oui, voilà, un examen psychiatrique préliminaire par un docteur désigné par le procureur. Je vous tiens au courant... Mon numéro s'affiche sur votre téléphone ? Très bien, je relève le vôtre de mon côté. Au revoir et merci, madame Farwink.

[Enregistrement audio du Dr Faway Patrick – archive personnelle concernant le patient Christopher Farwink, principal suspect dans l'affaire criminelle Kilmerski daté du 3 mars 2015 – effectué à 4 h 06 AM – Cas probable de Trouble de la Personnalité Limite]

— Monsieur Farwink ? Christopher Farwink, c'est bien cela ?

Silence. Soupir. Bruit métallique ; menottes.

— Ouais.

— Je me présente : je suis le docteur Faway, psychiatre désigné par le procureur Stale... Ça n'a pas l'air d'aller.

Rire sarcastique.

— Des heures que je suis ici et qu'on me pose des questions, à votre avis, je vais comment ?

— Effectivement. Je vais enregistrer notre conversation, ça ne vous dérange pas ?

Bruit métallique ; menottes.

— Allez-y... les flics ne sont pas gênés pour faire pareil.

— Oui, seulement la différence est que tout ce que vous me direz restera strictement confidentiel. Je tiens à ce que vous le sachiez.

— OK, OK...

— Maître Dalmas m'a indiqué avoir été en contact avec un neuropsychiatre qui pense que vous pourriez souffrir d'un trouble de la personnalité que l'on nomme communément trouble de la personnalité borderline. Savez-vous ce que c'est ?

Silence.

— Pas vraiment au mot près. J'ai une vague idée du truc.

— Voulez-vous que je vous l'explique ?

Soupir las.

— Si vous y tenez, ouais.

Racllement de gorge.

— Les personnes atteintes de ce trouble sont hyperémotives, ont de grosses difficultés à gérer l'instabilité de leurs émotions, des relations sociales interpersonnelles complexes et faussées, sans oublier une image de soi altérée. Vous comprenez ?

— Ouais, je vois.

— Très bien. Je vais vous poser diverses questions afin de définir si, oui ou non, votre profil correspond à ce type de trouble. Êtes-vous d'accord ?

— Ouais. J'ai rien d'autre à faire dans l'immédiat, alors...

— Bon, commençons : diriez-vous que vous éprouvez régulièrement un sentiment de vide ?

Silence.

— Monsieur Farwink ?

Silence.

— Monsieur Farwink, vous n'avez pas entendu la question ?

— Si.

Silence. Bruit métallique ; menottes.

— « Oui »... vous ressentez ce sentiment de vide, ou vous n'avez pas entendu la question ?

Silence. Racllement de gorge.

— Le sentiment de vide.

— Vous avez l'air choqué.

— C'est que... enfin, vous avez tapé dans le mille, alors je trouve ça un peu flippant.

— Je comprends. Poursuivons : sur une échelle de un à dix, comment gérez-vous la contrariété ? Un étant le niveau très supportable, dix celui de l'intolérable qui provoque des réactions violentes.

— Je ne sais pas... Vous n'avez pas des exemples ? Tout dépend du contexte.

— Très bien. Procédons autrement : avez-vous une forte dépendance ? Alcool, drogue... sexe ?

Rire.

— Non mais vous êtes sérieux, là ? Le sexe ? Putain, mais tous les mecs normaux sont accros au sexe, bordel !

— S'il vous plaît, répondez à la question, Christopher. Puis-je vous appeler Christopher ?

— Chris. Je préfère. Et moi... je peux vous appeler Doc ?

— Si cela vous permet d'être plus à l'aise avec moi, pas de problème. Des addictions ?

— Je dirais l'alcool. Surtout dernièrement. Avant...

Racllement de gorge.

— Avant ?

Silence.

— N'hésitez pas à me parler, Chris. Je peux vous assurer que notre conversation demeurera confidentielle. C'est surtout pour nous aider à amorcer un début de diagnostic et vous aider.

Silence.

— Ça restera entre nous ?

— Je vous l'assure.

— Si jamais les flics l'emmerdent, j'vous préviens... Ça ne va pas le faire.

— De qui parlez-vous ?

— *Ma copine.*

Silence.

— *Vous avez une petite amie ?*

— *Oui... enfin non. J'avais.*

— *D'accord. Vous êtes séparés depuis longtemps ?*

— *Un mois à tout casser.*

— *Pour quelle raison ?*

Bruits de chaise.

— *Je ne voulais pas qu'elle parte à l'étranger. Faire ses études loin de moi. Alors j'ai préféré qu'on en reste là.*

— *Vous vous êtes senti comment en apprenant son départ ?*

Silence.

— *Abandonné.*

— *Ça vous fait peur de l'être ?*

— *Quoi ? Abandonné ? À qui cela ne ferait pas peur, sans déconner ?*

Silence.

— *Et vos anciennes petites amies... Quelles ont été les raisons de vos ruptures ?*

— *Je n'ai pas... enfin, si, j'avais des coups d'un soir, c'est tout. Kate a été la première avec qui j'ai voulu... plus.*

— *Pourquoi elle ?*

— *Parce que.*

— *Parce que quoi ? Qu'avait-elle que les autres n'avaient pas ?*

Racler de gorge.

— *C'est... c'est pas une chose en particulier, davantage un tout, vous voyez ? Elle était parfaite.*

— *« Était » ? Elle ne l'est plus ?*

Silence.

— *Je vous ennuie avec mes questions ?*

— *Un peu, ouais. Je commence à en avoir marre des questions.*

— *Nous avons bientôt terminé. Pourquoi Kate n'est-elle plus parfaite ?*

— *Elle l'est toujours... parfois non. Parfois, je la déteste.*

— *Vous la détestez ?*

— *Oui. Ça ne dure pas longtemps, mais c'est violent. Quand j'ai peur de la perdre, peur qu'elle ne m'aime plus, peur qu'elle m'abandonne, peur qu'elle ne veuille plus de moi... Ça me rend fou, je déteste cette importance qu'elle a dans ma vie.*

— *Je vois. Donc, avant de la rencontrer, vous aviez des addictions ?*

— *L'alcool, je dirais. Ça me tue la tête et je ne pense pas. Je ne sens plus le vide. Et depuis qu'on est séparés... c'est pire.*

— *Diriez-vous que Kate est importante dans cette dynamique de sensation de « vide » ? D'ailleurs, essayez de me décrire avec vos mots ce sentiment, si cela vous est possible.*

— *La sensation de vide ? C'est un trou béant, une entaille dans la terre, ça m'absorbe. Il faut que je le remplisse et avant Kate... c'était mes potes, les joints, l'alcool, les meufs que je considérais à peine comme des êtres humains. Remplir le vide, combler les trous, boucher*

l'entaille. Kate... elle efface le vide, Kate... c'est une putain de magicienne.

— *Comment percevez-vous votre attitude vis-à-vis d'elle ?*

— *Je me sentais aussi collant qu'un papier de bonbon dont on n'arrive pas à se débarrasser.*

Quand elle n'était pas avec moi, je l'appelais dix fois tout en me retenant de le faire trente. J'avais honte d'être aussi dépendant d'elle.

Silence.

— *D'accord. Comment réagissez-vous à la colère ?*

— *Je frappe.*

— *Vous frappez ?*

— *Oui.*

— *Vous frappez quoi ? Des personnes ?*

— *Pas forcément. Des murs, des portes, des troncs d'arbres... les gens, faut qu'ils représentent un danger.*

— *Un danger ? Pour qui ? Pour vous ?*

— *Pas nécessairement. Ils peuvent représenter un danger pour ceux que je protège.*

Silence.

— *Vous notez, quoi, là, Doc' ?*

— *Vos réponses.*

— *Ah.*

— *Comment vous vous sentez quand vous entrez dans ce genre d'état de colère ? Expliquez-le-moi avec vos mots.*

— *Les colères quand je frappe ? Je ne sais pas vraiment. Je ne me souviens jamais. C'est juste... du vide. Comme si mon corps était un élastique qui se tend sans s'arrêter pour aller se fracasser contre un mur. Mon esprit n'est pas réellement dans mon corps. C'est... c'est difficile à décrire.*

— *Vous étiez dans cet d'état de rage lorsque vous avez attaqué monsieur Kilmerski ?*

— *Oui. Je suis le premier étonné du nombre de coups que je lui ai mis.*

— *Vous ne vous souvenez pas l'avoir poignardé deux fois ?*

— *Non.*

— *Pourquoi l'avoir tué ?*

— *Pour protéger des personnes que j'aime.*

— *Qui sont ces personnes ? Kate ?*

Silence.

— *Chris ? Est-ce que vous cherchiez à protéger Kate de monsieur Kilmerski ?*

Bruit métallique ; les menottes.

— *Oui.*

Silence.

— *Que se passe-t-il lorsque vous « revenez » à vous, après ces accès de rage ?*

Silence.

— *J'ai... ça met longtemps. Je veux dire... mon corps peut marcher mais je n'arrive pas à parler tout de suite. Lorsque je reprends le contrôle de mes pensées, que tout est enfin sur la même longueur d'onde, je réalise... enfin, je déduis ce qu'il vient de se passer.*

— *Vous déduisez ?*

— *Ben quand vous avez un type mort à vos pieds et que vous tenez un couteau, couvert de sang, c'pas très difficile de le deviner.*

— *Donc... ce que vous me dites, c'est qu'en général et pour ce cas précis également, lorsque vous avez tué monsieur Kilmerski, vous étiez déconnecté de la réalité ? Vous n'étiez pas conscient de vos actes ?*

— *Voilà. Vous avez tout bon, Doc'.*

Katherina

J'attends sur les marches du tribunal.

Aujourd'hui, c'est le jour de délibération, celui où la culpabilité de Chris sera prononcée ou non. Je n'ai pas eu le droit d'assister à la procédure de premier ressort.

Jo, Benny et Erik ont été cités à comparaître à la barre en tant que témoins, moi non. Je sais que c'est grâce à Chris si je n'ai pas été mêlée à cette histoire. Par contre, Mel n'a pas pu y échapper. Ni Kurt et quelques hommes de son gang.

C'est interminable. J'essaie d'apprécier les rayons du soleil qui annoncent les prémices d'un bel été chaud, les écouteurs de mon MP3 dans les oreilles.

Je n'arrive pas à réaliser qu'il a vraiment tué Ronan. Qu'il venait juste de l'assassiner lorsqu'il m'a appelée, ce soir-là. Les journaux locaux, et même nationaux, n'arrêtent pas d'en parler. De dire que cet homicide a foutu en l'air une année d'enquête pour démanteler ce réseau du crime organisé. Il y avait même eu des flics infiltrés, ce qui expliquait la rapidité d'intervention de la police sur les lieux. Et que ce crime ait foutu en l'air sa vie à lui, ce n'est pas assez important pour eux ? Surtout que ce n'est pas l'enfant du Bon Dieu qui est mort, mais un escroc proxénète violent !

J'ai le sentiment que tout ça ne s'est pas réellement passé. Si c'est un mauvais rêve, je voudrais me réveiller tout de suite. La discussion avec Paty flotte dans ma tête ; elle aussi me semble chimérique. « *Chris est malade... ils appellent ça un trouble de la personnalité limite ou borderline* ». Je ne parviens toujours pas à digérer cette révélation. J'ai lu tout ce que je pouvais sur le sujet et la sentence est sans appel : chacun de ses actes, tout son comportement... tout colle absolument. Tout résulte de cette maladie. Sa jalousie irrationnelle, ses colères, sa paranoïa vis-à-vis des autres. Ses sautes d'humeurs... tout. Merde.

Ça fait une éternité que je ne l'ai pas vu. Je veux le voir. Je veux lui parler. C'est juste intolérable de ne pas être là pour lui. D'après Jo, son avocat allait plaider la maladie mentale afin d'obtenir un verdict « non criminellement responsable ». Il fallait juste éliminer l'aspect prémédité du crime, et pour cela, il comptait sur la fidélité de ses amis pour ne pas le « balancer ».

J'appuie mon front contre mes genoux. Il y a des gens qui montent et descendent les marches ; je n'aime pas l'idée de pleurer devant des inconnus. C'est difficile d'étouffer ces sanglots. Ils me font mal à la gorge, à la poitrine, jusque dans l'âme.

Je veux retourner en arrière. Lui dire que je reste, que jamais je ne partirai en Italie. Tout ce merdier n'existerait probablement pas si j'avais prononcé de tels mots à temps. J'ai ma part de responsabilité. Si Chris a changé ma vie, je suis certaine d'avoir aussi modifié la sienne et peut-être pas dans le meilleur sens.

Soudain, une main se pose sur mon épaule. Mon corps se raidit. J'ai peur. J'ai vraiment la trouille, là, en cette seconde. Une terreur phénoménale.

— Kate ?

C'est Jo. Je relève la tête, un visage baigné de larmes que je ne peux plus contenir. Elles roulent toutes seules de leur propre chef. C'est étrange de le voir enfermé dans un costume cravate.

— Co... comment va-t-il ?

Je demande en me redressant et en essuyant frénétiquement mes joues.

— Il... ouais, je pense qu'il gère ça.

Son ami ne semble pas convaincu et j'angoisse dix fois plus désormais.

— Le verdict ?

Il esquisse un pauvre sourire.

— Merde, que ça a été long à délibérer, et il... Chris a été jugé non criminellement responsable. Il va être interné dans une unité pour malades difficiles. Le genre d'établissement psychiatrique pour les gens potentiellement dangereux.

Je tente d'assimiler. De combattre mon état de choc. Chris... « Potentiellement dangereux ». Cet homme qui m'a dit m'aimer. Cet homme avec qui j'ai fait l'amour, qui m'a tant donné... cet homme est considéré par tous ces gens comme « dangereux ».

— C'est bien, non ? Pour lui, je veux dire. C'est mieux que la prison, n'est-ce pas ? Combien de temps est-ce qu'il va rester là-bas ?

— Il pourra espérer sortir au bout de deux ans s'il est jugé apte à vivre en société... enfin, c'est ce que Maître Dalmas m'a dit.

Mes doigts s'accrochent à son bras. J'ai l'impression que mon cœur s'étire à l'infini dans la douleur.

— Je pourrai le voir ? Est-ce que je pourrai lui rendre visite ?

Mon regard se perd dans celui de Jo.

J'ai peur. L'idée que nous soyons ainsi totalement séparés m'anesthésie entièrement le corps de son venin insidieux. Je ne veux pas le perdre. Jamais.

Un mois. J'ai mis un mois à obtenir mon droit de visite à l'UMD de StantBrouke parce que Chris a refusé trois fois de me voir, alors quand j'ai eu enfin gain de cause, j'ai pleuré. J'ai pleuré toute la soirée. Toute la nuit. J'ai même pleuré le matin au réveil. Juliette et Mel ne m'ont posé aucune question ; n'ont pas fait un commentaire. Je crois qu'elles savaient que c'était des larmes de joie, et non de tristesse.

Voilà. Je suis dans ce qu'ils appellent « l'espace familial » et je l'attends. Mon corps tremble. D'infimes vibrations me parcourent de la cime des cheveux à l'extrémité de mes orteils. Mes pulsations cardiaques battent assurément un record de vitesse. Un grand type vêtu un peu comme un policier se tient sur le seuil et m'observe, les pouces coincés dans la ceinture qu'il porte à la taille. Les boutons de sa chemise bleue paraissent menacer à tout instant de sauter sous la pression de son ventre proéminent.

Les murs sont d'un blanc immaculé. La pièce propose plusieurs tables et chaises d'apparence neuves. Aucune chaise n'a la même couleur que sa voisine, ça ajoute une petite note de gaîté mais vraiment pas suffisante pour illuminer le tout.

Je suis horriblement nerveuse. J'ai envie de me lever pour aller à sa rencontre. Patienter sagement assise me tue. Jamais je n'aurais dû arriver plus d'une demi-heure en avance. Quand on me connaît, savoir que j'ai mis au moins deux heures à choisir mes vêtements a de quoi faire rire. J'ai

opté pour un jean moulant, un T-shirt noir à l'effigie des Rolling Stones. La fameuse bouche peinturlurée de rouge. Mes cheveux sont noués en queue-de-cheval et mon maquillage est soigné mais discret. Je voulais lui plaire au premier coup d'œil et cette pensée colore mes joues, alors je détourne la tête pour que le type de la sécurité ne le remarque pas.

Lorsque ce dernier se racle la gorge, je pivote vivement sur moi-même, le regard rivé à la porte entrouverte. Mon cœur a migré dans mon œsophage ; je ne peux plus déglutir normalement. Quand *il* entre dans la pièce, mes yeux me picotent atrocement. Je respire par à-coups. De petites goulées d'air que j'aspire et souffle rapidement pour m'aider à gérer ces larmes qui désirent me gâcher le moment.

Il est toujours aussi beau. Même vêtu de ce jogging gris et de ce sweat noir. Un look tellement loin de celui avec lequel je l'ai vu. Sa tignasse sombre est hirsute. Sa barbe bien plus fournie qu'avant également. Sûrement pour camoufler un peu le fait qu'il a maigri. Ses traits sont émaciés et la fatigue les marque, mais... oui, il est toujours aussi merveilleusement beau. Tant que j'en ai le souffle coupé, là, de pouvoir le contempler tout mon soûl après une absence qui me semble avoir duré une éternité. Nos regards s'accrochent, se lient, et le reste de son corps et la pièce tout autour deviennent intégralement flous. Je ne vois plus qu'elles : ses prunelles grises qui paraissent pouvoir me perforer l'âme si elles le désiraient. Il ne s'arrête d'avancer qu'une fois près de ce qui est, le temps de cette visite, « notre » table. Les mains dans les poches de son pull, il essaie de sourire. Il y a quelque chose que je reconnais immédiatement dans cette mimique qui n'étire qu'un coin de sa bouche.

— Salut.

Ma voix n'est qu'un souffle et je me demande même comment j'ai réussi le miracle de prononcer ce simple mot. Je me lève brusquement puis m'approche. Je veux le serrer dans mes bras. J'en crève d'envie. J'en ai terriblement besoin. Chris ne bouge pas ; il se contente de me scruter et lorsque je peux presque l'effleurer, une voix grave me coupe dans mon élan :

— Les contacts physiques sont interdits.

C'est le surveillant. J'ai subitement un nœud dans la gorge et rabaisse sagement mes bras pour les ramener près de mon corps.

Nous échangeons encore un long regard. L'ambiance qui règne autour de nous est étrange. Maladroite, étouffante, mais avec une certaine avidité fébrile. Chris s'assoit face à moi, les poings toujours enfoncés dans les poches de son sweat. Mes doigts, eux, se tripotent les uns les autres sur la surface lisse et brillante de la table. Chris les regarde un instant, avant de relever les yeux sur les miens.

— Est-ce que... ça se passe bien ?

Chris ne répond pas tout de suite, on dirait qu'il préfère m'examiner sous toutes les coutures.

Finalement, des mots sortent enfin de sa bouche et ils ne concernent en rien mon inquiétude à son sujet :

— J'ai l'impression que ça fait un putain de siècle, murmure-t-il. T'es belle, bébé. T'es vraiment très jolie.

Un sanglot étranglé surgit et je me couvre aussitôt les lèvres des mains. Je n'ose plus l'affronter. Maintenant, il y a de l'eau dans mes yeux et je m'étais juré de ne pas pleurer devant lui. C'est terrible. Terrible de ne pas contrôler ce flot d'émotions.

— Tu me manques, Chris ! je hoquette. Je regrette tellement... si tu savais combien je regrette ! Excuse-moi... je voulais être forte, et je pleure comme une gamine.

J'essaie coûte que coûte de ravalier ces convulsions désespérées. Je sens même mon nez couler. C'est affreux.

— Hé... petite femme.

Je l'entends pousser un juron et le bruit d'une chaise, mais il ne peut rien faire d'autre que me contempler. J'ai les nerfs qui lâchent. Je le sens plus que je ne le vois s'accroupir près de moi. Mon corps est aussi raide qu'un bout de bois mort.

— Les contacts physiques sont interdits ! réitère le gardien, d'un timbre plus menaçant que la première fois.

— Putain, Henry ! C'est ma copine et ça fait des mois qu'on ne s'est pas vus ! Tu vois bien qu'elle est mal, là, non ?

Puis je perçois sa chaleur. C'est d'abord une main posée au bas de mon dos, qui m'offre de douces caresses réconfortantes. Mon corps accepte. Ce contact, même minime, apaise la douleur, m'aide à me détendre.

— Bébé ?

Je lui réponds par un reniflement bruyant, absolument pas sexy.

— Hé...

L'inflexion de sa voix est tellement tendre que j'arrive enfin à relever la tête, assez pour découvrir que son visage est terriblement proche du mien. Un dernier hoquet m'échappe, puis je me perds dans son regard. Je m'y noie, le cœur laminé. Il me frôle la joue de son index et sourit.

— Je vais bien. Tu entends ?

J'acquiesce lentement.

— Et ne pense jamais que tu as fait quelque chose de mal, d'accord ?

J'opine encore, en deux temps.

Son sourire s'élargit.

— Qu'est-ce que c'est bon quand tu te montres aussi obéissante, petite femme.

À mon tour, je souris. Je souris à travers mes larmes qui sèchent autour de mes. Lorsqu'il retourne à sa place, j'éprouve une sensation, plus mentale que physique, de froid.

Je sors, d'une main malhabile, un paquet de mouchoirs en papier de la poche de mon perfecto que j'ai acheté sur un coup de tête. Peut-être parce que ce style de blouson me rappelait Chris. J'essaie de tamponner mes yeux de manière à éviter de ressembler à un panda dépressif.

J'inspire profondément avant de plonger mon regard dans le sien.

— Comment ça se passe pour toi, ici ?

Chris s'humecte les lèvres et ses yeux dévient une seconde à peine.

— J'aimerais qu'on parle d'autre chose... pas vraiment de ma thérapie « comportementale dialectique ».

Il a prononcé les deux derniers mots tout en formant des guillemets avec ses doigts, qu'il remet rapidement dans ses poches.

— Pourquoi...

Je me racle la gorge ; elle est trop enrouée par l'émotion.

— Pourquoi as-tu refusé de me voir avant aujourd'hui ?

— Ça non plus, je n'ai pas envie d'en parler, Kate.

Je baisse les yeux pour admirer mes mains en train de martyriser mon pauvre mouchoir abîmé par des traces de rimmel.

— Je comprends. Excuse-moi.

Je l'écoute pousser un long soupir. Pas contre moi, mais plus comme s'il s'agaçait lui-même.

— J'avais peur de ne pas y arriver. Là, tu vois, je lutte comme un damné pour ne pas te prendre dans mes bras. J'aimerais t'entraîner dans cette chambre merdique qui est la mienne, te faire l'amour jusqu'à m'exploser les neurones, parce que tu me manques. Tu sais, beaucoup de choses de l'extérieur me manquent et sur une échelle de un à dix – et crois bien qu'ils adorent tout mesurer avec cette putain d'échelle de un à dix – la seule chose qui me manque cinquante sur une salope d'échelle de un à dix : c'est toi. Mais voilà : je suis coincé dans cet endroit où tous les psychopathes du coin sont enfermés, et je ne suis même pas sûr d'en sortir un jour. Tu es là, mais je n'ai même pas le droit de te faire un câlin... alors je veux éviter de nous faire souffrir tous les deux. C'est pour ça que j'ai refusé que tu radines ton joli cul qui me rend fou dans ce charmant hôpital de merde.

Un long silence s'instaure durant lequel j'essaie de digérer ses paroles. Je suis peut-être complètement stupide d'y voir une déclaration d'amour, après tout ça, tout ce qu'il a vécu ces derniers temps. Mais le fait est que je suis bêtement heureuse qu'il ne me déteste pas.

— Alors... pourquoi as-tu accepté cette fois-ci ?

Je termine de poser cette question en redressant mon visage pour attacher mes yeux aux siens.

Un large sourire scinde sa bouche dévorée par une barbe sombre et ses prunelles pétillent enfin :

— Parce que, sur une putain d'échelle de un à dix, ton joli petit cul qui me rend fou me manque niveau cinquante, répète-t-il en penchant légèrement la tête sur le côté. J'ai pas dormi de la nuit, bébé. Juste parce que je savais que j'allais de nouveau pouvoir respirer ton odeur, regarder ton visage, entendre ta voix. Mais quand tu vas partir, tu sais ce qu'il va se passer ?

Je secoue doucement la tête, sentant déjà les larmes revenir dans l'écrin de mes paupières.

— Je vais crever de douleur. Je vais crever tout court, parce que j'aurai l'impression que tu m'abandonnes alors qu'une partie de moi sait que c'est faux. C'est comme ça et pour l'instant, je n'y peux rien. Alors, quand tu partiras d'ici, je vais tout fracasser dans ma chambre, car je ne sais pas réagir autrement.

Ses bras se déplient pour venir se poser sur la table. Il les allonge de manière à ce que ses doigts puissent presque me toucher.

— Je ne dis pas cela pour que tu te sentes coupable. Je veux juste que tu comprennes bien pourquoi je ne veux plus te voir... tant que je serais enfermé dans cet hosto. Si dehors, quand on était séparés, je pouvais me défoncer la gueule pour oublier que tu me manquais, je peux te dire qu'ici, ils ont des idées plutôt radicales sur la picole. Ce qui reste marrant car ils me désintoxiquent d'un côté, me droguent avec des antidépresseurs de l'autre.

— Tu ne veux plus que je vienne ?

— C'est ça, bébé. On n'a pas le choix... pour notre bien à tous les deux.

Je hoche la tête.

— Bon. Comment ça se passe pour toi ? m'interroge-t-il calmement.

J'ai encore envie de pleurer alors je fixe mon attention sur l'une des tables qui jouxtent la nôtre.

— Ça va. J'ai hébergé Mel un temps, mais elle s'est remise avec Zach et... ça a l'air de marcher pour eux. Elle vient parfois passer une nuit à l'appart. Juliette a décidé d'abandonner son noviciat. On habite ensemble, on... on se débrouille. Je vois rarement Jo et tes potes, alors je ne sais pas bien ce qu'il en est pour eux.

Ses ongles, un peu plus longs que dans mon souvenir, tapotent à tour de rôle la surface propre du

meuble.

— C'est cool, alors.

— Ouais.

Le silence reprend ses aises et je n'entends plus que sa respiration. Elle est profonde, lente et pourtant, pas une seconde je ne songe qu'elle démontre une attitude calme de sa part. Je lui jette un rapide coup d'œil ; je ne suis pas encore certaine de ne pas me remettre à pleurer comme une Madeleine.

Son index et son majeur, collés l'un à l'autre, frottent doucement sa bouche tandis que ses prunelles métalliques me dévorent. Je sursaute lorsque nos regards se fixent de nouveau, surtout quand je découvre cette lueur brûlante dans le sien. Il sourit encore.

— J'ai grave envie de t'embrasser, m'avoue-t-il sans cesser de sourire.

C'est un sourire un brin timide qui possède le parfum résiduel du flirt. Son pouvoir de séduction. Je détourne vivement la tête, brusquement rougissante.

— T'es bête ! je bafouille, en camouflant mes propres lèvres derrière une paume tremblante.

Chris rit doucement, et, furtivement, ses doigts viennent taquiner les miens, ceux qui se trouvent toujours sur la table.

— C'est une torture de t'avoir là, si proche sans pouvoir te toucher comme je le voudrais.

C'est plus fort que moi, mais ma main, celle qu'il se contentait d'effleurer discrètement, saisit fermement la sienne sans que je n'ose l'affronter ouvertement. Il ne me repousse pas, bien au contraire ; ses doigts me rendent cette étreinte avec une force inouïe.

J'ai si mal que je n'arrive plus à respirer. C'est horrible.

— J'ai quelque chose pour toi, bébé.

Je le libère aussitôt, à contrecœur, mais j'ai peur que le surveillant écourte la visite si jamais nous ne respectons pas les règles encore une fois. Chris fouille dans l'une de ses poches et en ressort une enveloppe froissée. Il pince brièvement les lèvres.

— J'ai été obligé de les laisser la lire avant d'avoir l'autorisation de te la remettre, ça m'a foutu les glandes... mais c'était ça ou rien.

Il me la tend et au moment où je m'apprête à la saisir, la ramène vers lui.

— Cette lettre est pour toi seule et je veux que tu me promettes de ne l'ouvrir que quand tu seras sortie de cet endroit de malheur, OK ?

Je me mordille brièvement la lèvre inférieure, rongée par l'hésitation, puis finalement acquiesce en guise d'acceptation. Chris me fait les gros yeux comme s'il sous-entendait qu'il y aurait une punition en cas de non-respect de la consigne.

— Je compte sur toi.

Je prends l'enveloppe pour la serrer machinalement contre ma poitrine.

— Oui, j'ai compris : je ne la lis pas avant d'être partie d'ici.

Il opine, satisfait.

— L'heure de visite est terminée, annonce le surveillant de sa voix grave.

— Déjà ? ! je m'exclame, brusquement en panique.

Je ne veux pas le quitter maintenant... C'est trop tôt !

Je regarde Chris qui s'agite sur sa chaise. Sa mâchoire est crispée et il n'ose plus tourner la tête dans ma direction. Sur l'instant, je ne sais plus quoi faire de mon corps : me lever ? M'agripper à la table ?

Finalement il prend la décision pour nous deux en se remettant debout d'un mouvement aussi vif que tendu, mais toujours en évitant de me regarder.

— Je ne veux pas partir, je murmure, la gorge nouée et une nouvelle fois au bord des larmes.

Chris passe une main dans la masse ténébreuse de ses cheveux puis laisse sa paume revenir sur son visage. Il pivote subitement de façon à ce que je ne vois plus de lui que son dos. Je le contemple ensuite enfoncer les mains dans ses poches et en taper le fond, plusieurs fois d'affilée.

Ce geste, qui ne dévoile que son agitation intérieure, le gardien le prend pour un signal à s'approcher de nous. Malgré les récents événements, et même si cela peut paraître fou, j'ai une entière confiance en Chris. Ce qui n'est visiblement pas le cas de ce type. Je joue les diversions en me levant à mon tour. Comme s'il avait perçu mon mouvement sans avoir à réellement le voir, Chris s'éloigne vers la porte et je lui emboîte le pas. Je ne sais pas comment lui dire adieu, simplement parce que je n'en ai aucune envie. Mes yeux dévorent chaque centimètre de son être : ses cheveux, sa nuque, ses épaules, son dos... je m'abreuve à lui comme je peux, totalement désespérée.

Je dépasse, sans dire un mot, le surveillant qui nous épie sans relâcher une seule seconde son attention.

— Tu... tu es sûr que tu ne veux pas que je revienne ? Au moins une fois ?

Peut-être qu'il a relevé cette douleur qui traîne dans le timbre brisé de ma voix, car il s'arrête de marcher.

Nous sommes presque dans le couloir qui mène à cette salle, cet « espace familial ». C'est lumineux ; il y a de nombreuses fenêtres. Probablement du triple vitrage, genre ultra protection pour éviter les actes extrêmes, mais la lumière qu'ils apportent est la bienvenue.

Chris m'affronte enfin et je n'arrive pas bien à décrypter l'expression qu'il affiche.

— Je veux que tu m'abandonnes, Kate.

— Mais pourquoi ?

Un sanglot étranglé crache ces mots hors de mes lèvres.

— Parce que je t'aime.

C'est trop pour moi et les larmes reprennent leur impitoyable assaut pour déborder, inonder, rouler sur mes joues. Chris ne bouge pas ; on dirait qu'il a été pétrifié par Méduse elle-même.

Je suis là, à un mètre de lui. Chris Farwink, l'homme que j'aime de tout mon cœur, de toute mon âme.

— Je ne veux pas t'abandonner, Chris.

Une sombre tristesse envahit l'éclat de ses prunelles grises.

— Pourquoi ?

Un pauvre sourire étire ma bouche humide de mes larmes.

— Parce que je t'aime.

Le temps s'étire, élastique invisible qui efface le cadre qui nous entoure. Durant ce court instant, le monde n'existe plus. Il n'y a plus rien : ni maladie, ni meurtre, ni hôpital, ni gardien. Juste lui et moi. Je le regarde réduire la distance qui nous sépare en quelques enjambées. Lorsqu'enfin il est tout près de moi, avant que le fameux Henry ne s'en mêle, Chris place ses paumes sur chacune de mes joues et baisse son visage vers le mien.

Notre baiser a le goût du sel de mes larmes. Il est à son image : doux mais conquérant. Tendre mais passionné. Sensuel mais abrupt.

Pourtant, je crois que je déteste ce baiser. Sa saveur est celle d'un adieu et non d'un au revoir.

Le surveillant nous sépare et curieusement, Chris le laisse faire sans chercher à se débattre. Il le saisit par le coude pour l'éloigner de moi.

Je ne le supporte pas. Je ne supporte vraiment pas de rester, là, impuissante à le retenir. À retenir les grains de sable du temps pour nous garder l'un avec l'autre, parce que dans une seconde, ou peut-être deux, je ne le verrai plus. Je ne l'entendrai plus. Je ne respirerai plus son odeur. Je n'aurai plus sa chaleur si rassurante. J'ai l'impression d'être seule au monde.

Dans ma tête je hurle son prénom. Je n'arrête pas et c'est quand le cruel Henry se tourne vers moi avec cet air désolé sur la figure que je comprends que j'ai réellement crié.

C'est les yeux fermés sur le banc de l'arrêt de bus que je laisse le soleil sécher mes pleurs. Sa chaleur est douce et me réchauffe un peu le cœur. Puis je les ouvre pour examiner l'enveloppe que m'a donnée Chris ; celle que je n'ai le droit d'ouvrir qu'une fois à l'extérieur du bâtiment UMD de StantBrouke. J'inspire une longue goulée d'air pour l'expirer jusqu'à vider entièrement mes poumons et décachette la lettre que je déplie précautionneusement, surtout qu'il y a plusieurs feuillets :

« Ma petite femme,

Comme tu le sais, je n'ai pas fait de longues études alors écrire une putain de lettre, c'est genre un boulot qui me rend dingue avant même de le commencer. Déjà, je ne sais pas très bien par quel bout le prendre, alors s'il te plaît, fais preuve de pitié (ou d'« indulgence », c'est mieux ? ouais, ça fait plus intelligent) quand tu la liras.

Tu dois le savoir au moment où tu lis ces mots, mais voilà, j'ai une maladie. Pas de celles qui se voient comme une grosse grippe ou un autre truc à la con. La mienne, si j'ai bien compris leur charabia de toubibs qui se la pètent (et en plus ils vont la lire... je crois que l'ambiance va être sympa durant les séances après ça), agit surtout sur mon comportement, ou ma façon de percevoir les autres, mes émotions, etc. Tout ce merdier.

Sur le moment, quand ils m'ont sorti ça, j'ai eu peur que tu penses que mes sentiments pour toi étaient faux, ou pas vraiment réels. C'est là que j'ai décidé de t'écrire. J'aimerais bien me la jouer en te racontant que je l'ai écrite en une seule fois... mais c'est pas le cas. J'ai mis plusieurs semaines, en fait. Alors voilà, quoi que tu apprennes sur cette maladie (et c'est grave important que tu l'imprimes sale gamine) ce que j'éprouve pour toi n'est pas imaginaire, fantasmé, faussé ou je ne sais quel autre mot que ces enfoirés de pysy aiment me balancer dans la tête. Lorsque je dis que tu es parfaite, je ne t'idéalise pas tellement (comme ils semblent vouloir le dire), parce qu'à mes yeux, tu es parfaite pour moi. Tu l'as été depuis ce jour-là, celui où tu m'as sorti de la tente de ta frangine avec un putain de fusil harpon ! Un FUSIL HARPON ! Sans déconner, bébé... tu m'as tué cette fois-là.

Je veux que tu retiennes ça, peu importe ce qui nous arrive dans le futur. J'ai passé ma vie à essayer de ne jamais m'attacher aux gens, sauf Jo... et aussi Benny... mais bon, c'était plus Jo. Le psy affirme que je tiens tout le monde à distance, même ma mère en l'appelant par un surnom et non « maman ». Tout cela à cause de ma peur de les perdre et de souffrir. D'après lui, le traumatisme viendrait du décès de mon père que j'aurais vécu comme un abandon, et ensuite la mort de David aurait été le « déclencheur symptomatique » (ils adorent utiliser des mots à rallonge ou compliqués... c'est GRAVE CHIANT de les écouter).

Mais d'après eux, tu aurais défoncé ce « mur » que je construis entre les autres et moi. Les doigts dans le nez en plus (ils ne t'ont jamais vue dans ce short qui m'a lessivé le cerveau, le second surtout). Là, tu ne le vois pas, mais au moment où j'écris ça, je suis mort de rire et l'infirmier me regarde en pensant sûrement que je disjoncte.

Je t'aime, bébé. Ma petite femme. Qu'est-ce qu'ils m'ont posé comme questions sur ce surnom... ! À croire qu'ils ont tous besoin d'une signature en bas d'un bout de papier pour considérer leur nana comme leur femme, ben pas moi. Moi je t'ai épousée le jour où tu as décidé de dormir dans mon lit. (Tu vois, j'ai fait de toi une femme honnête plus vite que certains mecs.)

Tu me manques. Ça fait des jours que je ne t'ai ni vue, ni parlé, ni touchée. La dernière fois (je ne parle pas quand je t'ai téléphoné après « tu sais quoi ») sur le parking de ce resto à deux balles. Je me tenais devant toi, les tripes à l'air, le cœur en morceaux et le corps grammé d'alcool. J'aurais voulu avoir le courage de me mettre à genoux et te supplier de revenir à la maison, j'aurais voulu te dire que sans toi, je vivais ma mort tous les jours. Comme ces bestioles qui ne peuvent pas vivre plus de 24 heures, je ne sais plus leur nom.

Je tenais aussi à m'excuser pour ce que je t'ai dit au sujet de te faire un gosse. Je ne veux pas que tu me pardonnes de t'avoir sorti ça, parce qu'au fond, je kiffe l'idée que tu sois la mère de mon enfant (putain, je te jure que c'est vrai). Je regrette seulement de te l'avoir dit de cette façon, dans un moment pareil. C'était vraiment un comportement de sale con.

J'ai un peu l'esprit en compote, alors c'est dur de mettre de l'ordre dans mes pensées et les choses que je tiens à te dire.

Ce que je vais te demander, là, c'est hyper difficile parce que c'est la cause de notre séparation, mais comme on le sait tous les deux, la situation a bien changé depuis.

Je veux que tu partes en Italie (j'ai oublié le nom du bled, pardon). Je ne veux pas que tu restes ici à m'attendre, ou à chercher sans arrêt à me rendre visite (t'as pas idée combien cela a été atroce de te la refuser, j'en ai même dégueulé). Je veux que tu t'en sortes. Je ne te mentais pas ce jour-là. Après, j'ai juste été trop égoïste pour continuer à le vouloir vraiment, mais dans le fond, te regarder réussir à tout déboîter me rend fier de toi, je t'admire carrément. Je ne veux pas que tu m'attendes, mais j'avoue que l'idée qu'un autre mec t'embrasse, te touche (l'infirmier me regarde encore bizarre et là je le comprends : je viens d'écrabouiller mon verre en plastique) tu as saisi. Ça ne me rend pas vraiment heureux mais bon, je ne sais pas pour combien de temps j'en ai. JE NE PEUX PAS T'EMPÊCHER DE VIVRE alors que je suis coincé dans un hôpital pour psychopathes. (Merde, Bébé je t'en supplie, ne tombe pas amoureuse, si tu me trouves macho, sache que ces salauds de Ritals le sont cent fois plus !)

Je t'aime.

Je t'aime à mourir chaque matin, parce que tu n'es pas dans mes bras quand je me réveille.

Je t'aime à mourir chaque soir, parce que là aussi, tu n'es pas dans mes bras lorsque je dois (me forcer à) dormir.

Je ne vais pas trop me plaindre quand je réussis à fermer les yeux. Les rêves, c'est bien le seul chemin qui me reste pour venir jusqu'à toi.

Je t'embrasse ma petite femme, je t'embrasse partout sans savoir si je vais craquer ou non, si je vais te laisser venir dans cet endroit qui renvoie une mauvaise image de moi (je déteste ça).

Si je résiste (j'en doute) c'est probablement Jo qui te donnera cette lettre (si jamais il l'a lue, je lui botterai tellement le cul qu'il ne pourra pas s'asseoir sur une chaise sans une bouée

gonflable !) et je suis sérieux : pars en Italie.

Chris Farwink

Ton mari. »

Katherina

Deux ans après

Je ne peux pas m'empêcher de sourire en regardant mes deux sœurs, mais aussi Zach et Amanda, tenir une pancarte où il est écrit, en gros caractères colorés, « Bienvenue à la maison, Kate ».

Vingt-quatre mois. Vingt-quatre mois en Italie. Je suis de retour. Enfin.

Une boule se forme dans ma gorge tandis que j'ouvre en grand les bras. Juliette s'y jette, ainsi qu'Amanda, et je les serre contre mon cœur. Mel fait preuve de plus de retenue : elle se contente de m'adresser une moue timide. C'est un véritable bonheur que de pouvoir de nouveau les regarder et les sentir près de moi. Les étreindre et rire bêtement, simplement heureuse de les retrouver.

— T'es trop canon, je suis jalouse ! s'exclame Amanda en me rendant mon embrassade.

Puis elle se tourne vers Mel, en me désignant d'une main :

— Elle est toute bronzée, des cheveux super longs avec une coupe d'enfer ! Merde ! Les mecs vont me mettre des vents ! gémit-elle, avec un certain talent d'actrice.

Je secoue la tête sans me départir de mon sourire.

— N'importe quoi ! je murmure, gênée par le compliment.

— Ce qui me laisse sans voix, c'est le fait qu'elle porte une robe, ajoute Juliette en ouvrant de grands yeux faussement innocents.

Je lui jette un regard insistant sur son jean moulant et son T-shirt tout aussi près du corps mettant en valeur sa poitrine. Elle rougit aussitôt et ses yeux dévient pour tomber en contemplation sur mes bagages que Zach est en train de récupérer.

— Bon, va falloir fêter ça ! chantonne Amanda sans me lâcher tandis que nous avançons vers la sortie de l'aéroport.

— Je suis plutôt claquée du voyage...

Amanda me lance une œillade qui ne laisse aucun doute quant au fait que, que je le veuille ou non, elle me traînera à une fête de bon retour.

Je me résigne en soupirant.

Ces deux années sont passées à la fois très vite et à une lenteur intolérable. Vite, parce que j'ai travaillé comme une forcenée et que cela a payé. Intolérable, parce que Chris a refusé chacun de mes appels. Au début, j'essayais plusieurs jours par semaine. Puis les semaines sont devenues des mois et ma dernière tentative date de la moitié d'une année à peu près.

Je n'ai eu, comme ultime souvenir, que cette lettre qu'il m'a écrite et que j'ai relue tant de fois que le papier s'effrite par endroits. J'ai su par Amanda qu'il était sorti de l'UMD de StantBrouke il y a tout juste six semaines, et que lorsqu'elle lui avait proposé de lui donner mon numéro de téléphone, il avait poliment refusé. Cela fait presque un an qu'Amanda fréquente Jo et si ce dernier n'est pas

venu aujourd'hui l'accompagner, je me doute bien de la raison. Jo bosse désormais chez un concessionnaire de voitures de luxe, et d'après ce que je sais, Chris a trouvé un boulot de mécanicien dans un garage réputé, grâce en partie à son ami de toujours.

J'angoisse à l'idée de le revoir. J'en meurs d'envie, mais je panique de ne pas savoir comment réagir étant donné notre dernière entrevue à l'hôpital. Je ne sais pas s'il éprouve encore des sentiments à mon égard, s'il a déjà retrouvé une petite amie... Peut-être que je ne suis plus qu'un douloureux souvenir d'un passé qu'il souhaite oublier. Et le fait qu'il n'ait pas voulu de mon numéro de téléphone ferait plutôt pencher la balance du côté de la plus terrible de ces éventualités.

Mel et Zach habitent ensemble dans une petite maison de banlieue ; ils hébergent Juliette et je leur en suis extrêmement reconnaissante. Mel m'a affirmé qu'elle était capable de le faire. Qu'elle était capable d'être une personne de confiance et je dois reconnaître, après des mois à m'inquiéter et me ronger les ongles, qu'elle s'est sincèrement investie dans l'éducation de notre petite sœur et que celle-ci s'épanouit davantage chaque jour. Les discussions via Skype nous ont permis de garder le contact durant ces deux années d'absence, mais j'avoue que je préfère de loin être revenue auprès d'eux. Ma famille.

Seul Chris manque à ce tableau chargé d'émotion. À cette pensée, mon cœur se serre méchamment dans ma poitrine.

J'ai bien eu deux ou trois flirts innocents, là-bas. Difficile de résister au charme de certains natifs de ce pays tactile et chaleureux, quand on sait qu'ils peuvent déployer des trésors de séduction. Mais aucun... aucun ne pouvait surpasser celui dont j'ai tatoué le nom sur ma peau. D'ailleurs, pas que sur ma peau : mon âme est également imprégnée de lui. J'ai donc préféré me concentrer sur mes études, en mettant de côté ma vie sociale.

Nous arrivons enfin à la maison que louent Zach et Mel. Zach a raté son examen au barreau mais a trouvé un job en tant qu'assistant de notaire et ma sœur bosse à son compte ; elle vend des savons bio qu'elle fabrique elle-même. Ils ont le début d'une vie paisible et je dois dire que Mel est carrément métamorphosée. Son look aussi.

C'est une petite villa tout ce qu'il y a de plus humble, nantie d'un jardinet accueillant. Je referme la portière de la voiture de Zach, les yeux rivés sur la façade de la demeure qui abrite désormais leur amour. Je les envie un peu.

Je suis Mel à l'intérieur : je dormirai dans la chambre de Juliette. Elle est à son image de jeune fille sage. Je souris. Juliette reste Juliette, jean moulant ou non.

Zach pénètre à son tour avec mes valises. Il m'adresse une grimace amicale.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas, Kate.

J'acquiesce en le remerciant.

Les bras croisés sur ma poitrine, je marche dans la pièce au hasard de mes pas. Mon regard se pose sur les cadres photos et autres babioles qui appartiennent à Juliette. J'écarte le rideau de la fenêtre pour jeter un coup d'œil à l'extérieur lorsqu'Amanda surgit tel un diable de sa boîte. Je sursaute.

— C'est bon ! s'écrie-t-elle, complètement surexcitée.

Elle agite son téléphone portable, un grand sourire aux lèvres, et ses yeux pétillent un peu trop à mon goût.

— Quoi donc ?

Elle hoche vigoureusement la tête, visiblement satisfaite d'elle-même.

— Ce soir. Une fête chez Vicky Strubb. Ça va être dément !

Je hausse un sourcil.

— Je ne connais pas cette nana, tu sais.

Amanda répond par un mouvement désinvolte des épaules.

— Moi non plus. Ce qui compte c'est que ses sauteries sont géniales : piscine, barbecue, musique avec DJ, c'est le principal.

— D'accord et est-ce qu'elle est au courant qu'on s'incrute ? je demande, un brin ironique.

Mon amie éclate d'un rire franc et sur l'instant, j'ai du mal à saisir ce qu'il y a de drôle dans mes propos.

— Dans ce genre de fiesta personne n'est réellement invité, Kate ! Tout le monde s'incrute !

Je la contemple longuement avec une question qui me démange les lèvres. Son joyeux sourire s'efface au profit d'une expression empreinte de tristesse, ou peut-être est-ce simplement de la pitié. Elle a deviné et je détourne instinctivement les yeux, gênée d'être aussi transparente.

— Jo viendra... mais il ne m'a rien dit au sujet de Chris.

— Je vois. Est-ce qu'il y a une chance de le croiser là-bas ?

— Il ne va plus en soirée... enfin, d'après ce que j'en sais. Il reste sous surveillance, alors j'imagine qu'il évite ce genre de tentation.

— D'accord. Mais... je veux dire, est-ce que Jo est courant que je vais à cette fête ?

Le sourire de mon amie revient illico sur sa bouche brillante de gloss.

— Ouais, ma grande ! Donc, Chris pourrait bien faire une entorse à ses nouvelles habitudes !

À cette idée, mon cœur explose en une myriade de particules et mon esprit est subitement confus, pétri d'espoir.

C'est vraiment une grosse fiesta, effectivement.

Je regarde l'immense jardin envahi de personnes ayant d'énormes difficultés à tenir sur leurs jambes tout en braillant des propos incompréhensibles.

Mon regard bifurque vers le couple qui se tient à mes côtés. Jo n'a pas changé d'un iota. Nous nous sommes salués normalement, bien que je l'aie trouvé un peu maladroit. Ce qui doit être normal étant donné le passé que nous avons en commun.

— Je veux absolument que tu me prêtés cette robe ! s'exclame Amanda en faisant la moue.

Je baisse automatiquement les yeux sur ma tenue. Elle n'a pourtant rien d'extraordinaire. C'est juste une robe à bretelles, beige, par-dessus laquelle j'ai passé ma veste en cuir. Mes sandales n'ont que cinq centimètres de talons et c'est largement suffisant pour mes talents d'équilibriste.

Je n'ai pas trouvé, en fouillant les environs du regard, l'endroit où la majorité des voitures sont garées. J'avais le faible espoir de pouvoir y repérer une certaine Pontiac ; ma tentative s'est malheureusement soldée par un échec des plus frustrants.

Jo pose son bras autour du cou de sa chérie et je les suis très sagement à l'intérieur, tout en essayant d'éviter les invités complètement ivres.

Nous avons à peine franchi que le seuil que je perds de vue mes amis ; de parfaits inconnus, pour moi, leur sautent dessus et je me sens un peu mal à l'aise, pas vraiment à ma place dans ce lieu bruyant rempli de gens saouls. Je traverse la marée mouvante pour tomber dans une pièce qui semble être la cuisine. Elle n'est investie que par trois personnes qui font peu cas de ma présence. Tout le monde va et vient, se sert sans rendre de comptes à quiconque. J'inspire profondément, puis soupire.

À Rome, fais comme les romains.

J'ouvre le frigo puis me penche à la recherche d'un soda, n'importe lequel. Mon choix se porte sur une limonade. Lorsque je relève la tête, je comprends rapidement qu'une autre personne se tient près du réfrigérateur, et me tourne instinctivement vers elle.

Mon cœur s'arrête de battre. Ce n'est pas une plaisanterie, ou une simple image : il cesse vraiment de remplir sa fonction l'espace de quelques secondes. Je n'entends plus rien. Ni la musique assourdissante, ni les cris, rien. Je suis également trop choquée pour parler. Je ne peux que me noyer dans ces deux prunelles grises qui m'ont tant hantée durant ces deux années passées loin d'elles.

Chris appuie son avant-bras sur la porte ouverte du frigo puis son menton dessus. Un sourire en coin flotte sur ses lèvres. Il me fixe autant que je le scrute sans que l'un d'entre nous ne parle. Je ne sais pas quoi faire d'autre. J'ai bien conscience, quelque part, au fond de mon cerveau en mode pile automatique, que je dois avoir l'air ridicule à le contempler ainsi, la bouche ouverte, les yeux écarquillés, mais je n'arrive pas à me sortir de cet état lamentable.

Finalement, c'est lui qui met fin au supplice.

— Salut.

J'inspire. Mon cœur redémarre.

— Sa... lut.

Son sourire s'accentue.

— Ça fait des plombes que je t'attends.

Il m'attendait. Il m'attendait !

Il a repris du poids. Ses joues sont moins creusées et il est revenu à ses premières amours : juste une barbe de trois jours.

— Tu m'attendais ? je répète bêtement, avec l'absurde besoin d'être sûre.

C'est idiot, mais je ne peux pas lutter.

Il hausse un sourcil sans me quitter des yeux.

— Deux ans, pour être précis.

— Deux ans... ?

— J'ai beau me soigner, je reste un junkie pour certaines choses.

— Certaines choses ?

Bon sang, arrête de répéter tout ce qu'il dit !

Son sourire s'élargit pour devenir franchement sexy.

— Je devrais peut-être dire... une certaine personne ?

J'essaie aussitôt de me cacher le visage derrière une main tremblante et un petit rire nerveux s'échappe d'entre mes lèvres.

— Je me comporte comme une idiote, là.

Ma voix n'est qu'un souffle éraillé.

— Je trouve ça mignon, rit-il doucement.

Je lui lance une œillade dubitative.

— Il n'y a rien de « mignon » là-dedans !

Son expression s'altère immédiatement pour devenir plus sérieuse. Une sorte de gravité brûlante habite son regard assombri.

— C'est clair qu'il n'y a rien de « mignon » dans ce que je vois.

— Non ?

— Putain, non.

Un silence étrange s'instaure, durant lequel nous nous contentons de nous examiner l'un l'autre de nouveau. Puis, Chris se redresse d'un mouvement souple, avec beaucoup de lenteur.

— Viens... on va se trouver un coin plus tranquille pour discuter.

Je referme le frigo pour lui emboîter le pas. Je n'ai encore rien bu et pourtant je suis presque aussi ivre que n'importe quel invité de cette soirée. Soudain, il pile pour me faire face et me tendre ses doigts libres. Je remarque que son autre main tient une petite bouteille d'eau minérale, là où auparavant il y aurait eu une canette de bière. Mes yeux croisent les siens.

Il a encore ce maudit sourire aux lèvres, celui qui pourrait faire se pâmer la plus frigide des nanas. J'accepte et mêle ma main à la sienne. Sa paume est si chaude, si rassurante. Je suis tellement chamboulée que j'ai dû mal à réfléchir. J'ai l'impression de subir une violente crise hormonale. Il m'entraîne dehors et nous marchons l'un à côté de l'autre avant qu'il ne me libère. Il me désigne de sa bouteille d'eau un petit muret à l'écart des fêtards. Je m'y assois pour ensuite décapsuler mon soda.

— Comment vas-tu ?

En attendant la réponse à cette banalité à pleurer, je bois une gorgée du liquide pétillant et sucré sans oser le regarder droit dans les yeux.

— Je vais bien.

J'ose un rapide coup d'œil dans sa direction. Il porte son éternel jean usé, un T-shirt noir et une veste similaire à la mienne. Bref, il est atrocement beau, comme toujours.

— Et toi ?

Encore une gorgée accompagnée d'une légère grimace. La boisson est un peu acide.

— Bien aussi.

Le silence revient au triple galop. C'est une ambiance vraiment étrange qui règne autour de nous. Que cela peut être long deux années, finalement.

— J'ai toujours pensé que... le jour où on aurait la chance de pouvoir de nouveau se parler face à face, toi et moi, j'aurais un million de choses à te dire. Alors quand je me vois incapable de seulement te regarder droit dans les yeux, je me trouve stupide.

Je le vois du coin de l'œil s'accroupir tout en se grattant le front. Je penche suffisamment la tête pour pouvoir mieux le dévisager. Il est en train de grimacer.

— Tu n'es pas la seule à te comporter bêtement. Lorsqu'Amanda m'a proposé ton numéro de téléphone, j'ai eu tellement la trouille que tu m'envoies bouler que je l'ai refusé. Et pourtant, quand Jo m'a annoncé que tu viendrais à cette fête, je n'ai pas hésité une seule seconde. Par contre, à l'instant où tu as passé la porte, que je t'ai vue dans cette robe, avec cette coupe de cheveux et toutes ces petites différences... j'ai paniqué comme un gosse, les genoux en gelée.

Je souris.

— Alors ton attitude cool, c'était du bluff ?

Nos regards se rivent l'un à l'autre.

— En plein dans le mille.

Je me perds, encore une fois, dans ce ciel couleur métal que sont ses prunelles.

— J'ai envie de te poser une question, mais j'ai peur que la réponse me tue direct, genre foudre sans paratonnerre.

— Essaie toujours, je murmure sans parvenir à m'arracher à l'éclat hypnotique de ses yeux.

Il m'a tellement manqué.

Coude appuyé sur la cuisse, une partie de la main de Chris camoufle désormais ses lèvres tandis qu'il me fixe intensément.

— Tu as... enfin, tu as rencontré « quelqu'un » ?

Je me retiens de lui crier la réponse avec précipitation. Laisser quelques secondes de suspense a une saveur de flirt trop agréable.

— Non. Je n'ai personne.

— Ah.

— Et toi ?

— Bien sûr que si. Tout un harem de nanas dévouées.

J'éclate de rire.

— Des Suédoises ? je suggère en arquant un sourcil.

Il sourit en ôtant les doigts de son visage.

— Tu te souviens de ça ?

Je porte mon soda à la bouche :

— J'ai une mémoire infailible.

Dans un énième silence, nous nous regardons mutuellement, l'un perdu dans l'autre. Il ouvre la bouche pour aussitôt la refermer et de nouveau sourire. Je ne peux rien y faire, une mimique identique étire mes lèvres.

— T'es vraiment jolie bé... enfin, j'veux dire Kate. Ce genre de fringues... ça te va vraiment bien.

Soudain, il se redresse et se met à rire :

— Putain ! Je ne sors que des débilités ! s'esclaffe-t-il.

Je joins mon rire au sien et cela détend légèrement l'atmosphère.

— Faut reconnaître que ça fait longtemps.

Il opine.

— Ouais.

— Et que la situation est un peu bizarre.

— Ouais, réitère-t-il en grattant un bout de la pelouse de la pointe de sa botte.

— Toi aussi, tu... tu es vraiment, enfin tu es bien. Beau. Bien. Enfin tu vois ce que je veux dire !

Il rit encore mais sans me regarder. C'est tellement étrange de nous retrouver ensemble sans l'être réellement ; de savoir que nous avons rompu mais pas parce qu'il n'y avait plus d'amour entre nous.

— Ça te dirait d'aller ailleurs ?

Mon cœur se met à battre comme un fou dans ma poitrine. Je me lève à mon tour puis lisse machinalement les plis de ma robe de ma main libre.

— Oui. Je ne suis pas très branchée fiestas de ce genre, de toute manière.

Son regard se lie immédiatement au mien et il y brille une lueur que je ne connais que trop bien. Je détourne les yeux la première, feignant n'avoir rien remarqué.

— On va manger un truc quelque part ? Mais je ne peux pas trop traîner dans les lieux qui proposent de l'alcool.

Sa précision me donne envie de l'assommer de questions mais les vieilles habitudes ont la vie dure : s'il n'en parle pas le premier, je préfère les garder pour moi.

— Pas de soucis.

Ma réponse semble lui faire plaisir et il ne m'en faut pas plus pour me sentir aussi légère qu'un nuage.

Tout ceci ressemble à un rencard de lycéen, mais je m'en fiche. Chris paraît si calme... ce n'est pas exactement l'adjectif que j'ai au bout de la langue, mais cette sensation me rend en tout cas avide de connaître cette « personne » qu'il est devenu durant notre séparation.

J'appelle aussitôt Amanda pour lui expliquer qu'elle ne s'inquiète pas, que je suis avec Chris, et elle se met à crier si fort au téléphone que j'en rougis de honte. Un rapide coup d'œil sur lui me suffit à comprendre qu'il l'a parfaitement entendue ; il affiche ce sourire en coin qui est, en quelque sorte, sa marque de fabrique.

Cinq secondes après que j'ai raccroché, c'est le téléphone de Chris qui émet des bips. Il lit apparemment un texto, puis lâche en marmonnant :

— Putain ! Il est trop con !

Quand il note que je l'observe en me retenant de rire, il arbore une curieuse expression gênée avant de ranger son téléphone.

— Il... Jo, fait-il en secouant la tête.

Je laisse libre cours à mon hilarité. Nos amis se comportent encore plus comme des gamins que nous !

— Quoi ? me demande Chris en souriant.

J'agite les mains.

— J'imagine un peu ce qu'il t'a envoyé comme message...

— Oh, non ! Crois-moi, tu es très, très, très, très loin d'imaginer ce qu'il m'a écrit !

OK, j'ai compris que le message contenait plus que de simples encouragements. Sûrement des propos cochons.

Ces mecs... tous les mêmes.

— Ne sois pas égoïste. Partage ses suggestions ! je le taquine.

Chris qui commençait à s'avancer hors du jardin pile, se passe une main dans les cheveux puis se tourne vers moi en haussant un sourcil moqueur :

— Vraiment ?

Je hoche la tête en souriant. Son sourire à lui s'élargit.

— Il m'a dit de tester ton nouveau style vestimentaire sur le capot de ma Pontiac.

Je le contemple, stupéfaite :

— Alors tu as toujours ta Pontiac ? !

Là c'est lui qui m'observe, et plutôt silencieusement durant un long moment. Soudain il tend un index dans ma direction.

— Je vais faire comme si tu avais été super choquée, là. Et non pas parce que j'ai gardé ma voiture chérie, mais plutôt pour le reste.

— Pourquoi ?

— Il se trouve que je ne suis pas un putain de moine bouddhiste, mais que j'essaie de me comporter en mec civilisé, et non comme le loup de Tex Avery.

— Celui qui a la langue pendante ? je m'étrangle de rire.

Il lève les yeux au ciel.

— Exactement ! Et ça la fait marrer en plus... Une demi-heure à tout casser qu'on est dans le même périmètre et elle me rend déjà complètement dingo.

Nous venions de briser une partie de ce mur invisible se dressant entre nous. Je le suis jusqu'à sa voiture.

— Comment as-tu réussi à la garder ?

— Jo. Il s'en est occupé.

— C'est gentil de sa part, je commente sobrement en m'installant sur le siège passager.

Chris prend le temps de démarrer sa Pontiac avant de me répondre :

— Il est comme un frère pour moi.

— Et Benny ? Amanda ne m'a jamais parlé de lui lorsque...

Je m'arrête brusquement, un brin gênée d'avouer que j'avais ainsi pris des nouvelles de lui par l'intermédiaire de mon amie.

— Benny bosse désormais pour les motards. Erik est avec lui. Y a que Jo qui m'accompagne sur le chemin du travail honnête, termine-t-il dans un rire amer.

— Je vois.

— J'ai même pu garder mon appart, ajoute Chris en me dédiant un rapide coup d'œil avant de se concentrer de nouveau sur la route. Benny l'a squatté et a payé le loyer durant ces deux années.

Il passe une vitesse tout en empruntant l'autoroute.

Je lui lance un regard surpris.

— Où est-ce qu'on va ?

— À la mer, annonce-t-il avec l'ombre d'un sourire sur les lèvres.

— Maintenant ? ! je m'exclame en me redressant.

Il garde le silence durant quelques secondes.

— C'est un truc que je me suis promis de faire avec toi quand... je sortirais. On n'y restera pas longtemps parce que je dois me rendre à l'hosto tous les matins à 8 heures. Ils appellent ça un « suivi ambulatoire ». Ce qui est cool, c'est que j'ai le droit de vivre chez moi, car certains doivent dormir en service psy.

Je me tourne assez pour observer son profil.

— Tu voudrais m'en parler ?

J'ai posé la question d'un ton neutre. Il tapote son volant du bout des doigts.

— De quoi ? De l'internement ?

— Aussi... enfin, je pensais au... à Ronan.

— Ah.

Un long silence s'instaure dans l'habitacle de la Pontiac pendant lequel il inspire profondément.

— Je crois qu'on ne peut pas trop esquiver la question, hein ? ricane-t-il, un rien désabusé.

Je reste muette, craignant qu'un seul mot mal choisi ne le coupe dans son élan. Je me contente de scruter son profil.

— Tu te souviens lorsqu'on est allés aux urgences pour mon bras ?

— Oui.

— Eh bien... cette fois-là, on est tombés sur des toubibs du genre zélés. Ils m'ont posé des tas de questions merdiques à cause de mon état, de mes blessures, les vieilles comme celle de mon bras. Là-dessus un psy a débarqué et m'a dit que j'étais peut-être taré. Je veux dire, vraiment taré, tu vois ?

Quand il tourne brièvement la tête vers moi, j'opine. Je vois parfaitement.

— Je n'ai pas voulu les croire. Bordel ! Qui arriverait à accepter d'être « vraiment » cinglé ? Tout ça parce que je me bagarrais souvent ? Parce que je picolais un peu trop ? Parce que je

t'appelais « ma petite femme » ? C'était niet. Mais peut-être qu'au fond de moi, l'idée que... la possibilité que ce soit vrai, ben c'était là. Comme si j'avais toujours su qu'un truc clochait, sans savoir exactement quoi, un peu flou. Et puis... il y a eu cette lettre de la fac pour toi. J'ai eu peur. Peur comme un gosse de cinq ans à qui sa mère lui dit qu'elle va bientôt revenir mais lui... lui il sait que c'est faux, qu'elle ne reviendra pas et qu'il va être désormais seul contre le monde entier. Un monde qui ne fait pas de cadeau, qui va lui en faire baver. Alors je t'en ai voulu. Je t'ai détestée et je voulais que tu souffres, que toi aussi tu te sentes seule, abandonnée. En même temps, je me haïssais d'éprouver ça, parce que je t'aimais encore... je t'aime toujours. J'ai bu. Beaucoup. Dès le matin au réveil jusqu'à vomir mes tripes sur le trottoir. Et Ronan... Ronan, je n'ai pas le souvenir de l'avoir un jour considéré autrement que comme le pire danger que la Terre ait jamais porté. Il symbolisait tous mes malheurs, mes souffrances. La mort de mon père, les galères de ma mère, la mort de David... tout ce qui m'avait fait me sentir seul, tout ce qui m'avait fait du mal, ma vie entière, tout était à cause de lui. Mes démons avaient son visage, sa voix, sa saloperie de costume. Il te menaçait... je veux dire, chaque fois qu'on parlait, il mettait le sujet sur le tapis et il...

Ses doigts se serrent brusquement autour du volant.

— ... il jouait là-dessus. Ronan était un salopard de première. Un enfoiré qui tabassait des femmes, s'éclatait à maltraiter les putes bossant pour lui. Si je l'éliminais, je sauvais le monde. Mon monde. Je vous protégeais toi, ma mère, toutes les personnes qui vivaient dans la douleur à cause de lui. Ouais, dit comme ça, ça fait un peu superhéros.

Un petit rire dépouillé de joie lui échappe. Je me tais. J'ai le cœur écrasé par l'étau de mes émotions en l'écoutant. Il poursuit, les yeux rivés à la route :

— J'étais dans un drôle d'état quand j'ai décidé de l'éliminer. Pour moi, il n'y avait pas d'autre solution. C'était... c'était si évident ! Si je le tuais, toutes les personnes autour de moi seraient libres et sauvées. Alors, avec Jo, on a mené une sorte d'enquête auprès des drogués du coin et on a appris que les motards n'étaient pas de retour pour le fun. Ils voulaient récupérer leur territoire. C'était ton oncle et quand il a su que l'autre connard frappait sa nièce comme d'autres s'excitent sur un punching-ball, il a accepté de m'aider à condition que je n'implique jamais verbalement le club auprès des flics. Ils avaient leur raison, j'avais la mienne et notre point commun, c'était toi et ta sœur... ça nous suffisait pour le faire ensemble. Je m'en foutais de tout prendre sur le dos. Je ne visais pas le business de Ronan. J'étais une épave humaine. Je ne t'avais plus, c'était tout ce qui me restait à faire. Le psy a parlé de « suicide » indirect, comme si j'avais espéré inconsciemment me foutre en l'air. Je ne suis pas vraiment d'accord. Ouais je m'en carrais de mourir, j'étais déchiré vingt-quatre heures sur vingt-quatre, mais le principal était de te préserver, toi, de tout danger. Je ne suis pas accro au sang, je n'éprouve aucun plaisir à faire du mal aux innocents, je ne suis pas un putain de sadique ! Mais lui... lui, je voulais réellement le crever.

Je ne sais pas vraiment quoi dire après un tel discours. Je refuse de lui apprendre qu'en réalité, Ronan n'était pas directement responsable de la mort prématurée de David. Ronan est mort et Chris est vivant. Il n'a pas besoin de cette culpabilité en plus du reste, alors qu'il essaie de s'en sortir. La seule chose qui me vient en tête, c'est...

— Je t'aime toujours, Chris.

Sa réaction ne se fait pas attendre : il ressemble à quelqu'un qui vient de se recevoir un coup de poing dans le ventre.

— Même après cette horrible histoire. Même après tous ces pleurs et ces drames. Même après

avoir su que tu avais une maladie. Même après deux ans de séparation. Je ne sais pas s'il existe une bonne façon d'aimer. Est-ce qu'il existe un cahier des charges qui explique ce que doit être l'amour, comment le donner ou le recevoir ? Est-ce qu'on est dans l'erreur en évoquant ce sentiment lorsque toi ou moi on parle de ce qu'on ressent l'un envers l'autre ? Je n'en ai pas la moindre idée, tout ce que je peux dire c'est que durant ces deux fichues années... je n'ai voulu aucun autre mec que toi. Que penser à toi me fait mal, m'empêche de respirer normalement, me donne envie de pleurer. Et en même temps, parler de toi me fait sourire comme une idiote... *me rend idiote*. Je ne m'imagine pas dans des bras qui ne sont pas les tiens. Je n'imagine pas une autre bouche que la tienne sur mes lèvres. Tu es le seul qui me fait sentir bien dans ce putain d'univers. Avec qui c'est naturel pour moi de vivre, main dans la main. Je pense que c'est une énorme responsabilité que je t'impose, je m'en veux terriblement de t'avouer ça, surtout que tu es, je l'ai compris, dans une période difficile où tu dois fournir des efforts quotidiens pour t'approprier ta nouvelle vie. J'ai eu deux ans pour y penser, y réfléchir, j'ai tiré ça dans tous les sens. J'ai changé. Toi aussi. Cette épreuve nous a changés, parce que nous n'avions pas d'autre choix. La question qui me fait peur, là, en cet instant, c'est de savoir si on peut continuer ensemble même si tout est transformé... nous y compris.

Un long silence accueille ma tirade que j'ai débitée en reprenant à peine mon souffle. Nous avons besoin de crever l'abcès tout de suite, lui et moi. Ce manque de communication entre Chris et moi pendant ces deux dernières années semble tenir notre avenir entre ses doigts crochus.

— Kate... attends, je vais m'arrêter.

Il se gare sur une aire d'autoroute sans prononcer un mot. Une fois le moteur coupé, il détache sa ceinture :

— Allons boire un café. J'ai besoin de me dégourdir les jambes et d'un truc chaud.

Je sors la première, puis Chris verrouille ma portière de l'intérieur et me rejoint. Sa Pontiac nous sépare et il garde, l'espace d'un instant, cette distance qui lui permet peut-être de préserver le contrôle qu'il a sur ses émotions. Il appuie ses avant-bras sur le toit du véhicule tout en agitant son trousseau de clés.

— Tu sais... En fait, je n'ai pas encore le droit de fréquenter qui que ce soit. Je dois d'abord en parler avec le psy. Je n'aurais pas dû me retrouver à cette soirée, ou te rencontrer avant d'en causer avec lui. Je rends des comptes sur tout et n'importe quoi, ce qui est normal, hein. J'ai buté un type et ma maladie, enfin... mais c'était plus fort que moi, fallait que je te voie. Que je te parle, que j'entende le son de ta voix, que je respire ton odeur. Kate... merde. Je suis passé super pro en matière de psychologie, surtout envers moi-même. Vingt-quatre mois à m'examiner l'âme sous toutes les coutures, je te le fais les doigts dans le nez, maintenant.

Il se frotte brièvement le front avec l'un de ses poignets puis relève la tête pour rincer son regard au mien.

— Kate, poursuit-il. Lorsque je suis avec toi, je suis, en gros, deux personnes. Il y en a une... c'est un putain d'animal. Tu as franchi le seuil de cette baraque et une partie de moi était morte de trouille à l'idée que tu la rejettes, mais l'autre... l'autre avait envie de foncer sur toi, te conduire dans l'une des chambres pour goûter chaque centimètre de ta peau, se fondre et se perdre dans ton corps, te marquer comme sienne. Je ne suis pas autorisé à le faire tant que ce satané toubib ne me donne pas le feu vert comme quoi je suis prêt pour une relation, surtout avec toi. Là, je voudrais envoyer chier son contrat moral à la con, celui que j'ai passé avec lui. Tu m'aimes, je t'aime. Peu importe si notre façon de nous aimer est la bonne ou non. Je m'en fous. Je ne sais pas si je suis très

clair... putain.

Chris inspire une longue goulée d'air pour ensuite la souffler avec force. Je suis nerveuse, dans l'attente, et un peu perdue aussi.

— Kate, est-ce que... est-ce que tu voudrais faire de nouveau partie de ma vie ?

Mon cœur, en cette seconde, ressemble à ces horloges s'arrêtant sur minuit et sonnant douze fois le gong.

— Oui.

Je hoche la tête plusieurs fois d'affilée, retenant difficilement les larmes qui sont en train de naître dans mes yeux.

— Oui. Je veux faire de nouveau partie de ta vie. Et je veux que tu fasses de nouveau partie de la mienne. Cela prendra le temps que cela prendra. On essaiera de construire ça aussi bien qu'on le peut.

Chris serre le poing autour de son trousseau de clefs, pour le porter à sa bouche. Je n'en jurerais pas, mais je crois que son regard est aussi humide que le mien. Lorsqu'il éloigne ses doigts crispés, il détourne la tête à peine une seconde.

— J'ai grave envie de t'embrasser, m'avoue-t-il dans un souffle.

J'éclate de rire pendant que mes yeux libèrent l'eau salée qu'ils parvenaient à garder jusque-là.

— Moi aussi.

Nous nous sourions mutuellement.

Quelque chose s'était brisé entre nous après notre ultime séparation, et semble revenu, à présent. Une chose immatérielle, non quantifiable. Une chose qui fait tourner le monde. Une chose qui peut vous porter assez haut pour que vous puissiez espérer toucher le firmament, ou au contraire, qui vous enterre vivant dans le sol mouvant de votre existence.

Il n'y avait pas qu'une seule raison, mais tout un ensemble de grains de sable qui nous ont conduits, Chris et moi, à arrêter cette « chose ». Cette chose aux rouages si complexes et dont le sens est si aléatoire, cette chose à la fois fragile mais dotée d'une phénoménale puissance.

Ce soir-là, alors qu'une fabuleuse Pontiac Judge GTO se tenait entre nous, on a laissé cette chose reprendre son cours, et je suis tombée amoureuse une seconde fois. Je suis tombée amoureuse de Chris.

ÉPILOGUE

Cinq ans plus tard

KATHERINA

— Chris ! On ne peut pas faire ça !

— On va se gêner, tiens !

Je tire brutalement sur l'une de ses mains afin de l'inciter à s'arrêter tandis que l'autre se débat avec sa cravate.

— Putain de bordel que c'est une vraie merde, ce truc ! s'énerve-t-il. Jo a voulu m'étrangler avec ce machin, ou quoi ? !

— On ne peut pas les quitter comme ça pour... bon sang ! j'insiste.

Chris se rapproche vivement de moi tout en agitant ses doigts libres au niveau du nœud.

— Défais ce truc avant que je devienne fou pour de bon.

Je lui jette un regard d'avertissement.

— Ce n'est pas drôle.

Il me dédie un large sourire en haussant les sourcils.

— Même pas un petit peu ?

— Lâche ma main si tu veux que je puisse t'aider.

Il obtempère mais alors que ladite main se concentre sur sa tâche, les siennes palpent sans vergogne mes hanches.

— Ces robes, là... je crois qu'elles ont été inventées pour remplacer les cadenas qu'on mettait sur le cul des femmes, dans le temps.

— Les ceintures de chasteté ? je suggère, sans pouvoir m'empêcher de sourire à la comparaison.

— Ouais, grogne-t-il tout en poursuivant ses efforts consistant à trouver une brèche dans la superposition de tissu.

Je parviens à le libérer de sa cravate puis me recule légèrement pour le regarder droit dans les yeux.

— Bon. On y retourne ?

— Tu plaisantes ?

Nous nous jaugeons mutuellement du regard.

— Non ! s'exclame-t-il subitement, face à mon silence obstiné.

— On ne peut pas juste disparaître comme ça ! Ce n'est pas du tout le moment...

— Je m'en fous un peu que ce soit le moment ou non. Je sais ce que tu portes là-dessous et je me

retiens depuis assez longtemps maintenant.

Sur ce, il m'attrape par le bras pour m'entraîner à l'intérieur de la maison et je manque plusieurs fois de casser les talons de mes escarpins en cours de route.

Nous traversons le hall et il semble si pressé que j'en éclate de rire.

— Dis donc... les couples ne sont pas censés se lasser avec les années, sexuellement parlant ? je hoquette alors qu'il m'oblige à monter rapidement les marches menant aux étages.

Chris stoppe soudainement, se tourne vers moi, une expression sérieuse sur le visage.

— Putain, tu sais que tu viens exactement de dire tout haut une pensée qui me torture régulièrement ? C'est super flippant.

Sur ces mots, il feint de frissonner d'effroi avant de reprendre sa course folle, moi sur ses talons. Il pousse une porte donnant sur une chambre, vérifie d'un coup d'œil circulaire qu'il n'y a personne pour me plaquer ensuite contre le mur sans autre forme de procès et m'embrasser comme lui seul sait le faire.

Entre deux baisers passionnés, je réussis à placer quelques mots :

— Tu ne fermes pas la porte ?

Sa langue est conquérante, et pourtant la caresse étrangement douce.

— Ah..., murmure-t-il d'une voix atrocement rauque.

Tout en continuant à me clouer contre la paroi lisse du mur, il pousse le pan de bois du pied, mais pas suffisamment pour totalement le fermer. Puis sa bouche quitte la mienne et il disparaît de mon champ de vision... pour carrément se glisser sous les jupons de ma robe. J'essaie de le repousser.

— Chris ! je m'écrie.

— Si la culotte excitante ne va pas à Chris, c'est Chris qui... ira à la culotte excitante.

Dès que je sens ses doigts, mais aussi ses lèvres, contre le fin voile de mon sous-vêtement, je sais que je suis vaincue. Je ne peux plus lutter. Ce qu'il me fait ensuite devrait probablement être déclaré comme illégal et j'ai beaucoup de mal à étouffer les gémissements rampant le long de ma gorge.

Soudain, la porte s'ouvre en grand et le visage furieux d'Amanda apparaît, suivit très vite par celui de Jo. Néanmoins, le sien n'affiche qu'un certain amusement, et non une colère effrayante. Je tape plusieurs fois sur la tête de Chris, toujours cachée par l'amoncellement de tissu, les joues rouges de honte.

— Chr-Chris !

Après avoir bataillé une seconde ou deux, il réapparaît pour nouer son regard brillant de fièvre au mien, interrogateur.

— Quoi ?

Je désigne du menton le couple qui nous dévisage toujours. Il suit la direction indiquée mais au lieu d'être un peu gêné, un immense sourire se dessine aussitôt sur ses lèvres.

— Kate ! Chris ! Vous deux ! s'écrie Amanda.

Je ferme les paupières plus longtemps que nécessaire.

Elle a raison d'être en rogne.

— Vous pensez que c'est le moment opportun pour vous envoyer en l'air ? s'insurge-t-elle.

Je secoue négativement la tête, consciente de notre comportement inapproprié. Ce qui n'est pas le cas de Chris qui se contente de se relever pour venir me saisir par la taille.

— On est jeunes et en bonne santé... faut pas nous en vouloir, susurre-t-il, tout sourires.

Amanda le foudroie d'un regard noir. Je déglutis ma salive de travers.

— Tu te fiches de moi, Chris Farwink ? ! Et Comment j'explique à mes invités que les témoins sont partis en catimini baiser comme des lapins en rut alors que nous devons consacrer nos vœux devant le Seigneur, Jo et moi ? ! Hein ?

Chris se frotte machinalement le crâne puis ouvre les bras, comme inspiré :

— C'est pas lui qui a dit « croissez et multipliez » ? Il ne peut pas nous reprocher de lui obéir au pied de la lettre, si ?

Jo s'esclaffe bruyamment mais sous l'œillade courroucée de sa future femme, il se reprend dans la seconde.

— Vous vous multiplierez plus tard ! Bougez vos fesses, on vous attend !

Une fois Amanda partie, Jo échange un signe de victoire avec Chris. Il n'est pas difficile de comprendre qu'en réalité, Jo est stupidement fier de son meilleur ami : s'envoyer en l'air pendant une cérémonie de mariage doit être bien classé dans leur échelle des lieux insolites pour faire l'amour.

Une fois qu'il est parti à son tour, je croise les bras sur ma poitrine et répète :

— « Croissez et multipliez » ?

Il enfonce les mains dans les poches de son pantalon noir à pinces, et un sourire en coin déforme le pli naturel de sa bouche.

— Ta frangine, explique-t-il succinctement.

— Tu discutes Bible et religion avec Juliette ?

Chris me fait doucement « non » de la tête :

— Je l'ai juste écoutée quand elle parlait à Jamie dans la cuisine. Le pauvre...

Je m'approche de lui, assez pour pouvoir lui chuchoter à l'oreille :

— Ça tombe bien que tu parles de croissance... Y'a pas mal de choses qui vont s'agrandir dans les mois à venir. Neuf, pour être précise.

Sur cette énigme qui n'en est pas vraiment une, je prends la direction du couloir, en le laissant totalement figé de stupeur dans son costume de témoin du marié. Ce n'est que lorsque je l'entends hurler sa joie, toujours dans la chambre que nous venions d'emprunter, que je m'autorise un sourire ivre de bonheur, un bonheur que je chéris plus tout au monde.

REMERCIEMENTS

Je tenais tout d'abord à remercier ma famille : mon compagnon et mes enfants pour leur immense patience à mon égard. Leur soutien quotidien qui demeure un merveilleux carburant.

Ensuite, mes amies et bêta-lectrices d'amour : Rosa aka Llyza, Zmorda aka Qhuay et Nadège Gauthier pour leur précieuse aide, leurs enthousiasme et leur vision 360°. Il y a aussi les lecteurs et lectrices qui me suivent et m'encouragent. Certains depuis le début, d'autres plus récemment mais une chose est sûre : leur engouement m'inspire énormément !

Les éditions Milady/Bragelonne pour cette merveilleuse opportunité qu'ils m'ont offerts et plus particulièrement Hélène, mon éditrice, avec qui j'ai eu beaucoup de plaisir à travailler.

Sans oublier ma cafetière sans qui je n'aurais pu aller jusqu'au bout de ce projet. La nouvelle. L'ancienne est morte sur le champ d'honneur, paix à son âme : sa descendance prend la relève avec confiance et détermination.

Céline Mancellon est née en 1977 et est maman de quatre enfants. Elle écrit sa première nouvelle à l'âge de dix ans, découvre avec bonheur Stephen King au collège, puis se passionne pour l'Urban Fantasy et la romance paranormale. Elle est publiée pour la première fois en 2012 et connaît aussitôt un certain succès autour de ses romances contemporaines et de ses sagas de bit-lit. Désormais, sa plume prolifique, parfois drôle, parfois acérée, toujours passionnée, explore tous les genres, allant de la chick-lit à la dystopie en passant par le thriller : autant de mondes qu'elle prend plaisir à visiter pour nourrir le sien.

Milady est un label des éditions Bragelonne

© Bragelonne 2016

Photographie de couverture : © Shutterstock

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8205-2547-5

Bragelonne – Milady
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr
Site Internet : www.milady.fr

**BRAGELONNE – MILADY,
C'EST AUSSI LE CLUB :**

Pour recevoir le magazine *Neverland* annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile !

Faites-nous parvenir votre nom et vos coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l'adresse suivante :

**Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville
75010 Paris**

club@bragelonne.fr

Venez aussi visiter nos sites Internet :

**www.bragelonne.fr
www.milady.fr
graphics.milady.fr**

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d'autres surprises !